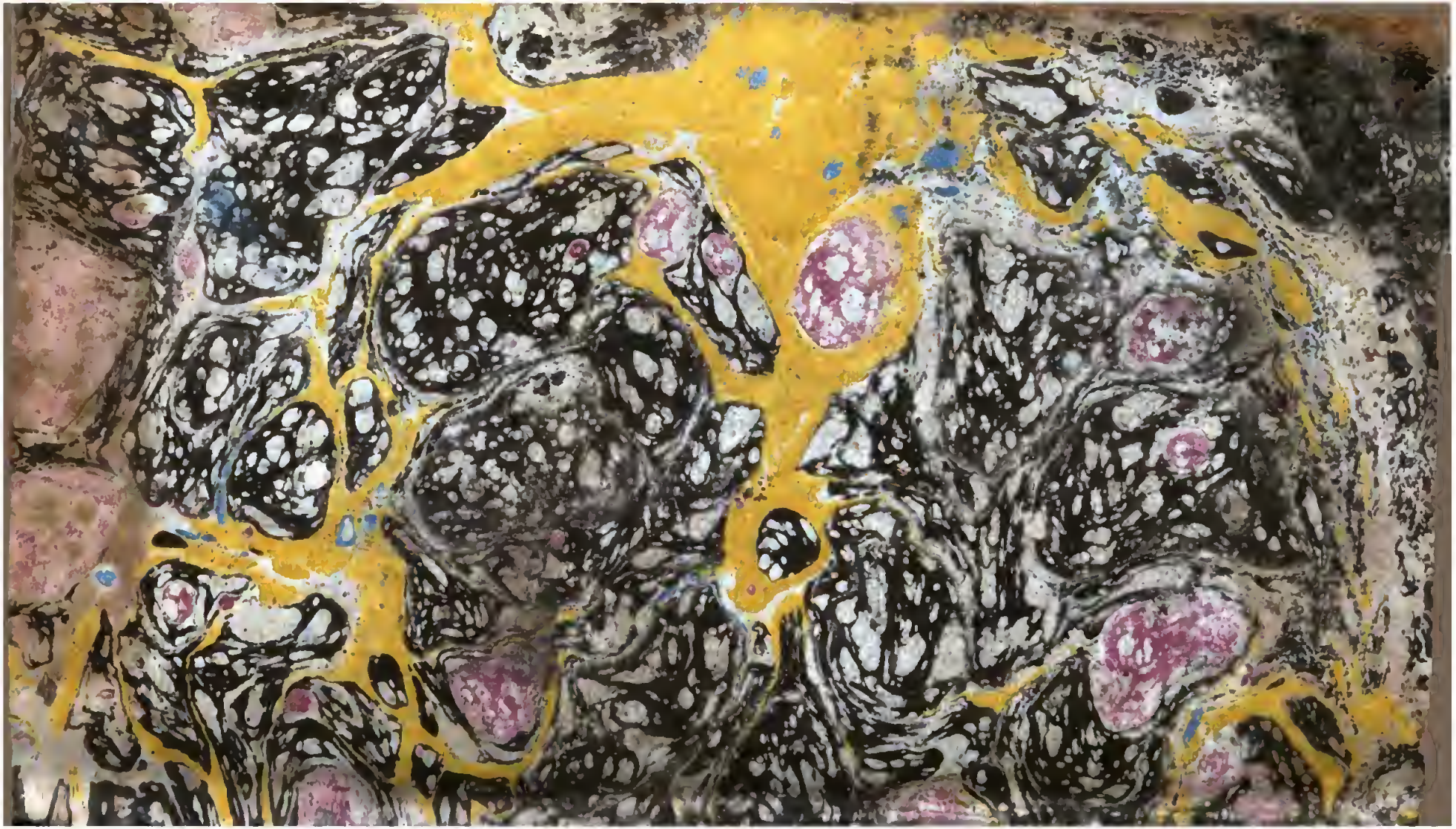

5099

Polat. LVIII-5

COURS
D'INSTRUCTIONS
FAMILIÈRES.

TOME CINQUIÈME.

SBN

COURS

D'INSTRUCTIONS

FAMILIÈRES,

Pour les Dimanches, les Fêtes et autres jours remarquables de l'Année.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée.

Veni non in sublimitate sermonis.
I. Cor. 2.

Sur les principales Fêtes de l'Année, et sur le saint Sacrifice de la Messe.

TOME CINQUIÈME.

A LYON,

Chez RUSAND, Imprimeur-Libraire.

1809.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

INSTRUCTIONS
POUR
LES FÊTES DES SAINTS.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Conception de la Sainte Vierge.

Nous célèbrerons N..... la fête de la Conception de la sainte Vierge. C'est un jour de joie pour nous, parce qu'il nous annonce le salut qui doit nous être apporté par J. C., dont la sainte Vierge a été la Mère. Cette Vierge sainte a été conçue sans la tache du péché originel, et elle n'a jamais commis le moindre péché. Félicitons-la, M. C. F., de ce glorieux privilége, qui la distingue entre toutes les créatures. Pour tirer du fruit de cette Fête, travaillons sans relâche à nous purifier; évitons les moindres fautes, et tout ce qui pourroit nous porter au mal. Marie, pleine de grâces, évita

toujours avec soin l'apparence du péché, et la moindre occasion de le commettre. Que ne devons-nous pas faire, pour nous en préserver, nous qui sommes nés dans le péché, sujets à tant de passions, et peut-être remplis d'habitudes criminelles ? Renouvelons-nous aussi dans la solide dévotion à la très-sainte Vierge, qui consiste à l'honorer, à l'invoquer dans nos besoins, et à faire nos efforts pour l'imiter dans sa pureté, et dans les autres vertus dont elle nous a donné l'exemple.

---

8 *Décembre.*

LA CONCEPTION DE LA S.te VIERGE,

Sur la Grâce.

Ipsa conteret caput tuum. Cette femme, ô Serpent, écrasera ta tête. *Gen.* 3.

ENFIN elle paroît, cette créature, promise dès le commencement du monde, cette créature sur qui n'a pu s'étendre la malédiction commune. Elle sort des mains du Créateur, comme le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, et le digne objet de ses complaisances. L'enfer veut en vain étendre ses droits sur elle ; la grâce l'a prévenue : Marie est conçue sans tache. Que tout l'univers se hâte de lui rendre hommage ! Oui, Vierge sans tache, Vierge immaculée dans votre

Conception, je vous salue, je vous félicite de ce glorieux privilége, qui n'a été accordé qu'à vous seule. Vous êtes l'Arche de la nouvelle alliance, l'aurore du Soleil de justice. Que toutes les langues vous louent; que le Ciel et la terre vous révèrent!

Nous pouvons, M. F., regarder la fête de la Conception, comme étant par excellence le grand Mystère de la grâce de Dieu dans Marie, parce que c'est dans ce Mystère que Dieu en fait éclater tous les prodiges. Dans ce grand jour, elle reçoit une grâce marquée à trois caractères bien précieux. 1.° Dès le premier instant de sa Conception, elle entre dans la grâce et dans l'amitié de son Dieu. 2.° Dès-lors, elle est remplie des grâces et des bénédictions de son Dieu. 3.° En recevant la grâce, elle est assurée de la posséder toujours, et de ne la perdre jamais. Faveur inestimable! qui n'a jamais été accordée qu'à cette Vierge par excellence. Suivez-moi, M. C. F., et faites-vous l'application de ce que je vais vous dire sur cette Vierge sainte.

Premier privilége de la très-sainte Vierge. Dès l'instant de sa Conception, elle reçoit la grâce de son Dieu. Pour nous, mes Frères, nous naissons tous enfans d'Adam, et en cette qualité, enfans de colère..... Aussitôt criminels, que conçus; aussitôt condamnés, qu'engendrés; nous n'avons pas plutôt été créés, que nous avons été

souillés du péché originel. La désobéissance de notre premier père a passé jusqu'à nous, comme sa fidélité auroit assuré notre sort. Adam pèche au nom de sa postérité; et, en ce moment fatal, son péché, comme une racine maudite, se répand sur tous ses descendans, sans distinction d'âge, de sexe et d'état : Rois et sujets, grands et petits, riches et pauvres, tout ce qui sort de cette source empoisonnée, est infecté de son funeste poison, et, en conséquence, frappé du même anathème. Marie, et Marie seule, à couvert de la malédiction originelle, est conçue sans tache. Au premier instant que son ame anima son corps, la grâce sanctifia son ame, et la mit en possession de l'amitié de son Dieu. Comme le Créateur donna au Soleil l'être et la lumière tout ensemble, il donna aussi à Marie l'être et la grâce dans le même instant.

Il convenoit qu'il en fût ainsi; il étoit de la sagesse et de la gloire de Dieu que Marie fût privilégiée de la sorte. En effet, celle qu'il avoit destinée pour être sa Mère, ne devoit pas commencer par être son ennemie. Celle qui devoit écraser la tête du serpent infernal, ne pouvoit être réduite sous sa puissance. O Mère sainte, ô Mère unique, ô Mère immaculée, s'écrie saint Anselme! oui, il étoit convenable que, puisque Dieu vous avoit choisie pour être sa Mère, vous eussiez une telle pureté, qu'on ne pût en imaginer de plus grande que celle même de Dieu.

Pour mieux connoître encore la grandeur et l'excellence de ce glorieux privilége, rappelons-nous, M. F., le déluge universel répandu sur toute la terre. Le Ciel irrité et couvert de nuages sombres, verse des torrens de malédictions sur les hommes coupables. Les cataractes du Ciel sont ouvertes, la terre inondée n'est plus qu'une vaste mer; on ne voit plus partout que mourans, que morts, que cadavres ensevelis dans les flots. Au milieu de ces cadavres, l'Arche, portée sur les eaux, échappe aux horreurs du déluge qui inonde la terre, et toujours conduite par les mains du Tout-Puissant, elle surnage à toute la fureur des orages et des eaux.

Belle image de ce qui arrive aujourd'hui à la sainte Vierge. En conséquence du péché d'Adam, un déluge affreux se répand dans le monde; un torrent d'iniquités couvre la face de l'univers. La colère de Dieu tombe sur ses habitans, et les frappe de ses anathèmes; mais, au milieu de cette inondation générale d'iniquités, Marie, cette Arche fortunée de la nouvelle alliance, portée par les mains du Très-Haut, triomphe de ce déluge universel du péché, est garantie des horreurs du naufrage. Quelle gloire! quel bonheur pour elle! Au milieu de tous ces cadavres, elle est la seule pleine de vie; au milieu de toutes ces victimes, elle est la seule épargnée; toujours soutenue par le bras du Tout-Puissant, elle s'élève au-dessus des flots, et surnage à toutes les horreurs du

déluge de maux qui inonde la terre ; elle est conçue sans tache, toute pure, toute aimable aux yeux de son Dieu.

O Vierge sainte, que notre sort est différent du vôtre ! et que notre conduite est opposée à la vôtre ! hélas ! nous naissons dans le péché ; après bien des jours passés dans le sein de nos mères, nous ne recevons la grâce que dans le Baptême ; encore si nous étions fidèles à conserver cette grâce précieuse ! si, après avoir été délivrés du péché originel, nous n'en commettions pas de nouveaux ! Mais hélas ! à peine avons-nous l'usage de la raison, que nous ne nous en servons que pour commettre le péché, de notre propre choix. A peine sortis d'un péché, qui nous étoit comme étranger, nous nous précipitons dans un nouvel abîme de péchés qui nous sont personnels. Devenus enfans de Dieu, nous nous rendons encore malheureux enfans du démon ; et par un surcroît de désordre, une fois tombés dans le péché, nous y vivons, nous y persévérons, nous nous exposons à y mourir et à périr à jamais.

Ah ! M. F., concevons aujourd'hui une horreur infinie du péché. Dieu n'a point dédaigné d'avoir une mère pauvre, obscure selon le monde ; mais jamais il n'auroit consenti à naître d'une mère souillée du moindre péché. Par une grâce spéciale, il nous a purifiés du péché originel, sur les fonts sacrés du Baptême, et c'est par-là que nous participons, en quelque chose, à la Concep-

tion immaculée de la sainte Vierge. Remercions-le donc de cette grâce inestimable; rappelons-nous, avec reconnoissance, cet heureux jour où nous devînmes les enfans de Dieu, les membres et les temples de Dieu; conservons avec soin cette grâce précieuse. Si nous avons eu le malheur de la perdre, (hélas! qui d'entre nous peut s'assurer de l'avoir conservée jusqu'à ce moment!) gémissons-en amèrement devant Dieu. Hâtons-nous de réparer cette perte par une sincère pénitence; hâtons-nous d'assurer et de faire fructifier cette grâce, par une grande vigilance sur nous-mêmes, pour ne pas la perdre de nouveau. C'est l'exemple que nous donne aujourd'hui la très-sainte Vierge, et c'est le second privilége qu'elle reçut dans sa Conception.

NON-SEULEMENT Marie fut conçue sans tache, mais, dès le moment de sa Conception, elle fut comblée des bénédictions de son Dieu; et, dès ce moment, l'Ange auroit pu la saluer, en cette qualité, et lui adresser ces paroles: *Je vous salue, pleine de grâce.*

La très-sainte Vierge étoit un Temple où toute la plénitude de la Divinité devoit résider; toute la plénitude de la grâce devoit donc aussi la sanctifier. Quand autrefois Salomon bâtit le temple célèbre, où la Majesté de Dieu devoit habiter, il l'enrichit et l'embellit de tous les ornemens, de toutes les richesses, de tout ce que la nature et l'art

pouvoient fournir de plus grand et de plus précieux. Que si tant de trésors furent employés par les hommes, pour préparer à Dieu un temple matériel et inanimé, que ne fera pas Dieu même, quand il préparera dans sa mère un Temple animé et spirituel, où il doit résider lui-même en personne, et qu'il doit remplir un jour de toute la gloire de sa Majesté !

Oui, M. F., dès le moment de sa Conception, la très-sainte Vierge se trouva comblée des grâces de Dieu, enrichie des trésors du Ciel, ornée de toutes les vertus, de tous les mérites, de tous les dons de l'Esprit saint son divin Epoux. Elle en reçut une telle abondance, que dès-lors elle surpassa en sainteté les Anges et les Séraphins même. Ainsi, Dieu la combla de ses faveurs, pour en faire une digne Mère de son Fils, une digne Epouse du Saint-Esprit, une digne Reine du Ciel et de la terre, en l'élevant, par l'éminence de ses grâces et de ses vertus, autant au-dessus de toutes les intelligences célestes, que la dignité de Mère de Dieu, dont elle devoit être honorée, étoit au-dessus de toute dignité créée et possible. Tel a été son bonheur, et la grâce qu'elle a reçue; mais, voilà son mérite.

Ayant reçu cette grâce de plénitude, elle s'appliqua sans cesse à l'augmenter; elle fit valoir, à tous les instans, ce talent précieux; et, à tous les instans, elle lui donna de nouveaux accroissemens et un nouvel éclat.

Et nous, M. F., dans notre Baptême, nous ne recevons qu'une grâce bornée, avec une certaine mesure bien éloignée de la plénitude de celle de Marie : c'est là notre état, tout au plus ; c'est là notre misère. Mais, l'excès de notre ingratitude et de notre désordre, c'est qu'au lieu d'augmenter cette grâce par nos efforts, nous la laissons stérile, infructueuse, sans augmentation, sans accroissement. Que dis-je ? hélas ! nous la laissons diminuer, s'altérer, chaque jour, dans nous. Loin d'augmenter la grâce, nous tombons d'une infidélité dans une autre ; nous résistons à la grâce, nous la combattons, nous la contristons dans nos cœurs. Et il arrive souvent qu'après bien des années passées, bien des faveurs reçues, nous sommes non-seulement également négligens, également défectueux ; mais souvent plus coupables et plus criminels à l'égard de la grâce. N'arrive-t-il pas même quelquefois, qu'en abusant de la grâce, nous portons l'infidélité jusqu'au blasphème, en disant que nous n'avons pas la grâce, que la grâce nous manque ? Criminels et injustes tout à la fois, nous nous disons privés d'un secours, dans le temps que nous en abusons. Quelle opposition de nous à la très-sainte Vierge ! En voici encore une autre plus funeste.

Marie, créée dans la grâce de Dieu, et assurée de ne la perdre jamais durant sa vie, a donné toute sa vie, ses soins pour la

conserver. Elle a été dans une vigilance continuelle sur elle-même. Elle a fui constamment tous les dangers ; elle craignoit sans cesse tout ce qui auroit pu altérer tant soit peu la grâce en elle. Quel exemple, mes Frères ; l'imitons-nous ?

Nous avons reçu une grâce qui ne nous est point assurée, que nous pouvons perdre à tous les instans ; nous le savons, nous en gémissons ; c'est notre misère, c'est notre malheur. Mais, le comble de notre aveuglement et de notre désordre, c'est que, sachant que nous sommes sans cesse en danger de perdre cette grâce précieuse, nous l'exposons encore ; nous la livrons à mille nouveaux périls ; nous nous jetons dans mille occasions dangereuses ; nous savons que nous ne sommes que de foibles roseaux, et nous nous exposons à tous les vents et à tous les orages. Nous marchons sur le bord des abîmes, et nous nous avançons pour nous y précipiter en aveugles. Mille ennemis sont armés pour nous perdre, le démon, le monde et la chair ; et nous allons les affronter témérairement ! Est-il étonnant, après cela, que nous tombions si souvent dans le péché ? Hélas ! faut-il donc que ce Mystère si glorieux, si consolant pour Marie, devienne pour nous, par l'opposition que nous avons avec elle, un sujet de soupirs et de larmes ; un sujet de honte et de confusion, peut-être d'accusation et de condamnation devant Dieu.

Ah ! M. F., estimons donc davantage la

grâce ; comprenons combien elle est précieuse aux yeux de Dieu, puisque c'est le seul ornement, le seul mérite qu'il a voulu trouver en Marie, pour résider dans son sein. Craignons, sur toutes choses, de perdre le trésor de la grâce. A l'exemple de la très-sainte Vierge, faisons tous nos efforts pour l'augmenter, et pour faire valoir ce précieux talent dont il nous demandera compte : *Que celui qui est juste, s'applique à être encore plus juste*, dit le Saint-Esprit. Et J. C. nous ordonne d'être *parfaits*, *comme notre Père céleste est parfait*, c'est-à-dire, de tendre sans cesse et sans bornes, à la perfection. Bien loin donc de nous relâcher, de reculer dans le service de Dieu, nous devons, au contraire, à l'imitation de la sainte Vierge, aller toujours en avant, travailler chaque jour à devenir meilleurs. C'est le fruit que nous devons retirer de ce mystère. Et pour cela, adressons-nous avec ferveur à la très-sainte Vierge, comme à la Mère de grâce par excellence. Si vous êtes dans le péché, mes chers Frères, priez-la de vous obtenir la grâce d'en sortir, et faites, pour cela, tous vos efforts, hâtez-vous de vous en purifier par le sacrement de Pénitence ; si vous êtes dans la grâce, suppliez-la de vous obtenir la persévérance, et que vous la fassiez croître en vous de jour en jour. Mais, de votre côté, veillez attentivement sur vous, fuyez avec soin les mauvaises occasions, appliquez-vous à seconder la grâce, et à faire, chaque jour, de nou-

veaux progrès dans la vertu ; car la sainte Vierge ne vous protégera, et ne s'intéressera pour vous, qu'autant qu'elle vous verra faire des efforts pour profiter de son intercession et de son pouvoir auprès de Dieu.

Vierge sainte, nous honorons, avec un profond respect, avec toute la joie et toute la reconnoissance de notre cœur, tous les dons extraordinaires dont Dieu a rempli votre ame, au moment de votre Conception. O béni soit ce premier moment qui vous donne à nous, ô Vierge incomparable ! ce moment, qui commence à ranimer nos espérances ; ce moment, où celui que vous deviez enfanter un jour, s'est rendu d'une manière singulière, votre Sauveur, avant d'être votre Fils. Faites, par votre puissante intercession, ô la plus sainte des créatures, que nous pensions souvent à ce moment heureux où la miséricorde de Dieu, et la grâce de votre Fils, nous ont délivrés, dans le Baptême, de la servitude du péché et de la damnation éternelle, pour nous rendre participans de la nature divine, et nous donner l'espérance et le droit à la gloire éternelle du Ciel.

Mais que la fidélité parfaite avec laquelle vous avez conservé la grâce de votre première sanctification, et qui l'a fait croître en vous durant toute votre vie, nous porte à déplorer les infidélités qui ont détruit ou affoibli en nous la grâce de notre Baptême. Obtenez-nous, Vierge fidèle, de réparer cette perte ou cet affoiblissement.

Hélas ! vous connoissez nos foiblesses, et la malheureuse inclination au péché, que nous avons apportée en naissant, et qui demeure en nous jusqu'à la mort. Nous vous conjurons, par le glorieux privilége qui vous en a exemptée, de nous obtenir le secours du Ciel, afin que nous travaillions fidèlement, courageusement, et persévéramment à combattre, à affoiblir, et à détruire ce funeste penchant ; qu'une fois solidement établis dans l'état de grâce, nous y marchions, à votre exemple, tous les jours de notre vie, et que nous y fassions toujours de nouveaux progrès, en nous avançant sans cesse de vertu en vertu, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de voir Dieu dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

---

26 *Décembre.*

SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR.

Sur l'amour des ennemis.

Diligite inimicos vestros, orate pro persequentibus vos. Aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous font du mal. *S. Matth.* 5.

Ce précepte, si difficile à pratiquer, le Saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, l'a accompli à la lettre. Vous savez, M. F., que Saint Etienne, pour prix de son zèle et de sa charité envers les

Juifs, en fut assailli d'une grêle de pierres. Et que faisoit-il, lorsqu'on le lapidoit? se tenant debout, il invoquoit J. C. dans ses souffrances, en disant : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* Il ne fit paroître aucun ressentiment contre ceux qui le traitoient si cruellement. Au contraire, s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché*, mais pardonnez-leur.

Quel exemple! M. F., imitons-le; c'est le fruit que nous devons retirer de cette Fête. L'amour des ennemis, le pardon des injures : voilà une des plus importantes obligations des chrétiens, et sur laquelle la plupart ne sont pas assez instruits. Nous en allons faire l'objet de nos réflexions : nous devons aimer nos ennemis, et leur pardonner, 1.° comme chrétiens, parce que J. C. nous l'ordonne : 2.° comme pécheurs, parce que notre pardon est attaché au pardon que nous accorderons à nos ennemis : honorez-moi, etc.

RENDRE le mal pour le mal, tirer vengeance d'une injure reçue : voilà ce que prescrit le monde, dit J. C.; *et moi qui suis votre maître*, et votre Dieu, le souverain Juge des vivans et des morts, je vous dis : *Aimez vos ennemis; priez pour ceux qui vous font du mal; faites du bien à ceux qui vous haïssent.* Je vous le commande, je vous l'ordonne. S. Paul, fidèle interprète de la doctrine de ce divin Sauveur, nous

dit la même chose : *Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez-les en leur souhaitant toute sorte de bonheur, et ne faites point d'imprécation contre eux. Ne rendez à personne le mal pour le mal ; ne vous vengez point vous-mêmes ; au contraire, si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire.* J. C. dit encore : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ; soyez pleins de miséricorde, comme votre Père céleste est plein de miséricorde.*

Voilà le précepte, et, en même temps, notre modèle : aimons ceux qui nous haïssent ; faisons-leur tout le bien que nous pouvons, comme Dieu, qui nous comble de bienfaits, dans le temps même que nous sommes ses ennemis.

Jésus-Christ ne s'est point contenté de nous faire ce commandement, il nous en a donné l'exemple ; jetons les yeux sur ce divin modèle.

Suivez-moi sur le Calvaire, dit S. Augustin, et regardez J. C. attaché à la croix ; *vide pendentem.* C'est là que, comme de dessus un trône, il vous ordonne, par son exemple, encore plus que par ses paroles, l'amour des ennemis et le pardon des injures. Ecoutez-le prier : *audi precantem.* C'est un Dieu qui s'adresse à un Dieu, et qui le prie ; comment ? par les sentimens les plus tendres : mon Père : *Pater.* Et que demande-t-il ? grâce et pardon, pour ceux qui lui font souffrir la mort la plus cruelle et la plus injuste. Pardonnez-leur : *dimitte*

illis. Il prie pour eux, au moment même qu'ils lui insultent; il va jusqu'à excuser leur crime : *car ils ne savent ce qu'ils font.* Il les excuse, et il offre à son Père, pour leur pardon, les opprobres dont ils le chargent, le sang qu'ils lui font répandre; enfin, il meurt pour eux : quel touchant spectacle ?

Quels vindicatifs pourroient tenir contre cet exemple ? Et comment peut-on nourrir dans son cœur, quelquefois des années entières, de la haine, de l'antipathie, du ressentiment, souvent pour de légères injures, pour une parole désobligeante, pour un geste de mépris, pour un manque d'égards, pour un préjudice de rien qu'on aura souffert, lorsqu'on voit le Fils de Dieu, le Sauveur des hommes, pendant les cruelles douleurs de son crucifiement, étendu sur la croix, et les yeux levés vers le Ciel, tout occupé à attirer sur ses ennemis et sur ses bourreaux, la miséricorde de Dieu son père, par la plus puissante et la plus sainte prière qui ait jamais passé de la terre au Ciel ?

Mais je ne puis, dites-vous, faire ce que J. C. a fait : il étoit Dieu et je suis homme. — Eh bien ! voyez un homme comme vous, accablé sous une grêle de pierres, et qui dans le même temps où il devient la victime de la haine et de la cruauté de ses ennemis, fléchit les genoux et prie pour eux. Voyez Etienne, considérez-le, écoutez-le : ce premier martyr de J. C. pardonne à ses persécuteurs au moment même qu'ils le font mourir. Il fait plus : craignant pour eux les ven-

geances du Ciel qu'ils méritent par leur crime, il abandonne ses intérêts, il ne veut pas que le Ciel s'en charge, il sacrifie tous ses ressentimens, et il conjure le Dieu des vengeances d'oublier les siens propres : il pardonne sa mort, et il craint que Dieu ne la venge. *Seigneur*, s'écrie-t-il, *ne leur imputez point ce péché.*

Apprenez donc d'un homme comme vous à pardonner à vos ennemis, à prier pour eux, à les aimer. Ne croyez point qu'il suffise de ne point faire de mal à ceux qui vous en font ; un chrétien doit rendre le bien pour le mal. L'histoire de la religion nous en fournit mille exemples. Citons-en quelques-uns.

Dans le fort de la persécution que l'Afrique éprouva dans le troisième siècle, saint Cyprien, Evêque de Carthage, est emprisonné et condamné à mort. Il ne répond à l'arrêt qu'on lui prononce qu'en disant : *Deo gratias ;* mais il ne s'en tient pas là : rendu sur la place publique où l'on va l'exécuter, il prie pour le juge qui l'a condamné à perdre la tête, et recommande aux siens de donner vingt écus, (somme considérable de ce temps-là,) au bourreau qui va la lui abattre. O Religion de mon Dieu, que ne pouvez-vous pas sur un cœur fidèle à suivre vos maximes ?

Vers le commencement du siècle suivant, le Préfet Vénustien ordonne inutilement à l'Evêque Sabin de renoncer à la foi, et lui fait couper ses deux mains. Quelque temps après, Dieu punit cet impie. Vénustien devient aveugle : en vain la médecine emploie-t-elle

tous les secrets de son art pour guérir le malade ; ses efforts sont inutiles. Au défaut de toute autre ressource, on lui conseille de s'adresser à l'Evêque Sabin. Mais, dit-il, comment pourrois-je espérer un si grand service d'un homme que j'ai traité si cruellement ! Ah ! lui répond-on, vous ne connoissez pas les Chrétiens : ils ne savent se venger du mal qu'on leur a fait, qu'en comblant de bien ceux qui en ont été les auteurs. Le Préfet envoie chercher l'Evêque. Celui-ci met les deux bouts de ses bras mutilés sur les yeux de Vénustien, qui recouvrant tout à la fois la vue du corps et celle de l'ame, renonce au paganisme avec toute sa famille, et devient d'un persécuteur, un martyr.

Tout le monde sait jusqu'à quelle perfection S. François de Sales a porté cette vertu. On étoit si persuadé du désir que cet aimable Saint avoit d'obliger ses ennemis, qu'on disoit communément que d'avoir desservi ce saint Prélat, étoit le moyen d'en attendre les plus signalés bienfaits.

C'étoit cependant des hommes comme nous, M. F. Ce qu'ils ont fait, ne pourrions-nous donc pas le faire aussi avec la grâce de Dieu ? Oui, M. C. P, retenez bien cette maxime d'un S. Père de l'Eglise : un Chrétien qui sait sa religion, et qui veut la suivre, ne sera jamais l'ennemi de personne.

Mais si vous le devez comme Chrétiens, ne le devez-vous pas encore en qualité de pécheurs ? Seconde réflexion.

Vous le savez, M. C. F., qu'en qualité de pécheurs, vous avez contracté une dette immense envers la justice de Dieu, et que ce Dieu de miséricorde veut bien vous remettre ce que vous lui devez, à condition que vous remettrez aux autres ce qu'ils vous doivent. En leur pardonnant, vous avez lieu d'espérer qu'il vous pardonnera; mais si vous ne pardonnez pas les injures qu'on vous a faites, vous devez vous attendre qu'à son tour il se vengera de toutes celles qu'il a reçues de vous. Pour vous en convaincre, rappelez-vous cette parabole de l'Evangile : Un serviteur ayant reçu de son maître la remise de dix mille talens qu'il lui devoit, et n'ayant pas voulu remettre cent deniers que lui devoit un de ses collègues, le maître, en étant informé, entra dans une grande colère, le fit venir, et lui dit : *Misérable, ne deviez-vous pas avoir pitié de votre compagnon, comme j'ai eu pitié de vous?* Et, sur-le-champ, il le livra entre les mains des bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât tout ce qu'il devoit. *C'est ainsi que vous serez traités*, ajoute Jésus-Christ, *si vous ne pardonnez pas sincèrement à ceux qui vous auront offensés.* Ce Divin Sauveur, au jour du jugement, vous fera voir la croix sur laquelle il est mort pour vous, les plaies qu'il a reçues, et le sang qu'il a répandu pour expier vos péchés, et il vous dira : misérable, n'ai-je

pas acquitté toutes vos dettes, au prix de mon sang? ne vous les ai-je pas remises autant de fois que vous m'en avez sincèrement prié? que n'ai-je point fait pour vous, quelque ennemi que vous ayez été de ma gloire? Ne falloit-il donc pas avoir, pour votre frère, la même bonté que j'ai eue pour vous? Je vous ai recherché le premier; et, au lieu de faire les premières démarches, pour vous réconcilier avec votre ennemi, vous l'avez évité; je vous ai aimé, et vous l'avez haï; je vous ai pardonné, et vous vous êtes vengé! Non, il n'y a point de pardon pour vous, puisque vous l'avez refusé à votre frère. Vous auriez beau pratiquer d'ailleurs toutes les vertus, souffrir les plus grands tourmens pour la défense de votre foi, distribuer tous vos biens aux pauvres, répandre même tout votre sang pour mon nom; point de pardon de ma part, si vous ne pardonnez à vos ennemis.

Nous en voyons la preuve dans l'histoire ecclésiastique. Sous l'empire de Valérien, deux citoyens d'Antioche, l'un nommé Saprice et l'autre Nicéphore, après avoir été amis, se brouillèrent au point de ne se pas voir. La persécution se déclare. Saprice est arrêté comme Chrétien, subit courageusement l'interrogatoire, endure plusieurs tourmens, et est enfin condamné à perdre la tête sur un échafaud. Nicéphore entendant parler de la condamnation de son ancien ami, va à sa rencontre au moment

où on le mène au supplice, afin de se réconcilier avec lui ; il lui demande pardon à plusieurs reprises. Mais Saprice, insensible à ses démarches, ne fait pas semblant de l'entendre, et ne daigne pas lui répondre un seul mot. Nicéphore, sans se rebuter du mépris qu'on lui témoigne, insiste de nouveau, et tous ses efforts sont inutiles : cependant on va couper la tête à Saprice.

Ah ! Seigneur, comment s'accomplira ce que vous nous apprenez dans l'Evangile, qu'on ne peut avoir un plus grand amour pour Dieu, que de donner sa vie pour lui ? Saprice va mourir pour vous ; il est rempli de votre amour. Mais l'amour de Dieu et la haine pour le prochain peuvent-ils se trouver ensemble dans un même cœur ? non, M. F., et nous allons en voir une preuve bien éclatante et bien terrible.

Saprice qui avoit déjà beaucoup souffert pour J. C., se voyant près de mourir, manque de courage, et d'un généreux confesseur de la foi, devient un lâche apostat de sa religion. Je renonce à J. C., s'écrie-t-il, et je suis prêt d'adorer les idoles. A ce prix, on lui fait grâce. Mais, Nicéphore, voyant l'apostasie de Saprice, monte sur l'échafaud, et déclare qu'il est Chrétien. Comme tel, on le condamne à la mort, par laquelle il remporte la palme du martyre que l'autre touchoit presque de la main, et qui ne lui échappa que par la haine qu'il conserva dans son cœur. Ah ! nous devions bien nous y attendre. Un cœur qui a de

la haine pour son prochain, ne sauroit avoir l'amour de son Dieu.

Chrétiens, faites là-dessus une sérieuse réflexion. Souvenez-vous que toute notre Religion est fondée sur la charité. Malheur à ceux qui se font illusion sur un point si essentiel ! ils peuvent bien se tromper eux-mêmes, et tromper les autres hommes ; mais ils ne tromperont pas le souverain Juge qui sonde les cœurs et les reins.

Sondez donc bien votre cœur, mes chers Frères, c'est à lui que j'en appelle ici. Quels sentimens secrets n'éprouvez-vous pas contre votre ennemi ? ne vous y entretenez-vous pas volontairement, et souvent ? — Pourquoi cette joie maligne, quand il lui arrive quelque peine ? pourquoi cette complaisance avec laquelle vous écoutez le mal qu'on en dit ? Si vous ne vous en plaignez pas, n'êtes-vous pas bien aise qu'on vous plaigne, et qu'on exagère le tort qu'il a ; si vous ne cherchez pas à vous venger, ne savez-vous pas bon gré à ceux qui prennent soin de le faire ?

Et vous, qui croyez n'avoir point d'ennemis, dites-moi, n'avez-vous rien à souffrir de l'humeur, du caractère, des discours de ceux que vous voyez, et avec qui vous vivez ? Car, le précepte de J. C. ne regarde pas seulement les injures atroces, les ennemis déclarés : *Vous ne pouvez*, dites-vous, *souffrir un tel ; son air seul, ses manières, toute sa personne vous révolte.* Vous avez une antipathie naturelle pour celui-là. Que ne dites-vous pas de l'indifférence de

l'un, de l'ingratitude de l'autre, du peu d'égards qu'on a pour vous ? Etes-vous tranquille, quand on ne vous fait pas tout le bien que vous croyez devoir attendre ? Quand on contrarie vos sentimens, quand on ne fait pas à votre fantaisie, quand un ami vous manque, quand un parent vous abandonne dans le besoin, comment en parlez-vous ? lui pardonnez-vous ? l'aimez-vous. Hélas ! tel qui se flatte de n'avoir point d'ennemis, est, à l'égard de certaines personnes, tout ce qu'il pourroit être à l'égard d'un véritable ennemi.

C'est par les effets que nous devons nous rendre témoignage à nous-mêmes et aux autres, de la sincérité de notre amour pour nos ennemis. C'est en priant pour eux, c'est en leur pardonnant entièrement et du fond du cœur, c'est en leur faisant du bien, en faisant même les premières démarches pour la réunion, quand il y a lieu d'espérer qu'elles réussiront. L'Evangile est formel sur tous ces points : les suivons-nous ? Ah ! si ces maximes étoient bien observées, on n'auroit pas la douleur de voir tant de familles divisées, tant d'amitiés refroidies ; mais, chacun refuse de faire les premières démarches ; on allègue mille prétextes frivoles pour s'en dispenser ; cependant le cœur demeure toujours ulcéré, et l'antipathie se manifeste en toute occasion. Oh ! que l'on s'épargneroit de peines, d'inquiétudes et de fautes, si l'on faisoit tout ce qui est en soi, et tout ce que la charité exige, pour concourir à la paix et à l'union !

Je sais, M. F., que cela coûte à la nature, et qu'il n'est même rien d'aussi difficile, que d'aimer ceux qui nous haïssent, que de faire du bien à ceux qui nous font du mal, et de les prévenir ? Mais, que la récompense de cette vertu est grande ! Ecoutons J. C. : *Si vous remettez aux hommes leurs offenses*, dit-il, *votre Père céleste vous remettra aussi vos péchés.* Nous sommes donc, en quelque sorte, maîtres de notre pardon vis-à-vis de Dieu. Oui, si nous étouffons tout ressentiment contre nos frères, Dieu étouffera les siens à notre égard ; si nous calmons notre haine, il calmera la sienne ; si nous oublions l'injure qu'on nous a faite, il oubliera celle dont nous nous sommes rendus coupables envers lui ; si nous aimons nos ennemis, Dieu nous aimera ; si nous pardonnons, il nous pardonnera. C'est Dieu même qui nous en assure, et il est fidèle à sa parole. Que nous sommes donc intéressés à pardonner ! pour quelque légère offense que nous aurons pardonnée, Dieu nous remettra des dettes immenses dont nous lui sommes redevables. Au contraire, si nous refusons de pardonner, tous nos péchés, qui sont énormes et innombrables, demeureront à jamais sur nos têtes. Ah ! Seigneur, puisqu'il en est ainsi, je ne balance pas ; si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit, je le pardonne, je le pardonne entièrement, je le pardonne, non pas de bouche seulement, ni en apparence, mais sincèrement, mais du fond de mon cœur.

. Loin de moi, tout ressentiment, tout de vengeance ; si, malgré moi, il ait encore, dans mon cœur, quelque ression capable de l'aigrir, je la désa-, je veux la combattre, en réprimer les sentimens, et en effacer jusqu'aux ndres vestiges. Avec cela, mon Dieu, s me permettrez de venir à vous, et de s dire : pardonnez-moi, parce que je lonne, et comme je pardonne ; vous iterez votre miséricorde, parce que oute mon devoir ; vous me pardonnerez tes mes offenses envers vous, parce que pardonne tout ce qu'on a fait contre moi. Quelle consolation, M. F., quel doux oignage au chrétien qui est dans ces sen-ens ! et quelles grâces, d'ailleurs, Dieu se plaît-il pas à accorder à un cœur si iéreux ? Nous le voyons dans la personne S. Etienne. Comme il pardonnoit à ses urreaux, les Cieux s'ouvrirent sur sa tête, J. C. se fit voir à lui, assis à la droite de Père, qui lui préparoit la couronne de ire. Dans ce délicieux transport, il ren-le dernier soupir, et alla puiser dans le n de Dieu même, la récompense de sa rité. Glorieux Saint, obtenez-nous la me charité, afin que nous ayons la même ompense ; que nous pardonnions sincè-nent toutes les offenses qu'on nous a tes, afin que Dieu nous ayant pardonné s nos péchés, nous le possédions dans ernité bienheureuse. Ainsi soit-il.

27 *Décembre.*

SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Sur l'obligation de servir Dieu dès l'enfance; sur la Chasteté et la Charité.

Discipulus quem diligebat Jesus. C'est le Disciple que Jésus aimoit. *S. Jean.* 21.

SI nous lisons avec attention, M. F., tout ce que l'Evangile nous apprend du grand Apôtre dont nous honorons la mémoire, et tout ce que l'histoire nous raconte de ce saint Evangéliste, pourrons-nous retenir les transports de notre admiration, et ne pas nous écrier avec le Prophète : *Que vos amis sont heureux, ô mon Dieu ! vous les avez élevés à un degré d'honneur et de gloire qu'il n'est pas possible de comprendre, encore moins de raconter.* Un Disciple aimé singulièrement de J. C., que l'Evangile nous désigne sous ce titre, nous donne en effet l'idée d'un homme prévenu des grâces les plus singulières, revêtu des vertus les plus rares, élevé aux connoissances les plus sublimes. Voilà, en abrégé, ce que va nous présenter cette Instruction. Je serai forcé, pour ne rien omettre d'essentiel, de laisser à vos réflexions l'application de tant d'exemples. Fasse le Seigneur, que cet hommage public que nous rendons

Saint qui mérite toute notre vénération, porte à la pratique des vertus dont il a donné l'exemple.

INT Jean, que l'Eglise appelle l'Evan-e, auquel le Saint-Esprit lui-même e le nom de bien-aimé, étoit comme la irt des autres Apôtres, pêcheur de ession. Ce fut après la pêche miracu-de Jésus-Christ, que ce divin Sauveur ela à l'apostolat, avec Jacques son frère. voix de Jésus, Jean ne balança point, itta sa barque et ses filets qui faisoient es ses richesses ; il abandonna avec age son père et sa mère, dont il faisoit onsolation, et s'attacha sans défiance et crainte à ce Fils de l'Homme, qui oit pas où reposer sa tête. Mais, dit régoire, ce qui donna un prix inesti-le à son sacrifice, c'est que dès l'instant ie il renonça à l'espérance de rien pos-r, et qu'il put dire comme le Prophète : ion Dieu ! mon cœur n'a conservé de ichement et du goût, que pour vous Son sacrifice fut universel, comme i des autres Apôtres ; mais il eut cet itage particulier, qu'il fut fait de bonne re. Jean est le plus jeune des douze que is-Christ attacha singulièrement à sa onne ; et la cause de la prédilection Sauveur pour cet Apôtre, fut l'inno-ce de ses mœurs et sa virginité, disent saints Pères.

Quoi ! M. F., on vous répète sans cesse que Dieu demande les prémices de vos cœurs. On vous montre dans l'exemple des Saints, que J. C. aime singulièrement une jeunesse docile à sa loi, et fidèle à marcher dans la voie de ses Commandemens ; que quoique cet Homme-Dieu ne fasse acception de personne, il donne cependant la préférence à un disciple qui s'empresse de lui faire hommage de son cœur ; et, malgré de si pressans motifs, la jeunesse s'abandonne à la légèreté et au dérèglement ! On attend, pour se donner à Dieu, que l'âge des plaisirs soit passé. Toute chair a tellement corrompu sa voie, que c'est une espèce de prodige de voir un jeune homme sérieusement occupé du service de Dieu et de l'étude de la religion ! Ah ! M. F., quelle idée avez-vous donc du Dieu qui n'a formé votre cœur que pour lui seul ? Que ne suis-je pénétré de l'onction qui couloit de la plume de notre Apôtre, lorsqu'écrivant aux premiers chrétiens, il disoit en particulier à la jeunesse : *Jeunes gens, c'est à vous que j'écris : malgré la foiblesse de vos années, vous êtes forts dans la foi.* Par l'inébranlable constance de vos vertus, vous êtes devenus les vainqueurs de l'enfer et du péché.

Jeunes gens, si je ne puis vous rendre le même témoignage, que ne puis-je du moins, par ces paroles, exciter dans votre cœur le désir de ne vous attacher qu'à Dieu, l'empressement à le servir, et la fidélité à éviter tout ce qui peut lui déplaire, et par-

culièrement les plaisirs du monde et ses nités ! O que son joug est doux et léger, uoique le monde vous dise qu'il est dur et esant ! Ce monde pervers ne cesse de vous égoûter de la dévotion ; il voudroit vous ersuader qu'il y a temps pour tout ; qu'il ut se divertir dans la jeunesse ; que si ous vous donnez sitôt à la piété, vous ne ourrez point y persévérer. Saint Jean vous ouve le contraire, par son exemple. Il se onne à Jésus-Christ dès la plus tendre jeuesse ; et quoiqu'il fût le plus jeune des pôtres, il fut néanmoins le plus fidèle de ous à son divin Maître, et le plus persévérant dans son amour. Seul, il eut le couage de partager ses ignominies et sa Croix. ussi eut-il l'avantage inestimable de reoser sur la poitrine de Jésus, à la dernière ène, de lire dans son cœur divin les secrets es plus cachés, et d'apprendre quel étoit elui qui devoit le trahir. Pénétré de la plus ive amertume d'une si noire trahison, otre Apôtre consolera-t-il, soutiendra-t-il on Maître dans le jardin des Olives ? Hélas ! succombera comme les autres à l'accablement le plus profond ; comme les autres, sera dispersé, mais son attachement et on amour le feront au moins suivre son Maître partout où ses ennemis le traînent ; t dans l'instant où la jalousie des Pharisiens riomphe avec plus de fureur, il ne quitera pas le pied de la Croix. Il ne peut onsoler son cher Maître, ni par ses efforts, i par ses soins ; il le consolera du moins

par la compassion la plus tendre et par la plus vive douleur, à la vue de ses tourmens. Comment J. C. le récompensera-t-il de sa tendresse et de sa fidélité ? Ecoutez, mes C. F., comme il fait bon s'attacher à lui, et comme il récompense au centuple tout ce qu'on fait pour son amour. J. C. n'a plus que quelques paroles à dire, avant d'annoncer, par un grand cri, que tout est accompli ; mais les plus tendres et les plus consolantes de ces paroles seront sur-tout, et pour une mère dont il n'a jamais méconnu les droits, et pour un disciple dont il a toujours éprouvé la tendresse et la fidélité. Voilà votre fils, dit-il à Marie ; voilà votre mère, dit-il au disciple : *Ecce mater tua.*

Quel nom donnerons-nous donc désormais à cet heureux Disciple ? L'appellerons-nous le bien-aimé du Seigneur ? Il est quelque chose de plus, suivant la pensée de S. Ambroise ; il est le frère du Fils unique de Dieu ; il est le fils le plus solennellement adopté, par celui qui seul a droit de nous faire les enfans de Dieu ; le plus tendrement aimé d'une mère dont le sein avoit été formé pour porter un Dieu, et le cœur pour n'aimer que Dieu seul.

Vierges chrétiennes, qui m'écoutez, ah ! vous n'estimez pas assez le prix de votre état. Quoi ! parmi les autres disciples de J. C., il n'en est pas qui soient trouvés dignes d'avoir Marie pour mère ! Jésus-Christ n'en associe aucun à cette auguste qualité, il ne l'accorde pas même à Pierre, le prince

t le premier de tous ! Et pourquoi ? remar-
quez-le bien ; c'est que pour remplacer au-
près d'une mère toujours Vierge, un fils
qui aime par-dessus toutes les autres
vertus, la sainte Virginité, il falloit un
disciple dont la pureté n'eût souffert aucune
atteinte, pas même de l'engagement le plus
légitime. Oh ! que la sainte pureté est donc
belle à ses yeux, et que ne devez-vous pas
faire pour la conserver ? Que votre plus
grand soin, désormais, soit donc d'éviter
tout ce qui pourroit tant soit peu l'altérer,
toute compagnie dangereuse, tout plaisir
mondain, toute vaine parure ; ayez une
grande modestie, et vous aurez, comme
saint Jean, la prédilection de J. C. Voyons
les autres vertus de cet Apôtre.

PLUS que tous les autres disciples, Jean est sensible à la mort de son Maître ; il est plus empressé à s'assurer de la vérité de sa résurrection ; il les précède tous au tombeau ; avant tous les autres, il reconnoît la voix de son bien-aimé. Sur la mer de Tibériade, il fait connoître J. C. à Pierre et aux autres disciples : et toujours, il se tient dans la soumission et l'humilité. J. C. préfère Pierre, il l'établit chef visible de son Eglise ; Jean n'en est point offensé. Il respecte Pierre en cette qualité ; il l'accompagne dans ses travaux ; il supporte avec lui les outrages, les persécutions, la prison, les chaînes, les traitemens les plus honteux, et

s'applaudit d'avoir eté trouvé digne de souffrir des opprobres pour le saint nom de Jésus.

Que falloit-il de plus pour caractériser un disciple associé avec J. C. à la qualité de Fils de Marie? un zèle ardent pour le salut des hommes, une douceur à l'épreuve des traitemens les plus rigoureux, une vigilance universelle, une innocence de mœurs proportionnée à la sublimité des révélations qui lui étoient destinées. Quel vaste champ, si l'on pouvoit détailler toutes les merveilles de son apostolat! Oui, M. F., Jean ne respire plus que pour le salut des peuples. Après avoir consacré ses travaux et son zèle aux douze tribus dispersées parmi les nations, toutes les Eglises deviennent les objets de sa vigilance. De la ville d'Ephèse où il établit sa demeure, il conduit, il instruit, il éclaire les fidèles répandus dans ces vastes contrées. Jaloux comme J. C. de ne perdre aucun de ceux qui lui sont confiés, rappelez-vous avec quelle activité, quoique déjà courbé sous le poids des années, il courut dans les forêts, pour ramener dans les voies du salut un jeune homme qui s'étoit précipité dans un excès de crimes. Ce trait de sa vie est trop touchant pour le passer sous silence.

Saint Jean avoit confié à un Evêque un jeune homme pour l'instruire et l'élever chrétiennement. Mais ce jeune homme ayant fait société avec une troupe de libertins, en vint à cet excès, de se faire chef de voleurs. Quand notre Saint en fut informé,

ıonte à cheval, se fait conduire dans le
s où se retiroit ce malheureux avec toute
troupe. Le jeune homme attendoit tout
né; mais quand il reconnoît l'Apôtre,
'enfuit de honte. Saint Jean, sans penser
on grand âge, le poursuit à toute bride,
criant : mon fils, pourquoi me fuyez-
us ? pourquoi fuyez- vous votre père ?
on fils, ayez pitié de moi ! ne craignez
int, il y a encore espérance pour votre
lut ; je répondrai pour vous à J. C. ;
donnerai volontiers ma vie pour vous,
ımme J. C. a donné la sienne pour nous :
rêtez, croyez moi. A ces mots, le voleur
ırrête, tenant les yeux baissés vers la
rre, et jette ses armes, ensuite il com-
ıence à pleurer amèrement. Le saint Apôtre
: rassure, lui promettant le pardon de ses
échés ; il se met à genoux en sa présence,
our prier, il l'embrasse, et le ramène
l'Eglise. Après cela, il offrit des prières
réquentes pour lui, il jeûna continuelle-
ıent avec lui, et il ne s'en sépara point
u'il ne l'eût rétabli dans la participation des
ıacremens.

Quoi de plus capable de pénétrer nos
mes d'admiration et de respect ? Pécheurs,
ue notre ministère seroit consolant, si,
uand nous travaillons à vous faire rentrer
ans la voie du salut, Dieu daignoit donner
ı nos paroles et à nos démarches la même
ınction et le même effet !

Que manque-t-il encore à la gloire de
'apostolat de ce Disciple bien - aimé ? Des

persécutions ? Domitien, le plus cruel des empereurs, veut le faire périr. Il ordonne qu'on plonge le saint Apôtre dans une chaudière d'huile bouillante. Mais Jean y confesse le nom de J. C. avec plus de liberté. Il en sort plus animé à défendre les intérêts de son Dieu, il force le tyran à rougir de sa barbarie. Ce barbare déconcerté, exile le saint Apôtre dans l'île de Pathmos.

Qu'il seroit consolant pour nous, M. F., de suivre notre Saint dans cette nouvelle carrière, d'y voir les révélations que Dieu lui fit alors ! Mais terminons le récit édifiant de sa vie par un trait bien instructif.

Dans les derniers temps de sa vie, on étoit obligé de le porter à l'Eglise : et comme la foiblesse où son grand âge et la fatigue l'avoient réduit, l'empêchoit de faire de longs discours, il répétoit souvent ces mots : *Mes chers enfans, aimez-vous les uns les autres.* Ses Disciples ennuyés de cette répétition, lui dirent : Maître, vous nous dites toujours la même chose. Il répondit : c'est le commandement du Seigneur, si on l'exécute bien, il suffit.

Que nous serions heureux, M. F., si pour fruit de la Fête de celui qui fut d'une manière si particulière le prédicateur de la charité, nous remportions la grâce de nous aimer sincèrement les uns les autres ! Rien ne nous est plus recommandé que cet esprit d'union, de charité, et de concorde ; et cependant rien n'est plus rare aujourd'hui parmi les fidèles ! Que nous avons dégénéré

l'esprit des premiers chrétiens dont il est t qu'ils n'étoient qu'un cœur et qu'une ne ! Heureuses les familles où règne l'esprit union, et où l'on est animé de l'esprit de iarité ! Que la société seroit douce et agréa- le, si on en bannissoit l'esprit d'orgueil et 'intérêt ; si on savoit s'y supporter les uns :s autres avec bonté ; si on se prévenoit iutuellement par des témoignages sincères 'amitié et d'honnêteté ; si l'on y étoit atten- f à retrancher tout ce qui pourroit faire eine aux autres et causer de la division. Nous le ferons, si nous retenons bien cette parole de saint Jean : *Aimez-vous les uns es autres.*

Disciple bien-aimé de Jésus, Apôtre de la charité, vous nous l'avez appris, c'est là le précepte du Seigneur. Demandez-en pour nous l'accomplissement. Obtenez que nous marchions, à votre exemple, dans la paix, dans la sainteté, dans la justice et dans la vérité. Que le même esprit de charité nous anime dans cette vie, et que la même gloire nous unisse dans l'autre ! Ainsi soit-il.

LE DIMANCHE

AVANT LA FÊTE DU S. PATRON DE LA PAROISSE.

Sur les Apports.

Ego autem non ascendo ad diem Festum istum. Pour moi je n'irai point à cette Fête. *S. Jean, 7.*

C'EST ce que J. C. disoit à ses Apôtres, sachant le crime horrible que les Juifs méditoient contre lui, au jour d'une de leurs fêtes. Et n'est-ce pas, M. C. P., ce qu'un chrétien doit dire au sujet de ces fêtes, ou plutôt, de ces assemblées tumultueuses, où l'on voit courir les libertins des paroisses voisines, non point pour célébrer avec piété la fête du saint Patron, et s'encourager à imiter ses vertus; mais pour l'outrager par les désordres les plus crians, et pour profaner sa fête par les plus grands scandales? Aussi le Pasteur zélé ne voit-il arriver ce jour qu'en tremblant. Ses entrailles sont émues et déchirées de douleur à la vue des excès qui se commettent dans sa paroisse, en ce jour-là plus qu'en tout autre: il est abreuvé de fiel. Eh! pourquoi? vous le savez, M. C. F., ah! vous ne le savez que trop: et je n'ai pas la force de le dire. Les paroles ne suffisent point; il faut des larmes, et des larmes de sang pour faire sentir les

ıtrages qu'on fait en ce jour, au Seigneur à ses Saints.

Les Ecclésiastiques du canton, suivant ıé ancienne et pieuse coutume, se rassemlent ordinairement le jour de la fête du ıint Patron, pour célébrer l'Office divin vec plus de solennité, et pour s'aider muıellement dans les fonctions de leur miistère. Mais hélas! les usages les plus saints ont tellement pervertis aujourd'hui, que ous n'osons plus ni inviter nos voisins, ni ous rendre à leurs invitations, de peur u'étant les témoins de tant de désordres, ans pouvoir les arrêter, nous ne soyons ensés les autoriser par notre présence; de eur qu'on ne nous accuse de participer ious-mêmes à la dissolution commune: *Ego autem non ascendo ad diem festum istum.*

A quoi sommes-nous donc réduits, mes chers Paroissiens? A vous défendre aujourd'hui ce que, dans les premiers siècles de l'Eglise, les Pasteurs recommandoient à leurs brebis: à vous défendre d'aller aux fêtes des saints Patrons hors de votre paroisse. Non pas que nous condamnions la dévotion aux Saints; mais pour vous empêcher de les outrager, en participant aux désordres qui se commettent à l'occasion de leurs fêtes. Entrons dans quelques détails, et vous verrez, M. F., si nous n'avons pas raison de vous faire cette défense.

C'EST la piété qui a donné lieu à ce qu'on appelle *Apports*. Les fidèles s'empressoient d'aller dans les lieux où l'on honoroit les reliques des Saints, et où l'on invoquoit leur protection. Ils y alloient pour assister aux saints Offices qui s'y célébroient avec plus de solennité, pour écouter les instructions, recevoir les Sacremens et gagner les Indulgences. Tout cela étoit très-louable, puisque Dieu y étoit honoré, les Saints glorifiés, et que les chrétiens y trouvoient des moyens de sanctification.

Mais hélas! l'homme abuse de tout, même des choses les plus saintes. Bientôt ce ne fut plus la dévotion, mais l'amour du plaisir qui conduisit à ces fêtes; et enfin les choses en sont venues au point que c'est un des plus grands désordres qui existent. En effet, ce sont des libertins, des ivrognes qui s'y rendent pour boire, danser, jouer; et Dieu sait quels crimes ils y commettent. Outre les impuretés sans nombre et les excès les plus honteux, ce sont des querelles, des disputes qui se terminent par des coups, quelquefois même par des meurtres. Ainsi ces jours sacrés, où l'Eglise rassemble ses enfans pour offrir à Dieu un sacrifice de louanges, et pour les purifier de leurs péchés, ces jours où elle leur propose pour modèle le Saint qu'elle leur a donné pour protecteur; où on ne leur parle que des vertus qu'il a pratiquées, des moyens qu'on doit employer,

son exemple, pour partager un jour sa félité et sa gloire; ces jours, dis-je, sont précisément les jours où les péchés se multilient avec une sorte de fureur; où les ésordres, les profanations, les impiétés, es scandales paroissent monter à leur comble.)n diroit que la Fête du saint Patron est e rendez-vous que les pécheurs se donnent our travailler de concert à la corruption les mœurs, à l'abolition de la foi, à l'anéanissement de la piété et de votre culte, ô mon Dieu! Ah! Seigneur, pouvons-nous douter près cela que les fléaux de votre colère ne soient en particulier le juste châtiment le tant et de si indignes profanations?

Eh! de quel œil pensez-vous, M. F., que Dieu puisse regarder de telles fêtes? N'est-ce pas aux Chrétiens encore plus qu'aux Juifs, que s'adressent ces reproches sanglans et ces menaces effrayantes, qu'il fait par la bouche d'un de ses Prophètes: *Je hais vos solennités, vos fêtes me sont à charge; je ne puis plus les souffrir. Vos assemblées sont toutes remplies d'iniquité; je les déteste: elles ne sont plus à mes yeux qu'un objet de colère et d'horreur. Je vous jetterai par le visage l'ordure de vos solennités.*

Aussi, dès que l'Eglise s'est aperçue de ces désordres, elle les a condamnés; elle n'a point cessé d'en gémir et de presser ses enfans de s'en éloigner. Le principal motif qui conduit la jeunesse à ces Apports, c'est la danse. Aux yeux de bien des gens, ce divertissement est innocent; mais la religion

en juge bien autrement. Faites attention, mes Frères, aux preuves que je vais vous en donner:

Le Saint-Esprit dit, au livre de l'Ecclésiastique: *Ne fréquentez point une femme ou une fille qui danse; n'ayez aucune communication avec elle, de peur que ses attraits ne soient une occasion de ruine pour votre ame.* Ces paroles condamnent formellement les danses, puisqu'elles les représentent comme un écueil où la pureté et l'innocence font malheureusement naufrage.

Ces enfans des mondains, dit Job, *s'assemblent, jouent et se divertissent au son des instrumens; mais enfin, après avoir pris leur plaisir, ils descendent tout-à-coup dans l'enfer.* Ce saint homme est donc bien éloigné d'approuver les danses, puisqu'il les regarde comme des degrés qui conduisent en enfer.

Malheur, s'écrie le prophète Isaïe, *malheur à ceux qui passent le temps à boire et à danser!* Et Notre-Seigneur J. C. ne dit-il pas lui-même: *Malheur à vous, qui prenez vos plaisirs et qui vous réjouissez! Ah! que le chemin qui conduit au Ciel est étroit! Ne suivez pas la voie large, mais portez votre croix et suivez-moi. Le royaume des Cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la font, qui entreront dans le Ciel.* Ce ne sont donc pas ceux qui se livrent aux plaisirs, qui iront au Ciel. Pour y arriver, il faut, au contraire, pratiquer la mortification, fuir les plaisirs du monde et porter la Croix de Jésus-Christ.

Enfin, c'est renoncer à son baptême, que le fréquenter les danses. Saint Jean Chrysostôme le dit formellement. Ce saint Docteur ayant appris qu'on avoit fait un bal dans la ville de Constantinople dont il étoit Evêque, monta en chaire, fit voir de la manière la plus pathétique, combien les danses sont opposées à l'Evangile, et finit par dire que s'il connoissoit ceux qui étoient allés à cette danse, il les chasseroit de l'Eglise; car comment, ajouta ce saint Evêque, pourrois-je souffrir dans le lieu saint des gens qui ont renoncé publiquement à leur baptême? En effet, Chrétiens, à quoi avez-vous renoncé dans votre baptême? Aux pompes de Satan. Et qu'est-ce que les pompes de Satan, sinon les plaisirs du monde entre lesquels les danses tiennent sans contredit la première place?

Tous les Pères de l'Eglise disent la même chose, et condamnent les danses. Je ne les citerai pas ici; je l'ai fait dans une autre Instruction. (*) Mais pour achever de vous convaincre, je vais vous rapporter les décisions de quelques Conciles.

Un Concile, vous le savez, M. F., est cette assemblée respectable des premiers Pasteurs de l'Eglise, à laquelle le Saint-Esprit préside. C'est lui qui y parle toujours. Ainsi, toutes les décisions qui en émanent, sont le jugement de Dieu même: nous devons donc nous y conformer. Désobéir à

(*) Le jour de Saint Jean-Baptiste.

l'Eglise, c'est désobéir à Dieu, puisque J. C. a dit à son Eglise : *Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. Quiconque n'écoute pas l'Eglise, sera traité comme un Païen et un Publicain.*

Eh bien ! M. F., il y a un grand nombre de Conciles qui condamnent les danses. On en compte jusqu'à huit, tenus en France, qui ont prononcé sur cette matière. Dans les autres parties du monde catholique, c'est la même doctrine. Voici ce que dit, à ce sujet, le 3.e Concile de Milan. « On ne re-» connoît que trop par de tristes et funestes » expériences, que dans ce siècle si cor-» rompu, les assemblées pour les bals, » danses et autres divertissemens sembla-» bles, sont la source de plusieurs péchés, et » même des plus énormes désordres, parce » que les pensées les plus honteuses, accom-» pagnées de paroles et d'actions aussi mal-» honnêtes, en sont les suites inévitables; » parce que les mœurs des chrétiens s'y » corrompent, et qu'on y trouve tout ce » qui peut porter au plaisir de la chair et » à toutes sortes de sensualités. »

Ce Concile remarque que les danses qui se font les jours de Dimanches et de Fêtes, et par conséquent aux Apports, sont encore plus criminelles; parce que, disent les Pères, ces assemblées sont le plus souvent suivies de querelles, de dissensions, de meurtres, d'ivrogneries, et d'impuretés abominables. C'est, ajoutent-ils, une chose affreuse aux yeux de Dieu et de son Eglise, que l'on

donne occasion à tant de crimes dans ces jours, qui sont des jours de grâce et de salut. Ajoutez à cela, que les fidèles, attirés par ces malheureuses embûches du démon, négligent d'assister aux Offices divins ; de s'appliquer à des lectures pieuses, et de pratiquer les différentes bonnes œuvres, auxquelles on doit employer les jours de Dimanches et de Fêtes. « C'est pourquoi, » concluent les Pères de ce Concile, nous » défendons expressément, sur-tout les jours » de Dimanches et de Fêtes, toutes sortes » de danses. »

Les Pères des Conciles de Bourges, de Tours et de Rouen, vont plus loin : ils les condamnent, sous peine d'excommunication. Ils ordonnent aux Curés d'annoncer, dans leurs prônes, que tous ceux qui se trouveront à ces danses, seront excommuniés, et même les magistrats et les officiers de police, qui donneront permission de danser ces jours-là, ou qui ne déploiront pas leur autorité pour en empêcher.

Après tant de décisions, comment des chrétiens osent-ils prétendre qu'il n'y a point de mal d'aller aux danses et aux Apports ? Quoi ! les Docteurs de l'Eglise, et les saints Conciles condamneroient une chose innocente ! Eh ! ne faut-il pas vouloir fermer les yeux à la lumière, pour ne pas voir que ces assemblées sont l'occasion des plus grands maux et de la perte de la jeunesse ?..... Ecoutez-moi encore, M. C. F., et vous en conviendrez.

C'EST un principe incontestable, dit S. Charles Borromée, qu'on ne peut, sans péché, s'exposer au danger de pécher, et qu'on est obligé de fuir les occasions qui portent au mal. Car Jésus-Christ a dit : *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Celui qui jette des regards sur une femme, avec un mauvais désir, est déjà coupable d'adultère.* Or, considérons ce qui se passe dans les danses, ajoute ce saint Prélat. On s'y regarde réciproquement et avec plus de liberté ; on voit les mouvemens des corps et leurs postures différentes. Les yeux, qui ne sont animés que par la curiosité, y trouvent mille attraits pour éveiller les sentimens de la chair corrompue. D'ailleurs, le jeu des instrumens est tout propre à émouvoir et à attendrir. On y vient fort paré. Les femmes et les filles cherchent toutes sortes de moyens pour se rendre agréables. On s'y entretient familièrement. On s'y touche les uns les autres, au moins pour danser. Voilà donc évidemment une infinité d'occasions prochaines du péché ; et il est presque impossible qu'on en sorte, sans avoir péché mortellement, ou par les péchés qu'on a commis soi-même, ou par les péchés qu'on a fait commettre aux autres. Hélas ! conclut saint Charles, est-il possible qu'un si grand désordre règne dans l'Eglise de Dieu ! Oui, M. F. les danses sont la perte des mœurs et de la

religion : les crimes s'y réunissent en si grand nombre, que le fameux Gerson n'en excepte aucun : *In chorcis vitia omnia chorisant.* Oh ! que c'est un triste spectacle, dit S. Ambroise, de voir des filles qui devroient avoir une attention scrupuleuse sur tout ce qui peut blesser la chasteté, et dont la modestie doit faire le plus bel ornement, se mêler sans pudeur avec des jeunes gens, dans les danses publiques ! Qu'une mère adultère, ajoute ce saint Docteur, permette les danses à une fille aussi débauchée qu'elle, cela se conçoit. Mais qu'une mère chrétienne les autorise par sa présence, ou qu'elle les tolère par une lâche complaïsance, voilà le plus grand mépris qu'on puisse faire de la religion ; puisque les sages Païens eux-mêmes, au rapport de Cicéron, avoient tant d'horreur de la danse, qu'ils croyoient qu'il n'y avoit que des hommes ivres ou fous qui pussent danser. Oh ! quel sujet de confusion pour des chrétiens, s'écrie S. Jérôme, que des païens leur fassent la leçon ! Et que pourront-ils répondre au jour du Jugement, lorsque le souverain Juge opposera à leur conduite, la conduite de ceux qui n'ont point été éclairés des lumières de l'Evangile ! Insensés, dit S. Augustin, insensés que vous êtes, quoi ! vous vous exposez à des tourmens éternels, pour un plaisir si court et si volage !

Jeunes gens, arrêtez-vous à cette réflexion ; et vous, filles chrétiennes, rappelez-vous ce qui arriva à Dina, fille de Jacob,

pour avoir eu la curiosité d'aller voir danser les filles de Sichem. Ah ! que cette curiosité lui coûta cher, et qu'elle fit répandre de sang ! Fuyez donc ces plaisirs, si contraires à la pudeur, et si pernicieux dans leurs suites. Imitez la chaste Sara. Cette vertueuse fille s'éloigna toujours des danses et des divertissemens mondains : elle ne prit jamais part à ces folles joies ; aussi Dieu la combla-t-il de bénédictions. Il enchaîna le démon qui vouloit lui nuire. Il lui prépara pour époux le saint jeune homme Tobie ; et ce fut l'ange Raphaël qui le lui amena. Telle est la récompense que le Seigneur réserve à ceux qui fuient le monde et ses plaisirs corrupteurs.

Pères et mères, maîtres et maîtresses, c'est à vous de veiller sur vos enfans et vos domestiques, pour les éloigner de ces parties de débauches. Votre indifférence ou votre négligence à cet égard, seroit infiniment criminelle, et vous auriez à répondre devant Dieu, de tous les crimes qu'y commettroient vos enfans et vos domestiques. Usez donc de toute l'autorité que Dieu vous a donnée sur eux, pour les empêcher d'y paroître.

Mais combien seroient coupables ceux qui prêteroient leurs maisons pour ces rassemblemens scandaleux ! Tous les péchés qui s'y commettroient retomberoient sur eux. Loin de vous un tel crime, M. C. F. Non, je l'espère, aucun de vous ne fera

cet outrage à Dieu, et cette affliction à mon cœur.

Au nom de Dieu, et pour la gloire de notre saint Patron, bien loin de passer le jour de sa fête à la danse, au jeu, au cabaret, à la débauche, vous le consacrerez tout entier à la piété et aux bonnes œuvres, sans bruit, sans dispute, sans intempérance. Au nom de Dieu, je vous en prie, M. C. P., ne déshonorez pas votre S. Patron, le jour de sa fête. Il est allé au Ciel par la pénitence, par le jeûne, par la prière. Et, le jour même où vous honorez ses vertus, vous vous abandonneriez à la débauche, à l'ivrognerie, à l'impudicité ! Sanctifiez, ah ! sanctifiez ce jour par la tempérance, par la prière, par la fréquentation des Sacremens. Assistez à tous les Offices, et assistez-y avec un renouvellement de ferveur. Sitôt qu'on sonnera les Vêpres, quittez tout, et venez à l'Eglise. L'année dernière, les plus sages se confessèrent; mais bien des gens ne le firent pas. J'en fus affligé. J'espère que, cette année, tous ceux qui le pourront, le feront, et avec les dispositions les plus saintes.

Pères et mères, donnez l'exemple; faites si bien, que notre fête soit une fête chrétienne, que les étrangers qui y viendront en soient édifiés, et puissent dire, en s'en retournant: ô la bonne Paroisse ! oh ! que Dieu y est bien servi ! Faites honnêteté à vos parens; mais faites-le en chrétiens, et que la visite qu'ils vous rendront, ne vous

empêche point de venir aux Offices. N'oubliez pas la présence de Dieu, pendant votre repas. Que ce jour-là, les cabarets soient déserts ; qu'on n'entende point d'instrumens de musique ; qu'on ne voie point de danses ; qu'on évite toute joie profane. En un mot, que ce jour soit un jour saint, où Dieu soit honoré, où notre saint Patron soit glorifié, où tous ses enfans s'excitent à l'envi à imiter ses vertus, et à mériter le bonheur éternel dont il jouit.

Faites, ô mon Dieu ! que tous mes vœux soient accomplis. Préservez ma Paroisse, en ce saint jour, de tout désordre et de tout scandale. J'ai fait mes efforts, pour inspirer à mes Paroissiens, l'horreur qu'ils doivent avoir de tous les excès, auxquels les mauvais chrétiens s'abandonnent, dans ces sortes d'occasions ; mais, sans votre grâce, tous mes efforts seroient inutiles. Répandez-la donc cette grâce puissante, dans tous les cœurs. Rendez-les fidèles aux avis que je viens de leur donner, afin que la fête de notre saint Patron, soit pour nous tous, un jour de grâce et de bénédiction.

Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Fête du Patron de la Paroisse.

Nous célèbrerons, Dimanche prochain, la fête de saint N., patron de cette Paroisse. Vous assisterez avec piété aux Offices, et vous éviterez de passer ce jour, en jeux, en excès et en divertissemens, qui, bien loin de mériter la protection de notre saint Patron, attireroient plutôt sur vous la colère de Dieu. Vous penserez aussi que Saint..... nous est donné pour Patron, non-seulement afin de nous servir d'avocat et d'intercesseur auprès de Dieu, mais encore pour nous servir de modèle, sur lequel nous devons régler notre vie. Ainsi, tâchez de l'imiter, persuadés que le meilleur moyen d'avoir les Saints pour intercesseurs, est d'imiter et de suivre leur exemple. Disposez-vous à faire ce jour-là une sainte et fervente Communion. Enfin, conduisez-vous tous avec tant de recueillement et de piété, que Dieu répande ses bénédictions sur la Paroisse, et que tous les étrangers qui viendront à cette fête, s'en retournent tout édifiés.

14 *Janvier.*

SAINT HILAIRE,

PATRON DE SEMUR.

Sur les vertus du Saint, et le fruit de la visite de la Paroisse.

Hic est fratrum amator et populi Israel. Hic est qui multùm orat pro populo et universâ sanctâ civitate. Celui-ci est le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël. C'est lui qui prie beaucoup pour le peuple, et pour toute la ville sainte. *II. Macchab.*

A ces traits, ne reconnoissez-vous pas votre saint Patron, M. C. F., n'est-il pas votre véritable ami, et n'est-ce pas lui qui prie sans cesse pour vous? Ce n'est pas le seul service qu'il vous rende. L'Eglise, en vous le donnant pour Patron, n'a pas seulement voulu vous procurer un puissant et zélé protecteur, qui s'intéressât pour vous auprès de Dieu, mais encore un modèle parfait, qui vous encourageât à la vertu, par ses exemples. Et quel modèle que saint Hilaire! Quel zèle, quelle piété, quelle charité, et sur-tout quelle foi! Vous savez, M. F., que ce saint Docteur l'a soutenue d'une manière héroïque; et, (ce qui est plus admirable encore), qu'il en a constamment pratiqué les œuvres. S. Augustin

l'appelle *le généreux défenseur de la foi*, *le fléau de l'hérésie*, *l'ornement de l'Eglise.* Saint Hilaire fut en effet tout cela. Ah ! que n'ai-je son éloquence et son onction, pour vous inspirer le même zèle dont il étoit animé pour la foi, et pour vous en faire pratiquer les œuvres ! Esprit saint, c'est vous qui parliez par sa bouche, daignez aussi parler par la mienne, afin que ce court éloge d'un si grand Saint, lui procure des hommages proportionnés à ses mérites et à la gloire dont il jouit, et excite ses enfans à marcher *sur ses* traces.

C'est l'effet que j'attends de cette Instruction, M. C. F.; honorez-moi de votre attention.

S. Hilaire naquit à Poitiers d'une famille illustre, mais païenne. Son bon esprit lui fit comprendre d'abord que la vérité ne pouvoit se trouver dans les rêveries du paganisme ; il la chercha dans l'Ecriture sainte. Ce fut la lecture de ce Livre divin qui acheva sa conversion. Avec quelle ferveur il reçut le saint Baptême ! Ce Sacrement opéra si puissamment en lui que, dès ce moment, il devint le modèle des Chrétiens, et que l'évêque de Poitiers étant mort, quelque emps après, il lui fut donné pour successeur. L'humilité d'Hilaire ne pouvoit s'accommoder d'une si grande dignité, mais étoit la volonté de Dieu ; il fallut s'y soumettre. Alors notre Saint se crut plus obligé

la perte de la foi, la perte de son ame, et de celles que le Seigneur lui a confiées. Enfin l'arrêt est prononcé, on l'exile aux extrémités de l'Asie.

Eglise Gallicane, quelle fut votre désolation, lorsque vous vous vîtes enlever votre lumière, votre soutien, votre plus bel ornement? Mais, consolez-vous, J. C. ne vous abandonnera point; Hilaire vous soutiendra toujours par ses écrits, et, pendant son exil, il ne cessera de lever les mains au Ciel pour votre conservation.

La Phrygie, où notre Saint fut exilé, étoit aussi déchirée par le schisme et l'hérésie. Hilaire entreprit d'y rétablir la Foi Catholique et le règne de J. C. Il le fit avec tant de succès, que les Hérétiques, craignant de tout perdre, s'il restoit toujours au milieu d'eux, persuadèrent à l'Empereur de le rappeler dans son Diocèse. Quelle nouvelle de joie, pour ce bon Pasteur, quand il apprend qu'il peut retourner auprès de son cher troupeau! Il n'y va pas, il vole au milieu de ce cher peuple, qui avoit toujours été l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse.

Ici, M. F., comment vous peindre et la joie du saint Pasteur à revoir ses chères brebis, et l'empressement des brebis à revoir leur Pasteur? Dites-le, généreux confesseurs de la Foi qui, comme Hilaire, après avoir été exilés pour sa défense, avez eu, comme lui, la consolation d'être rendus à votre cher troupeau. Brebis fidèles, et si attachées à vos Pasteurs, votre cœur le sent

mieux que je ne puis l'exprimer. Hilaire, revenu dans son Diocèse, redoubla de ferveur et de zèle; on le vit sans cesse occupé au salut des ames, au triomphe de la Foi, à l'extinction de l'hérésie; à consoler les affligés, à secourir les pauvres, à convertir les pécheurs; visitant, sans se lasser, son cher troupeau, procurant à tous les secours du salut. Ainsi se comporta-t-il jusqu'à sa mort, qui fut aussi précieuse devant Dieu, que sa vie avoit été sainte. Grand nombre de miracles attestèrent sa sainteté, et prouvèrent aux Fidèles que, s'ils avoient perdu sur la terre un tendre père, ils avoient dans le Ciel un puissant protecteur. Je n'en citerai aucun; le plus grand de ses miracles, sans contredit, c'est la sainteté de sa vie, l'éminence de ses vertus, la fermeté de sa foi. C'est ce qui doit fixer notre attention, mes Frères. Bornons-nous à la grandeur de sa foi, et encourageons-nous à l'imiter; voilà l'hommage dont il est le plus jaloux, et qu'il nous demande: c'est la meilleure manière de l'honorer.

SANS la foi, dit l'Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu.* Cette vertu, vous le savez, M. F., consiste à croire fermement tout ce que Dieu a révélé à son Eglise, à rester ferme dans la croyance de Pierre et de ses successeurs, et toujours unis aux Pasteurs légitimes.

Rien de plus précieux que ses avantages.

Avec de la foi gros comme un grain de sénevé, dit J. C., *on peut obtenir tout ce que l'on demande, même transporter les montagnes*. Et n'est-ce pas par la foi que saint Hilaire, comme tous les autres Saints, a opéré tant de miracles, qu'il a vaincu le monde, terrassé Satan, triomphé de ses passions, et remporté la couronne de gloire?

Rien de plus consolant que les promesses de la foi; rien de plus sublime que sa doctrine. Qu'enseigne-t-elle? que promet-elle? Elle nous apprend que le Seigneur bénit le juste, et qu'il récompensera, par une éternité de bonheur, tout ce qu'on fait ici-bas pour lui. Elle nous dit qu'un seul mal est à craindre, le péché; que cette terre est un lieu d'exil, qu'il ne faut point s'y attacher; que le Ciel est notre véritable patrie, qu'il faut tout entreprendre pour l'obtenir. Elle nous avertit que nous sommes tous frères, tous enfans de Dieu, tous rachetés au prix du sang de J. C., que nous devons, par conséquent, nous aimer véritablement les uns les autres, nous secourir mutuellement, aimer nos ennemis, faire du bien à ceux qui nous font du mal. Elle nous apprend que celui qui reconnoîtra J. C. devant les hommes, en sera reconnu par son Père céleste; qu'au contraire, celui qui en rougira, en sera abandonné éternellement; qu'il ne faut donc pas craindre le monde, ses railleries, ses jugemens; mais craindre uniquement celui qui peut précipiter en enfer et notre corps et notre ame.

Voilà ce que nous enseigne la Foi. Est-ce là ce que vous pratiquez, mes Frères ; car, ne vous y trompez pas, *la foi, sans les œuvres, est morte.* Il ne suffit pas de croire : il faut pratiquer. Et c'est ce qu'a fait notre saint Patron ; il ne s'est pas contenté de croire toutes les vérités qu'enseigne la Foi, il a constamment pratiqué tout ce qu'elle commande, et d'une manière si parfaite, qu'on peut dire que sa vie étoit l'Evangile vivant.

L'imitez-vous, M. C. P. ? sondez ici votre cœur ; comparez votre conduite à la sienne, et voyez si vos œuvres s'accordent avec votre foi ; hélas ! au contraire, quelle opposition n'y verrez-vous pas ? La foi condamne toutes les passions, l'orgueil, l'attachement aux biens de la terre, l'impureté, l'intempérance, les injustices, les emportemens, et toute négligence dans le service de Dieu et dans les devoirs de son état. N'êtes-vous pas les esclaves de quelqu'une de ces passions ? n'êtes-vous pas pleins de vous-mêmes, aussi attachés à la vie présente, que si la foi ne vous en découvroit pas une meilleure, et plus heureuse ? ne courez-vous pas après les biens périssables de ce monde, avec autant d'ardeur que s'il n'y avoit pas de biens éternels à espérer et à attendre ? ne péchez-vous pas avec autant d'indifférence, que s'il n'y avoit pas d'enfer à craindre ? n'êtes-vous pas aussi lâche dans le service de Dieu, que si vous ignoriez que vous n'êtes sur la terre que pour le servir et

pour l'aimer ? Croire un Dieu infiniment grand, et ne pas l'honorer ; le croire infiniment bon, infiniment aimable, et ne pas l'aimer ; le croire infiniment juste, souverainement ennemi du péché, et commettre le péché avec indifférence, rester dans le péché, des mois, des années entières, est-ce avoir la foi ? croire à la rémission des péchés ; croire que, pour en avoir le pardon, il faut s'en confesser, et ne pas se confesser, est-ce avoir la foi ? croire à la présence réelle de J. C. dans le saint Sacrement ; croire que celui qui ne communie pas, n'aura point la vie éternelle, et ne point visiter J. C. dans son auguste Sacrement, et ne point approcher de la sainte Table, est-ce avoir la foi ? croire que le royaume des Cieux souffre violence, que ceux-là seuls l'auront qui porteront la croix, qui feront pénitence ; et ne vouloir se gêner en rien, mépriser les jeûnes ordonnés, est-ce avoir la foi ? croire que celui qui rougira de J. C., devant les hommes, en sera rejeté au jour du Jugement ; ne pas oser, en présence de certaines gens, faire les actes de chrétien, est-ce avoir la foi ? Je le répète, M. F., la foi, sans les œuvres, est morte ; sans les œuvres, la foi, au lieu de vous justifier, fera votre condamnation. *Montrez donc votre foi par vos œuvres*, dit l'Apôtre. C'est l'exemple que vous a donné saint Hilaire ; il est le modèle que l'Eglise vous propose ; il est encore votre protecteur auprès de Dieu.... Encore un moment d'attention.

SAINT HILAIRE est notre protecteur, notre avocat auprès de Dieu, notre médiateur, et un médiateur d'autant plus puissant, que son crédit est très-grand auprès de Dieu, et sa charité pour nous sans bornes. En effet, dit saint Bernard, en parlant d'un autre saint Pasteur : « si, pendant sa vie » mortelle, il avoit tant de compassion pour » les pécheurs ; s'il s'intéressoit pour eux » avec tant de zèle, lorsqu'il étoit au milieu » d'eux, comment ne prieroit-il pas pour » nous, maintenant qu'il puise la charité » dans sa source, et qu'il connoît davan- » tage nos besoins et nos misères ? Placé » devant le trône des miséricordes, il a pris » des entrailles de miséricorde ; favori du » Seigneur, il en est toujours écouté et » exaucé. »

Ah ! M. C. P., que sa médiation nous est nécessaire ! ne nous le dissimulons pas, toute bonne que paroît cette Paroisse, il y a encore beaucoup de pécheurs, et de très-grands pécheurs. Combien qui n'ont du chrétien que le nom ; qui font consister toute leur religion, à entendre la sainte Messe, les jours de Dimanches et de Fêtes, et encore Dieu sait dans quelles dispositions ! Combien qui n'approchent que rarement, ou même jamais, des Sacremens ! combien qui n'en approchent que pour les profaner ! Les uns sont adonnés à l'ivrognerie ; les autres, à l'impureté ; ceux-ci ne se

font point de scrupule de prendre le bien d'autrui, par usure, ou par fraude; les autres nuisent à sa réputation par la médisance, ou conservent de l'inimitié dans leur cœur. N'entrons pas dans un plus grand détail. Mon Dieu! qui peut connoître le nombre des crimes qui se commettent parmi nous! *Delicta quis intelligit?*

A la vue de tant de péchés, à quoi pense le juste vengeur du crime? à punir, à frapper les coupables, à décharger sur eux sa colère. Hélas! pécheurs, qu'allez-vous donc devenir? Qui sera votre protecteur?

« Cherchez, disoit autrefois le Seigneur » au prophète Ezéchiel, cherchez parmi » vous un juste qui s'oppose à ma colère, » qui forme comme une haie entre moi et » cette vigne, de peur que je ne l'arrache. »

Cette vigne si menacée, c'est cette Paroisse, qui mérite que Dieu la châtie, à cause des crimes qui s'y commettent, et Dieu le veut en effet: son bras est levé pour l'accabler de ses anathèmes. Que fait notre saint Patron? il s'oppose à la colère du Seigneur. Comme Moïse, il se jette aux pieds du Dieu vengeur; il le supplie de prendre patience, espérant que les pécheurs se convertiront; il lui offre ses travaux, ses veilles, ses jeûnes, toutes les bonnes œuvres qu'il a faites; et Dieu, en considération de son serviteur et de tout ce qu'il a fait pour sa gloire, suspend les coups de sa justice, et attend les pécheurs de cette Paroisse à pénitence.

Ah! pécheurs, faites donc enfin cette pénitence si salutaire. Ne différez donc pas davantage de revenir à Dieu. Soyez donc sensibles à la charité de votre saint Patron; autrement il se tournera contre vous. Oui, si vous persistez dans votre endurcissement, saint Hilaire, aujourd'hui votre zélé, votre charitable avocat auprès de Dieu, deviendra un jour votre accusateur et votre juge. Il demandera lui-même votre punition. Jusqu'à quand, Seigneur, s'écriera-t-il, jusqu'à quand différerez-vous de vous venger du mépris que ces pécheurs font de vos grâces et des prières de vos Saints : *Usquequò non vindicas.*

Mes chers Frères, laissez-vous toucher par la charité de votre saint Patron, et par les bons exemples que vous voyez dans cette Paroisse. Il y a des pécheurs, des scandales; mais, grâces à Dieu, il y a aussi des justes et de grandes vertus. Je m'en suis assuré dans le cours de ma visite, et rien ne me procure plus de consolation.

Permettez, M. C. P., que je vous fasse part ici de la joie que j'ai goûtée en voyant la piété, l'union, le zèle qui règnent dans plusieurs de vos familles. Avec quelle satisfaction j'ai vu qu'on étoit fidèle à faire la prière en commun et des lectures de piété, à approcher des Sacremens, et à vivre en paix avec ceux de la famille et les voisins! Que j'ai éprouvé de plaisir à converser avec des paroissiens sincères qui ouvrent leur cœur, qui découvrent leurs besoins, qui

reçoivent bien ce qu'on leur dit, et qui témoignent de la confiance et de l'amitié ! Mais quel attendrissement m'a saisi, lorsque je les ai vus se mettre à genoux et me demander ma bénédiction, pour profiter, disoient-ils, de mon ministère, et pour voir la bénédiction du Seigneur se répandre dans leurs maisons ! Ici, mon cœur sent ; mais les paroles me manquent, pour vous l'exprimer ; je vois que vous m'aimez, que vous avez confiance en moi. Mon Dieu ! quel heureux présage pour la suite ! faites que les succès répondent aux espérances.

Mes chers Paroissiens, que me reste-t-il à faire ? Qu'avez-vous à faire vous-mêmes ? Remerciez Dieu des grâces qu'il vous a faites pendant la visite ; suivez fidèlement les avis que je vous ai donnés, et travaillez désormais à votre sanctification. Priez, mes chers Paroissiens, priez le Seigneur qu'il me donne les grâces dont j'ai besoin pour vous conduire dans la voie du salut. Oh ! si j'avois la consolation de vous voir tous avec moi dans le Ciel ! S. Pierre présentera à Dieu la Judée ; S. Jean, l'Asie ; S. André, l'Achaïe ; S. Hilaire, le diocèse de Poitiers ; pour moi, je lui présenterai ceux d'entre vous qui auront profité de mes soins ! Ah ! profitez-en donc ; que je n'aie pas la douleur, au jour du Jugement, de voir le démon m'arracher quelques-unes de mes chères brebis, pour les précipiter dans les feux éternels ! Je vous chéris tous comme mes enfans bien-aimés. Mon Dieu ! ne permettez

pas qu'aucun d'eux périsse : faites, Seigneur, que nous soyons tous réunis auprès de vous pendant l'éternité.

Glorieux Hilaire, ô notre charitable protecteur, priez pour cette Paroisse qui est sous votre protection. Priez pour le Pasteur, priez pour le troupeau. Inspirez aux enfans la même piété qu'eurent leurs pères, quand ils vous choisirent pour leur Patron. Obtenez-leur cette foi vive, ferme et agissante qui se manifeste par les œuvres, afin qu'après vous avoir imité sur la terre, ils aient le bonheur de partager votre félicité dans le Ciel. Ainsi soit-il.

A Vêpres, on prêchera quelqu'une des grandes vérités : ou le péché mortel, ou l'enfer, ou la mort, afin de détourner les fidèles des débauches qui ont lieu ce jour-là. On pourra faire cet exorde.

SUR LA MORT DU PÉCHEUR ET DU JUSTE.

Statutum est omnibus hominibus semel mori : post hoc autem judicium. C'est un arrêt porté contre tous les hommes de mourir : après quoi vient le Jugement. *Hebr.* 9.

IL faut mourir, M. F., c'est un arrêt porté contre tous les hommes. Il faut mourir : parole terrible ! mais après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est pas la mort elle-même ; ce sont ses suites. Car

aussitôt que nous aurons rendu le dernier soupir, nous serons jugés irrévocablement, et dès-lors destinés ou pour le Paradis ou pour l'enfer : *Post hoc autem judicium.*

Pensez-y, vous jeunes libertins, qui vous disposez à profaner ce saint jour par des désordres horribles aux yeux de Dieu, et contre lesquels vos Pasteurs ne cessent d'élever la voix. Pensez-y, pères et mères, maîtres et maîtresses, qui avez la foiblesse d'y laisser courir vos enfans ou vos domestiques. Pensez-y, vous sur-tout malheureux, qui prêtez vos maisons pour ces désordres. L'appas de quelque gain temporel vous fait fouler aux pieds la Loi sainte de votre Dieu ; mais l'enfer sera votre partage. Jeunes gens, l'amour des plaisirs vous fait mépriser les défenses du Seigneur ; mais des feux éternels seront la punition de votre libertinage. Pères et mères, maîtres et maîtresses, une molle condescendance pour vos enfans et pour vos domestiques, vous fait manquer à la plus stricte de vos obligations ; mais vous pleurerez éternellement votre lâcheté et votre criminelle complaisance. L'oracle éternel a parlé : il faut mourir ; *et après la mort viendra le jugement ; le serviteur infidèle sera jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures : Post hoc autem judicium.*

Réussirai-je, M. C. P., à vous détourner d'un si grand malheur, en remettant sous vos yeux votre fin dernière ? Réussirai-je à vous inspirer tant d'horreur des désordres

qui, à la honte de la religion, vont se commettre aujourd'hui dans ma Paroisse, que vous n'y participiez nullement. Ah! l'expérience des années passées, le mépris que plusieurs d'entre vous ont fait de la parole de Dieu, m'ôte presque toute espérance. N'importe : votre Pasteur remplira son devoir. Si je ne puis vous empêcher de courir vers les abîmes éternels, au moins ne veux-je point contribuer à votre perte, en gardant le silence. Au contraire, suivant l'ordre que j'en ai reçu de vous, ô mon Dieu, j'élèverai la voix plus fort ; j'annoncerai à votre peuple, les terribles châtimens que vous préparez à ses crimes.

Mes C. P., regardez votre Pasteur dans cette chaire de vérité, il est maintenant votre médiateur auprès de Dieu. Malgré son indignité, il est établi sur vous, par le Seigneur, pour vous annoncer sa parole, ses promesses, ses menaces. Mais si vous méprisez ses paroles, il sera votre accusateur au jour du Jugement. Profitez donc de son zèle et de ses avis, si vous ne voulez pas qu'il dépose contre vous au terrible jour des vengeances.

Je viens exposer à vos yeux le spectacle d'un mourant. Rien de plus propre à vous désabuser des plaisirs trompeurs et des vanités de ce monde. Vous auriez beau vous étourdir, mes chers Frères, vous le donnerez vous-mêmes un jour ce spectacle, et ce jour n'est peut-être pas bien éloigné. Puisse cette vue faire tant d'impression sur

vos cœurs, qu'au sortir de cet Office, bien loin d'aller vous livrer au libertinage, vous retourniez chacun dans vos maisons, tout occupés de ce moment décisif de votre éternité bienheureuse ou malheureuse, et bien décidés à éviter une mauvaise mort, et à vous ménager une mort précieuse aux yeux de Dieu. Pour cela, je vous ferai voir comment meurt le pécheur, et comment meurt le juste : vous choisirez ensuite. Car, ne vous y trompez pas, on meurt ordinairement comme on a vécu. Si donc vous ne voulez pas mourir comme le pécheur, ne vivez pas dans le péché ; autrement, vous mourrez comme lui. Que si vous voulez mourir de la mort des justes, vivez comme les justes.

Mon Dieu, joignez l'onction de votre grâce à mes paroles, afin qu'elles produisent dans tous les cœurs les effets les plus salutaires. Et vous, M. F., honorez-moi de votre attention.

L'INSTRUCTION est celle du neuvième Dimanche après la Pentecôte, 4.me Volume.

AUTRE INSTRUCTION

POUR LA MÊME FÊTE.

Pour la Translation d'un ossement de saint Hilaire, Patron de Semur..... Sur les saintes Reliques.

Videbitis et gaudebit cor vestrum ; ossa eorum quasi herba germinabunt. Vous verrez ces merveilles, et votre cœur sera dans la joie. Leurs ossemens reprendront une nouvelle vigueur, comme l'herbe qui reverdit. *Isaïe. 66.*

LORSQUE je vois, mes chers Frères, les transports de joie avec lesquels vous recevez les Reliques de votre saint Patron, plus de quinze cents ans après sa mort, et les honneurs que vous leur rendez, il me semble que cette prophétie d'Isaïe commence à s'accomplir, et que, sans attendre la résurrection générale, on voit aujourd'hui des os secs et décharnés reprendre une nouvelle vie. Ouvrez donc vos cœurs à la joie, et qu'un spectacle si nouveau occupe votre foi et votre piété.

Deux choses doivent ici fixer votre attention. Le soin que Dieu prend de ses Elus dont il conserve les ossemens, qu'il fait revivre en quelque sorte, et qu'il expose à notre vénération : *ossa eorum quasi herba germinabunt.* La joie et la consolation que ce triomphe doit vous inspirer : *videbitis et*

gaudebit cor vestrum. Ce sont les Reliques d'un Saint que Dieu vous a donné pour Patron; d'un Saint dont il vous découvre la gloire et les vertus, afin que vous profitiez de son intercession et de ses exemples; d'un Saint qui, ayant beaucoup de crédit auprès de Dieu et de charité pour vous, doit vous inspirer les sentimens d'une vive confiance et d'une sainte joie: *gaudebit cor vestrum.*

Dieu protecteur et rémunérateur d'Hilaire, par la gloire qu'il répand sur ses ossemens; Hilaire protecteur de cette Paroisse, par les grâces que ses Reliques vont y attirer, et par l'encouragement que sa présence va vous donner à imiter ses vertus; voilà, M. F., tout le sujet de cette exhortation, et l'esprit de cette solennité.

C'est à vous, Esprit Saint, qui faites revivre aujourd'hui un corps qui vous avoit autrefois servi de temple; c'est à vous à faire concevoir à ce peuple l'avantage que vous lui accordez, en lui confiant un dépôt si précieux. Daignez donc animer toutes mes paroles, et parler vous-mêmes à tous les cœurs. Et vous, M. F., etc.

La divine Providence veille généralement sur toutes les créatures; mais elle a des soins plus particuliers et plus tendres pour les Saints, puisque J. C. assure *que tous les cheveux de leur tête sont comptés, et qu'il n'en tombera pas un seul, sans l'expresse disposition de son Père céleste.* Ces soins

paternels que Dieu donne à ses Elus pendant leur vie, il les leur continue après leur mort. Tandis qu'il fait entrer leur ame en possession de sa béatitude, il s'intéresse à conserver leurs ossemens et à les faire révérer. Ainsi, se vérifient ces oracles de l'Ecriture : *Le Seigneur conserve soigneusement tous les os de ses Saints : il remplira leur ame des splendeurs de sa gloire, et délivrera leurs ossemens de la honte et de la servitude du tombeau.*

Si j'avois à vous parler, M. F., des ossemens et des cendres d'un grand de la terre, en vain vous rappellerois-je cette spéciale protection de Dieu : en vain chercherois-je des emblêmes ingénieux pour vous découvrir sa gloire prétendue. La mort parleroit d'un ton plus fier et plus haut que moi : et ses cendres, plus éloquentes ou plus sincères que mes paroles, me répondroient : voilà cependant à quoi se réduit toute la gloire du monde.

Ici, je trouve un fond plus solide d'éloge. C'est un Saint grand et honoré pendant sa vie ; toujours grand et honoré après sa mort. Ouvrez les yeux, M. C. F., et rendez hommage à la vérité. La gloire dont les cendres d'Hilaire sont revêtues, ne justifie-t-elle pas hautement que ce saint Docteur n'est soumis dans le tombeau ni à l'oubli, ni à la honte, ni aux autres misères qui y accompagnent le reste des hommes.

Il y a donc une grande différence entre les corps des Saints et ceux des pécheurs.

Oui, dit saint Paul : *toute chair n'est pas la même chair. Autre est la chair des animaux, autre est la chair des hommes. Autre la gloire des corps célestes, autre la destinée des corps terrestres.*

Non, non ; la chair des Saints ne sera pas semblable à celle des animaux. Elle a contribué à leur pénitence ; il est juste qu'elle participe à leur gloire. Comme aussi la chair des pécheurs qui a contribué à leur sensualité, doit partager leur honte et leur malheur éternel. Ivrognes, impudiques, qui avez profané votre corps, et qui vous êtes plongés dans la fange comme les bêtes, vous ressusciterez avec les Saints ; mais vous ne serez pas glorifiés comme eux : une éternelle infamie vous couvrira. Pour vous, justes, qui avez vécu en hommes célestes, qui, dans un corps mortel, avez pratiqué des œuvres dignes d'une glorieuse immortalité, vous recevrez de Dieu la récompense de vos vertus ; vous porterez sur votre tête la couronne de gloire qu'il vous a promise.

Ecoutons encore le grand Apôtre : *La clarté du soleil est différente de celle de la lune, et une étoile diffère en lumière de celle d'une autre étoile.* C'est-à-dire, que les Saints reçoivent différens degrés de gloire, selon la différence de leurs mérites. Combien de Saints qui nous sont inconnus, qui, jouissant de la gloire du Ciel, ne reçoivent pas sur la terre les honneurs que nous rendons aux autres ! Mais il y en a dont Dieu se plaît à manifester la sainteté, dont il revêt

par avance les corps des qualités glorieuses qu'ils recevront plus abondamment au jour de la résurrection. *Ces corps*, ajoute saint Paul, *ont été semés dans la corruption, et ils ressusciteront incorruptibles ; ils ont été semés dans l'ignominie, et ils ressusciteront dans la gloire : ils ont été semés dans la foiblesse, et ils ressusciteront pleins de force ; ils ont eu les désavantages de la nature animale, mais ils jouiront des avantages de la vie spirituelle.*

Ces faveurs que Dieu accordera aux corps de tous les Saints, à la consommation des siècles, il les accorde à quelques-uns d'entre eux dès cette vie, au moins par quelque chose qui en approche. En effet, nous en voyons que la pourriture et les vers ne rongent pas, comme s'ils étoient déjà incorruptibles ; d'autres que la honte et la confusion n'accompagnent pas, comme s'ils étoient déjà revêtus de gloire ; plusieurs enfin, que les désavantages de la nature animale, ne déshonorent pas, comme s'ils avoient déjà toute la subtilité de l'esprit. Or, M. C. F., c'est ce que Dieu a fait en faveur de votre saint Patron ; et il le devoit, en quelque sorte à sa justice.

En effet, saint Hilaire pratiqua toutes les vertus dans le degré le plus parfait. Jamais Pasteur n'eut plus de tendresse pour son troupeau. Jamais Docteur ne défendit avec plus de zèle la foi de l'Eglise. Jamais Apôtre ne souffrit avec plus de constance la persécution pour le saint Nom de Jésus. Saint

Hilaire, pendant sa vie, eut en quelque façon les qualités des corps glorieux, l'impassibilité, la clarté, l'agilité, la subtilité. Oui, M. F., il fut presqu'impassible, durant sa vie mortelle, je veux dire, ferme et inébranlable dans l'attachement qu'il eut pour son Dieu, sans que ni les persécutions, ni les flatteries, ni l'exil, ni aucune créature ait jamais pu l'en séparer.

Saint Hilaire fut rempli de clarté. Car, c'est ainsi que j'appelle cette pureté, ce désintéressement, cette charité si édifiante dont il laissoit partout de si grands exemples.

Saint Hilaire eut une espèce d'agilité. Témoin cette ferveur dans l'exercice du saint ministère, cet empressement à servir Dieu et le prochain, ce zèle infatigable et ces travaux apostoliques qui le rendent le modèle des Pasteurs.

Saint Hilaire enfin, parut sur la terre avec une sorte de subtilité. Pouvons-nous en douter, après ses admirables écrits, qui confondirent l'hérésie, qui le firent appeler par saint Augustin, *la lumière de l'Eglise*, et qui sont animés d'un esprit si sublime, qu'on voit bien que quoiqu'il fût sur la terre, sa conversation étoit toute dans le Ciel.

Or, ce sont ces vertus que Dieu veut récompenser dès ce monde. Il veut qu'un corps qui a renfermé une si belle ame, soit glorifié, exposé sur nos autels, honoré par les fidèles; il veut qu'il commence dès à présent, à participer aux qualités des corps ressuscités. *Ossa eorum quasi herba germinabunt.*

Glorieux Hilaire! que j'éprouve de joie de voir vos saints ossemens ainsi honorés! Que je goûte de consolation de les voir exposés à la vénération d'un peuple qui vous est dévoué. Oh! M. C. P., reconnoissez votre bonheur et le prix du trésor que vous possédez! Ces saintes Reliques seront pour vous, en effet, la source des plus grandes grâces, et c'est ce qui doit faire votre consolation et votre joie : *Videbitis et gaudebit cor vestrum*..... Seconde réflexion.

Si Dieu expose les Reliques de ses Saints à notre culte, c'est autant pour notre propre bien, que pour leur gloire. Nous avons besoin de protecteurs et d'intercesseurs auprès de lui. Souvent il accorde à leurs prières ce qu'il refuseroit aux nôtres.

De tout temps, il a tenu cette conduite. Dans l'ancien Testament, il proteste que si l'on peut trouver dix justes dans Sodome et Gomorrhe, il pardonnera à ces villes infâmes, et exaucera la prière qu'Abraham lui fait pour elles. La petite ville de Ségor eût péri comme Sodome et Gomorrhe, s'il ne s'y fût trouvé un juste dans la personne de Loth, en considération duquel elle fut épargnée. Le Seigneur étant décidé à punir Jérusalem, et voulant néanmoins suspendre ses vengeances, dit à Jérémie : *Faites le tour de la ville, regardez et cherchez de toute part. Si vous trouvez un seul homme qui marche dans*

dans les voies de la justice, je pardonnerai à tout le peuple, à cause de lui.

Il y a donc sur la terre des gens en faveur de qui Dieu se relâche des droits de sa justice. Que s'il en use ainsi en faveur de ces justes qui, vivant sur la terre, peuvent encore devenir des pécheurs; que ne fera-t-il pas à la prière des justes qui, étant en possession du Ciel, ne peuvent plus cesser d'être justes? Que si la vue des premiers arrête son bras vengeur, que ne fera-t-il pas à la vue des restes précieux de ces saints Corps qui ont été ses sanctuaires vivans, les instrumens de tant de bonnes œuvres, et ses victimes par le martyre? Tels sont, M. F., disoit saint Ambroise, en recevant les Reliques de saint Gervais et de saint Protais, tels sont les protecteurs que je désire: *Tales ambio defensores.*

Il est donc certain, M. C. P., que Dieu, en vous donnant les Reliques de son fidèle serviteur, veut vous accorder par lui beaucoup de grâces. Déjà que de miracles n'a-t-il pas opérés, à la vue de ces saintes Reliques! Combien de fois ceux qui les ont possédées, après lui avoir fait leurs humbles prières dans la malignité ou la sécheresse des saisons, ont-ils obtenu des pluies fécondes, une abondance inespérée? Combien de malades qui avoient inutilement tenté tous les secours de la médecine, ont recouvré leur santé par la vertu que Dieu avoit communiquée à ces sacrés ossemens? Eh! ne nous en étonnons pas. Pendant sa vie,

saint Hilaire étoit, comme Job, *l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, l'asile de la veuve et de l'orphelin, le père et le nourricier des pauvres.* Que s'il étoit alors si sensible, si compatissant aux maux de ses frères, comment, dit saint Bernard, en parlant d'un autre Saint, comment ne le seroit-il pas maintenant que, placé auprès du trône de la miséricorde, il a pris des entrailles de miséricorde?

Venez donc, affligés, venez auprès de la châsse de votre saint Patron. Si sa bouche ne peut plus comme autrefois donner des paroles de consolation, il fera descendre sur vous l'Esprit consolateur qui rendra vos maux supportables et doux. Venez, malades, et implorez son secours avec confiance : si ses mains ne peuvent plus comme autrefois secourir les malheureux, il vous obtiendra votre guérison, si elle doit être avantageuse pour votre salut. Mais plutôt, venez, pécheurs, venez auprès de votre saint Médiateur, solliciter votre conversion. Venez, enfans, lui demander sa protection contre les écueils si dangereux à votre âge. Venez, jeunes gens, lui demander la victoire sur vos passions. Venez, vieillards, le conjurer de vous obtenir la grâce d'une sainte mort. Voilà les miracles que vous devez désirer et solliciter. Et ce sont ceux que nous vous demandons, ô notre puissant Patron : s'ils ne sont pas aussi éclatans que les autres, ils nous seront bien plus avantageux.

Commencez donc, dès aujourd'hui, mes

chers Frères, à profiter de l'avantage qui vous est offert. Venez désormais, dans tous vos besoins, vous prosterner devant ces saintes Reliques, et invoquez avec confiance votre saint Patron, spécialement pour les besoins de votre ame. Il vous écoutera d'autant plus volontiers qu'il sait que Dieu ne vous confie une partie de ses ossemens, qu'afin qu'avec eux vous receviez son esprit; et qu'à la vue des restes précieux d'un corps qui a été le sanctuaire de tant de vertus, vous fassiez vos efforts pour les imiter. Autre avantage que vous procurent ces saintes Reliques.

Il y a, dit saint Thomas, deux sortes d'esprits dans les Saints : un esprit de vie qui quitte leur corps à l'article de leur mort, pour aller se reposer dans le sein de Dieu ; un esprit de grâce et d'édification qui, pour le salut des fidèles, demeure dans leur corps même après la séparation de leur ame.

Or, c'est cet esprit d'édification que vous devez recueillir des Reliques de saint Hilaire, et qu'il désire vous communiquer. C'est cet esprit qu'il répandra sur vous, si vous l'invoquez comme votre père, si vous le suivez comme votre modèle. Il est votre père : *mes chers enfans*, vous dit-il, comme saint Paul, *je vous engendre de nouveau jusqu'à ce que J. C. soit formé en vous.* C'est ainsi qu'il vous traite, pour vous faire connoître la tendresse, la bonté de père qu'il a pour vous. Aimez-le donc ce bon père, adressez-vous donc à lui avec toute la confiance qu'un

enfant bien né a pour le plus tendre des pères. Il est encore votre modèle. Imitez-le donc de tout votre pouvoir. Dieu, M. C. F., partage aujourd'hui avec vous. Il a élevé au Ciel l'ame de saint Hilaire, et il laisse son corps sur la terre. Pourquoi ? afin que, jetant les yeux sur lui, vous vous rappeliez les vertus qu'il a pratiquées, et que vous vous efforciez de les pratiquer à son exemple ; je veux dire cette foi vive, cette espérance ferme, cette charité ardente, cette pureté sans tache, ce détachement absolu de la terre et de ses faux biens, cet éloignement du monde et de ses plaisirs séducteurs, cette constance dans les peines et dans les maux de la vie, qui le caractérisent. C'est là ce que Dieu exige de vous, en vous confiant les saintes Reliques de son fidèle serviteur, et ce n'est qu'à cette condition qu'elles vous seront profitables.

Ainsi, pécheurs, n'en espérez rien de ces saintes Reliques, si vous ne voulez pas renoncer au péché. Au contraire, elles tourneront à votre perte, comme fit l'arche d'alliance chez les Philistins. Et comment pourriez-vous espérer que le corps tout seul d'un Saint, si vous n'êtes pas animés de son esprit, puisse vous être de quelque utilité, puisque la chair même de J. C. ne profite toute seule de rien à ceux qui la reçoivent ? Pensez-vous que saint Hilaire écoutât vos prières, si, recevant ses Reliques dans votre Eglise, vous ne receviez pas en même temps dans vos cœurs une étincelle

de ce feu divin dont il a été embrasé, si vous ne vous efforciez pas d'imiter les vertus dont il vous a donné l'exemple ?

Ce n'est qu'à cette condition, M. C. P., qu'il veut bien reposer dans votre Eglise. Ce n'est que par l'union mystérieuse de son corps et de son esprit que vous pourrez le croire vivant et ressuscité au milieu de vous. Sans cela, n'espérez rien de sa présence. Si, voulant rester dans le péché, vous réclamiez sa protection, et qu'il se présentât aux pieds du trône de Dieu pour lui offrir vos vœux, Dieu lui répondroit comme à Jérémie, lorsque ce Prophète le prioit pour les Juifs prévaricateurs : Gardez-vous de prier pour ce peuple : *Noli orare pro populo hoc.* Mais si voulant sincèrement renoncer au péché, vous vous adressez avec confiance à votre saint Patron, n'en doutez pas, M. C. F., Dieu, apaisé par les prières de son fidèle serviteur, et à la vue de ses précieuses Reliques, vous accordera votre pardon, et toutes les grâces que vous lui demanderez.

Grand Saint, cette Paroisse vous a été consacrée dès le commencement, et vous l'avez toujours protégée ; mais aujourd'hui qu'elle possède une partie de votre corps, elle a un nouveau droit à votre protection. Redoublez donc de charité et de zèle pour vos enfans. Priez pour les pécheurs, afin qu'ils se convertissent. Priez pour les justes, afin qu'ils persévèrent. Priez pour le Pasteur et pour le troupeau, afin qu'ils remplissent mutuellement leurs obligations. O glorieux

Hilaire, que la vue de vos saintes Reliques encourage tous vos chers enfans à devenir Saints comme vous, afin qu'ils soient couronnés comme vous, et que leurs corps ressuscitent pour la gloire comme le vôtre, au jour du jugement. Ainsi soit-il.

---

29 *Janvier.*

SAINT FRANÇOIS-DE-SALES.

Sur l'amour de Dieu et la Douceur.

Charitas non æmulatur; Charitas patiens est, benigna est. La Charité n'est point jalouse : la Charité est patiente et pleine de douceur. *I. Cor.*

C'EST la charité qui fait les Saints. Elle est, pour ainsi dire, la mère qui les a formés et nourris. C'est elle qui a donné à l'Eglise ces grands hommes qui l'ont soutenue, et tous ces grands exemples qu'elle propose à ses enfans, pour être le modèle de leur vie, et la règle de leurs actions.

Mais si la charité a formé tous les Saints, on peut dire, en particulier, qu'elle a été la vertu chérie de S. François-de-Sales. Ne diroit-on pas en effet que cette reine des vertus s'est incarnée dans la personne de ce grand Saint; qu'elle a pris possession de toutes ses puissances; qu'elle s'est expliquée par sa bouche; qu'elle a agi par ses mains; et que, pour détruire l'amour-propre dans

tous les désordres que S. Paul lui impute, elle a pris plaisir à produire, par ce saint Evêque, tous les effets que l'Apôtre lui attribue ?

Il me seroit aisé de justifier cette vérité, M. F., en vous faisant voir que S. Paul n'attribue aucune action à la charité, que S. François-de-Sales ne se soit rendu propre en plusieurs occasions de sa vie. Mais cette matière me mèneroit trop loin ; je me réduis aux premières qualités qui sont renfermées dans les paroles de mon texte : *Charitas non æmulatur ; charitas patiens est, benigna est.* Je vous ferai voir que dans ces derniers temps où les hommes, hélas ! n'ont que de la tiédeur et de l'indifférence pour Dieu, la charité de François-de-Sales, bien loin d'être jalouse, a voulu embraser tout le monde : *Charitas non æmulatur*, et que c'est par sa douceur et par sa patience qu'elle est venue à bout de ce grand dessein : *Charitas patiens est, benigna est.* En deux mots, voici tout le plan de ce discours. François-de-Sales a aimé Dieu souverainement, et il a désiré avec ardeur qu'il fût aimé. Première réflexion... François-de-Sales a fait aimer Dieu autant qu'il a pu. Seconde réflexion.... Honorez-moi de votre attention.

Il y a cette différence entre l'amour sacré et l'amour profane, que celui-ci voudroit n'avoir point de concurrent pour l'objet

qu'il aime ; et qu'au contraire, celui qui aime Dieu, désire que ce digne objet de son amour soit aimé de tout ce qui respire. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul dit que la charité n'est point jalouse : *Non æmulatur.* Tel a été l'amour du saint Evêque de Genève. Il aimoit Dieu souverainement, et il désiroit avec ardeur que ce digne objet de son amour fût aimé.

Qu'est-ce qu'aimer Dieu souverainement ? C'est l'aimer dans toutes ses perfections ; c'est l'aimer de toute l'étendue de notre cœur et de toutes nos forces. A ces traits, qui ne reconnoîtroit la charité de saint François-de-Sales ? Et d'abord n'a-t-il pas aimé Dieu dans toutes ses perfections, et même dans celles qui paroissent les plus rigoureuses aux hommes ; par exemple, sa sainte jalousie et sa justice vengeresse.

Oui, M. F., la jalousie que Dieu a du cœur des hommes, fut le premier attribut que François entreprit d'aimer et de satisfaire. Reconnoissant que le Dieu que nous adorons s'appelle un Dieu jaloux, *Deus æmulator ;* qu'il a affecté pour cela de nommer nos ames ses épouses ; que la moindre de nos infidélités lui fait peine ; qu'il la regarde comme un adultère, dont il nous menace de tirer une vengeance rigoureuse ; que de soins ne prit-il pas, dès le commencement de sa vie, à ménager cette divine perfection ! « La nature, disoit-il, nous a » donné un cœur si petit, qu'il ne peut » suffire à aimer dignement celui qui l'a

» formé. Cet époux de nos ames, n'a-t-il
» donc pas le droit de nous les demander
» toutes entières? N'est-il pas juste, que ne
» pouvant l'aimer autant qu'il le mérite,
» nous l'aimions du moins autant que nous
» le pouvons? »

Une réflexion si judicieuse eut encore plus de force par la conduite de notre Saint, que par ses paroles. Il rompit avec le monde, presqu'aussitôt qu'il le connut. Il se hâta de briser les chaînes dont sa naissance, ses biens et sa jeunesse pouvoient le lier. Tout ce qui n'est pas Dieu, lui parut indigne de son amour; et se consacrant tout entier à J. C., par l'état ecclésiastique, malgré les larmes de ses parens, il fit perdre au monde l'espérance de pouvoir jamais partager son cœur; et quelles précautions ne prit-il pas pour le conserver toujours pur? Non, les Joseph, les Thomas d'Aquin, ne se rendirent pas plus recommandables dans les combats qu'ils soutinrent pour conserver la chasteté. Le jeune François employa la fuite, en plusieurs occasions, avec autant de succès que le premier; et triompha, par le même artifice que le second, des tentations les plus délicates.

Des victoires si éclatantes, devoient sans doute le rassurer contre l'ennemi de son salut. Au contraire, elles ne servirent qu'à lui donner plus de défiance de lui-même, qu'à lui faire redoubler ses jeûnes, qu'à l'abattre par des mortifications plus fréquentes, qu'à le réduire enfin à deux doigts

du tombeau. Quel exemple pour nous, mes Frères ! et que d'importantes leçons nous fait ce saint homme, par une telle conduite ! Il nous apprend qu'une ame n'est jamais en assurance, tant qu'elle habite ce corps de mort ; que si la concupiscence peut être vaincue dans quelques combats particuliers, elle peut vaincre à son tour, dans une longue guerre ; que le démon, défait dans une attaque, revient avec plus de force dans une autre ; et que cet ennemi, s'irritant, comme le dit saint Cyprien, par la résistance qu'il a trouvée, emploie toute son adresse pour se raquitter de ses pertes, et triompher à son tour de celui qui l'a surmonté.

C'est ce qui engagea le jeune François à veiller avec tant de soin sur lui-même. Convaincu, avec saint Bernard, que J. C. n'a acheté notre cœur à un si haut prix, qu'afin d'en être l'unique possesseur, il ne craignit rien tant que ce qui auroit pu en disputer la moindre affection à son cher Sauveur. « A qui Dieu est tout, s'écrie-t-il » dans ses ardens transports, tout le monde » n'est rien. » Et sur ce principe, ni éclat, ni beauté, ni intérêt, ni charmes de la volupté, ni promesses de l'ambition, ne peuvent ébranler tant soit peu sa fidélité. Dieu est un Dieu jaloux, il aura tout son cœur. François l'aima dans cette sainte jalousie, il l'aima encore dans sa justice vengeresse. Et n'est-ce pas en cela que parut l'héroïsme de sa charité, puisque la pensée qu'il eut un jour de n'en pouvoir éviter les plus

rudes châtimens dans l'éternité, ne fut pas capable de refroidir un moment son ardeur?

Vous me prévenez, sans doute, M. F.; et cette étrange tentation qu'il éprouva dans sa jeunesse, vous revient sans doute à l'esprit; tentation, où le démon, troublant son imagination, lui fit croire qu'il étoit du nombre des réprouvés.

De quels sentimens croyez-vous qu'il fût capable pendant une si cruelle illusion? Il lève les yeux au Ciel; mais le Ciel est pour lui comme d'airain. Il s'adresse à J. C., pour apprendre s'il est donc vrai qu'il ait le malheur de lui déplaire: mais comme J. C. a permis cette épreuve, pour sa gloire, il le laisse au milieu de l'orage, presque sans consolation, et l'abandonne comme Job à toute la cruauté de ses ennemis. Que fera donc François dans une conjoncture si fâcheuse? prendra-t-il, puisqu'il est assuré de sa perte éternelle, la résolution de goûter du moins les plaisirs de la vie présente? C'est peut-être ce que chacun de nous auroit fait; mais ne jugeons pas ainsi de François-de-Sales. Voyons seulement si tous les siècles ensemble nous ont fourni quelque exemple d'un amour pareil.

« Mon Dieu, dit-il, puisque je dois être privé, en l'autre vie, du bonheur de vous voir et de vous aimer, je veux du moins, en celle-ci, vous aimer de tout mon cœur et de toutes mes forces. »

Oh! fut-il jamais un amour aussi géné-

reux et aussi désintéressé ? jamais cœur brûla-t-il d'une flamme si pure ? Qu'on aime Dieu, quand on en reçoit des grâces et qu'on est comblé de ses faveurs, je ne m'en étonne pas. Quelle ingratitude seroit-ce de ne pas aimer son bienfaiteur ? je ne suis pas même surpris qu'on aime Dieu dans l'adversité. Car alors, on doit le considérer comme un Père qui châtie, parce qu'il aime ; comme un médecin qui n'ouvre la plaie que pour la guérir. Mais aimer Dieu, lorsqu'on le regarde non-seulement comme son juge, mais comme son persécuteur ; aimer Dieu, quand on est assuré qu'il ne prépare que des tourmens et des tourmens éternels, avouez, M. F., que c'est un amour dont il ne se trouve guères d'exemples, et dont le zèle plus fort que l'enfer même, puisqu'il est à l'épreuve de sa flamme, ne peut que lui être foiblement comparé.

Que conclure de là, mes Frères ? Que François-de-Sales a aimé Dieu dans toutes ses perfections. Car, s'il l'a aimé si généreusement dans sa justice, lors même qu'il croyoit en devoir être la victime, combien a-t-il dû l'aimer dans sa miséricorde, qui le délivra d'une si cruelle épreuve ; dans sa sagesse, dont il devint aussitôt l'organe ; et dans sa puissance, dont il fut si souvent le ministre ? Ah ! quand aimerons-nous Dieu de la sorte ? quand, épris de ses adorables perfections, éprouverons-nous ces doux transports de son serviteur ? « O mon Dieu, » je ne sais ce que je dois aimer davantage,

» ou votre ravissante beauté, ou votre im-
» mense bonté, qui m'ordonne d'aimer une
» si grande beauté. » Le moyen, M. F.? c'est d'aimer Dieu de toutes nos forces et de toute notre ame, comme François-de-Sales.... Autre caractère de sa charité.

Le Prophète se promit autrefois, que non-seulement les facultés de son ame publieroient les grandeurs de son Dieu, mais que ses membres, ses os même, se changeant en autant de bouches, feroient l'éloge de son libérateur et satisferoient son amour : *Omnia ossa mea dicent, Domine, quis similis tibi?* C'est ce qu'a fait admirablement François-de-Sales. Il n'y eut aucune faculté de son ame, qui ne secondât les mouvemens de son zèle. Il n'y eut aucune partie de son corps, qui n'aimât Dieu à sa manière; et, comme si ses yeux, sa bouche, ses pieds, ses mains, fussent effectivement devenus sensibles à l'amour, j'ose dire qu'en toutes leurs actions, ils le disputoient à son cœur.

En effet, qu'est-ce qui le détermina enfin à accepter l'épiscopat qu'il redoutoit tant? ne fut-ce pas afin de pouvoir produire et étendre davantage son amour? La preuve en est que depuis qu'il fut Evêque, toutes ses actions, toutes ses paroles, toutes ses démarches, n'eurent point d'autre but que de faire aimer Dieu. S'il parle, ce n'est que pour répandre le saint amour dont il est embrasé; s'il marche, ce n'est que pour exécuter les entreprises que son amour lui

suggère ; s'il écrit, c'est pour apprendre à toutes les ames saintes, comme l'Epouse aux filles de Jérusalem, les langueurs de son amour. Enfin, toute sa personne n'est qu'une victime qui se consume toute entière pour la gloire de Dieu ; une victime, où il n'y a pas la moindre partie qui n'appartienne à Dieu. Aussi avoit-il coutume de dire : « Si je savois que la moindre » affection de mon cœur ne fût pas pour » Dieu, je l'en arracherois aussitôt. Oui, » si je croyois que tout mon cœur ne por- » tât pas l'empreinte de Jésus crucifié, je » ne le garderois pas un instant. »

Mes Frères, faisons maintenant un retour sur nous-mêmes. Aimons-nous Dieu ? avons nous pour lui une étincelle de charité ? Est-ce aimer Dieu que de prostituer notre cœur, comme nous le faisons, à toutes les créatures ; que d'en faire du moins un injurieux partage entre Dieu et le monde ? Est-ce aimer Dieu que de murmurer, de perdre patience, de manquer de soumission dans les plus légères adversités. Nos yeux aiment-ils Dieu, eux qui, au lieu de s'élever à cette première et éternelle beauté, s'arrêtent misérablement à des objets périssables et imparfaits ? Nos mains aiment-elles Dieu, elles qui négligent si souvent la pratique des bonnes œuvres, et de soulager J. C. dans les pauvres ? Nos langues aiment-elles Dieu, elles qui, au lieu de le bénir, ne cessent de l'outrager dans sa vérité par le mensonge ; dans sa sainteté par des discours libres ; dans

sa charité par la médisance? Ah! grand Saint, il n'y a presque plus de charité sur la terre. Du haut du Ciel où vous a élevé votre ardente charité, priez le Seigneur de répandre dans nos cœurs quelques étincelles de ce feu divin dont le vôtre a été embrasé. Comme votre divin modèle, vous n'avez rien tant désiré que de le voir, ce feu sacré, embraser tout le monde. Aussi, avez-vous fait aimer Dieu autant que vous avez pu... Second effet de la charité de saint François.

La charité s'étant emparée du cœur de François-de-Sales, il chercha toutes les occasions de la répandre; et voilà les grands moyens qu'il employa : ses missions dans le Chablais, ses savans et pieux écrits, et l'établissement d'un Ordre tout dévoué à l'amour divin... Suivez-moi.

A peine François fut-il prêtre, à peine se servit-il de la parole divine pour immoler J. C. sur les Autels, qu'il se crut obligé de s'employer à le produire vivant dans les ames. Quand je considère quel est son empressement à agir et à rendre son zèle fécond, je me rappelle ces saints Apôtres qui n'eurent pas plutôt connu J. C., qu'ils s'empressèrent à le faire connoître aux autres : *invenimus Messiam;* il ne lui fallut pas chercher fort loin les occasions de satisfaire son ardeur.

L'hérésie ayant éteint la charité avec la foi dans une partie de la Savoie, il entreprit

au péril de sa vie, de l'y rallumer; et, malgré tous les efforts de l'enfer, il en vint à bout par sa charité douce et patiente. *Charitas patiens est, benigna est.*

Rappeler une ame du péché à la grâce, c'est beaucoup, dit un Père; de l'idolâtrie, la convertir à la connoissance du vrai Dieu, c'est quelque chose de plus; mais de l'hérésie, sur-tout lorsqu'on l'a embrassée volontairement et qu'on la défend avec obstination, faire passer une ame révoltée, à la soumission de la foi, et à l'obéissance de l'Eglise, c'est la chose du monde la plus difficile; l'expérience l'a montré dans tous les siècles. A cette difficulté qui fut commune à notre Saint avec tous les Missionnaires, s'en joignoient plusieurs particulières. La situation comme inaccessible du pays qu'il avoit à attaquer; les montagnes affreuses de la Savoie où ces hérétiques s'étoient retranchés; l'amas des neiges et des glaces qui rendent ce pays si difficile à parcourir; toutes ces difficultés auroient arrêté un homme moins zélé que François; mais sa charité étoit de la nature dont parle S. Bernard, laquelle ne trouve point d'obstacle qui l'arrête, et qui, bien loin de céder aux choses difficiles, entreprendroit même les impossibles.

Ne le voyez-vous pas déjà entrer lui seul dans cette région de ténèbres, monter comme Jonathas, des mains aussi-bien que des pieds sur les rochers et franchir les précipices. N'apercevez-vous pas ce nuage de feu voler de l'extrémité d'une montagne à l'autre, briller

en éclairs, éclater en foudre, et se résoudre enfin en une pluie si féconde, que cette terre ingrate produisit en moins d'un an plus de trente mille sujets à J. C.? De tout côté le culte de Dieu se rétablit, les Temples se reconstruisent, l'hérésie est confondue, l'Eglise est remise en honneur et reconnue.

L'enfer s'étonna de voir un seul homme diminuer si considérablement son empire ; et craignant les progrès de cette expédition, il porta plusieurs fois les Ministres de sa fureur à terminer par un horrible sacrilége la vie et les victoires de ce nouvel Apôtre. Alors, revinrent ces temps malheureux prédits par J. C., où l'on croyoit rendre service à Dieu, en exterminant et en faisant mourir ses serviteurs. Alors, l'hérésie, toujours cruelle, s'efforça d'étouffer le zèle de ce courageux Apôtre, dans son sang.

Comment François se précautionnera-t-il contre les piéges de ces cruels ennemis? De quel charme usera-t-il pour adoucir la férocité de ces hérétiques obstinés ? de la patience et de la douceur. Ce sont ses seules armes ; il n'en veut point d'autres. On eut beau le presser de prendre au moins les sûretés que lui offroit son Souverain, jamais on ne put l'y résoudre. Combien de fois par ces seules armes réussit-il non-seulement à désarmer ses assassins, mais à les gagner à J. C.? Un jour, se voyant assailli par ces barbares : « mes amis, leur dit-il, vous n'en » voulez pas sans doute à un homme qui » donneroit volontiers sa vie pour vous. »

A ces mots, les armes leur tombent des mains ; ils se jettent à ses pieds, lui demandent pardon, et lui protestent qu'il n'aura pas dans la suite de serviteurs plus fidèles.

O merveilleux empire de la douceur, que vous êtes puissant, et qui est-ce qui pourroit résister à vos charmes ! François en étoit si plein, de cette aimable vertu, qu'un regard, une parole, un soupir suffisoient quelquefois pour dompter le cœur le plus rebelle ; qu'il suffisoit même de le voir pour se sentir tout changé.

Cependant ce seroit manquer à la fidélité de l'histoire que de prétendre que la conversion du Chablais ait peu coûté à François. Au contraire, il y éprouva des contradictions infinies, et l'obstination de ces peuples étoit telle, que ses amis et les gens les plus sensés lui conseilloient d'abandonner ces endurcis à leur aveuglement, et de porter ses soins à d'autres ames plus dociles. Mais bien convaincu que celui qui ne se convertit pas à la première heure du jour, peut se convertir à la onzième, notre saint Apôtre usa de patience, il persévéra ; et le Ciel récompensa tellement sa persévérance, qu'enfin il eut la consolation de voir tout le Chablais converti, et la Religion y fleurir plus que jamais.

Je ne finirois point, M. F., si j'entrois dans le détail de toutes les missions que notre Apôtre a entreprises et de toutes les conversions qu'il a faites. Cependant, après avoir ramené à Dieu presque tout son Dio-

cèse, sa charité n'est pas encore satisfaite. Se croyant, en quelque manière, obligé de remplir la mission universelle qu'il avoit prophétiquement reçue du souverain Pontife, qui, au jour de promotion, lui dit : *deriventur fontes tui foràs*, il sort de son Diocèse, et comme un fleuve qui a été quelque temps retenu par des digues, venant à les rompre, se répand avec plus d'impétuosité dans la campagne, il entre dans la France ; il vient jusques dans Paris, attaquer l'erreur et le péché ; il fait triompher l'amour divin de ces deux monstres, par ses conférences et par ses sermons. Ah ! que ne pouvons-nous le suivre dans ses courses évangéliques, à Grenoble, à Dijon, à Turin, à Chambéri ? Partout nous le verrions semblable à lui-même ; c'est-à-dire, toujours livrant des combats au libertinage et à l'hérésie, et toujours remportant sur l'un et sur l'autre, par sa patience et par sa douceur, les plus éclatantes victoires : *Charitas patiens est, benigna est.*

C'est par les mêmes armes, M. F., que nous viendrons à bout de vaincre nos passions, et que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la Providence nous a chargé. Non, Chrétiens, ce n'est point par la hauteur, beaucoup moins par la fierté, que nous corrigerons les pécheurs ; ce n'est point par de belles qualités, ni par les avantages de l'esprit que nous obtiendrons le bon ordre et la paix ; mais par la douceur de la charité.

Heureux ceux qui sont doux, dit J. C., parce qu'ils possèderont la terre, c'est-à-dire, parce qu'ils tourneront les cœurs comme il leur plaira. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Je sais que pour cela, il faut prendre sur soi-même, compatir, excuser, dissimuler, céder, condescendre, se soumettre, s'humilier, et que tout cela coûte. Mais, croyez-vous qu'il n'en coûta rien à saint François, pour acquérir cette douceur que nous admirons en lui ? Elle ne lui étoit point naturelle : il étoit né, au contraire, avec un tempérament vif et porté à la colère; et il lui fallut se faire des violences extrêmes, pour réprimer les saillies de la nature : nous en avons la preuve en ce que son fiel se trouva durci et partagé en petites pierres, par la violence continuelle qu'il s'étoit faite pour surmonter la colère. Fidèle à la résolution qu'il avoit prise de ne jamais parler quand il sentiroit son cœur ému, et après vingt-deux ans de combats, il vint à bout d'établir sur les ruines de sa passion dominante, le règne d'une vertu qui fait son caractère distinctif; ce fut par cette aimable douceur qu'il se concilia tous les cœurs et qu'il arracha soixante et douze mille ames à l'hérésie : *Charitas patiens est, benigna est.*

Ce ne fut pas le seul moyen que lui suggéra sa charité pour faire aimer Dieu. La parole prononcée ne se fait entendre que dans un lieu, à peu de personnes, et pour peu de temps. La parole écrite supplée à tous ces défauts; François essaya ce moyen,

dans le désir qu'il avoit de faire aimer Dieu dans tous les temps et dans tous les lieux.

Vous avez réussi, grand Saint, il n'y a pas de lieu dans l'Eglise, où votre Introduction à la vie dévote et votre Traité de l'amour de Dieu, ne prêchent la douceur et la charité. Innocent Abel, c'est par ces livres admirables que vous parlez encore après votre mort; c'est par ces nobles instrumens de votre zèle que vous poursuivez vos victoires.

J'en appelle à votre témoignage, M. F.; si vous avez du dégoût pour le monde; si vous commencez à aimer la vertu; si même votre cœur déjà épris du divin amour, se porte ordinairement à Dieu, n'est-ce pas à ces livres du saint Evêque de Genève que vous en êtes redevables? n'est-ce pas dans cette fournaise d'amour que vous puisez les ardeurs de la charité?

Enfin, son amour pour Dieu a éclaté dans la fondation qu'il a faite de l'Ordre de la Visitation; Ordre, qui semble renfermer tout ce que les autres ont de plus parfait. Le saint Fondateur lui donna des règles pleines de sagesse et de douceur, dans lesquelles toute la perfection chrétienne réduite comme en art, devient le fruit d'une vie douce et aisée. Ce saint Ordre conserve encore toute la vigueur de son esprit, édifie toute l'Eglise et a peuplé le Ciel.

Aimable Saint, modèle de douceur et de charité, obtenez-nous ces deux grandes vertus. Qu'à votre exemple, nous aimoins

Dieu par-dessus tout, et que nous n'ayons point d'autre ambition que de le voir aimé. Qu'à votre exemple, nous attirions les cœurs à J. C. par les charmes de la douceur, afin qu'après vous avoir imité sur la terre, nous jouissions un jour avec vous de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Purification de la sainte Vierge.

Nous célèbrerons..... la fête de la Purification de la sainte Vierge, et de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple, comme notre victime.

Pour comprendre ce mystère, il faut savoir que la loi de Moïse ordonnoit aux femmes de se purifier au Temple à un temps fixé après leurs couches, et d'y présenter à Dieu le premier-né de leurs enfans, en mémoire de ce qu'en Egypte, lorsque Dieu délivra son peuple, il frappa les premiers-nés des Egyptiens, et sauva les premiers-nés des Hébreux. Jésus et Marie n'étoient pas assujettis à cette ordonnance; l'un, parce qu'il étoit le propre Fils de Dieu; l'autre, parce qu'elle l'avoit conçu par l'opération du Saint-Esprit, et mis au monde sans contracter aucune souillure. Ils s'y soumirent néanmoins, pour nous apprendre, 1.° à nous soumettre

avec joie à toute la loi de Dieu, et aux ordonnances de son Eglise. 2°. A nous purifier de nos moindres fautes par l'esprit de pénitence, que nous devons conserver jusqu'au dernier soupir de notre vie. 3.° A nous offrir à Dieu en union à J. C., avec ce que nous avons de plus cher, et à vivre dans un esprit continuel de sacrifice.

La loi ordonnoit encore que les parens, en présentant leurs premiers-nés, les rachèteroient en même temps pour de l'argent qu'ils donneroient. Les riches offroient un agneau, les pauvres une paire de tourterelles ou deux colombes : Joseph et Marie, comme pauvres, offrirent les présens que les pauvres avoient coutume de donner. Apprenons encore de là à aimer la pauvreté qui nous rend semblables à la famille de J. C. et à lui-même.

Les pères et les mères qui ont des enfans, doivent apprendre de l'exemple que leur donne la sainte Vierge, à les présenter à Dieu de bonne heure, à les dévouer à son service, à les élever dans sa crainte et dans son amour, dès leurs plus tendres années.

On bénit des cierges en ce jour, et on les porte allumés à la procession, en signe de joie, et en mémoire de ce que dit Siméon, que J. C. seroit la lumière des Nations ; et pour signifier que faisant profession de croire en lui, nous devons faire paroître une foi animée par nos bonnes œuvres. Imitons la piété du saint vieillard Siméon ; ne désirons que posséder J. C. Nous ferons la béné-

diction et la procession des cierges avant la Messe. Assistez à cette Cérémonie avec beaucoup de piété, adorant J. C., la lumière du monde, et vous unissant aux sentimens qu'avoient la sainte Vierge et saint Joseph, en portant ce divin enfant au Temple.

---

2 *Février.*

LA PURIFICATION.

Sur le Mystère du jour.

Postquàm impleti sunt dies purgationis Mariæ, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. Les jours de la purification de Marie étant accomplis, ils portèrent l'Enfant Jésus au Temple pour l'offrir au Seigneur. *S. Luc.* 2.

QUE d'augustes mystères la fête de ce jour nous met sous les yeux, mes Frères! un Dieu qui devient victime : le Rédempteur du monde qui est lui-même racheté; une Vierge sans tache qui se purifie; la plus tendre des Mères qui immole elle-même son Fils : quel spectacle! Arrêtons-nous quelques momens à les considérer, et profitons des exemples de vertus que nous donnent et la Mère et le Fils.

1.° La Purification de la sainte Vierge nous apprend de quelle manière nous devons nous purifier. 2.° La sainte Vierge, présentant son Fils au Père éternel, montre aux parens

parens comment ils doivent offrir à Dieu leurs enfans. 3.° J. C. s'offrant lui-même à Dieu son Père, nous apprend comment chacun de nous, en particulier, doit faire à Dieu le sacrifice de son corps et de son ame.... Accordez-moi, etc.

Les jours de la purification de Marie étant achevés, selon la loi de Moïse, elle et saint Joseph portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour l'offrir au Seigneur. Elle offrit deux tourterelles pour sa Purification, parce qu'elle étoit pauvre, et donna ensuite cinq sicles d'argent, pour racheter son Fils. Pendant cette cérémonie, un vieillard nommé Siméon, à qui Dieu avoit promis qu'il ne mourroit point sans avoir vu le Sauveur, vint au Temple, et voyant le saint Enfant, il le reconnut pour le Sauveur si attendu; il le prit entre ses bras, et se livrant aux transports de la reconnoissance, il s'écria: Seigneur, votre serviteur mourra maintenant en paix, parce que mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez envoyé à votre peuple, la lumière du monde et la gloire des nations. Puis, s'adressant à Marie, hélas! lui dit-il, un glaive de douleur percera votre ame; cet Enfant sera le salut et la perte de plusieurs: il sera en butte aux contradictions des hommes. Une sainte veuve reconnut aussi le Sauveur, elle en bénit Dieu, et raconta ce qu'elle avoit vu à tous ceux qui attendoient la consolation d'Israël. Telle

est l'histoire du mystère que nous célébrons.

Pour le bien comprendre, il faut savoir que la loi de Moïse imposoit deux obligations différentes. Par la première, il étoit ordonné aux mères qui avoient mis au monde un fils, de se présenter au Temple quarante jours après leurs couches, pour se purifier des souillures légales qu'elles avoient contractées. En cette vue, la mère devoit offrir un agneau avec une tourterelle; et dans le cas qu'elle fût pauvre, deux tourterelles seulement. Par la seconde, il étoit ordonné d'offrir au Seigneur le premier enfant mâle. Dieu l'avoit ainsi ordonné, afin que les Israélites se souvinssent que pour les délivrer de la captivité de Pharaon, son Ange exterminateur avoit tué, en une nuit, tous les premiers-nés des Egyptiens, et avoit épargné les leurs. Les mères devoient donc consacrer à Dieu leur premier-né, mais elles pouvoient le racheter moyennant cinq sicles d'argent.

Il est évident, M. F., que la première de ces lois n'obligeoit point la sainte Vierge; comme elle avoit conçu par l'opération du Saint-Esprit, elle n'avoit point contracté de souillure, elle n'avoit donc pas besoin de purification. Mais c'est pour elle une occasion de pratiquer l'humilité et l'obéissance; elle aime mieux sacrifier à ces deux vertus la gloire de sa Virginité. Elle se montre au premier parvis du temple, comme une femme immonde qui ne peut entrer dans le

second, avant d'avoir été purifiée. Tel est le sacrifice qu'elle fait en qualité de Vierge.

Mais, en qualité de mère, elle en fait un bien plus sensible à son cœur, en offrant à Dieu, son fils; car elle savoit bien que c'étoit le dévouer à la croix. Oh! de quel glaive de douleur dut être percée son ame, quand le saint vieillard Siméon lui confirma ce mystère! qu'il en dut coûter à la plus tendre des mères, de dévouer en quelque sorte à la mort, le plus tendre des fils! mais Dieu l'exige; Marie ne sait qu'obéir. Ce qui l'afflige davantage encore, c'est que dès ce moment elle voit que, malgré le sacrifice qu'elle fait de son fils pour le salut des hommes, la plupart se perdront, parce qu'ils ne voudront pas profiter des grâces du Sauveur, et que plusieurs même s'obstineront à le méconnoître. Voilà ce qui la remplit d'amertume: voilà ce qui rend mille fois plus douloureux le glaive qui lui perce le cœur.

Jugez de là, pécheurs, combien votre endurcissement la touche. Oui, mes Frères, Marie a consenti au sacrifice de son fils pour notre salut; mais plus son sacrifice a été volontaire, plus l'abus qu'on en fait est cuisant à son cœur. Ah! renoncez donc de pécher, et profitez des exemples qu'elle vous donne dans sa Purification.

1.° En se soumettant à une loi qui n'étoit point faite pour elle, Marie apprend aux Chrétiens de tout état et de toute condition, à obéir à toute la loi de Dieu, et aux moindres ordonnances de l'Eglise, et à les

remplir avec toute l'exactitude de la lettre, et toute la perfection de l'esprit.

2.° Marie, la plus sainte des mères et la plus pure des Vierges, en venant au temple pour se purifier, nous apprend, à nous qui sommes pécheurs, quel soin nous devons avoir de nous purifier des souillures que nous contractons sans cesse. Et que faut-il faire pour cela? Comme elle, il faut venir dans le temple du Seigneur, lui offrir le sacrifice qu'il ne rejette jamais, un cœur contrit, humilié et brisé de douleur. Il faut assister le plus souvent possible à l'auguste sacrifice de la Messe, où Jésus-Christ offre son sang pour l'expiation de nos péchés. Il faut souvent recourir au Sacrement qu'il a institué pour nous purifier de nos péchés. Si nous ne pouvons pas offrir le sacrifice des riches, offrons, comme Marie, le sacrifice des pauvres, c'est-à-dire, si nous n'avons pas le courage d'offrir à Dieu des actions héroïques de zèle, de charité, de justice, offrons des actions d'humilité, de douceur, de patience, de support, de silence, de modestie. Si nous ne vendons pas tout notre bien pour le distribuer aux pauvres, retranchons au moins tout le superflu dans nos repas et dans nos habits; travaillons même pour avoir de quoi donner plus abondamment à ceux qui sont dans le besoin. Si nous n'avons pas assez de santé ou de vertu pour pratiquer des jeûnes rigoureux, de grandes austérités, faisons une pénitence proportionnée à nos forces, soyons sobres, privons-nous

des plaisirs non nécessaires. Par ces moyens, nous nous purifierons de nos souillures.

Mères chrétiennes, c'est pour imiter la purification de la sainte Vierge, que l'Eglise vous engage de venir dans ce lieu saint après vos couches. Faites donc cette action dans les mêmes sentimens que cette Vierge sainte, je veux dire, avec une profonde humilité, et une entière soumission à la volonté de Dieu, pour l'enfant que vous aurez mis au monde; qu'il en dispose à son gré; qu'il fasse tout ce qui lui plaira. Ne manquez pas, dans cette cérémonie, de remercier Dieu des grâces qu'il vous a faites pendant votre grossesse et pendant vos couches, et priez-le de conserver à votre enfant la grâce du Baptême : voilà la leçon que vous fait la sainte Vierge. En offrant à Dieu son fils, elle apprend encore aux parens comment ils doivent offrir leurs enfans à Dieu. Renouvelez, etc.

Les parens doivent se ressouvenir que leurs enfans ne sont pas proprement à eux, mais à Dieu; que c'est un dépôt précieux qu'il leur a mis entre les mains, et dont il leur demandera un jour un compte rigoureux. Ils doivent les regarder comme autant de princes que Dieu et l'Eglise leur ont confiés, pour les élever d'une manière qui réponde à l'auguste qualité d'enfans de Dieu, de frères et de membres de J. C., de temples du Saint-Esprit, qu'ils ont reçue dans le

Baptême; ils doivent les regarder comme des hommes destinés à régner éternellement avec Dieu dans le Ciel. Quelle attention, quelle vigilance, quel zèle ne doivent-ils donc pas avoir à répondre aux desseins de Dieu et de son Eglise, à l'égard de ces enfans !

Mes Frères, il n'y a point de milieu; ou les parens consacrent leurs enfans à Dieu, ou ils les consacrent au monde. Ceux-là consacrent à Dieu leurs enfans, qui leur inspirent l'amour de Dieu et des exercices de piété, l'horreur du péché, la haine du monde corrompu, et de ses maximes; qui font tout leur possible, pour les conserver dans l'innocence, ou pour la leur faire réparer quand ils ont eu le malheur de la perdre; qui veillent exactement sur leur conduite pour empêcher qu'ils ne se dérangent; qui les avertissent, les reprennent et les corrigent avec prudence et charité; qui les instruisent, et les font instruire des vérités nécessaires au salut; qui soutiennent leurs instructions par une conduite édifiante et par une prière continuelle.

Ceux-là, au contraire, consacrent leurs enfans au démon, qui les laissent vivre dans l'indifférence et l'insensibilité pour Dieu et pour la Religion; qui les scandalisent par leurs mauvais exemples; qui leur inspirent l'amour du monde, des honneurs, des richesses et des plaisirs. Malheureux parens, ah ! qu'ils se réforment aujourd'hui sur l'exemple de la sainte Vierge et de saint

Joseph; et qu'ils demandent à Dieu la grâce de bien élever leurs enfans. Cette obligation est une des plus importantes de leur état, comme je l'ai prouvé dernièrement (*). C'est l'omission de ce devoir qui est la source de presque tous les désordres dont le monde est inondé, et la cause de la réprobation de la plupart des pères et mères. Vierge sainte, obtenez, je vous en conjure, à tous les parens qui m'écoutent, la grâce d'imiter votre exemple, et de consacrer leurs enfans au Seigneur, dans les mêmes dispositions où vous étiez lorsque vous offrîtes le vôtre : c'est la seconde Instruction que nous fait le Mystère de ce jour. Passons à la troisième.

JÉSUS-CHRIST en s'offrant à Dieu son Père, nous apprend à nous offrir nous-mêmes à Dieu. Mes Frères, nous appartenons à Dieu par trois titres, à titre de création, à titre de rédemption, et à titre de vocation. Quelle infidélité ne seroit-ce donc pas de n'être point tout à lui ? 1.° C'est de Dieu que nous tenons tout, il ne nous a faits que pour lui, nous devons donc être tout entiers à lui. 2.° Il nous a rachetés au prix de tout son Sang. *Nous ne sommes donc plus à nous*, comme dit l'Apôtre, *et par conséquent nous ne devons plus vivre pour nous, mais pour celui qui est mort pour nous*

(*) Le troisième Dimanche après l'Epiphanie.

sauver. 3.° Enfin, nous lui avons été consacrés par le Baptême, et nous nous y sommes engagés à consumer notre vie à son service. L'Eglise nous fait souvenir aujourd'hui de cette obligation, en nous mettant entre les mains un cierge qui se consume à l'honneur de Dieu. Ainsi, nous devons être tout à Dieu : voilà la nécessité de ce devoir bien établie. Voyons quelle en est l'étendue.

Il faut que notre sacrifice soit entier, parfait, et sans la moindre réserve, c'est-à-dire, que nous consacrions à Dieu notre corps avec tous ses membres, notre ame avec toutes ses facultés, notre esprit, notre cœur, et notre liberté. Soustraire quelque chose à la totalité de ce sacrifice, c'est dérober à Dieu quelque chose qui lui appartient. *Je vous conjure, M. F., par la miséricorde de Dieu*, dit saint Paul, *de lui offrir vos corps en sacrifice, comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, pour lui rendre un culte spirituel.*

On fait à Dieu un sacrifice de son esprit, en ne pensant qu'à lui, qu'à ce qui porte à lui. On lui fait un sacrifice de son cœur, en le tournant toujours vers lui, en ne désirant que lui, et ne voulant rien que par rapport à lui.

On lui sacrifie le corps, soit par la continence et la mortification ; soit en faisant servir ses membres à la piété, à la charité, et aux bonnes œuvres ; on lui sacrifie, par exemple, les yeux, par de saintes lectures ; les oreilles, en écoutant sa parole et les

vérités saintes que ses Ministres nous annoncent ; la bouche, en chantant des Cantiques à son honneur, en s'accusant de ses fautes, en confessant ses misères, en instruisant, en consolant, et en exhortant le prochain. On lui sacrifie les pieds et les mains, en les faisant servir aux œuvres de charité, et en les employant au travail. Il n'y a aucune de nos actions, ni petites, ni grandes, que nous ne devions faire pour Dieu, en vue de lui plaire, et pour sa gloire. En un mot, nous devons en tout lui obéir sans réserve ; nous devons lui offrir tout ce que nous sommes sans partage : car telle est l'offrande de J. C.

A considérer cette offrande telle qu'elle se fait dans le Temple, et sans égard à ses suites, dit saint Bernard, elle paroît bien douce et bien facile. Mais, ajoute le saint Docteur, n'en jugez pas, M. F., par la simplicité de cette cérémonie ; car le jour viendra, où ce Divin Enfant sera offert, non plus dans le Temple, mais sur le Calvaire ; non plus entre les bras de Siméon, mais entre les bras de la Croix ; non plus par les mains de Marie, mais par les mains des bourreaux. Ce qui se fait aujourd'hui, n'est que le prélude de ce qui se fera alors, et J. C. se le représente vivement. Le Sanctuaire lui représente le Prétoire où il sera condamné. Le Temple lui figure le Calvaire où il sera crucifié ; et l'Autel où il est présenté, la Croix où il expirera un jour. Son Sang ne coule pas encore, mais

il voit déjà les cloux qu'on lui prépare, les bourreaux qui s'apprêtent et qui se saisissent de lui. En un mot, la cérémonie de sa présentation, lui montre tout le sanglant appareil de sa passion; il voit toutes les humiliations qu'il aura à dévorer, toutes les souffrances qu'il lui faudra endurer, et dès ce moment, il s'y soumet, il les accepte toutes, il n'en excepte aucune.

Telle doit être notre résignation à la volonté de Dieu, M. F.; soumettons-nous en tout à cette aimable et divine volonté; qu'il fasse de nous tout ce qui lui plaira. Faisons-lui un transport universel de tout ce qui nous appartient, de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté, de nos inclinations, de nos biens, de notre santé et de notre vie.

Oui, mon Dieu, tout ce qui est à nous est à vous. Nous nous consacrons tout entiers à vous, et pour le temps et pour l'éternité. Divin Jésus! qui vous offrez à votre Père Eternel comme la seule victime capable de nous purifier, faites que nous soyons une même victime avec vous: consumez les imperfections de nos ames par le feu de votre charité. Et vous, Vierge pure, qui n'eûtes jamais besoin de purification, obtenez-nous de Dieu ce feu sacré, qui purifie tout ce qui peut lui déplaire en nous, afin que nous méritions un jour d'être présentés dans le Temple de sa gloire.

Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant l'Annonciation.

Nous célèbrerons..... la Fête de l'Annonciation et de l'Incarnation du Verbe. C'est le jour auquel le Fils de Dieu s'est fait Homme, dans le sein de Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Par ce Mystère, le Fils de Dieu s'est anéanti jusqu'à se faire ce que nous sommes, et il a élevé la sainte Vierge à la dignité de Mère de Dieu. Ne manquez donc pas dans cette Fête, M. F., de rendre vos devoirs à ce Dieu anéanti, de l'aimer, de le remercier, et sur-tout de vous humilier à son exemple. Faites-vous un devoir de réciter tous les jours l'*Angelus*, avec une tendre piété, pour adorer le Verbe incarné, et pour honorer Marie, Mère de Dieu. Enfin, travaillez à imiter l'humilité profonde et la pureté admirable, dont la sainte Vierge nous donne l'exemple dans ce mystère; et mettez-vous de nouveau sous sa puissante protection.

25 *Mars.*

L'ANNONCIATION,

Sur l'Incarnation de N. S.

Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. *Jean.* I.

APRÈS quatre mille ans de désirs, de prières, de gémissemens et d'attente, Dieu accomplit enfin ses promesses. Il envoie l'Ange Gabriel à une vierge, nommée Marie, pour lui annoncer qu'il la choisit pour être la Mère du Sauveur qu'il a promis à la terre. Cet envoyé du Seigneur, plein de vénération et de respect pour cette auguste Vierge, lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce ! le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

La vue d'un Ange, sous la figure d'un homme, cause d'abord quelque trouble à la plus pure des Vierges. Mais l'Ange la rassure : *Ne craignez point, Marie*, ajoute-t-il, *vous avez trouvé grâce devant le Seigneur ; vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, à qui vous donnerez le nom de* JÉSUS *; il sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut : le Seigneur lui donnera le trône de David son Père ; il*

règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.

Ces paroles de l'Ange, en calmant le trouble de Marie, la jettent dans une inquiétude encore plus grande. *Eh! comment pourroit s'accomplir ce que vous m'annoncez*, dit-elle, *puisque j'ai promis à Dieu de ne contracter jamais d'engagement avec aucun homme mortel?* Apprenez, répondit l'Ange, adorez les desseins de Dieu, et concevez la grandeur des merveilles qu'il veut opérer en votre faveur, et pour le salut des hommes. *Le Saint-Esprit descendra dans vous, par une effusion merveilleuse de grâces, et vous deviendrez mère sans cesser d'être Vierge.*

Alors Marie, éclairée d'une lumière surnaturelle, et toujours prête à obéir à la volonté de Dieu, s'anéantit devant lui, et dit: *Voici la Servante du Seigneur, que ce que vous venez de m'annoncer, s'accomplisse.* L'Ange, qui n'attendoit que ce consentement, disparut aussitôt, et le Saint-Esprit forma, en Marie, un corps au Fils unique de Dieu, qui se fit homme, sans cesser d'être Dieu.

C'est donc dans cet heureux jour que s'est opéré le grand, l'ineffable, l'incompréhensible mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu; *que le Verbe qui étoit en Dieu, au commencement, et qui étoit Dieu, par qui toutes choses ont été faites, que ce Verbe s'est fait chair, et a habité parmi nous*, prenant un corps et une ame semblables aux nôtres, et se les unissant de telle sorte, qu'ils ne font qu'une même personne avec

lui, et que tant que Dieu sera Dieu, c'est-à-dire, dans toute l'éternité, il sera vrai aussi de dire que Dieu est homme, et d'une même nature que tous les hommes. Dans quels sentimens devons-nous entrer, mes Frères, pour célébrer dignement la Fête de ce grand Mystère? Nous les réduirons à quatre principaux, qui sont: l'adoration, la reconnoissance, l'amour, et la confiance. Accordez-moi votre attention.

Je dis, 1.° que nous devons célébrer cette Fête avec les sentimens de l'adoration la plus profonde. Celui qui s'anéantit lui-même aujourd'hui, en se rendant homme semblable à nous, est le même qui est Dieu égal à son Père. « Celui qui est descendu des » Cieux pour nous, hommes misérables, » et pour notre salut, qui a pris notre chair » de la Vierge Marie, par l'opération du » Saint-Esprit, et a été fait homme, est le » Fils unique de Dieu, né du Père, avant » tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière » de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu; qui » n'a pas été fait, mais engendré, qui n'a » qu'une même substance avec le Père, et » par qui toutes choses ont été faites. » Ce Fils que Marie conçoit dans son chaste sein, est le même dont l'Ange Gabriel vient de dire qu'il sera grand, et qu'il sera appelé le Fils du Très-Haut.

Rendons-lui donc souvent, et sur-tout en se saint jour, nos plus humbles hommages,

en reconnoissant le souverain domaine qu'il a sur nous, et en nous y soumettant de toute la plénitude de notre cœur. Adorons-le comme notre Seigneur et notre Dieu ; comme Fils de Dieu, et Fils de l'Homme ; adorons-le dans l'état où son amour le met pour notre salut; le Prophète nous y invite, en disant : *Venez, adorons-le, humilions-nous profondément devant le Seigneur qui nous a créés; car il est notre Dieu, et nous sommes son peuple, et les brebis de son troupeau.* Souvenons-nous de rendre tous les jours à Jésus-Christ cet important devoir, quand nous récitons l'*Angelus*. Ne récitons jamais cette prière qu'en esprit d'adoration pour ce mystère auquel l'Eglise ne pense jamais, sans marquer par la génuflexion, l'abaissement du cœur où chacun doit entrer.

Cette Fête, en second lieu, doit être une Fête toute d'actions de grâces. Nous étions autant de malades désespérés ; J. C. est venu pour nous guérir. « Un grand médecin » est descendu du Ciel, dit S. Augustin ; » parce que toute la terre n'étoit qu'un » grand hôpital rempli de malades. » Nos péchés nous avoient rendus dignes des supplices éternels de l'enfer ; J. C. est venu les laver dans son sang, et nous mériter le royaume des Cieux. *Vous l'appellerez JÉSUS*, dit l'Ange à S. Joseph, en lui faisant part de l'accomplissement de ce mystère, *parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés. Le Fils de l'Homme*,

dit ce divin Sauveur, *est venu chercher ce qui étoit perdu.* Dieu, par ce mystère, donne un Sauveur à des pécheurs, un libérateur à des esclaves du démon, un Pasteur à des brebis égarées, un Prêtre et une victime à des ennemis de Dieu; la force à la foiblesse même, la lumière à des aveugles, un maître et un modèle à l'ignorance, en un mot, le salut et la vie à des morts. Quelle bonté! quelle miséricorde!

Recevons donc, M. C. F., avec toute la reconnoissance dont notre cœur est capable, ce don incompréhensible de sa libéralité, qui comprend tous les autres dons. Admirons, en ce saint jour, louons, publions les miséricordes du Seigneur; disons avec le Prophète, *que le Seigneur est bon, que sa miséricorde est éternelle;* et avec son Eglise : « Nous » vous louons, nous vous bénissons, nous » vous adorons, nous vous glorifions, nous » vous rendons grâces, ô Seigneur, notre » Dieu, Roi du Ciel, Père tout-puissant, » de ce que vous daignez faire éclater votre » gloire et votre miséricorde, d'une manière » si magnifique et si admirable. » Nous désirons que tout ce qui est capable de vous louer, vous chante éternellement ce cantique de votre Apôtre : *Grâces à Dieu, par le don ineffable qu'il nous a fait.*

Un mystère que S. Paul appelle *le grand Mystère d'amour par excellence*, ne peut bien se célébrer que par l'amour. C'est aussi le troisième sentiment dans lequel nous devons entrer, pour reconnoître l'amour que

Dieu nous a témoigné, en nous donnant son Fils par l'Incarnation. *Dieu*, dit encore ce grand Apôtre, *n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a donné pour nous tous. Dieu*, dit J. C. lui-même, *a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique.* O amour excessif!

Il est donc vrai que Dieu nous a tant aimés, qu'il nous a donné pour nous sauver, non un homme puissant, saint et juste, non un Ange, ou un Archange; mais son Fils, son propre Fils, son Fils bien-aimé, qui lui est parfaitement égal en toutes choses. Quelle bonté incompréhensible! Mais, ce qui confond la raison, et qui surpasse toute intelligence, est de voir que c'est aux pécheurs mêmes, et à ses propres ennemis, que Dieu donne son Fils unique.

Aimons donc Dieu, dit saint Jean, *puisqu'il nous a ainsi aimés le premier.* Ah! seroit-il possible que nous demeurassions froids et insensibles pour un Dieu qui nous a tant aimés? sans doute, ce n'est pas trop de lui donner notre cœur tout entier. N'aimons donc que lui, ou n'aimons rien que pour lui; consacrons tout ce que nous avons, et ce que nous sommes, à son service, à l'accomplissement de ses volontés, et pour les intérêts de sa gloire. Passons à la quatrième disposition.

Nous devons célébrer cette Fête avec de grands sentimens de confiance. En effet,

que n'avons-nous pas lieu d'attendre de Dieu, après qu'il nous a donné son Fils? *Si Dieu*, dit saint Paul, *n'a pas épargné son propre Fils, et s'il l'a livré pour nous tous, que ne nous donnera-t-il pas, après nous l'avoir donné?* Demandons tout à Dieu par J. C., attendons tout de lui avec une confiance inébranlable; et tout nous sera accordé en considération de ses mérites infinis; la rémission de nos péchés, la victoire de nos tentations, les secours les plus puissans, et les grâces les plus efficaces pour éviter le mal et faire le bien, pour accomplir tous nos devoirs et pratiquer toutes les vertus.

Et c'est, M. F., ce que Dieu exige de nous, en ce saint jour; il veut que nous nous appliquions à concevoir et à former Jésus-Christ dans nos cœurs, en faisant tous nos efforts pour imiter les vertus dont il nous a donné l'exemple. Comment la sainte Vierge a-t-elle conçu J. C. dans son chaste sein? Par la vue de sa bassesse, dit saint Bernard, par une foi vive, par une pureté parfaite. Ce n'est que par les mêmes vertus que nous pourrons le concevoir dans notre cœur.

Oui, M. F., nous n'attirerons J. C. en nous, que par un profond abaissement d'esprit et de cœur, que par un vif sentiment de notre indignité et de notre foiblesse, qui nous porte à recourir à Dieu avec une humble confiance. Dieu, qui résiste aux orgueilleux, donne sa grâce aux humbles;

il se plaît à jeter ses regards de miséricorde sur les ames pénétrées de leur extrême misère, et anéanties devant lui. Déposons donc tout orgueil, toute vanité; renonçons à cette vaine estime de nous-mêmes, qui nous aveugle sur notre misère, et qui nous donne du mépris pour les autres.

2.° C'est par la Foi que Marie a mérité de concevoir J. C., suivant ces paroles d'Elisabeth : *Vous êtes bienheureuse, parce que vous avez cru.* Excitons-nous donc à une foi si vive, que nous soyons réellement transformés en J. C., en sorte que nous prenions ses sentimens, ses inclinations, ses dispositions, c'est-à-dire, que nous pensions, et que nous jugions de tout comme il en a pensé et jugé; que nous aimions ce qu'il a aimé; que nous méprisions ce qu'il a méprisé, les richesses, les honneurs, les plaisirs; que nous fuyions la mollesse et l'intempérance, comme il les a fuies; que nous ne craignions ni la mortification, ni les souffrances, ni la mort même, comme il ne les a pas appréhendées.

Enfin, c'est par la pureté que la très-sainte Vierge a attiré les regards de Dieu sur elle. Elle estimoit tant cette belle vertu, qu'elle ne consentit à devenir Mère de Dieu, que par l'assurance qu'elle en reçut, qu'elle seroit toujours Vierge. Ce n'est donc qu'autant que nous conserverons nos cœurs et nos corps purs, et que nous en bannirons toute impureté, que nous pourrons y concevoir J. C. Notre chair est devenue, en

ce jour, la chair d'un Dieu. Oh ! quel respect nous devons avoir pour elle ! qu'ils doivent être purs ces membres qui sont devenus les membres de Jésus-Christ ! qui sont destinés à lui servir de Sanctuaire et de demeure, aussi-bien que le corps de Marie !

Et cependant, il semble revenu parmi nous ce temps, où toute chair ayant corrompu sa voie, fit repentir Dieu de l'avoir créée. Ah ! si Dieu, dans ces premiers temps, noya, dans un déluge affreux, tous ceux qui souilloient ainsi leur corps, à quelles terribles vengeances doivent s'attendre ceux qui souillent aujourd'hui leurs corps, que Jésus-Christ a consacré en s'en revêtant ? Qu'avant la venue de J. C., on trouve des exemples de fornications et d'adultères, cela se conçoit ; mais, depuis que la chair de l'homme est devenue la chair d'un Dieu, comment peut-on la souiller par des crimes si honteux, et quel en sera le châtiment ? Conservons-nous donc dans la pureté, et ayons horreur de tout ce qui pourroit tant soit peu l'altérer.

Tel est, M. F., le fruit que nous devons retirer de ce Mystère. Alors, comme Marie, nous concevrons J. C. dans nous, et nous participerons à sa maternité divine ; et ce Dieu Sauveur fera ses délices d'habiter en nous comme en elle.

O divin Sauveur, accordez-nous cette grâce ; c'est en ce jour que vous vous êtes incarné dans le sein de Marie, venez aussi

vous incarner dans nos cœurs; c'est en ce jour que vous êtes devenu semblable à nous, rendez-nous semblables à vous, par l'imitation fidèle de vos dispositions et de vos vertus. Et vous, Vierge sainte, qui, en ce grand jour, êtes devenue véritablement la Mère de Dieu, soyez aussi notre mère, notre avocate, notre médiatrice auprès de votre Fils; après lui, nous mettons en vous toute notre confiance. Ne nous rejetez pas, ô Mère de miséricorde, et obtenez-nous toutes les grâces dont nous avons besoin.

C'est avec cette confiance, M. F., que nous devons nous adresser à la très-sainte Vierge. En engendrant notre Rédempteur, elle nous engendre à la grâce; elle devient, en ce jour, le principe de notre salut; elle en est aussi le moyen le plus assuré. Nous avons, comme dit saint Jean, J. C. pour avocat auprès de son Père; que Marie soit notre avocate auprès de J. C. Adressons-nous à elle, avec la reconnoissance que mérite le bienfait qu'elle nous procure, avec la confiance qu'inspirent sa puissance et sa bonté. Justes, qu'elle soit votre soutien, elle vous obtiendra la persévérance; pécheurs, qu'elle soit votre refuge, par elle, vous obtiendrez votre pardon. J. C. a fait de sa Mère le canal par lequel il fait descendre sur nous ses grâces. Qu'elle soit aussi le canal par lequel nos prières montent jusqu'à lui. Elle y joindra les siennes, et sa voix, qui ouvrit le Ciel aux hommes, dans le grand jour de l'Incarnation, nous l'ouvrira encore au jour de notre mort. Ainsi soit-il.

AUTRE POUR LE MÊME JOUR.

Sur l'humilité et la pureté de la sainte Vierge.

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm Verbum tuum. Marie répondit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. *Luc.* 1.

ENFIN va s'accomplir cet ineffable Mystère, arrêté de toute éternité dans les décrets de Dieu. Enfin va luire, sur la terre, ce jour heureux annoncé par tant de Prophètes, désiré par tant de Patriarches, attendu par tant de Justes. Le Verbe de Dieu, prêt à quitter le sein de son Père, médite une seconde génération dans le sein d'une vierge, et il l'opère en ce grand jour. Mystère sublime, et bien précieux pour nous! Mystère qui est le commencement de notre Religion, le principe de notre rédemption, le fondement de nos espérances! Portons, M. F., sur cet auguste Mystère, les regards respectueux de notre foi; contemplons, en l'adorant, ce qu'il nous est accordé d'en connoître; considérons notre Dieu, cachant sa Divinité, sous la forme d'un homme; une créature, élevée à la dignité de Mère de Dieu; considérons le Verbe fait homme, sans cesser d'être Dieu; Marie, devenue Mère, sans cesser d'être Vierge; et profitons des leçons que cette Vierge sainte nous donne dans ce Mystère.

Représentons-nous, M. F., la sainte Trinité, méditant le grand ouvrage de la régénération du genre humain, en disant, comme au temps de la création : *Refaisons l'homme à notre image*, que le péché a effacée en lui. Considérons les trois Personnes divines coopérant à cette réformation ; et, on peut le dire, à cette seconde création. Le Père envoie son Fils se revêtir d'une nature humaine ; le Fils unit son consentement à la volonté de son Père, et le Saint-Esprit s'offre à opérer ce mystère d'amour. Ainsi se prépare, dans le sein de Dieu, la rédemption de l'homme ; un Ange, d'un ordre supérieur, est député pour l'annoncer sur la terre : où portera-t-il ce grand secret, qu'il est chargé de manifester ? ira-t-il se placer au haut du Capitole, d'où l'univers reçoit des lois, pour faire retentir de là, dans toutes les nations, le bienfait que Dieu daigne leur accorder ? Non ; c'est dans la petite bourgade de Nazareth qu'il va descendre. Il va, de la part de Dieu, trouver une jeune Vierge, épouse d'un artisan, à peine connue même de son pays, à cause de sa vie retirée. C'est vers elle, que Dieu députe son ambassadeur, pour lui annoncer qu'entre toutes les femmes de l'univers, il l'a choisie pour être la Mère du Sauveur du monde.

Mais, qu'est-ce donc que Dieu voit dans Marie qui fixe sur elle son choix, et qui le

détermine à une préférence si glorieuse ? Il y voit, M. F., la plus parfaite des créatures. Seule, entre les enfans d'Adam, elle a été préservée de la tache originelle ; à peine âgée de trois ans, elle a fait le vœu, jusques-là inconnu, de virginité perpétuelle ; mais, ce qui est plus admirable encore, c'est sa correspondance fidèle à ces grâces : elle est plus grande encore, aux yeux de Dieu, par ce qu'elle lui rend, que par ce qu'elle en a reçu ; encore, ne pouvons-nous parler ici que de ce que Dieu seul a connu. L'humilité de Marie a dérobé tous ses mérites aux regards des hommes ; et le Saint-Esprit lui-même n'a pas voulu nous révéler dans ses écritures, les détails de cette vie admirable. Mais, dans le mystère de ce jour, nous voyons son humilité et sa pureté dans la plus haute perfection. 1.° Sa pureté. L'Ange, étant entré dans sa chambre, lui dit : *Je vous salue, ô pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Que fait Marie ? elle se trouble ; elle pense en elle-même ce que peut être ce salut. Quel contraste, M. F. ! l'Ange fait à Marie les éloges les plus magnifiques, et Marie en est surprise, interdite ; elle n'y répond que par son trouble. Cette apparition alarme sa pureté, les éloges qu'on lui prodigue, étonnent son humilité ; elle examine avec prudence d'où lui vient ce salut, et où il tend. Mais l'Ange du Seigneur ne la laissera pas dans cette incertitude ; il se hâte de la retirer du

trouble

trouble où l'ont jetée sa présence et ses discours : *Ne craignez point, Marie*, lui dit-il, *car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, à qui vous donnerez le nom de JÉSUS; il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de son père David, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.*

Voilà, M. F., le mystère de l'Incarnation, positivement proposé à Marie, et il est, en même temps, annoncé à tout le genre humain. Détournons un instant nos yeux de cette auguste Vierge, pour considérer ce que la foi nous apprend de ce grand Mystère, et ce qu'il nous est ordonné d'en croire.

Le Verbe s'est fait chair, nous dit l'apôtre saint Jean; ainsi la chair humaine dont il s'est revêtu, est devenue la véritable chair d'un Dieu. On peut donc, on doit même dire que, dans le sein de Marie, Dieu est devenu réellement homme, et l'homme réellement Dieu. Ce n'est pas que la Divinité ait été conçue et formée par Marie; non : mais dans ce sein virginal, il s'est formé une union si intime, entre la Divinité et l'humanité, qu'elles n'ont formé qu'un seul être qui est la personne du Fils de Dieu. Dès-lors, entre le Fils de Dieu et sa chair, il n'y a plus eu rien de divisé; et ce qui est vrai de l'un, est également vrai de l'autre. Ainsi, la chair de J. C. étant sujette aux

souffrances et à la mort, nous disons avec vérité que *Dieu a souffert, et qu'il est mort pour nous.* Et réciproquement, Dieu étant l'objet essentiel de nos adorations, nous nous exprimons avec exactitude, lorsque nous parlons de *son Corps adorable*, et que nous disons qu'il *est assis à la droite de Dieu le Père.*

De cette vérité, qui est un des articles de notre foi, résulte cette conséquence : savoir, que Marie est véritablement et proprement la Mère de Dieu. Par sa génération éternelle, J. C. étoit Fils de Dieu ; par sa génération dans le temps, il devient le Fils de Marie ; il est conçu dans son chaste sein, par une opération toute divine, ainsi qu'il avoit été engendré de toute éternité, dans le sein de son Père. Ainsi, Marie a droit de lui dire, aussi véritablement que le Père céleste : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui.* Ah ! aucune langue n'a assez de force pour expliquer ces deux générations, ni aucun esprit assez d'étendue pour les comprendre.

Marie, mère de son Dieu ! quel excès de gloire ! Saint Bernard ne craint pas de dire qu'elle-même ne pouvoit pas le comprendre pleinement. Celui par qui tout fut formé, est lui-même formé par elle ; elle donne la naissance à l'auteur de son existence ; elle contracte, dans ce grand Mystère, une alliance étroite avec les trois Personnes divines. Le Père voit en elle, sa Fille chérie, le Fils, y voit sa Mère ; le Saint-Esprit,

y voit son Epouse. Le Fils de Dieu, maître dans le Ciel avec son Père qui l'a engendré, vient dépendre, sur la terre, de celle en qui il s'est incarné; elle commande à son Dieu; et son Dieu est pour elle un Fils soumis et obéissant. Double miracle, s'écrie S. Bernard; l'un, d'une humilité sans exemple, que Dieu se soumette à une femme; l'autre, d'une élévation sans égale, qu'une femme commande à Dieu. Ne nous étonnons donc point, M. F., de voir un des premiers Anges s'incliner, s'humilier devant elle. Sur la terre, dans le Ciel, rien de créé ne lui est égal; elle n'a, au-dessus d'elle, que Dieu, et voit au-dessous d'elle, tout ce qui n'est pas Dieu. Peut-il y avoir une plus grande élévation?

Arrêtons, M. F.... Marie va nous apprendre qu'il y a encore une grandeur supérieure à celle que la grâce lui a donnée. L'élévation de ses sentimens surpasse celle de ses honneurs. A la gloire de la maternité divine, elle va en ajouter une plus brillante encore; c'est de savoir y renoncer: c'est de préférer sa chasteté à la dignité de Mère de Dieu: c'est de refuser cette éminente dignité que Dieu lui offre, si elle doit lui faire perdre quelque chose de la pureté à laquelle elle s'est consacrée.

Comment, répond-elle à l'Ange: *comment se fera ce que vous m'annoncez? car je ne connois pas d'homme.* Considérons, M. F., le sentiment qui dicte cette réponse à la sainte Vierge. Ah! si elle balance à accepter

l'honneur sublime qui lui est offert, ce n'est pas sa foi qui hésite, c'est sa virginité qui s'alarme. Elle ne demande pas comme Zacharie : comment pourrai-je le savoir ? mais seulement, comment l'offre que Dieu lui fait se conciliera avec la promesse qu'elle a faite à Dieu. Cette Vierge timide ne témoigne que des inquiétudes sur sa virginité. Mais ferme dans le vœu qu'elle en a fait, elle n'est point ébranlée par la parole de l'Ange qui lui promet un Dieu pour Fils. Elle préfère une virginité obscure et qui demeurera cachée à tous les yeux, sous le voile du mariage, à toute la gloire de la maternité divine. Par attachement à la vertu la plus parfaite, elle renonce à l'immense récompense qu'on propose à sa vertu.

O la plus pure des Vierges, Dieu saura concilier votre virginité avec la qualité de Mère. Ecoutez ce qu'il vous annonce par la bouche de son Ange : *Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu : car il n'y a rien d'impossible à Dieu.* Oui, celui dont vous serez la Mère, n'aura que Dieu pour Père ; en acquérant, aux yeux de toutes les générations, la gloire de la maternité divine, vous conserverez devant Dieu le mérite de votre virginité, et le prix de votre inaltérable pureté sera de devenir plus pure encore, en devenant Mère de Dieu.

Prodige inoui, M. F., et que Dieu a pu

faire, parce que rien ne lui est impossible. Croyons donc sans hésiter ce mystère incompréhensible. Dieu a parlé. Sa parole ne peut point nous tromper.... Croyons. Seconde réflexion.

Enfin, tout est éclairci. Les alarmes de la sainte Vierge sont calmées et ses inquiétudes dissipées. Elle connoît toute la grandeur de ses destinées, toute la profondeur du mystère auquel elle est invitée de coopérer. Elle va rendre la réponse que l'Ange est venu lui demander. Du mot qu'elle va prononcer, dépend le sort de l'univers: ou sa justification ou sa perte.

Alors, Marie dit: *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole: Fiat.* Vierge sainte, vous avez parlé, le monde sera donc sauvé. O Marie! recevez les hommages de notre reconnoissance: vous devenez en ce jour notre salut, puisque vous allez nous donner notre Sauveur! Que toutes les langues vous bénissent! que tous les siècles vous expriment leur reconnoissance!

Quel bienfait vient de nous procurer Marie, M. F.; mais dans ce peu de mots qu'elle prononce, quelle perfection! Quoi! au moment qu'elle est proclamée Mère de son Dieu, elle se déclare humblement sa servante! Elle vient d'être établie Reine des Anges et des hommes; et son premier sentiment, à la vue de cette haute élévation, est

celui de l'humilité ! Ce consentement libre que Dieu lui a demandé, elle le prononce comme un acte d'obéissance ! Elle connoissoit toutes les magnifiques prérogatives attachées à sa dignité de Mère de Dieu ; elle savoit qu'elle étoit cette Vierge prédite par tant d'oracles, désignée par tant de figures ; elle voyoit le Maître absolu de l'univers venir se soumettre à elle ; elle découvroit dans l'avenir toutes les générations célébrant son bonheur et sa gloire ; et la vue de tant d'éclat, loin de l'éblouir, ne fait qu'augmenter son humble modestie ! Plus elle se sent élevée, plus elle s'abaisse. O prodige d'humilité ! Mais par un juste retour, plus elle s'humilie elle-même, plus elle devient grande et élevée. Devenue mère de Dieu, sa vie sera toujours également simple, obscure. Elle cachera la faveur immense que Dieu lui a faite, et aimera mieux s'exposer aux soupçons de Joseph, que de se déclarer la mère du Fils de Dieu. Quelle humilité !

Que cette réponse si humble et si soumise de Marie a de force et de vertu. Elle consomme le mystère de l'Incarnation ; elle accomplit toutes les prophéties ; elle répare la désobéissance de nos premiers parens ; elle rend à la nature humaine sa dignité primitive. Marie emploie pour régénérer le monde, la même parole dont Dieu s'étoit servi pour le créer : *Fiat.* Mais ce mot produit dans sa bouche modeste un effet bien plus admirable. Il avoit créé le monde, il le sauve. Il n'avoit opéré que sur

des créatures, il agit sur Dieu même, il le tire du Ciel, et le donne à la terre. Marie pourroit donc dire comme Dieu : *Voilà que je rends toutes choses nouvelles.* Ce que sa profonde modestie lui interdit, osons, M. F., le dire pour elle en son nom. A ma voix viennent d'éclore un nouveau ciel, une nouvelle terre ; et, c'est en m'humiliant profondément, c'est en me protestant la servante du Seigneur, que j'ai opéré ces merveilles : *Ecce facio omnia nova.*

Que Marie est donc digne de notre admiration, M. F. ! mais ne nous contentons pas de l'admirer ; efforçons-nous de l'imiter dans son humilité si profonde, dans sa chasteté si parfaite. C'est le fruit que nous devons retirer de ce mystère.

Pour pratiquer une humilité véritable et sincère, ce n'est point assez de reconnoître que nous ne sommes que néant devant Dieu ; que nous n'avons rien, que nous ne sommes rien de nous-mêmes ; que toutes les grâces que nous recevons, que tous les biens, tous les talens que nous avons, sont de purs dons de Dieu, que nous devons rapporter à sa gloire, loin de nous en glorifier nous-mêmes. Tout cela n'est encore que l'humilité de l'esprit. La véritable et solide humilité, c'est celle du cœur, qui consiste dans les effets. Voici donc en quoi, dans la pratique, nous devons imiter l'humilité de la sainte Vierge.

Acceptons avec soumission les humiliations, quand il plaira au Seigneur de nous en envoyer. Regardons-nous comme indignes

de toute distinction et de toute préférence. Ne nous plaignons jamais quand on manquera d'attention et d'égards envers nous. Honorons, respectons dans les autres l'image et la personne de Dieu. Enfin, aimons et choisissons d'obéir, plutôt que de commander.

C'est ainsi que nous imiterons l'humilité de Marie. Nous devons encore imiter sa pureté. Et pour cela, M. F., évitons avec une attention extrême tout ce qui pourroit blesser cette sainte vertu. Résistons promptement à toute pensée, à tout sentiment, à tout regard, à toute parole qui lui seroit contraire. Mortifions continuellement nos sens et nos passions. Défions-nous de nous-mêmes. Fuyons soigneusement toutes les occasions, tous les dangers où cette vertu délicate pourroit être exposée. Craignons donc souverainement la séduction du monde et de ses plaisirs. Eloignons-nous à jamais de ses pompes, de ses spectacles et de ses folies. En un mot, M. F., respectons la sainteté de notre corps et de notre ame, qui sont devenus le Temple de Dieu, depuis que le Fils de Dieu a pris un corps et une ame semblables aux nôtres.

O Vierge sans tache, auguste Mère de Dieu, et en même temps la plus humble des créatures, obtenez-moi ces deux vertus qui vous furent si chères, l'humilité et la pureté. Permettez qu'en ce jour je m'unisse à l'Ange Gabriel, et que je vous dise avec lui:

Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes. Que le Ciel vous révère ; vous en êtes la gloire. Que la terre vous honore ; vous en procurez le salut. Que l'enfer vous redoute ; vous écrasez la tête du serpent. Une femme pécheresse avoit perdu l'univers ; Vierge sans tache, vous l'avez sauvé. Vous portez dans votre chaste sein notre Sauveur et notre Dieu : vous êtes donc pleine de grâce, puisque vous en possédez l'auteur et la source : *Ave, gratiâ plena.* Mais ce n'est pas pour vous seule que vous la possédez, cette surabondance de grâce : souvenez-vous, ô Marie, que vous en êtes la dispensatrice ; que c'est par vos mains que Dieu la fait couler sur nous. Daignez donc nous faire part de ses trésors selon nos besoins dont vous connoissez toute l'étendue. Daignez nous assister et pendant la vie, et à l'heure de la mort, afin que nous vous louions dans l'éternité avec votre divin Fils, à qui soit tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

3 *Mai.*

L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

Sur le mystère et l'usage de la Croix.

Complacuit.... reconciliare per sanguinem Crucis ejus, sive quæ in cœlis, sive quæ in terris sunt. Il a plu à Dieu de se réconcilier avec la terre, par le sang que J. C. a répandu sur la Croix. *Col. I.* 20.

Ces paroles de l'apôtre saint Paul, nous donnent l'explication de la cérémonie que nous ferons N.... prochain et de la fête que l'Eglise célèbrera ce jour-là. Pourquoi, M. F., bénirons-nous des Croix ? Quelle vertu peuvent avoir ces Croix ? et quelle confiance avons-nous, en les plaçant dans nos héritages ? Nous espérons que la vue de la Croix apaisera la colère de Dieu, et détournera de dessus les biens de la terre, les fléaux que méritent nos péchés, parce que J. C., par sa Croix, a réconcilié la terre avec le Ciel.

Pourquoi encore l'Eglise rend-elle de si grands honneurs à la Croix ? N'étoit-elle pas autrefois l'instrument infâme du supplice dont on punissoit les malfaiteurs ? Oui, M. F.; mais J. C. en mourant sur la Croix, pour expier nos péchés et pour nous réconcilier avec son Père, en a fait le trophée de sa victoire, et le digne objet de notre culte et de notre amour.

O Croix de mon Sauveur, que vous nous avez procuré de bienfaits ! Et n'êtes-vous pas encore la source des bénédictions que le Seigneur se plaît à répandre sur nous ! Recevez les hommages de notre respect, de notre reconnoissance et de notre amour. Et vous, divin Jésus, découvrez-nous les trésors que renferme votre Croix. C'est à ses pieds que nous venons aujourd'hui nous instruire.

La Croix, dit un Père, est le grand Livre des Chrétiens. Les plus ignorans peuvent y lire aussi-bien que les savans. C'est dans ce Livre divin que les Saints ont puisé leur science et leur vertu. C'est là qu'un Chrétien apprend quelle est l'énormité du péché, le prix de son ame, l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes. C'est là qu'il puise dans ses peines les plus solides consolations, dans ses tentations la plus grande force ; à l'heure de la mort, la plus douce confiance. Que la Croix est donc digne de notre vénération et de notre amour !

Oui, Chrétiens, venez aux pieds de la Croix. Là, vous apprendrez combien le péché est horrible au yeux de Dieu. Les feux éternels de l'enfer vous en montrent bien l'énormité ; mais la mort d'un Dieu sur la croix, vous le prouve bien davantage. En effet, sacrifier son Fils unique et bien-aimé, le livrer aux humiliations et aux douleurs, l'immoler pour détruire le péché, le

condamner au supplice de la croix, parce qu'il fut revêtu de l'apparence du péché; je vous le demande, M. F., Dieu pouvoit-il nous faire connoître d'une manière plus sensible l'horreur infinie qu'il a du péché, et, par conséquent, combien le péché est exécrable.

Mais quel sujet de confusion et de douleur pour nous qui commettons si tranquillement le péché! Quoi! le péché a fait mourir notre Dieu, le péché l'a cloué à la croix; et le péché ne nous paroît qu'un jeu! quel est notre aveuglement!

C'est encore aux pieds de la Croix que nous comprendrons quel est le prix de notre ame. O homme, s'écrie saint Augustin, voyez ce que vous valez, puisqu'un Dieu, qui connoît si bien le prix de toute chose, n'a pas cru en trop faire que de donner son sang et de le répandre tout entier sur la croix, pour la racheter. Hélas! M. F., notre ame a coûté si cher à J. C.: il ne falloit rien moins que sa mort sur la croix pour la sauver; et pour un rien, pour un plaisir d'un moment, nous la sacrifions! Quelle est donc notre folie; ou plutôt n'est-ce pas une fureur incompréhensible, une ingratitude monstrueuse de notre part?

Dieu pouvoit-il nous prouver davantage son amour, que par la croix! Non, dit J. C., *on ne peut porter l'amour plus loin que de mourir pour ceux que l'on aime.* Et voilà ce que J. C. a fait pour nous. Il est mort pour nous, indignes pécheurs, et il a choisi la mort

la plus douloureuse et la plus ignominieuse, pour nous prouver davantage son amour. Et nous ne l'aimons pas, M. F., et nous l'offensons si souvent, si volontiers ! O croix de Jésus, amollissez nos cœurs. Ah ! si nous vous regardions des yeux de la Foi, quel amour n'aurions-nous pas pour notre Sauveur qui est mort entre vos bras pour l'amour de nous ? L'Apôtre saint Paul, quand il y réfléchissoit, sentoit son cœur comme sous le pressoir. *La Charité de J. C. nous presse*, s'écrioit-il, dans son transport : *car si un Dieu est mort pour nous, ne devons-nous pas ne plus vivre que pour lui ?*

Oui, M. F., ne vivons plus que pour notre Dieu. Et c'est encore la Croix qui nous instruira de ce devoir.

Regardez-moi, nous dit J. C., du haut de sa Croix, et faites comme vous me voyez faire. Soyez humbles, parce que j'ai porté l'humilité jusqu'à choisir la plus ignominieuse de toutes les morts. Soyez patiens, parce que, au milieu des excessives douleurs où vous me voyez, je n'ai pas ouvert la bouche pour me plaindre. Pardonnez à vos ennemis, parce que j'ai pardonné à mes bourreaux : oubliez les injures, les offenses qu'on vous a faites, parce que j'oublie vos crimes. Ecoutez les cris des pauvres, parce que je suis sensible à vos besoins. Evitez l'intempérance et la sensualité, parce que j'ai bu le fiel et le vinaigre. Aimez-moi, parce que je vous ai aimés, jusqu'à répandre tout mon sang pour vous. Enfin, suivez-moi, parce que je

vous ai donné l'exemple ; je n'exige rien de vous que je n'aie fait moi-même. Quelle prédication, mes Frères ! En est-il, en peut-il être de plus persuasive, de plus touchante ? La Croix est donc la chaire d'où Jésus-Christ nous prêche toutes les vertus par ses exemples.

Elle est encore le siége de la grâce et le trône de la miséricorde. C'est là que notre divin Médiateur s'emploie à nous réconcilier avec son Père, à solliciter pour nous les grâces qui nous sont nécessaires. *Approchons donc avec confiance de ce trône de la miséricorde*, dit saint Paul ; venons-y chercher toutes les grâces dont nous avons besoin, car elles y sont toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mort y paroît les bras étendus et le cœur ouvert. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous ; et en nous ouvrant son cœur, nous y recevoir comme dans un asile assuré, dit saint Bernard.

Sommes-nous dans le déplorable état du péché ? Allons aux pieds de la Croix ; nous y recevrons des grâces de pénitence et de conversion qui nous découvriront la laideur du péché, qui amolliront la dureté de notre cœur, pour nous le faire détester et pleurer.

Sommes-nous dans l'heureux état de la grâce ? allons à la Croix ; nous y recevrons des grâces de persévérance et de sanctification, qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs, et nous élèveront aux vertus les plus éminentes.

Sommes-nous dans l'affliction ? Les peines soit intérieures, soit extérieures, nous jettent-elles dans la tristesse et l'accablement ? allons à la Croix : nous y recevrons des grâces de soutien et de consolation qui adouciront nos maux, et qui rétabliront notre ame dans la paix et dans la tranquillité.

Sommes-nous tentés ? Le monde, les passions, les sens cherchent-ils à nous séduire ? allons à la Croix : nous y trouverons des grâces de force et de lumière, qui nous feront connoître la vanité du monde, de ses biens et de ses plaisirs, et qui nous rendront victorieux de tous les efforts du démon et des séductions de la chair.

Que dirai-je encore ? Et qui pourroit compter tous les avantages qu'on trouve aux pieds de la Croix ? Oh ! qu'heureux est le Chrétien qui fait de la Croix, ou plutôt de Jésus attaché à la croix, son maître, son guide, son confident, son médecin, son tout. Car J. C. lui sera tout à la vie et à la mort.

Pesez bien cette dernière parole, M. F. J. C. sera tout au Chrétien à la mort. Quand il sera venu, ce jour qui doit finir votre vie ; quand on vous aura fait entendre cet arrêt dont tout homme, quelque saint qu'il soit, est effrayé : *vous mourrez ;* ou bien, sans que l'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entière vous le fera sentir malgré vous ; quand, aux approches de ce dernier moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets se présenteront à votre esprit pour vous affliger,

pour vous inquiéter, pour vous consterner; ah ! mon cher Frère, où sera votre ressource alors ? où trouverez-vous de la force ? dans la Croix. Où porterez-vous vos regards ? où adresserez-vous vos soupirs ? vers la Croix. Qu'exposera-t-on à votre vue ? que vous mettra-t-on entre les mains ? que vous appliquera-t-on sur les lèvres ? la Croix. Quel nom vous fera-t-on prononcer ? le nom de Jésus et de Jésus crucifié. Ce sera le seul, le grand motif de votre confiance, si vous en faites maintenant l'objet de votre amour et le sujet le plus ordinaire de vos réflexions.

Pensez donc souvent à la Croix de J. C. Allez à chaque instant vous réfugier à ses pieds : mettez-y votre confiance. Voilà ce que l'Eglise s'est proposé, en instituant la fête de la sainte Croix. Elle remercie Dieu de nous avoir fait connoître le mystère de la Croix ; de nous avoir donné la Croix, pour y trouver le remède à nos maux, la consolation dans nos peines, un asile à l'heure de la mort.... Achevons de nous instruire, et renouvelez votre attention.

QUAND on considère toutes les grâces, tous les avantages que renferme la Croix, on ne doit plus être surpris des hommages extraordinaires que lui rend l'Eglise, et pourquoi elle en fait usage partout. Elle l'emploie, en effet, dans toutes ses cérémonies, dans l'administration des Sacre-

mens ; elle la place dans nos Temples, sur nos Autels, dans les places publiques, sur les chemins, dans nos champs, dans nos maisons ; et elle veut qu'à chaque instant nous en fassions sur nous le signe sacré. Entrons dans le détail de toutes ces pratiques, et comprenons-en les raisons.

On fait des signes de Croix dans toutes les cérémonies de l'Eglise, et dans l'administration des Sacremens, parce que, c'est de la Croix que tous les Sacremens et les prières de l'Eglise tirent leur efficacité et leur vertu. On le répète sur-tout dans l'auguste sacrifice de la Messe, parce que la sainte Messe est une continuation et une vive représentation du sacrifice de la Croix.

On place la Croix dans les Eglises, et sur les Autels, pour marquer le triomphe que J. C. a remporté par sa Croix, sur le monde et sur l'enfer. C'est par la Croix que ce divin Sauveur a vaincu le monde et le péché. Quoi de plus juste que d'ériger ce glorieux monument dans le lieu où ce Dieu vainqueur attend nos respects et nos hommages ?

On met des Croix sur les chemins, près des villes et des villages, pour marquer la profession publique de la Religion de J. C., et pour engager les passans à se rappeler sa passion et sa mort. Ne passez donc jamais auprès d'une Croix, mes Frères, sans lui témoigner votre respect, et sans remercier J. C. qui par elle vous a rachetés et sauvés.

Nous gardons des Croix dans nos maisons, pourquoi ? pour nous rappeler que nous

sommes Chrétiens, et pour nous faire souvenir de Jésus crucifié. Ah ! M. F., que ce souvenir est salutaire ! Il ne faut souvent qu'un coup-d'œil sur le Crucifix pour arrêter la tentation la plus violente, pour adoucir la peine la plus vive, et pour animer la vertu la plus difficile. Ne manquez pas ce devoir, mon Frère ; ayez un Crucifix dans votre maison, et placez-le dans le lieu le plus apparent. Ce doit être le plus bel ornement de votre chambre. Ainsi l'ont pratiqué les vrais fidèles de tous les temps. D'où vient donc qu'aujourd'hui dans les maisons les mieux meublées, on n'y voit point de Crucifix ? hélas ! c'est qu'on a perdu la Foi. *Je le dis en pleurant* avec l'Apôtre : *ce ne sont pas des chrétiens ; mais les ennemis de la croix de Jésus-Christ.*

On place des Croix dans les héritages. Pourquoi ? afin que Dieu, à la vue de la Croix de son divin Fils, préserve nos champs du tonnerre, de la grêle, et des autres fléaux de sa colère. Et ne doutez pas, mes Frères, que si vous placez ces croix dans vos héritages, avec une vive foi, et avec une véritable piété, Dieu ne les garantisse des fléaux de sa colère, et n'y répande ses bénédictions. Car l'Eglise n'établit rien en vain, et la Croix de J. C. est toute-puissante. Mais je dis : pourvu que vous les y mettiez avec foi et piété. C'est le peu de ferveur des chrétiens, et leur vie criminelle, qui empêchent le plus souvent l'effet des choses les plus saintes et les plus propres à

nous rendre Dieu propice. Eh ! comment la Croix de J. C. préserveroit-elle vos champs des fléaux de la justice de Dieu, si vous provoquez chaque jour cette divine justice par vos désordres ? Faites régner la Croix de J. C. dans vos cœurs et dans vos familles, et cette divine Croix attirera sur vous et sur vos héritages les bénédictions du Seigneur.

Enfin, l'Eglise veut que nous fassions souvent sur nous le signe de la Croix. Pourquoi ? pour attirer sur nous les grâces du Ciel, et pour éloigner de nous tout ce qui peut nous être nuisible. « Le signe de » la Croix, dit S. Augustin, fait fuir le » démon, dissipe ses projets perfides, nous » rend Dieu propice, et l'engage à nous » faire miséricorde. » Mais, pour qu'il produise ces merveilleux effets, il faut le faire avec foi, avec dévotion, avec attention.

Sont-ce là, M. F., vos dispositions lorsque vous faites le signe de la Croix ? Hélas ! ne le faites-vous pas, au contraire, sans aucun sentiment de piété, uniquement par routine, sans penser seulement à ce que vous faites ? N'en voit-on pas même plusieurs qui n'osent pas faire ce signe sacré dans certaines occasions ? Quelle honte ! quelle ingratitude ! Quoi ! le Fils de Dieu n'a pas rougi de se soumettre pour nous à la mort de la Croix ; il savoit que sur cette Croix il seroit un objet de mépris et de raillerie ; néanmoins il a voulu s'y exposer pour procurer notre salut : et des hommes qui

se disent ses disciples, rougissent d'en former sur eux le signe ! M. C. F., ne soyez pas de ces ingrats ; au contraire, à l'exemple de saint Paul, mettez toute votre gloire dans la Croix de J. C. ; et, comme les premiers chrétiens, faites-en sur vous le signe salutaire, au commencement de vos principales actions ; en vous levant et en vous couchant, avant et après vos repas, au commencement et à la fin de votre travail ; dans les tentations, dans toutes les épreuves qui vous arriveront. Ayez même sur vous un Crucifix. Prenez-le de temps en temps entre vos mains ; et l'embrassant avec amour, dites : Ah ! mon Dieu, mon Sauveur, c'est moi qui vous ai attaché à la Croix : pardonnez-moi mes péchés, qui sont la cause de votre mort ; je les déteste de tout mon cœur.

Quand il vous arrive quelque peine, recourez à votre Crucifix. O bon Jésus ! comment oserai-je me plaindre, lorsque je vous vois dans les humiliations et dans les souffrances ? O bonne Croix, qui me venez de la part de mon Dieu, je vous embrasse, je vous reçois avec soumission.

Mais c'est sur-tout lorsque vous éprouverez quelque tentation impure, qu'il faudra regarder le Crucifix, en disant : Oserois-je bien flatter mon misérable corps, lorsque je vous vois, ô mon Sauveur, attaché à la Croix, et tout couvert de plaies ? ne serois-je pas bien misérable et bien ingrat, de perdre votre grâce pour un plaisir honteux, et de vous crucifier de nouveau ?

Ah ! M. F., que vous seriez forts, si vous recouriez ainsi à la Croix, dans la tentation ; que vous trouveriez de consolations dans vos peines, et de ferveur dans vos sécheresses ! Mon Dieu ! rendez-moi fidèle à ces saintes pratiques Oui, je ne veux plus avoir que Jésus crucifié ; je mettrai désormais tout mon zèle à placer sa Croix dans mon esprit et dans mon cœur, dans mes yeux, dans mes oreilles, dans ma bouche, dans tous mes sens, afin que rien n'y entre, et que rien n'en sorte qui ne soit digne de J. C. ; et je sais, que si je suis crucifié ici-bas avec J. C., je serai glorifié avec lui dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Nativité de saint Jean-Baptiste.

Nous célèbrerons.... la Fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste. L'Eglise célèbre cette naissance, parce que ce Saint a été le précurseur de J. C. ; et qu'ayant été sanctifié par lui dans le sein de sa mère, en naissant il a annoncé sa venue. L'Ange a prédit qu'il seroit grand devant Dieu ; et J. C. l'a appelé le plus grand des enfans des hommes. Imitons ses vertus, et sur-tout son esprit de retraite et de mépris du

monde, l'austérité de sa pénitence, son zèle et sa générosité, son humilité, et son amour ardent pour Notre-Seigneur. Apprenons de lui à joindre la mortification avec l'innocence. Cette Fête n'est plus d'obligation : mais on vous invite à assister aux saints Offices, et particulièrement à la sainte Messe.

---

25 *Juin.*

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Sur les vertus du Saint, et contre la Danse.

Non surrexit inter natos mulierum major Joanne-Baptista. Entre les enfans des hommes, il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptiste. *Matth.* 11.

C'EST, M. F., l'éloge que J. C. lui-même fait du Saint dont nous célébrons la Fête. Saint Jean-Baptiste fut en effet tout à la fois Martyr, Vierge, Docteur, Prophète et plus que Prophète. Tout en lui est merveilleux, sa naissance, son ministère, sa grandeur. Mais ce qui doit exciter davantage notre admiration, ce sont ses vertus. Voilà ce qui le met véritablement au-dessus de tous les enfans des hommes. Voilà ce que nous pouvons et devons imiter; et c'est là l'hommage qu'il attend de nous. Entrons dans quelques détails de sa vie et de ses vertus,

pour nous édifier, et pour nous encourager à marcher sur ses traces.

Lorsque le Fils de Dieu voulut, pour nous sauver, prendre un corps semblable au nôtre, il envoya devant lui saint Jean, comme l'étoile qui paroît avant le lever du soleil. Ce fut un Ange qui annonça la naissance du saint précurseur, à Zacharie son père. Comme Zacharie étoit avancé en âge ainsi qu'Elisabeth son épouse, il eut peine à croire à la parole de l'Ange. En punition de sa défiance, l'Ange lui déclara qu'il seroit muet jusqu'à la naissance de l'enfant qu'il étoit venu lui annoncer.

Elisabeth devint enceinte. Elle étoit au sixième mois de sa grossesse, lorsque la sainte Vierge qui venoit de concevoir le Fils de Dieu, par l'opération du Saint-Esprit, vint la visiter. Cette visite procura à Jean-Baptiste les grâces les plus extraordinaires. Quoique renfermé dans le sein de sa mère, il reconnut le Sauveur, il tressaillit de joie à son approche, fut rempli du Saint-Esprit et purifié du péché originel.

Elisabeth étant arrivée à son terme, mit au monde cet enfant qui lui avoit été promis. On lui donna, comme l'Ange l'avoit ordonné, le nom de Jean, qui signifie *grâce, miséricorde.* Il devoit être, en effet, le précurseur des grâces de Dieu et de sa miséricorde envers les hommes. Aussitôt qu'on lui eut donné ce grand nom, la langue de

Zacharie, qui avoit été liée par son incrédulité, fut déliée par sa foi et par son obéissance. Il publia que le Seigneur alloit accomplir ce qu'il avoit promis à Abraham; que le Messie étoit près de naître; que Jean en seroit le précurseur et le prophète. Oh! que devoit donc être cet enfant, à la naissance duquel il s'opéra tant de prodiges?

Cependant, quoique prévenu de tant de grâces, Jean ne crut pouvoir se sanctifier que dans la retraite. Dès l'âge le plus tendre, il se retira dans le désert; et il y passa environ trente ans, dans les exercices de la pénitence la plus austère. Son vêtement étoit un cilice fait de poils de chameau, qu'il tenoit serré autour de ses reins. Pour nourriture, il ne mangeoit que des sauterelles et du miel sauvage, qui étoient, dans ce temps-là, la nourriture des pauvres. Il vivoit inconnu au monde, dans l'exercice continuel de la prière et de la méditation des choses saintes.

Quel exemple pour nous, M. F.! Jean-Baptiste se retire d'une maison sainte, dont il devoit être la consolation. Il faut que le monde soit bien opposé à la sainteté, puisque Dieu en retire de si bonne heure Jean-Baptiste, pour le garantir de sa malignité. Apprenons, par cet exemple, de quelle importance il est d'en défendre, par toutes les précautions possibles, ceux dont nous sommes chargés, et principalement les enfans, sur qui les scandales du monde font des impressions si dangereuses et si funestes. Pour

être

être à Dieu et conserver sa grâce, ou pour la recouvrer, quand on a eu le malheur de la perdre, il faut aimer la retraite, chacun en sa manière; rompre pour Dieu tout commerce inutile avec le monde; nous séparer, le plus que nous pouvons, des compagnies et des conversations du siècle, pour nous occuper de la grande affaire de notre salut, par la prière, par la méditation de la parole de Dieu, et par de sérieuses réflexions sur nous-mêmes. Enfin, il faut, comme saint Jean, ne paroître au milieu du monde, que par l'ordre de Dieu.

Le Seigneur retira enfin cette lumière des ténèbres qui la cachoient. Il lui ordonna d'aller préparer la voie au Sauveur. Jean vint donc sur les bords du Jourdain; il prêchoit le baptême de la pénitence, et annonçoit la venue du MESSIE. Tout le pays venoit à lui. Les peuples, touchés de ses prédications, confessoient leurs péchés, et recevoient son baptême. Jean prêchoit, avec force, sans ménager les pécheurs, et donnoit à tous des règles de conduite. Mais il prêchoit la pénitence encore plus par son exemple, que par ses paroles.

M. C. F., chacun doit, à l'exemple de ce Saint, pratiquer la pénitence, et instruire ses enfans et ses domestiques, sans les flatter; joindre l'exemple à l'instruction; faire ce qu'il dit. Selon S. Augustin, toutes les familles chrétiennes sont autant d'Eglises; leurs chefs en sont les Evêques: ils doivent donc en faire les fonctions, dont une des

principales est d'instruire. Pères et mères, voilà ce que vous apprend S. Jean. N'oubliez jamais ce que vous dit à ce sujet l'Apôtre: *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé la foi; il est pire qu'un infidèle.*

Mais une leçon, que ce grand Saint nous fait à tous, dans quelque état que nous soyons, c'est l'humilité. Sa manière de vivre, et tout ce que l'on voyoit en lui, firent croire à plusieurs qu'il pouvoit être le Messie. Mais il déclara qu'il ne l'étoit point, qu'il n'étoit pas même digne de délier ses souliers; qu'il n'étoit qu'une simple voix qui crie dans le désert. Plus il s'humilioit, plus Jésus-Christ voulut l'élever. Pendant qu'il baptisoit et instruisoit les pécheurs, Jésus vint auprès de lui, pour se faire baptiser par lui. Jean reçut, en ce moment, une lumière d'en haut qui lui fit connoître que c'étoit le Fils de Dieu. Pénétré, saisi de vénération et de respect, il s'excusa de baptiser celui qu'il savoit être son Sauveur et son Dieu, et qui venoit effacer les péchés du monde. Mais il fut obligé de céder à celui qui venoit accomplir toute justice, c'est-à-dire, toute humilité. Il le baptisa dans le Jourdain; et quand Jésus fut sorti de l'eau, les Cieux s'ouvrirent, et le Saint-Esprit descendit sur lui. Une autre fois, Jean voyant venir Jésus à lui, le montra au peuple, en disant: *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde.* O heureux Saint, d'avoir vu celui que tant de Patriarche avoient dé-

siré de voir, et n'avoient pas vu ! Vous êtes le plus grand des Prophètes, puisque vous avez montré au monde le divin Sauveur, que les Prophètes n'avoient fait qu'annoncer ! O le plus grand, et, en même temps, le plus humble des Saints; qu'à votre exemple, nous soyons humbles, pénétrés de notre néant, convaincus de notre foiblesse, défians de nous-mêmes, et remplis de charité pour notre prochain. C'est votre humilité qui vous a élevé à ce haut point de grandeur; que nous nous humiliions, comme vous, pour être élevés un jour avec vous. A l'humilité la plus profonde, S. Jean a joint le zèle le plus ardent, et un si grand amour de la chasteté, qu'il en est devenu le martyr.... Renouvelez votre attention.

Hérode donnoit du scandale, par son libertinage avec Hérodias. Jean va à la cour, rappelle au roi la loi de Dieu, et lui dit avec fermeté : il ne vous est pas permis de vivre de la sorte : *non licet*. Hérode ne put souffrir la liberté du saint Précurseur; il le fait charger de chaînes, et conduire en prison. Il n'osoit cependant le faire mourir, soit par le respect qu'il avoit pour sa vertu, soit par la crainte de soulever le peuple. Il n'en étoit pas de même d'Hérodias; elle vouloit la mort du saint Prédicateur; elle saisit la première occasion qui se présenta, pour exercer sa vengeance.

Sa fille Salomé ayant dansé devant Hé-

rode d'une manière qui lui plut, ce Prince impudique, dans l'enthousiasme de sa joie, lui promit tout ce qu'elle demanderoit. Hérodias persuada à sa fille de demander la tête de Jean-Baptiste. Le foible Hérode consentit à une demande aussi injuste et aussi barbare. Il envoya dans la prison un de ses gardes, qui coupa la tête du saint Précurseur. On la porta ensuite dans un plat à Salomé, et Salomé la porta à sa mère.

La tête du plus grand des hommes, devient le prix d'une danse! N'en est-ce pas assez pour donner aux Chrétiens de l'horreur pour ce plaisir si dangereux, et presque toujours criminel? Faudra-t-il leur dire, avec saint Charles, « que la danse est défendue » par l'Ecriture sainte, par les Conciles et » par les saints Pères? que c'est une invention du démon, pour perdre les ames, » et pour corrompre les mœurs des fidèles? » Avec les Docteurs de l'Eglise, que c'est » aux mères impudiques et adultères à » souffrir que leurs filles aillent dans les » danses, et non à celles qui sont chastes » et fidèles à leurs époux; que les mères » doivent apprendre à leurs filles la piété, » et non pas à danser; que les hommes feroient moins de mal de labourer la terre, » et les femmes de filer, les jours de Dimanches et de Fêtes, que de danser; » que le démon se trouve partout où l'on » danse; que les danses sont la joie des » démons et la tristesse des Anges; que si » l'on n'y tue pas le saint Précurseur, l'on

» y tue les membres de Jésus-Christ, et » d'une manière encore plus cruelle; que » si l'on n'y présente pas une tête dans un » plat, pour prix d'une danse, on y égorge » la plupart de ceux qui s'y trouvent, en » les engageant dans des passions crimi- » nelles, et en séparant leur ame de Jésus- » Christ, qui est leur vie. »

O quel sujet de confusion et de condamnation pour le monde! S. Jean-Baptiste est le martyr de la chasteté, parce qu'il l'a aimée plus que sa vie; et l'on ne compte pour rien, M. F., de tuer l'ame de son prochain par des discours, par des exemples, par des actions impudiques! Combien de pères et de mères, qui ne rougissent pas de prostituer eux-mêmes la pudeur de leurs enfans, en les laissant aller dans les danses, dans les *vogues* ou *apports*, où ils perdent ordinairement la grâce de Dieu et l'innocence! Combien de personnes du sexe auront à répondre au redoutable jugement de Dieu, de la perte d'une infinité d'ames, à qui elles auront donné la mort, par leur facilité à se trouver dans ces parties si dangereuses; par leur parure trop recherchée, et dans l'intention d'attirer sur elles les regards! Ah! malheur! malheur aux parens qui n'auront pas usé de toute l'autorité que Dieu leur a donnée sur leurs enfans, pour empêcher ces désordres! Malheur aux Pasteurs qui n'auront pas élevé la voix pour les condamner, et pour en éloigner ceux du salut desquels ils doivent répondre ame pour ame!

Telles sont, M. F., les leçons que nous donne saint Jean-Baptiste. Telles sont les vertus qu'il a pratiquées, et qui feront un jour notre condamnation, si nous ne nous efforçons pas de les pratiquer à son exemple.

Grand Saint, qui avez été l'Ange et le Prophète du Père éternel, la voix du Verbe incarné, le précurseur, le Baptiste et l'ami de Jésus-Christ, et qui étant encore renfermé dans les entrailles de votre mère, êtes devenu le temple du Saint-Esprit; lampe ardente et luisante par la charité, prédicateur intrépide de la vérité, martyr de la loi de Dieu, victime de la chasteté, le plus grand et le plus humble des Saints, obtenez-nous la grâce d'imiter vos vertus. Qu'il nous suffise, pour avoir la danse en horreur, de savoir que vôtre tête en a été le prix; que votre amour pour la chasteté, nous fasse éviter, avec une attention scrupuleuse, tout ce qui peut donner la plus légère atteinte à cette précieuse vertu, afin que par une exacte pureté de cœur et de corps, nous ayons le bonheur de voir avec vous, le Dieu de toute pureté, qui fera notre joie et notre vie, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Fête de saint Pierre et de saint Paul.

Nous célèbrerons..... la fête des deux glorieux princes des Apôtres, saint Pierre et saint Paul, qui, en ce jour, souffrirent le martyre, et consacrèrent, par leur sang, l'Eglise Romaine. Jésus-Christ a établi saint Pierre, le chef de toute l'Eglise; et saint Paul, l'apôtre des Gentils.

A l'occasion de cette fête, affermissez-vous, M. F., dans la foi que ces grands Apôtres ont prêchée et scellée de leur sang; dans la docilité, le respect et la soumission à la sainte Eglise Catholique; dans l'obéissance due au Pape, comme au successeur de saint Pierre, et au chef de toute l'Eglise. La divine Providence ayant choisi Rome, capitale de l'univers, pour y établir la chaire de saint Pierre, à qui J. C. avoit donné la primauté, nous devons regarder l'Eglise Romaine, comme établie de Dieu pour être la mère des autres Eglises, et la principale gardienne de la vérité, avec qui toutes les autres Eglises doivent garder l'unité.

Saint Pierre est pour nous le modèle d'une sincère pénitence; car il pleura toute sa vie le malheur qu'il avoit eu de renier son divin

Maître. Nous devons aussi imiter sa foi, son humilité, son amour tendre et généreux pour Jésus-Christ.

Imitons pareillement, dans saint Paul, son zèle intrépide, sa pauvreté, son détachement, sa charité vive et désintéressée, qui le portoit à se faire tout à tous, à ne point chercher ses intérêts, mais ceux de Dieu et de son prochain.

Aimons J. C., comme ces grands Saints, jusqu'à mourir pour lui; et, à leur exemple, ne nous lassons jamais de travailler pour sa gloire.

---

29 *Juin.*

SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

Sur les vertus de ces Saints, et le respect dû à N. S. Père le Pape.

Illi viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt. Ces hommes sont des hommes de miséricorde, et les œuvres de leur piété subsisteront à jamais. *Eccles.* 44.

AVOUEZ, mes Frères, que notre religion est pleine de consolation et de ressources. Si elle ne proposoit à notre imitation, que les exemples d'un Homme-Dieu, nous pourrions prétexter notre foiblesse, et nous décourager à la vue de nos péchés. Mais lorsqu'elle met sous nos yeux des hommes

aussi foibles que nous, aussi misérables que nous, qui d'abord ont été des pécheurs, mais qui ensuite, fidèles à la grâce, sont devenus des modèles de vertus, nous sentons notre ame reprendre des forces, et s'animer par des exemples qui sont à notre portée.

Tels sont les Saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Pierre et Paul, de pécheurs qu'ils étoient, sont devenus de grands Saints, des prodiges de la grâce, des hommes de miséricorde; et les œuvres de leur piété ont été si merveilleuses, qu'on s'en souviendra dans tous les siècles : *Quorum pietates non defuerunt.*

O mon Dieu ! que vous êtes admirable dans toutes vos œuvres, sur-tout dans vos Saints ! Qu'ils vous glorifient à jamais de vos miséricordes ! Accordez-nous la grâce de les imiter.

C'est là, M. F., le fruit que nous devons retirer de leur fête : c'est l'hommage le plus agréable que nous puissions leur offrir. Entrons dans quelque détail de leur vie ; ne nous contentons pas de les admirer, mais formons la résolution de marcher sur leurs traces.

S. Pierre est sur-tout remarquable par la vivacité de sa foi, et par l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ. Aussitôt qu'il entendit la voix de ce divin Sauveur qui l'appeloit, il quitta ses parens, son épouse,

sa barque, ses filets, tout ce qu'il possédoit. Dès ce moment, il s'attacha irrévocablement à Jésus-Christ, et il fut celui des Apôtres qui se montra toujours le plus zélé pour ses intérêts. Un jour que Jésus-Christ voyoit la plupart de ses Disciples l'abandonner, il demanda à ses Apôtres, s'ils vouloient le quitter aussi? Ah! Seigneur, reprit aussitôt Pierre: *A qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie.* Dans le monde, on parloit diversement de J. C. Les uns disoient qu'il étoit Elie; les autres, qu'il pourroit bien être Jean-Baptiste, ou quelqu'un des Prophètes qui seroit ressuscité. Pour vous, demanda J. C. à ses Apôtres, qui pensez-vous que je suis? Pierre, prenant sur-le-champ la parole, dit: *Seigneur, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Profession de foi admirable, qui lui attira de la part de Jésus-Christ le plus grand éloge, et qui lui mérita la plus sublime dignité. *Vous êtes bienheureux, Fils de Jonas*, répliqua J. C.; *parce que ce n'est ni la chair, ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les Cieux. Et moi, je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point.* Je vous en établirai le chef à ma place; et votre puissance n'aura point d'autres bornes que la mienne. *Je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux, et tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou délié dans le Ciel.*

Ce fut après sa résurrection, que Notre-Seigneur accomplit cette promesse. S'étant approché de Pierre, qui étoit sur le bord de la mer de Tibériade, avec d'autres Apôtres, il lui demanda, par trois fois, s'il l'aimoit plus que les autres. Pierre lui répondit : *Seigneur, vous savez que je vous aime.* Eh bien ! reprit J. C., *paissez mes agneaux et mes brebis ;* je vous établis le Pasteur non-seulement des simples fidèles, mais encore de tous les Pasteurs. *Pasce agnos meos ; pasce oves meas.*

C'est ainsi que S. Pierre a été établi par Jésus-Christ le chef de son Eglise, le Pasteur des Pasteurs, et qu'il a reçu la primauté, non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction sur toute l'Eglise ; en sorte qu'il a l'autorité sur tous les Pasteurs pour les instruire, pour les gouverner, pour veiller sur eux ; et qu'il a reçu la plénitude de puissance pour régir l'Eglise, comme J. C. l'auroit gouvernée lui-même, s'il fût toujours resté sur la terre d'une manière visible.

Quelle dignité ! quelle puissance ! et cette puissance, cette dignité, ont passé aux successeurs de S. Pierre. Ce saint Apôtre, quelques années après la mort de J. C., alla à Rome, qui étoit la capitale de l'univers, et y fixa son Siége. Par-là, l'Evêque de Rome, c'est-à-dire, N. S. P. le Pape, a hérité de toute la puissance et de toutes les dignités du Prince des Apôtres. Car, les Evêques d'un siége, succèdent non-seulement au

caractère, mais aussi à l'autorité, à la prééminence, et à la juridiction de leurs prédécesseurs; comme nous voyons les Princes de la terre, hériter de la puissance et de l'autorité de ceux à qui ils succèdent. C'est sur ce fondement que toute l'Eglise a regardé, dans tous les siècles, le siége de l'Evêque de Rome, comme le premier siége; et que les Papes sont regardés, comme ayant, de droit divin, en qualité de successeurs de S. Pierre, la primauté d'honneur et de juridiction. C'est un article de foi, nous devons le croire.

Oui, Seigneur, nous reconnoissons dans N. S. P. le Pape, votre Vicaire sur la terre, le chef de toute l'Eglise, le Pasteur des Pasteurs, le Père commun de tous les fidèles, l'héritier de toutes les dignités et de toute la puissance de saint Pierre. Nous vous respectons vous-même en sa personne, parce qu'il tient votre place sur la terre. Nous aurons donc toujours pour lui le respect et la soumission que des enfans doivent à leur père, que des brebis doivent à leur Pasteur. Mon Dieu, conduisez-le, accompagnez-le dans toutes ses voies, animez-le dans toutes ses actions, afin qu'il exerce dignement un si important ministère. Dissipez les efforts de ses ennemis, et couvrez de confusion les impies qui osent le calomnier et lui insulter.

Hélas! M. F., dans tous les temps, les ennemis de l'Eglise se sont déchaînés contre son auguste chef; il n'y a sorte de blasphèmes qu'ils n'aient vomis contre lui. Fai-

sons-en réparation par notre profond respect pour sa personne et pour sa suprême dignité, et par notre prompte obéissance à toutes ses décisions et à toutes ses ordonnances.

Jésus-Christ avant sa mort pria son Père pour que la foi de Pierre ne périt point. Cette prière a été efficace ; l'effet en a duré jusqu'à nous, et durera jusqu'à la fin du monde. Jamais la foi de Pierre n'a manqué ; son siége n'a pas cessé d'exister ; il subsistera jusqu'à la fin du monde, et sera toujours l'oracle de la vérité, et le centre de l'unité. Celui qui y sera assis, aura toujours, en vertu de cette parole de Jésus-Christ à saint Pierre : *vous affermirez vos frères*, la prééminence sur tous les autres siéges, et la juridiction sur l'Eglise universelle. Ce sera à lui à veiller sur tout le troupeau, pour y maintenir l'unité de la foi, la pureté de la morale, l'uniformité de la discipline. Attachons-nous donc irrévocablement à cette pierre inébranlable, et ne nous séparons jamais du Saint-Siége.

Telle est, M. F., la récompense que Nôtre-Seigneur a donnée à la foi et à l'amour de saint Pierre. Il faut que ces deux vertus soient bien précieuses à ses yeux, puisqu'il a cru devoir les récompenser par la plus grande de toutes les faveurs. Pratiquons-les donc, à l'exemple de ce grand Saint : oui, ayons une foi vive, agissante, qui nous attache irrévocablement à Jésus-Christ. Excitons-nous à un amour ardent, qui nous le fasse aimer par-dessus tout.... Reprenons-nous un instant.

Vous vous étonnez peut-être qu'en parlant de saint Pierre, je n'aie rien dit encore de son péché. Craindrai-je donc, en en parlant, d'obscurcir l'éclat de ses vertus? Non, chrétiens, non, son péché, par la réparation et par la pénitence qu'il en a faite, tourne, au contraire, à sa gloire. Il tourne aussi à notre avantage, puisque saint Pierre nous apprend, par son exemple, comment nous devons nous relever de nos chutes, et faire pénitence de nos péchés.

La veille de sa mort, J. C., faisant la dernière Cène avec ses Apôtres, leur prédit qu'ils l'abandonneroient tous. Pierre, n'écoutant que l'ardeur de son zèle pour son divin Maître, ne put croire qu'il seroit assez lâche pour lui faire une si noire infidélité, et assura qu'il mourroit avec lui, s'il le falloit, plutôt que de lui être infidèle; et que quand tous l'abandonneroient, pour lui, il ne l'abandonneroit jamais. Il en avoit effectivement la volonté, mais comme elle étoit mêlée de présomption, il manqua à sa parole; il alla jusqu'à renier J. C., et protesta, par trois fois, qu'il ne le connoissoit point.

Quelle chute, M. F.! voilà, voilà ce que sont les hommes, lorsqu'il plaît à Dieu de les laisser à leur foiblesse. Hélas! n'en avons-nous pas fait souvent la triste expérience? Combien de fois, dans un moment de ferveur, avons-nous dit à Dieu que nous l'ai-

mions par-dessus tout, que nous ne voulions plus l'offenser, que nous mourrions plutôt! Et, un moment après, nous l'avons renié; nous lui avons préféré notre passion. Quel sujet de larmes! Ah! puisque nous avons imité Pierre dans son péché, imitons-le donc aussi dans sa pénitence.

Cet Apôtre reconnut sur-le-champ sa faute, il la pleura amèrement, il la pleura toute sa vie, ses larmes furent si abondantes, si continuelles, qu'elles formèrent comme deux sillons sur ses joues. O saint Pénitent! apprenez-nous à pleurer nos péchés. Que notre regret, d'avoir offensé un si bon Maître, ne finisse, comme le vôtre, qu'avec notre vie! Heureux, mes Frères, heureux, si, comme Pierre, nos chutes nous rendoient plus humbles, plus défians de nous-mêmes, plus attentifs à fuir les mauvaises occasions, et plus constans dans notre amour pour Dieu. Après s'être relevé de sa chute, ce saint Apôtre ne tomba plus; il crût au contraire, chaque jour, en fidélité et en amour. Les travaux de son apostolat, tous les maux qu'il souffrit pour J. C., ses courses, ses veilles, les fouets, les prisons, les chaînes, le martyre enfin; voilà les preuves qu'il donna à son divin Maître de son repentir et de son amour. Après trente-trois ans de travaux et de souffrances, il fut crucifié par les ordres de Néron, le premier et le plus cruel persécuteur des chrétiens.

Le même jour, son illustre collègue saint Paul eut la tête tranchée pour la même cause.

Que vous dirai-je, M. F., de cet incomparable Apôtre ? oserai-je bien entreprendre de vous décrire ses éminentes vertus et ses immenses travaux ? Parlez pour moi, vastes contrées où Paul a porté le flambeau de la Foi. Que de peuples il a éclairés ! que de nations il a converties ! Il auroit voulu parcourir tout l'univers pour y prêcher J. C.; encore l'univers entier n'auroit pas suffi à l'immensité de son zèle. La terre retentit du bruit de ses prédications et de ses prodiges ; l'Eglise fut éclairée de ses célestes écrits, et le Ciel même le vit, quoiqu'encore dans son corps mortel, ravi jusques dans son sein. Mais, dans une carrière si glorieuse, que de pénibles travaux, que de larmes amères, que d'humiliantes tentations, que de douloureuses souffrances il lui fallut endurer !

Voilà donc, M. F., un autre protecteur, un autre modèle que l'Eglise nous offre : Paul, de persécuteur de l'Eglise, en est devenu le plus zélé défenseur ; et d'un grand pécheur, il est devenu un grand Saint. Rendons-en grâces au Seigneur ; disons avec ce grand Apôtre : *Que l'honneur et la gloire en soient rendus à jamais au Roi des siècles, invisible et immortel. Dieu lui a fait miséricorde, pour faire paroître son admirable patience envers les pécheurs, et afin de leur apprendre ce qu'ils doivent faire pour avoir la vie éternelle.* Imitons-le donc, et hâtons-nous de profiter de la miséricorde qui nous est offerte.

Hélas, M. F., n'en est-il pas quelques-

uns, parmi nous, qui aient aussi persécuté l'Eglise de Dieu ? N'y en a-t-il pas un grand nombre, du moins, qui l'ont affligée par leur vie peu chrétienne et scandaleuse ? Eh bien ! à l'exemple de S. Paul, appliquons-nous maintenant à la consoler par une vie sainte et édifiante ; désirons de la voir répandue par toute la terre, et contribuons-y, autant que nous le pourrons, par nos prières, par nos discours, et sur-tout par nos exemples. Attachons-nous tellement à Jésus-Christ que, comme ce grand Apôtre, nous puissions défier le monde et ses attraits, la chair et ses convoitises, le démon et ses artifices, les afflictions, les persécutions, la mort même, de nous séparer de Jésus-Christ. Enfin, M. F., en voyant ce que S. Pierre et S. Paul ont entrepris et souffert pour l'Eglise, soyons prêts, comme eux, à tout souffrir, à tout perdre, plutôt que de nous en séparer.

O saints Apôtres, colonnes inébranlables de l'Eglise, protégez-la, défendez-la, obtenez-lui ces secours puissans, dont elle a besoin pour confondre ses ennemis, et pour sanctifier ses enfans. Obtenez-nous à nous-mêmes une foi vive, une charité ardente, une pénitence sincère, afin qu'ayant imité vos vertus, nous parvenions, comme vous, à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant l'Assomption de la très-sainte Vierge.

Nous célèbrerons..... la fête de la mort bienheureuse, et de l'Assomption de la très-sainte Vierge, jour de son couronnement dans le Ciel.

Quoique préservée du péché originel, quoiqu'exempte de toute inclination au péché, et non-seulement du péché véniel, mais des plus légères imperfections, Dieu permit, pour augmenter ses mérites, qu'elle fût sujette aux maladies et à la mort, ainsi que les autres hommes. Marie a subi la loi commune de la mort, que son Fils a bien voulu subir lui-même; mais la mort n'a pu l'abattre, ni retenir dans ses liens celle qui a mis au monde l'auteur de la vie. Elle a été élevée, en ce jour, au-dessus de tous les chœurs des Anges, et placée auprès de son Fils, de qui elle tient toute sa grandeur. Elle a rempli tout le Ciel de joie; la gloire dont elle jouit, répond à son éminente dignité de Mère de Dieu, et est le fruit de son humilité, de sa charité, et de ses autres vertus.

Réjouissons-nous, M. F., de voir notre Reine et notre Mère ainsi glorifiée; faisons-nous un devoir d'honorer celle que Dieu

honore de la sorte ; ayons pour elle le respect et la confiance qu'elle mérite, par l'amour qu'elle a pour nous, qu'elle regarde comme ses enfans ; réclamons son intercession auprès de son Fils pour tous nos besoins, nos tentations, nos peines ; et prions-la sur-tout de nous obtenir une bonne mort. Enfin, imitons ses vertus, sa pureté de cœur et de corps, son humilité, son ardent amour pour Dieu, sa fidélité à bien faire toutes ses actions, même les plus petites, et à les faire dans des vues bien pures.

La veille de cette Fête est jeûne d'obligation ; et, le jour de la Fête, après Vêpres, on fait, dans toute la France, une procession et des prières demandées par notre Empereur, pour mettre sa personne, sa famille et la France, sous la protection de la sainte Vierge. Ne doutons pas que c'est par la protection de cette Vierge sainte que la France a recouvré la Religion. Conjurons-la de nous la conserver toujours ; demandons au Seigneur, par son intercession, la paix de l'Eglise, la tranquillité de l'Etat, la prospérité de l'Empereur et de sa famille ; et toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour mener une vie sainte et chrétienne.

15 *Août.*

L'ASSOMPTION.

Sur le Mystère.

Introduxerunt Arcam Domini, et posuerunt eam in loco suo, in medio Tabernaculi. Les Lévites firent entrer l'Arche du Seigneur, et ils la placèrent dans le lieu qui lui étoit destiné, au milieu du Tabernacle. *II. Rois.* 6.

DAVID vainqueur de ses ennemis, respecté de ses voisins, jouissant de la paix dans l'abondance, et d'un glorieux repos, porta aussitôt ses pensées sur l'Arche d'alliance, depuis si long-temps négligée, et presque oubliée dans la maison d'Obédedom. Eh quoi! dit ce Prince religieux, je me reposerai dans un superbe palais, je siégerai sur un trône éclatant, tandis que l'Arche du Seigneur, ce monument de tant de merveilles, demeurera dans l'obscurité et dans l'oubli? Non, Seigneur. Sur cela ce Prince, le peuple, les Lévites, les Prêtres, animés du même esprit, vont enlever, de la maison d'Obédedom, cette Arche mystérieuse, et la placent, avec la pompe la plus magnifique, dans un lieu plus digne d'elle, au milieu du Tabernacle: *Introduxerunt, etc.*

Mes chers Frères, pouvois-je choisir une figure qui convînt mieux à la solennité de

ce grand jour? J. C. vainqueur de la mort et de l'enfer, assis à la droite de son Père, dans la splendeur de ses Saints, jette du lieu de son repos, les yeux sur sa sainte Mère, l'Arche de la nouvelle alliance; il la voit méconnue sur la terre, dans l'humiliation et les souffrances. Aussitôt il pense à la retirer d'un lieu si peu digne d'elle, et à la placer à sa droite dans le Ciel.

O quel beau jour pour le Fils et pour la Mère! c'est ici qu'éclate leur amour mutuel. Marie meurt, mais c'est par l'ardeur de son amour pour J. C. Jésus-Christ élève sa Mère dans les Cieux, et c'est son amour qui ordonne tout l'appareil de ce superbe triomphe. Deux vérités que je vais vous développer.

O Vierge sainte! rien ne me charme tant que de parler de votre gloire; mais rien aussi ne m'étonne davantage; car qui pourroit en parler dignement? Animez donc mes paroles. Et vous, M. F., ne perdez rien d'un sujet si digne de votre attention.

Depuis l'Ascension de J. C., sa sainte Mère vécut toujours dans la retraite et dans l'oubli; comptant le monde pour rien, depuis que son cher Fils n'y étoit plus, elle supportoit, à la vérité, la vie avec patience; mais elle désiroit la mort avec ardeur, afin d'être réunie à l'unique objet de son amour. *Mon Dieu!* disoit-elle sans cesse, comme le Prophète, *quand viendra l'heureux mo-*

ment où je paroîtrai devant vous ? quand verrai-je votre auguste visage ? Son ame et son corps conspiroient pour leur mutuelle séparation ; mais la mort étoit trop foible pour immoler une si grande victime : cette victoire étoit réservée à l'amour.

Oui, mon Dieu, il étoit de votre gloire que cette Vierge céleste ne mourût pas comme les enfans de la terre. Sa mort ne devoit être l'effet ni des infirmités de l'âge, ni des défaillances de la nature. Votre divin amour avoit animé les premières respirations de Marie ; il falloit que son dernier soupir fût un soupir de votre amour. C'est donc aujourd'hui que vous allez faire voir que l'amour est non-seulement aussi fort, mais beaucoup plus fort que la mort.

Pour nous en convaincre, M. F., allons auprès du lit de mort de Marie. Quel nouveau spectacle ! le Ciel et la terre en sont ravis d'admiration ; les Fidèles y accourent ; les Apôtres, réunis dans cette pauvre maison, en sont témoins. On ne voit point, à cette mort, ce qui fait horreur dans la nôtre, cette pâleur effrayante, cette défaillance universelle, ces douloureuses convulsions de l'agonie. Ici, tout est tranquille, le visage de Marie est plus brillant que jamais ; on y voit, plus qu'en aucun temps de sa vie, les grâces modestes, une aimable pudeur, une douce majesté ; ses yeux, attachés au Ciel, en ont déjà toute la sérénité ; son esprit, abîmé en Dieu, semble déjà le voir face à face ; son cœur, pressé d'un amour égale-

ment doux et fort, goûte, par avance, le torrent des délices éternelles. Elle n'a point de crainte, parce qu'elle n'a jamais offensé son Dieu; elle n'éprouve point de chagrin, parce qu'elle ne se sépare de rien qui l'attache; elle ne soupire que pour son Dieu, et la mort va l'y réunir pour jamais; mais son corps s'oppose à cette réunion si désirée; que fait-elle pour s'en débarrasser? Ecoutez, M. F., et comprenez-le, s'il est possible : cette divine Vierge ramasse toute la force de sa foi, toute la véhémence de son amour; mais, par un effort si surnaturel, qu'à l'instant les liens qui retiennent son ame dans son corps, se rompent, et sur-le-champ cette ame céleste, se sentant dégagée de ses liens, prend son essor, et vole vers son Dieu.

Ainsi s'endort dans le baiser du Seigneur, cette amante sacrée; ainsi disparoît ce bel astre qui avoit éclairé le monde pendant soixante et douze ans; ainsi triomphe de la mort, celle qui avoit enfanté l'auteur de la vie. Sainte charité, voilà la plus illustre de vos conquêtes; vous ne pouviez rien faire de plus, mais aussi, vous ne pouviez rien faire de moins. S'il falloit que la Mère d'un Dieu mourût, elle ne devoit mourir que par un transport d'amour.

Oh! M. F., la belle mort! qui de nous ne désireroit de mourir de même; mais, pouvons-nous espérer de mourir d'un excès d'amour, nous qui aimons si foiblement notre Dieu? non, sans doute. Mais, mourir

dans l'amour de Dieu, voilà notre obligation, voilà la grâce que nous devons nous efforcer de mériter. Eh ! comment mourir dans l'amour de Dieu, si nous n'y vivons pas ? si nous aimons ce que Dieu nous ordonne de haïr : le monde, ses plaisirs, ses maximes ? Ah ! Chrétiens, voulons-nous mourir, comme la sainte Vierge, sans crainte ; vivons, comme elle, dans l'innocence, fuyons le péché. Voulons-nous mourir, comme la sainte Vierge, sans chagrin ; vivons, comme elle, sans attache à la terre et aux créatures. Marie a toujours aimé son Dieu ; elle n'a aimé que lui ; elle est morte par un transport de ce divin amour. C'est donc aujourd'hui qu'éclate l'amour de la Mère pour le Fils. C'est aussi, en ce jour, qu'éclate l'amour du Fils pour sa Mère dans la glorieuse Assomption qu'il lui prépare..... Seconde réflexion.

Le triomphe que J. C. procure à sa sainte Mère, est proportionné à l'amour qu'il a pour elle ; il le rend, autant qu'il est possible, semblable au sien. J. C. étoit demeuré incorruptible dans le tombeau ; il en étoit sorti glorieux et triomphant ; il étoit monté au Ciel pour s'asseoir à la droite de son Père, et pour y être notre Médiateur. Tels sont aussi les honneurs et les priviléges qu'il accorde à sa sainte Mère.

Approchons-nous, M. F., du tombeau de cette auguste Vierge. Y trouverons-nous, comme

comme dans les autres, les vers, la pourriture, la corruption ? Ah ! une chair divinisée, une chair qui avoit été si étroitement unie à la chair du Fils de Dieu ; des entrailles où l'auteur de la vie avoit reposé pendant neuf mois, ne devoient-elles pas être préservées de la corruption commune ! Oui, dit saint Bernard, son tombeau sera glorieux. Vierge sainte, que j'ai de joie à le publier ! oui, tout en vous est glorieux ; votre conception, votre naissance, votre vie, votre mort, jusqu'à votre tombeau : vous y restez incorruptible, et vous ne tardez pas d'en sortir triomphante. Ce triomphe étoit bien dû à votre pureté incomparable, et à votre virginité sans tache.

Mais vous, ivrognes, libertins, la corruption respectera-t-elle votre corps, ce corps que vous souillez par tant d'excès, par tant d'impuretés ? Un jour on vous portera au tombeau, et vous en sortirez un jour. Mais, pour quelle destinée ? *Les corps des Justes*, dit le Saint-Esprit, *ressusciteront pour la gloire ; mais les corps des pécheurs ressusciteront pour l'ignominie et pour les supplices éternels.*

Ah ! mes Frères, je vous en conjure, ayez, ayez pitié, je ne vous dis pas seulement de votre ame, qui est créée à l'image de Dieu et faite pour le posséder ; ayez encore pitié de votre corps, et ne le perdez pas pour l'éternité. Aimez-le, à la bonne heure ; mais aimez-le pour le Ciel, aimez-le pour la résurrection glorieuse,

aimez-le pour l'éternité. Je vous le déclare, avec S. Paul : *Vous ne moissonnerez que ce que vous aurez semé ; si vous semez dans la chair, vous moissonnerez dans la corruption.* Renoncez donc aux œuvres et aux satisfactions de la chair ; bien loin d'accorder à votre corps des plaisirs sales et honteux, mortifiez-le par la pénitence ; opposez-vous à ses appétits déréglés, et il participera un jour à la gloire de la très-sainte Vierge.

Quelle idée pourrois-je vous donner, mes Frères, de sa glorieuse Assomption ? Les images, les comparaisons, les expressions, tout ici est défectueux ; tout ce qu'on en peut dire, c'est que Marie monte au Ciel, comme il convenoit à la Mère de Dieu, et que dans son Assomption, elle suit la route de gloire que J. C. a tracée dans son Ascension. Ouvrez-vous donc, portes éternelles ; ouvrez-vous à cette femme forte, par qui les portes de l'abîme ont été fermées.

O Dieu ! le ravissant spectacle ! jamais le Ciel n'avoit vu une créature si parfaite, ni tant de vertus réunies ensemble. Quelle ravissante beauté ! quelle Majesté resplendissante ! *Quelle est cette fille chérie du Ciel, qui s'élève du désert de cette vie, toute comblée de délices, doucement appuyée sur son bien-aimé.* Elle s'avance, brillante d'une splendeur immortelle ; à son approche, tout le Ciel s'ouvre, les principautés et les puissances se courbent devant elle ; les Patriarches et les Prophètes ses aïeux se réjouissent de voir enfin l'héritière de leur foi ;

de la voir autant au-dessus d'eux, que la grâce l'élève au-dessus de toutes les créatures. Tous les habitans du Ciel réunissent leurs voix pour l'appeler mille fois bienheureuse, le salut du peuple, la gloire d'Israël, l'ornement de la sainte Cité. Que dis-je ? le Fils de Dieu lui-même vient au-devant d'elle, l'introduit dans son palais, lui donne un trône à côté de lui, lui met la couronne sur la tête.

Oh ! quelles délices pour Marie ! elle revoit son Fils, elle le voit tout éclatant de gloire, environné des Anges et des Saints, faisant leur bonheur, recevant leurs hommages. Qu'il est différent, ce jour, de celui où elle l'avoit vu sur la croix, couronné d'épines, rassasié d'opprobres, expirant dans les tourmens ! revoir son cher Fils, le voir dans la gloire, et le revoir pour toujours, ce sont des secrets que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, et que l'esprit de l'homme ne sauroit comprendre. Séraphins, abaissez-vous ; suprêmes intelligences, humiliez-vous ; élevez, pour Marie, un trône au-dessus des trônes les plus élevés. C'est à sa droite que le Roi de gloire veut faire asseoir votre Reine : *Astitit Regina à dextris tuis.*

Oh ! M. F., qu'il est doux de contempler Marie sur ce trône sublime ! Inférieure à Dieu seul, supérieure à tout le reste, au-dessus des Anges par la prééminence de sa dignité, au-dessus des plus grands Saints par le mérite de ses vertus, Dieu veut qu'elle reçoive à jamais les hommages des

nations, que l'Eglise répande son culte sur la terre, et que Marie soit honorée partout où son divin Fils sera adoré.

Voilà, M. F., voilà où l'humanité a conduit la sainte Vierge. Elle s'étoit humiliée profondément, elle est élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Heureuse de son bonheur, heureuse de sa gloire; toujours Mère de Dieu, et cependant toujours son humble servante, elle rend à Dieu les hommages les plus parfaits, elle en reçoit des honneurs incompréhensibles; également grande, et par ce qu'elle a fait pour Dieu, et par ce que Dieu a fait pour elle. Heureux, mille fois heureux, ceux qui la verront sur le trône de sa gloire!

Travaillons, M. C. F., à mériter ce bonheur. L'unique moyen de l'obtenir, est d'imiter la sainte Vierge, et de faire tous nos efforts pour pratiquer les vertus dont elle nous a donné l'exemple; son humilité, sa pureté, sa charité, sa résignation à la volonté de Dieu, son détachement de la terre, ses ardeurs pour le Ciel. Car, je puis bien vous dire aujourd'hui, en vous montrant la Mère, ce que S. Paul nous dit, en nous proposant le Fils: si vous souffrez comme Marie, vous serez glorifiés avec elle; si vous marchez sur ses traces, vous parviendrez à son bonheur. Voilà tout à la fois, et le terme où vous devez aspirer, et la route qui doit vous y conduire. Que si le sentiment de votre foiblesse vous décourage, souvenez-vous que Marie est, dans le Ciel, votre Médiatrice et votre Mère.

Oui, M. F., la sainte Vierge fait, dans le Ciel, l'office de Médiatrice pour nous, auprès de son Fils. Là, dit saint Bernard, cette Mère de miséricorde demande continuellement grâce pour nous, et, afin de l'obtenir, elle présente sans cesse à son Fils le sein qui l'a porté, tandis que ce divin Sauveur montre à son Père les plaies qu'il a souffertes sur la croix pour notre salut. De là, elle veille sur nous avec une tendresse toute maternelle; elle se plaît à répandre sur nous les grâces dont elle est devenue la dispensatrice. Là, elle s'intéresse pour tous les peuples, et pour nous en particulier, avec autant d'efficacité que de zèle.

Je dis, pour nous en particulier, mes Frères, car nous lui appartenons; (ô doux souvenir!) nous lui appartenons, non seulement en qualité de Chrétiens et de Catholiques, mais encore, en qualité de Français. En qualité de Chrétiens : Mère du chef, n'est-elle pas Mère de tous les membres? ne nous a-t-elle pas tous engendrés avec Jésus-Christ, et adoptés, avec saint Jean, pour ses enfans, au pied de la croix? En qualité de Catholiques : l'Eglise le professe solennellement, et reconnoît que c'est Marie qui l'a rendue victorieuse de toutes les hérésies. En qualité de Français : car nous lui avons été offerts et consacrés par un de nos Rois, de nouveau par l'illustre Souverain qui nous gouverne, et qui a mis sa personne et son empire sous sa protection.

Ayons donc une tendre dévotion pour Marie, et une vive confiance en elle ; recourons à elle dans toutes nos tentations, dans toutes nos calamités ; quelque grands que soient nos maux, elle nous en obtiendra la délivrance ; quelque violentes que soient nos tentations, elle nous aidera à les surmonter ; quelqu'énormes que soient nos péchés, elle nous en obtiendra le pardon, pourvu que nous les détestions, et que nous y renoncions sincèrement. En ce grand jour, consacrons-lui, avec une nouvelle ferveur, nos personnes, nos familles, notre patrie. Conjurons-la de nous obtenir une sainte vie et une sainte mort, et à la France, la conservation de la Religion, comme elle lui en a déjà obtenu le rétablissement.

O Marie, mère de Dieu, mère des hommes, souveraine du Ciel et de la terre, nous nous réjouissons de votre puissance et de votre félicité ; nous vous rendons nos profonds hommages : *Ave maris stella*, *Dei mater alma*. Jouissez, ô Vierge heureuse, jouissez de votre bonheur ; mais n'oubliez pas vos enfans malheureux, qui gémissent dans cette vallée de larmes. Hélas ! la plupart d'entr'eux sont asservis sous le joug du péché. O Reine puissante ! brisez leurs chaînes honteuses, délivrez-les du dur esclavage du démon et du péché : *Solve vincla reis*. Plusieurs ferment les yeux à la lumière, et leur cœur à la grâce ; étoile du matin, dissipez leurs ténèbres : *Profer lumen cœcis*. Des maux de toute espèce nous menacent,

ô Mère de miséricorde, dissipez-les : *Mala nostra pelle.* Nous avons besoin de grâces fortes et puissantes, obtenez-nous-les : *Bona cuncta posce.* Vierge sainte, de ce trône sublime où vous régnez, jetez un regard propice sur votre France ; rendez-la victorieuse de tous ses ennemis ; achevez ce que vous avez commencé pour elle ; rétablissez-y la Religion dans tout son éclat ; montrez à toutes les nations que vous êtes la Mère des Français : *Monstra te esse Matrem.* Votre divin Fils ne peut rien vous refuser : demandez-lui donc, pour notre patrie, le triomphe de la Religion ; pour notre auguste Chef, l'art de bien gouverner ; pour chacun de nous, la grâce d'une sainte vie et d'une sainte mort ; afin qu'en voyant J. C., nous puissions, avec vous, le louer pendant toute l'éternité : *Ut videntes Jesum, semper collætemur. Amen.*

AUTRE POUR LE MÊME JOUR.

Sur la dévotion à la sainte Vierge.

Exultavit spiritus meus, in Deo salutari meo. Mon esprit se réjouit dans Dieu mon Sauveur. *Luc.* 1.

QU'ELLE est délicieuse, M. F., la joie que Marie goûte dans le sein de son Dieu ! oh ! qu'elle est abondamment dédommagée des humiliations, des croix dont sa vie mortelle a été remplie ! qu'elle est richement récompensée des vertus qu'elle a pratiquées sur la terre ! Son corps lui-même, préservé de la poussière du tombeau, va, dès ce jour, partager le bonheur de son ame, sans attendre la résurrection générale. Quel ravissant spectacle ! et pourrions-nous nous en former une idée ? Les Cieux s'ouvrent, les Anges descendent, Marie s'élève, J. C. vient au-devant d'elle, l'introduit dans sa cour, la place sur le premier trône de son royaume, l'établit Reine du Ciel et de la terre. O prodige de grandeur ! ô superbe triomphe ! qu'il est intéressant pour le Ciel ! qu'il est glorieux pour Marie ! qu'il est avantageux pour nous !

Vierge sainte, je viens mêler mes hommages à ceux que vous rendirent, en ce grand jour, les Anges et les Saints. Puissé-je contribuer à votre gloire, en publiant vos grandeurs et vos vertus !

Mes chers Frères, Marie mérite nos hommages, et nous devons avoir, envers elle, une dévotion particulière. En quoi consiste cette dévotion ? ce sera le sujet de cette exhortation.... Accordez-moi, etc.

Nous devons honorer la sainte Vierge d'un culte particulier. Rien de plus conforme aux principes de la Foi. Car, qu'est-ce que la Foi nous en apprend ? Que d'elle est né Jésus Fils de Dieu : *de quâ natus est Jesus.* Marie est la Mère de Dieu. Elle fait donc un ordre à part des autres créatures. Non seulement elle est au-dessus des hommes, elle est encore au-dessus des Anges. Ces esprits célestes ne sont destinés qu'à porter les ordres de Dieu. Marie a été choisie pour porter dans son sein Dieu lui-même. Voilà sa gloire. Quels hommages ne devons-nous donc pas à une créature que Dieu a élevée à une dignité si éminente ?

Marie est Mère de J. C. : *de quâ natus est Jesus.* C'est donc elle qui a mis au monde notre Libérateur. C'est de son sang qu'a été formé ce sang divin qui a été versé pour nous sur le Calvaire. Nous lui sommes donc redevables de notre Sauveur. Ah ! quel amour ne lui devons-nous donc pas ? Elle nous a tant aimés, cette généreuse Fille d'Abraham, que s'il l'eût fallu, elle auroit immolé de ses propres mains son cher Isaac pour notre salut, dit saint Ambroise. Après tant de tendresse de sa part, quel crime

seroit-ce de n'avoir que de l'indifférence pour elle?

Marie est Mère de Dieu : *de quâ*, etc. Elle est donc le Temple du Saint-Esprit. Car, vous n'ignorez pas, M. F., cette parole d'un saint Docteur : Si un Dieu, la pureté même, devoit prendre un corps, il ne pouvoit le prendre que d'une Vierge, qui devoit le concevoir sans cesser d'être Vierge; elle ne pouvoit concevoir qu'un Dieu. Or, un Temple sanctifié par la présence du Saint-Esprit, quel respect ne mérite-t-il pas, et pourrions-nous l'honorer assez?

Enfin, puisque la sainte Vierge est la Mère de J. C., elle a donc eu sur J. C. une sorte d'autorité. Ne vous scandalisez pas de cette proposition : je ne parle que d'après l'Evangile. Nous y lisons que Jésus étoit soumis à Marie : *erat subditus*. Quelle soumission, quel honneur ne lui devons-nous pas, puisqu'un Dieu l'a honorée et lui a été soumis?

Sans doute, le culte que nous devons à la sainte Vierge est inférieur à celui que nous devons à Dieu, mais il est supérieur à celui que nous devons aux Saints et aux Anges, parce qu'elle en est la Reine, parce qu'elle les surpasse, non seulement en dignité, comme Mère de Dieu, mais encore en sainteté et en gloire.

Et d'abord en sainteté. En effet, les Saints ont tous été conçus dans le péché. Vous seule, ô Vierge sainte, en avez été préservée dès votre Conception. Tous les

Saints nés avec le péché originel, ont commis quelques fautes durant leur vie. Marie, c'est un article de notre croyance, dans l'espace de soixante-douze ans, qu'on croit communément qu'elle a vécu sur la terre, n'a pas commis le moindre péché, pas un seul mensonge officieux, pas une seule parole de médisance, pas la plus petite impatience, pas un seul mot inutile, pas la moindre dissipation, pas la plus légère résistance à la grâce. Dans une si longue suite d'années, tous les jours, toutes les heures, tous les instans de sa vie furent pleins. Elle alla même toujours augmentant en vertu. Non, la perfection des Saints n'approche pas de la sienne. Les Martyrs au milieu des flammes n'étoient que glace, comparés à sa charité. Si des millions de Vierges ont offert à Dieu, comme elle, le sacrifice d'un corps et d'un cœur purs, leur sacrifice fut bien au-dessous de celui de Marie : *adducentur Regi Virgines post eam.*

Nous devons donc à la sainte Vierge un culte supérieur à celui que nous devons aux autres Saints ; et dans nos fêtes, nous devons distinguer celle que Dieu a si fort distinguée de tous ses élus par la sainteté. Il l'a encore élevée en gloire au-dessus de tous les Anges et de tous les Saints.

N'en cherchons pas d'autre preuve que sa triomphante Assomption. Mais que dis-je? Qui pourroit parler de son bonheur ? Les expressions, les images, les pensées, tout manque pour vous donner une idée raison-

nable de sa gloire. Les Anges, les Chérubins, les Séraphins eux-mêmes, éblouis de son éclat, s'écrient dans le transport de leur admiration : *Quelle est cette fille chérie du Ciel, ornée de tant de vertus, s'élevant de terre si majestueusement, s'avançant avec tant de grâces, appuyée sur son bien-aimé?* J. C. son Fils met de sa propre main sur la tête de sa Mère, la couronne qu'elle a si bien méritée. C'est à sa droite que le Dieu de Majesté fait asseoir la Reine des vertus : *Astitit Regina à dextris tuis.*

Sa gloire n'est donc inférieure qu'à celle de Dieu. Nous devons donc l'honorer au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu.

De là, le zèle de l'Eglise envers la sainte Vierge, tant de Temples et d'Autels élevés à sa gloire, tant de fêtes consacrées à son culte, tant de Confréries érigées sous sa protection. De là, tant de prières en son honneur. Dans plusieurs de ses oraisons l'Eglise prie le Père par le Fils, et le Fils par la Mère.

O Vierge sainte, que cet empressement de l'Eglise à vous honorer et à vous faire honorer, me cause de joie ! Que je voudrois pouvoir augmenter votre gloire sur la terre! Permettez du moins que je me consacre à vous, avec tous les fidèles ici assemblés. Oui, Vierge sainte, nous vous vouons un attachement éternel; heureux, mille fois heureux, celui qui vit et meurt sous votre protection !

Tel doit être notre zèle envers la sainte

Vierge ; et si nous en sommes animés, combien devons-nous être sensibles aux outrages que lui ont faits et que lui font encore les impies ! Hélas ! jusqu'où les hérétiques n'ont-ils pas porté l'impiété à son égard ? jusqu'à quel point tant de sacriléges chrétiens de nos jours, ne se sont-ils pas déchaînés contre le secret adorable de la féconde virginité ? Ayons horreur de ces blasphèmes, fuyons ceux qui osent les vomir, et tâchons de les réparer par notre profond respect, et par une dévotion toute particulière pour cette Vierge sans tache, Mère de Dieu. C'est notre devoir ; je viens de le prouver. Mais, en quoi consiste cette dévotion ? c'est ce qui me reste à vous expliquer.

Notre dévotion envers la sainte Vierge doit être une dévotion de fidélité et d'imitation, d'empressement et de confiance.

Dévotion de fidélité et d'imitation. L'essentiel de la piété, dit saint Augustin, est d'imiter ce que nous honorons. Nous n'honorerons donc vraiment la sainte Vierge, qu'autant que nous nous efforcerons d'imiter ses vertus.

Est-ce là ce que nous faisons, M. F. ? Dans Marie, quelle patience, quelle humilité, quel amour pour la pauvreté ! Sortie de saints Rois, dont le Fils de Dieu fait homme se fait honneur en quelque sorte dans les Ecritures, Marie vit pauvre, obscure, inconnue, n'ayant rien de grand au

dehors qu'une grande modestie dont le monde fait peu de cas. Se plaint-elle de son état ? au contraire, elle l'aime, elle s'abaisse encore davantage. Hérode tient le sceptre qui lui revient ; et bien loin de l'envier, elle n'en veut point d'autre que la Croix de son divin Fils. Et nous, M. F., la moindre chose qui blesse notre amour-propre ou nos intérêts, notre sensibilité s'en irrite, notre impatience en murmure !

Dans Marie, quelle horreur, quelle fuite du monde et de ses vanités ! Dès l'âge le plus tendre, elle va se cacher dans le Temple, ne voulant avoir que Dieu pour témoin de sa ferveur. Dans la suite, si un Ange envoyé du Ciel la salue comme pleine de grâces, elle s'alarme de ce court éloge. Et nous, M. F., nous cherchons les éloges que nous ne méritons pas, nous aimons à paroître, à être estimés des créatures !

Enfin, dans Marie quelle pureté ? Elle auroit mieux aimé n'être pas Mère de Dieu, que de cesser d'être Vierge. La visite de l'Esprit céleste la trouble, parce qu'il lui apparoît sous la figure humaine. L'Eglise n'a-t-elle pas raison de l'appeler *Vierge des Vierges !* Et vous, M. F., vous ne cherchez que ce qui peut vous corrompre ; parures mondaines, libertés honteuses, jeux dont le prix est toujours quelque badinage malhonnête, fréquentations dangereuses. Quelle contradiction ! Quoi ! vous prétendez honorer la plus pure des Vierges, et vous vivez dans l'impureté ! vous saluez tous les jours

Marie comme pleine de grâces, et vous vous faites un jeu de résister à la grâce ! vous récitez ces paroles de l'humilité de Marie: *Voici la servante du Seigneur*, et vous affectez un air d'empire sur les autres ! vous lui dites : *nous crions vers vous*, *pauvres exilés*, et vous êtes attachés à la terre, vous ne travaillez que pour la terre ! vous la conjurez de vous délivrer des feux impurs, et vous les attisez toujours en vous exposant à l'occasion ! Ah ! M. F., est-ce ainsi que vous prétendez honorer la sainte Vierge ? Non, vos hommages ne lui seront agréables qu'autant que vous vous appliquerez à imiter ses vertus. Ce n'est pas que je prétende que les justes seuls doivent recourir à la sainte Vierge ; me préserve le Ciel d'une telle pensée. Je sais que tout pécheur sincèrement touché peut et doit avoir pour elle un vif empressement, une tendre confiance. Et c'est là le second caractère d'une vraie dévotion à Marie. Vous en serez convaincus, M. F., si vous faites réflexion avec moi que tout pécheurs que nous sommes, la sainte Vierge veut nous secourir, et qu'elle le peut.

Elle veut nous secourir, et j'en donne une raison bien touchante ; c'est qu'elle est notre Mère. Je dis notre Mère, et je ne le dis point en vain. Avant de l'avancer, j'ai consulté votre cœur, ô Marie, et je l'assure dans le transport de ma joie. *Vous êtes notre Mère.* Rappelez-vous en effet, M. C. F., ce grand jour digne d'un éternel souvenir, où du haut de sa croix, le Seigneur Jésus

jeta sur Marie un regard de tendresse ; et lui montrant le Disciple bien-aimé : *femme*, lui dit-il, *voilà votre Fils*, il en tiendra la place, il me représentera à vos yeux. Précieuses paroles ! dernier gage de l'amour de Jésus pour nous. Ah ! si jamais je vous oublie, que ma main droite se sèche, que ma langue immobile s'attache à mon palais !

Cela nous regarde aussi-bien que saint Jean, dit saint Augustin. Saint Jean a été substitué à J. C., nous avons été substitués à cet Apôtre. L'adoption est donc mutuelle, et l'adoption est scellée du sang d'un Dieu. Jugez par la tendresse que la nature vous a donnée pour vos enfans, ô mères qui m'écoutez, jugez d'une partie de l'affection du cœur de Marie pour les chrétiens ; de ce cœur, dis-je, qui brûle du même amour qui consumoit le cœur de Jésus.

Pour vous, pécheur, qui gémissez du triste état de votre ame, et qui voudriez en sortir, la douce pensée pour vous ! hélas ! devez-vous dire, tourmenté par ma conscience, accablé du poids de mes péchés, il me reste une ressource ; du haut de son trône, Marie daigne jeter les yeux sur moi ; elle connoît mes maux plus que je ne les sens moi-même. J'irai donc avec assurance me jeter à ses pieds pour lui exposer mes besoins et mes misères. Je lui dirai avec l'Eglise : sainte Mère de Dieu, poursuivi par le bras d'un Dieu vengeur, je viens me réfugier auprès de vous. De grâce ne rejetez pas mes prières, délivrez-moi de cet enfer qui est

prêt à m'engloutir. Un seul mot de votre bouche est capable d'obtenir mon pardon.

Oui, pécheur, vous pouvez tenir ce langage en toute assurance : si c'est celui de la confiance, c'est aussi celui de la vérité. *Quand un fils demande du pain à son père*, disoit J. C., *ce père sera-t-il assez barbare pour lui présenter un serpent ?* Je dis la même chose de la S. Vierge. Si un enfant de l'Eglise s'adresse à Marie pour en obtenir de Dieu la grâce de sa conversion, au lieu de la solliciter, Marie insultera-t-elle à ses larmes ? Non, non, Mère de miséricorde, nous connoissons votre cœur, vous êtes notre Mère ; ce titre consolant nous rassure.

Non-seulement Marie veut nous secourir, mais encore elle le peut. Salomon disoit autrefois à Bethsabée : *ma mère, demandez ce qui vous plaira*, un fils tel que moi ne sait rien refuser à une mère telle que vous : *Pete, mater.* N'est-ce pas, M. F., ce que J. C. dit à la sainte Vierge ? Ne craignez point, ma mère, parlez ; que vous faut-il ? je n'oublie point qui je suis, je me souviens qui vous êtes. Tout est dû à vos mérites et à votre dignité : Demandez, et tout vous sera accordé. *Pete, mater.*

Comme le Fils, dit saint Augustin, n'a qu'à montrer ses plaies, pour attendrir le cœur du Père, la Mère n'a qu'à montrer son sein virginal pour toucher le cœur du Fils. Que pourroit refuser le Père à un Fils qui a versé son sang pour sa gloire ? Que peut refuser le Fils à une Mère à qui il doit

ce sang précieux qu'il a versé pour nous : Marie est la médiatrice des pécheurs envers son Fils, et J. C. est le médiateur des pécheurs envers son Père.

Il est vrai que Marie n'est point la source de la grâce, mais elle y puise à son gré, et elle n'y puise jamais sans la faire couler sur nous. Oh ! quel motif de confiance ! J. C. pourroit-il rejeter les prières d'une Mère si tendre, qui, après l'avoir enfanté parmi les contradictions, a pris tant de soin de son enfance ? d'une Mère si sage, qui en lui demandant notre salut, lui demande sa gloire ? Quoi ! J. C. sur la terre auroit fait la volonté de ses serviteurs, et dans le Ciel il boucheroit ses oreilles aux cris de sa Mère ! A la prière de Marthe, il auroit ressuscité Lazare ; et Marie qui l'a conçu dans son sein, qui l'a porté entre ses bras, ne pourroit l'engager à ressusciter à la grâce les pécheurs qui réclament son secours ! Il n'en est pas ainsi, Vierge sainte, vous êtes la Mère de J. C. ; ce titre seul nous assure l'effet de votre protection.

Ainsi, M. F., s'écrie S. Bernard, en quelqu'état que vous soyez, recourez à Marie, avec confiance. Si vous êtes dans la peine, adressez-vous à Marie. Percée d'un glaive de douleur, elle n'ignore pas ce qu'il en coûte pour souffrir, elle vous obtiendra la patience. Si vous êtes tentés ; si l'orgueil enfle votre esprit ; si la colère agite votre cœur ; si votre chair se révolte, regardez Marie, invoquez son nom. On ne s'égare

pas avec un tel guide ; on ne tombe pas avec un tel appui ; on ne peut périr sous une telle protection. Fussiez-vous couverts de crimes, adressez-vous à Marie, conjurez-la de prier pour vous son divin Fils ; elle vous obtiendra votre pardon. Oh ! combien de pécheurs se sont trouvés touchés tout d'un coup, parce qu'au plus fort de leurs vices, ils n'avoient pas oublié la très-sainte Vierge ! Dites-lui donc, qui que vous puissiez être, dites-lui avec toute la ferveur dont vous êtes capables :

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, mais pécheurs maintenant déterminés à ne l'être plus : *ora pro nobis peccatoribus*. Priez pour nous, pendant notre vie ! car hélas ! mille ennemis nous environnent, tout l'enfer nous assiége, nous sommes sur le point de périr : *nunc*. Mais, sur-tout priez pour nous, à l'heure de notre mort ; à cette heure qui doit décider de notre éternité ; à cette heure où le démon redoublera ses efforts pour nous perdre. Ah ! qu'alors votre doux Nom et celui de votre divin Fils, ne sortent pas de notre bouche. Puissions-nous expirer, Vierge sainte, les lèvres collées sur la Croix de J. C., et les regards tendrement fixés sur votre image. Puissé-je, moi qui viens de publier vos louanges, puissions-nous tous, assistés de vous à l'heure de la mort, mourir de la mort des justes, et vous voir à jamais sur le trône de votre gloire. Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Fête de saint Lazare, Patron du Diocèse d'Autun.

Nous célèbrerons, Dimanche prochain, la fête de saint Lazare, Patron de notre Diocèse.

Jésus-Christ, dit l'Evangile, aimoit Lazare, et logeoit souvent chez lui. Il permit cependant que son ami mourût; mais c'étoit pour faire en sa faveur le plus éclatant de ses miracles. Il le ressuscita quatre jours après sa mort. Ce grand Saint est le Patron de notre Diocèse : l'Eglise d'Autun possède ses précieuses Reliques.

Oh ! M. F., que la bonté de Dieu est merveilleuse à notre égard ! Que notre ame est précieuse à ses yeux ! Il ne se contente pas de nous donner des Anges pour nous garder; il veut bien encore nous mettre sous la protection de ses Saints, et d'un Saint en particulier qu'il aimoit spécialement. Bénissons-le de nous avoir donné saint Lazare pour Patron. Prions ce grand Saint de protéger sans cesse notre Diocèse, qui est confié à sa garde; appliquons-nous à imiter ses vertus, et spécialement son hospitalité, le zèle qu'il avoit à exercer les œuvres de miséricorde. Il avoit le bonheur de recevoir J. C. dans sa maison : nous par-

tageons avec lui ce bonheur, en donnant l'hospitalité à nos frères, et en exerçant envers eux toutes les œuvres de miséricorde, puisque J. C. nous assure que tout ce que nous ferons en son nom, en faveur de notre prochain, il le regardera comme fait à lui-même.

1.er *Septembre.*

SAINT LAZARE,

PATRON DU DIOCÈSE.

Sur les œuvres corporelles de miséricorde.

Diligebat Jesus Lazarum. Jésus aimoit Lazare. *S. Jean.* 11.

VOILA en deux mots, M. F., l'éloge du Saint dont nous célébrons la Fête. Jésus aimoit Lazare. Lazare étoit donc juste devant Dieu; il réunissoit donc en sa personne les plus grandes vertus. Car, pour être l'ami de Dieu, il faut être juste et vertueux. Aussi, J. C. vivant sur la terre, logeoit-il de préférence chez Lazare; et là, que d'empressemens, que de soins ne lui prodiguoit-on pas ! O heureux Lazare d'avoir reçu dans sa maison le Sauveur du monde, de lui avoir donné à boire et à manger, d'avoir exercé envers lui les œuvres

de miséricorde, et de s'en être acquitté d'une manière si parfaite !

Ne soyons donc pas surpris, M. F., si notre Diocèse l'a choisi pour Patron. Car, que ne devons-nous pas attendre de la protection d'un Saint qui fut l'ami particulier de Jésus-Christ, et qui exerça toute sa vie les œuvres de miséricorde ?

Depuis plusieurs siècles, l'Eglise cathédrale d'Autun l'avoit choisi pour son Patron. Dans les nouveaux arrangemens que le Saint Siége vient de prendre, pour assurer l'état de la Religion dans notre patrie, il a mis tout notre Diocèse sous sa protection. Applaudissons à un choix qui nous est si avantageux. Consacrons-nous d'une manière particulière à saint Lazare ; ayons une grande dévotion envers lui : et puisque la vraie dévotion consiste à imiter ceux que nous honorons, efforçons-nous d'imiter les vertus de saint Lazare, et, à son exemple, exerçons envers notre prochain les œuvres de miséricorde. C'est ce dont je vais vous entretenir aujourd'hui.... Honorez-moi, etc.

On réduit à sept les misères corporelles qui affligent l'humanité : la faim, la soif, le manque d'habitation, la nudité, la captivité, la maladie, la mort. Il y a aussi sept œuvres corporelles de miséricorde ; donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, des vêtemens à ceux qui en manquent, exercer l'hospitalité, dé-

livrer les prisonniers, visiter les malades, ensevelir les morts. Entrons là-dessus dans quelques détails.

Le triste état, mes Frères, que celui d'un homme réduit à manquer de pain ! combien il désire qu'une main charitable lui procure les secours dont il a besoin ! Aussi l'homme miséricordieux ne peut voir son semblable dans cette extrémité, sans être agité d'une tendre émotion. C'est pour son cœur un besoin de le soulager, d'apaiser la faim qu'il souffre. Ses largesses ne se bornent pas à lui donner du pain, elles s'étendent à tout ce qui est en son pouvoir; tout ce qu'il peut donner, il le donne.

Les indigens qui excitent le plus de compassion, ce sont ces pauvres honteux, qui, quoique réduits à la misère, sont encore privés, par une certaine bienséance, de la ressource d'exposer leurs besoins ; ressource qui fait vivre dans l'abondance des gens qui font de la mendicité une profession.

C'est encore en faveur des malades et des infirmes que son cœur s'attendrit ; de ceux sur-tout qui désirent un aliment qui pourroit en effet rétablir leur santé, et à qui leurs facultés ne permettent de se procurer que des alimens nuisibles.

Que ne puis-je détailler tous les soins que prend une personne charitable, pour leur faire passer, chaque jour, la nourriture qui peut leur être salutaire ; pour ajouter, aux largesses qu'elle fait aux pauvres honteux, un nouveau prix, en les leur faisant passer

sans que personne puisse s'en apercevoir, en les dérobant presque à leur connoissance? Elle feint d'ignorer cette misère qui les humilie ; elle sait ôter à ses dons tout ce qui pourroit leur donner un air d'aumône.

On doit en effet bien se garder de faire sentir à un malheureux son besoin, de lui faire acheter les aumônes qu'on lui fait, par un ton d'importance et de grâce qui lui cause de la confusion. On doit lui épargner, en quelque sorte, jusqu'à l'humiliation qu'il y a de recevoir. On ne doit pas non plus publier ses aumônes au son de la trompette ; notre main gauche, suivant l'expression de J. C., doit ignorer les dons que fait notre droite.

Ah ! M. F., que l'aumône est d'un grand prix devant Dieu ; et qu'elle est avantageuse à celui qui la fait ! *L'aumône*, dit le Sage, *résiste au péché ;* elle l'efface en effet, pourvu néanmoins qu'on y renonce et qu'on change de vie. Vous ne pouvez faire de grandes pénitences, dit Jésus-Christ, *donnez en aumône ce que vous avez de reste, et tout sera purifié ;* soyez assuré que Dieu vous fera miséricorde, si vous avez pitié du misérable ; *faites part de votre pain à celui qui a faim*, disoit Tobie à son fils, *et le Seigneur vous recevra dans le sein de sa gloire.* C'est la première œuvre de miséricorde.

La seconde consiste à donner à boire à ceux qui ont soif. Notre-Seigneur a promis de récompenser magnifiquement celui-là même

même qui donnera, en son nom, un verre d'eau fraîche à quiconque en aura besoin. Il est facile d'exercer cette œuvre de charité, et l'occasion s'en présente souvent. Par exemple, ce père de famille, au lieu d'aller boire dans le cabaret, devroit faire apporter dans sa maison ce vin dont il abuse, et le partager avec sa femme et ses enfans. Ils partagent ses travaux et ses peines; ne devroient-ils pas aussi participer aux soulagemens qu'il se donne? Que de retranchemens les riches, de leur côté, ne pourroient-ils pas faire à leur table; et par-là, que de moyens n'auroient-ils pas d'assister, de soulager cet indigent, ce malade qui a besoin d'un peu de vin? Hélas! combien qui consomment, dans de folles et honteuses dépenses, un argent dont ils pourroient faire un bon usage, en l'employant à procurer, à un malheureux, quelque boisson propre à lui rendre ses forces! C'est ce qu'on appelle abreuver ceux qui ont soif.

La troisième œuvre de miséricorde est de loger les étrangers. Quelquefois la neige, des temps fâcheux, des fatigues excessives empêchent un voyageur de continuer sa route.... Il est aussi des pauvres sans feu, sans demeure. Ouvrir sa porte à ces malheureux, ou leur indiquer un lieu où ils pourront recevoir l'hospitalité; donner dans sa maison un asile à des personnes que la décrépitude ou les infirmités mettent hors d'état de pouvoir travailler; c'est exercer l'œuvre de miséricorde dont il est ici question.

Il est inutile de vous observer, M. F., que ce n'est point aux malfaiteurs, ni aux voleurs qu'il faut rendre de tels services. Ce seroit autoriser leurs brigandages et leurs désordres, et au lieu d'exercer en cela une œuvre de miséricorde, on feroit une œuvre d'injustice. Je dis la même chose de ces gens qui ne mendient que par fainéantise, qui se livrent à l'excès du vin, et qui menacent de jeter des sorts, si on ne leur donne pas ce qu'ils demandent. Ne recevez point de telles gens chez vous, et ne craignez nullement leurs menaces. Mais recevez avec la charité la plus empressée les voyageurs, les infirmes et les bons pauvres. C'étoit la vertu chérie des anciens Patriarches; d'Abraham, de Loth, de Tobie; vertu qui leur attira toutes sortes de bénédictions. Quelques-uns même eurent le bonheur de recevoir chez eux des Anges, tandis qu'ils croyoient ne donner l'hospitalité qu'à des hommes. O précieux avantage de l'hospitalité! si l'on y réfléchissoit, avec quel zèle ne l'exerceroit-on pas?

La quatrième œuvre de miséricorde est de couvrir ceux qui sont nus. On ne voit que trop de pauvres qui ne portent que des haillons, qui dans leur lit ne peuvent se garantir des rigueurs du froid, qui manquent de chaussure et d'autres vêtemens nécessaires. C'est une œuvre de miséricorde de raccommoder leurs haillons, de leur donner des habits, des couvertures. Ne pourroit-on pas retrancher quelque chose sur son luxe,

sur son superflu, sur l'indécence de ses parures, et consacrer ses épargnes à couvrir les pauvres, autant que leurs besoins et la décence l'exigent ?

Permettez, M. F., qu'à ce sujet, je vous fasse part d'une triste réflexion que je fais depuis long-temps. C'est qu'aujourd'hui, dans toutes les classes, on voit un luxe inconnu à nos pères. Autrefois on remarquoit, parmi les gens de la campagne, cette décence, cette simplicité qui conviennent si bien à des chrétiens. Heureux temps, vous n'êtes plus ! maintenant, depuis les riches jusqu'aux pauvres, c'est à qui brillera. Ah ! de combien de malheureux ne pourroit-on pas couvrir les membres transis, si on renonçoit à un luxe si déplacé, à un luxe auquel on a renoncé dans son Baptême ; et si chacun s'en tenoit à la simplicité et aux bornes de son état !.... Arrêtons-nous un moment.

La cinquième œuvre de miséricorde est de visiter les malades. Hélas ! combien le temps doit durer à un malade qui languit nuit et jour sur un lit de douleur, sans pouvoir goûter de sommeil, ni rien faire qui puisse le distraire de la pensée de ses maux ? Quel soulagement pour lui, lorsque quelque personne vient lui apporter des secours, et lui donner des motifs de consolations ! Aussi est-ce une obligation essentielle de visiter les malades, de les consoler, et

de leur procurer des soulagemens. Ce n'est pas là, mes Frères, que se bornent vos devoirs à leur égard ; vous devez encore leur rendre des services importans, en leur faisant des lectures de piété, leur suggérant des prières, leur disant quelques paroles d'édification, pour les préparer à une bonne mort. Oh ! l'excellente œuvre de miséricorde ! Que de grâces elle attire sur ceux qui l'exercent !

Sixième œuvre de charité ; délivrer les captifs. Je ne prétends pas qu'on doive chercher à élargir les malfaiteurs que la justice détient dans les prisons, ni leur fournir aucun moyen d'en sortir : ce n'est que pour les empêcher de nuire, qu'on les retient dans les prisons, et afin de les mettre hors d'état de commettre les forfaits dont ils ont montré qu'ils étoient capables. Contribuer à leur faire recouvrer la liberté, ce seroit se rendre complice des crimes dont ils se rendroient encore coupables.

Par les captifs dont il est ici question, et qu'on doit chercher à délivrer, on entend ces infortunés qui ont été pris par les Barbares : on doit contribuer à leur délivrance, en donnant de l'argent à ceux qui font la quête pour la rédemption des captifs. On entend encore ces malheureux qui ont été jetés dans les prisons sans être coupables. Que doit-on faire pour eux ? Employer tous les moyens honnêtes et permis pour procurer leur élargissement, cherchant à attendrir ceux qui les retiennent dans cette situation,

En général, on doit avoir beaucoup de compassion pour tous les prisonniers, les visiter pour les consoler, leur apprendre à faire bon usage de leurs maux, et leur procurer tous les secours que l'on peut.

Enfin, la dernière œuvre de miséricorde est d'ensevelir les morts. Il ne s'agit pas uniquement ici de mettre les morts dans le suaire, quand ils ont rendu le dernier soupir, mais encore d'accompagner leur convoi funèbre, de contribuer aux frais de leur sépulture, quand ils sont pauvres, ou de prier quelque personne riche de le faire. Hélas! que cette œuvre de charité est négligée aujourd'hui! on voit des chrétiens n'assister jamais à l'enterrement, ni aux services, de ceux même qui leur ont été unis par les liens de la parenté ou de l'amitié. Quelle honte! quelle insensibilité! la religion en gémit, la nature s'en révolte. On voit les nations les plus barbares, fidèles à ce devoir, rendre à leurs morts les plus grands honneurs : et des chrétiens, oui, des chrétiens manquent à un devoir si sacré!

Telles sont, M. F., les œuvres corporelles de miséricorde. Ne laissez jamais échapper aucune occasion de les exercer. Mais prenez garde que ce ne doit être ni la vanité, ni la coutume qui vous fassent remplir ces obligations, mais un sentiment de religion et de charité, mais le désir de plaire à Dieu. Sans ce motif, les œuvres les plus excellentes ne seront point récompensées dans l'éternité.

Toutes ces œuvres sont d'une telle importance, que J. C. nous assure qu'elles seront, d'une manière spéciale, l'objet de l'examen qu'il fera de notre conduite, et de la sentence qu'il prononcera sur nous, à ce grand jour où il viendra nous juger. Que dira-t-il à ceux qui ne les auront pas exercées suivant leur pouvoir? *Retirez-vous de moi, allez dans le feu éternel; j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étois étranger, et vous ne m'avez pas logé; nu, et vous ne m'avez pas revêtu; malade, prisonnier, et vous ne m'avez pas visité.* Retirez-vous de moi, jamais vous ne verrez mon auguste visage; *car, je vous le dis, en vérité, toutes les fois que vous avez refusé ces services à l'un de vos frères, c'est à moi-même que vous les avez refusés.*

Que dira-t-il, au contraire, à ceux qui auront exercé les œuvres de miséricorde, et quelle sera leur récompense: *Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, venez prendre possession du Royaume qui vous a été préparé. Car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je ne savois où loger, et vous m'avez reçu chez vous; je manquois d'habits, et vous m'en avez donné; j'étois malade, et vous m'avez visité; j'étois en prison, et vous m'y êtes venu voir.* Aussi, toujours vous jouirez de ma divine présence, toujours vous serez heureux; *parce que toutes les fois que vous avez fait ces choses*

à l'un des plus petits de vos frères, vous me les avez faites à moi-même.

Remarquez bien ces dernières paroles, mes Frères, (rien ne doit plus vous encourager à avoir pitié des pauvres et des malheureux;) tous les services que vous leur rendez, J. C. les regarde comme rendus à lui-même; il les a mis à sa place. Vous estimez heureux saint Lazare d'avoir donné l'hospitalité à J. C., de lui avoir donné à boire et à manger; c'est, en effet, le plus grand bonheur qu'un mortel puisse avoir en ce monde. Eh bien! J. C. vous le dit formellement, c'est lui-même que vous recevez dans votre maison, c'est à lui-même que vous donnez à boire, à manger, et des vêtemens; c'est lui-même que vous visitez, lorsque vous faites quelques-unes de ces bonnes œuvres, en faveur des pauvres. Que tout cela est grand, aimable, consolant, et doit faire d'impression sur nos cœurs. Formons donc aujourd'hui la résolution d'exercer les œuvres de miséricorde, toutes les fois que nous le pourrons; encourageons-nous à cela par la vue de la récompense qui nous est promise, et par l'exemple de saint Lazare; remercions encore le Seigneur de nous avoir donné ce grand Saint pour Patron, et vouons-lui une dévotion toute particulière.

O mon Dieu! que votre bonté est merveilleuse à notre égard! que notre ame est précieuse à vos yeux! Vous ne vous contentez pas de nous donner des Anges pour

nous garder ; vous voulez bien encore nous confier aux soins de vos Saints. Soyez à jamais béni, Seigneur, de nous avoir donné saint Lazare, votre ami, pour protecteur ; inspirez-nous pour lui une vénération particulière ; faites que nous lui rendions des honneurs proportionnés à ses mérites, et à la gloire dont il jouit ; faites que nous imitions fidèlement les vertus dont il nous a donné l'exemple, afin que nous participions au bonheur qui en est la récompense.

Et vous, grand Saint, à la garde de qui nous sommes confiés, heureux Lazare, l'ami de Jésus, soyez toujours attentif à nos besoins. Ce Diocèse vous est consacré, prenez-en soin ; daignez, à l'imitation de Jérémie, prier sans cesse pour le Pasteur et pour tout le troupeau, afin que nous arrivions tous au port du salut.

Ainsi soit-il.

AUTRE POUR LE MÊME JOUR.

Sur l'éloignement de Dieu et le retour à Dieu.

Voce magnâ clamavit : Lazare, veni foras ; et statim prodiit qui fuerat quatriduanus mortuus. Jésus cria d'une voix forte : Lazare, sortez ; et à l'heure même, le mort sortit du tombeau. *S. Jean.* 11.

Tel est, mes Frères, le grand miracle que J. C. opéra en faveur de saint Lazare, Patron de notre Diocèse, dont nous solennisons aujourd'hui la Fête. Jésus aimoit Lazare, dit l'Evangile ; il le mit au nombre de ses Disciples, il logeoit souvent chez lui : et que de faveurs, que de grâces ne lui fit-il pas dans ses visites ? Cependant il permit que son ami Lazare mourût. Pourquoi ? afin de prouver, par la résurrection de ce mort, sa divinité aux Juifs incrédules.

Il avoit encore un autre dessein, dit un Père ; c'étoit de nous marquer, dans les différentes circonstances de la mort et de la résurrection de Lazare, les suites déplorables du péché, et les merveilleux effets de la grâce. Les suites déplorables du péché, pour nous en donner de l'horreur ; les merveilleux effets de la grâce, pour réveiller notre confiance, et pour nous exciter à travailler à notre sanctification.

En effet, prenant ce trait de l'Evangile dans un sens moral, j'y découvre deux choses très-utiles pour notre sanctification ; l'état d'un juste qui se pervertit, représenté dans la mort de Lazare ; et l'état d'un pécheur qui se convertit, figuré dans sa résurrection. L'un et l'autre, comme vous le verrez, si naturellement exprimé, que tout ce que nous dirons de Lazare, ou mourant, et mort, ou revenant à la vie, et ressuscité, vous instruira des vérités les plus essentielles qui regardent ou notre éloignement de Dieu, ou notre retour à Dieu.

Venez donc, justes et pécheurs.... Venez, justes, et reconnoissez-vous dans ce tableau qui, sous la figure d'un mort, ami de Jésus-Christ, doit vous faire craindre souverainement la mort de votre ame par le péché. Venez, pécheurs, et contemplez-vous dans ce même tableau qui, sous la figure d'un mort de quatre jours, ressuscité, doit vous faire non-seulement désirer, mais espérer la résurrection de votre ame par la grâce. Venez, justes, et vous apprendrez quelles démarches conduisent, même les amis de Dieu, à la perdition. Venez, pécheurs, et vous apprendrez par quelles voies vous pourrez rentrer en grâce avec Dieu, et redevenir ses amis. Heureux, si je puis par-là engager les uns à ne pas décheoir de leur état de justice, et les autres, à sortir de l'état de leur péché ! Glorieux Lazare, obtenez-nous cette grâce ; vous êtes l'ami de J. C., il ne peut rien vous refuser.

L'HOMME, dit saint Bernard, ne se pervertit pas ordinairement tout-à-coup, mais par degrés. Nous avons une image sensible de ce funeste progrès, dans la mort de Lazare.

D'abord, il tombe dans la maladie et la langueur : *Erat languens Lazarus.* C'est ainsi qu'une ame, avant de mourir à la grâce, commence par tomber dans la tiédeur. Peu à peu elle se relâche de cette régularité qui entretenoit sa ferveur ; elle se rebute de ses devoirs, elle s'ennuie de la dévotion, elle abandonne la prière, elle s'éloigne des Sacremens, elle se dégoûte de la parole de Dieu, elle prend de l'horreur pour les pratiques de la pénitence, elle se dispense aisément des exercices de la Religion, elle ne s'en acquitte qu'avec négligence, c'est-à-dire, qu'elle ne sert plus Dieu en esprit, mais par routine. Quel dangereux état ! Ne seroit-ce pas le vôtre, mon cher Frère ? jugez-en par votre conduite. Quand il s'agit de vos affaires temporelles, de vos intérêts, de votre fortune, vous êtes tout de feu, vous redoublez vos soins ; mais, s'agit-il de prier, d'assister aux saints Offices, d'examiner votre conscience, d'approcher des Sacremens, de pratiquer la Loi de Dieu, quelle tiédeur, quelle négligence ! Ah ! que cet état est injurieux à Dieu, et qu'il est pernicieux à une ame qui s'y trouve engagée ; car de là elle tombe dans un assou-

pissement aussi déplorable, que celui où Lazare tomba à la suite de sa langueur : *Lazarus amicus noster dormit.* Second état, encore plus dangereux que le premier.

En effet, dans l'état de langueur que je viens de marquer, quelque languissante que fût une ame, encore n'étoit-elle pas insensible aux mouvemens de la grâce; encore s'humilioit-elle, et gémissoit-elle quelquefois de son relâchement; encore écoutoit-elle, de temps en temps, la voix de sa conscience. Une prédication, une maladie, une affliction, ne laissoient pas de lui faire quelqu'impression. Mais, dans l'état d'assoupissement où elle tombe ensuite, elle n'éprouve rien de tout cela. Ce qui lui causoit de saintes frayeurs, ne lui en cause plus; ce qui produisoit en elle quelques remords, n'en produit plus; ce qui y excitoit la douleur et la componction ne s'y fait plus sentir. Comme le sommeil tient toutes les opérations des sens liées et suspendues, de même l'ame, dans ce désordre, semble avoir des yeux, pour ne pas voir, des oreilles, pour ne pas entendre; un cœur, pour ne pas sentir.

Aussi voyons-nous, tous les jours, des gens qui connoissent la nécessité et la difficulté de se sauver; qui se voient environnés de précipices et d'écueils; qui savent que le monde leur dresse partout des embûches pour les perdre; que le démon, comme un lion rugissant, tourne sans cesse autour d'eux pour les dévorer; que la mort les attend, comme un voleur, pour les sur-

prendre; qu'ils sont à la veille d'un jugement sans miséricorde, et sur le point d'une éternité bienheureuse ou malheureuse, et qui restent néanmoins dans l'indifférence, qui s'endorment, et ne font pas un mouvement pour s'éveiller de ce funeste sommeil; aussi finissent-ils par ne plus s'éveiller, et par mourir entièrement à la grâce, comme Lazare perdit entièrement la vie du corps: *Lazarus mortuus est.*

Oui, M. F., le péché mortel, ou la mort de l'ame par le péché, succède toujours à son assoupissement. Une médisance considérable qui échappe, une haine secrète qu'on nourrit dans le cœur, un emportement de vengeance qu'on ne réprime pas, une injustice que l'on commet, un excès dans le vin, dans lequel on tombe, un désir criminel auquel on consent, achève d'étouffer dans l'ame, cette étincelle de vie qui lui restoit. De là, ce juste qui, malgré ses relâchemens, faisoit encore des œuvres saintes et méritoires; qui, tout mourant qu'il étoit, ne laissoit pas d'être encore l'ami de Dieu, dépouillé de la grâce qui l'animoit, n'est plus, devant Dieu, qu'un cadavre sans action et sans mouvement. Et, le comble du malheur, c'est que l'on en vient souvent là, sans s'en apercevoir, et que, quoique mort, selon Dieu, l'on se croit toujours vivant.

Hélas! en effet, combien de chrétiens ont tous les dehors d'une vie pure et innocente, et qui sont comme des sépulcres blanchis, pleins de corruption et d'iniquités! Combien

qui prennent pour vertu ce qui n'est, aux yeux de Dieu, que vanité, qu'intérêt, qu'imperfection ! Tous autant de Lazare sur qui il faut que J. C. fasse agir sa grâce toute-puissante, pour leur rendre cette vie divine que le péché leur a fait perdre.

Miracle toujours accompagné de grandes difficultés, dit S. Augustin ; mais ces difficultés deviennent encore plus grandes, quand l'ame ainsi morte par le péché, au lieu de recourir à l'auteur de la vie, par une sincère pénitence et par une prompte confession, s'en éloigne, au contraire, et s'ensevelit dans le péché par l'habitude du péché. Car voilà jusqu'où l'ame arrive par degrés ; ce n'est pas seulement un mort de quatre jours, mais par le délai qu'il apporte à sa conversion, par la tranquillité avec laquelle il demeure dans la disgrâce de Dieu, c'est un mort peut-être de quatre ans, souvent de dix, de vingt et au-delà. Quel affreux état ! Voulez-vous, M. F., que je vous le présente d'une manière sensible ?

Figurez-vous l'état de Lazare dans le tombeau. Il avoit, dit l'Evangile, les pieds et les mains liés, le corps enveloppé d'un suaire, serré de bandes, sous une pierre d'une énorme grosseur, répandant une odeur infecte. Tel est l'homme plongé dans l'habitude du péché ; mille engagemens le tiennent et l'attachent à la créature et à ses passions ; mille embarras de conscience l'enveloppent. Eh ! qu'il lui est difficile de s'en dégager ! Si ce n'étoit qu'un mort de

quelques jours, c'est-à-dire, un pécheur sans attache à son péché, il pourroit plus aisément revenir ; et, à force de s'écrier avec l'Apôtre : *Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort*, il auroit lieu d'espérer un heureux retour à la vie. Mais quand le péché qu'il a commis oblige à des restitutions, à des réparations, à la fuite des occasions ; quand le péché l'a jeté dans l'habitude de l'ivrognerie, de l'impureté, ah ! c'est alors qu'il faut à J. C. toute la vertu de sa grâce, pour arracher cette ame à la mort. C'est à la vue de cette ame qu'il a de quoi pleurer, frémir et se troubler, comme à la vue de Lazare déjà infect. Car, qu'y a-t-il de plus digne des larmes d'un Dieu, qu'une ame créée à l'image de Dieu, et devenue l'esclave du démon et du péché ! Quel sujet plus capable de troubler un Dieu Sauveur, et de le faire frémir, que de voir, dans l'habitude du crime, et dans le centre de la perdition, ce qu'il a sauvé par l'effusion de tout son sang !

Ah ! mon Dieu ! un ouvrage digne de vous, c'est la conversion de ce pécheur. Je sais que, pour le convertir, il ne faut pas moins qu'un miracle. Mais ce miracle, Seigneur, est dans vos mains, il ne tient qu'à vous de l'opérer ; et c'est ce miracle, mes Frères, que je viens vous faire admirer dans la résurrection de Lazare..... Renouvelez, etc.

APPLIQUONS-NOUS, M. F., à considérer le miracle de la résurrection de Lazare, comme la figure de la résurrection d'une ame à la grâce. N'en perdons pas une circonstance. Voyons d'abord ce qui engagea le Fils de Dieu à faire ce miracle. Ce fut le zèle de Marthe et de Marie, l'instante prière de ces deux sœurs, en faveur de ce frère bien-aimé, dont la mort leur causoit tant de douleur. C'est pour cela qu'elles députèrent d'abord vers J. C., et qu'elles lui firent dire : *Seigneur, celui que vous aimez est malade.* C'est pour cela que Marthe alla au-devant de lui, qu'elle se jeta à ses pieds, et lui dit : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort ;* mais vous êtes le Fils du Dieu vivant, et je sais que tout ce que vous lui demanderez, vous sera accordé. Jésus-Christ avoit d'autres raisons pour faire cette résurrection ; mais il vouloit être prié ; il vouloit que les pressantes sollicitations de Marthe et de Marie fussent un des motifs qui l'y engageassent.

Importante leçon pour nous, mes Frères. Quoique Dieu veuille ressusciter les pécheurs par sa grâce, il veut, en même temps, que nous soyons les solliciteurs, les négociateurs, les coopérateurs de cette résurrection spirituelle. Il veut que nous la demandions avec ardeur ; et que, par nos vœux et nos larmes, nous le forcions, en quelque sorte, à nous l'accorder. Hélas !

combien y a-t-il d'ames perdues, et comme abandonnées de Dieu, parce qu'il n'y a personne qui prie et qui s'intéresse pour leur salut ? Le devoir des justes est donc de prier pour la conversion des pécheurs. Au lieu de déclamer, comme on fait si souvent, contre eux, il faut prier pour eux ; et dire, comme Marthe à J. C., le grand avocat des pécheurs auprès de son Père : Il est vrai, Seigneur, qu'il ne m'appartient pas de vous demander un miracle aussi grand que la conversion de ce pécheur ; mais je suis certain que, *si vous le demandez vous-même à votre Père, rien ne vous sera refusé.* Oui, M. F., les prières ferventes des justes obtiennent le changement des pécheurs.

Ceci toutefois ne suffit point ; car, pour ressusciter Lazare, J. C. commanda qu'on levât la pierre qui fermoit le tombeau. Mais pourquoi l'exigea-t-il ? Ne pouvoit-il pas ressusciter Lazare, sans que cette pierre fût levée ? ou, si cette pierre étoit un obstacle, ne pouvoit-il pas, d'une seule parole, la lever ? J. C. sans doute, pouvoit l'un et l'autre ; mais, son dessein étant que cette résurrection fût pour nous un parfait modèle de conversion, il ne voulut rien faire sans la coopération de ceux qui s'intéressoient pour Lazare. Les Juifs pouvoient lever la pierre ; il voulut qu'ils commençassent par-là. Figure de ce que doit faire un pécheur pour ressusciter à la grâce.

Si vous êtes mort devant Dieu, mon cher Frère, le Sauveur du monde consent

à faire un miracle en votre faveur, à vous ressusciter à la vie de la grâce; mais il veut qu'auparavant vous leviez vous-même certaines pierres de scandales, je veux dire, que vous quittiez cette créature, que vous renonciez à ce commerce, que vous évitiez cette occasion qui vous porte au péché. Dès que vous aurez écarté ces obstacles, vous verrez, aussi-bien que Marthe, la gloire de Dieu; et la puissance du Très-Haut éclatera dans votre conversion.

En effet, la pierre étant levée, que fait J. C.? Il élève ses yeux au Ciel, il rend grâce à son Père de l'avoir exaucé. D'une voix impérieuse, il se fait entendre à Lazare, et lui ordonne de paroître: *Lazare, sortez.* A cette voix toute-puissante, Lazare sort de l'obscurité de son tombeau et revit. Remarquez, mes Frères, que tandis qu'il demeuroit caché, la vertu de J. C. étoit comme suspendue; il faut qu'il sorte, qu'il se montre au jour, pour être parfaitement ressuscité. De même, pécheur, tandis que vous ne découvrirez pas au Ministre de J. C., le fond de votre ame, et tous les péchés qui la retiennent dans un état de mort, cette grâce qui ranime les morts, n'aura pour vous aucun effet de vie. Il faut que vous vous fassiez connoître, et que, par une confession sincère de tous vos péchés, vous sortiez, comme un autre Lazare, du tombeau de vos péchés. Car tel est l'ordre de Dieu, et c'est ainsi qu'il lui a plu d'attacher à cette déclaration, la grâce de votre pardon.

Il faut que comme J. C. frémit, pleura, à la vue de ce cadavre, vous pleuriez, vous soyez émus d'une vraie douleur, à la vue du malheureux état de votre ame, que vous en ayez horreur, et que vous frémissiez en confessant vos iniquités.

Après cela, que restera-t-il à faire, sinon que le prêtre qui représente J. C., vous délie comme les Apôtres délièrent Lazare : *solvite et sinite abire.* C'est là qu'il commencera son ministère en votre faveur, et qu'en vertu de l'absolution, il vous fera sortir de la mort du péché, pour vous ressusciter à la vie de la grâce ; qu'il vous arrachera des portes de l'enfer où vous deviez être précipité, pour vous conduire à la porte du Ciel qui vous est ouverte.

Quel bonheur pour vous et pour nous, pécheurs, M. C. F., si nous faisons ce miracle en votre faveur ! Le pouvoir nous en est donné, et nous le ferons infailliblement, si vous vous présentez à nous avec un cœur contrit et humilié, si vous nous faites la déclaration sincère de tous vos péchés. Fasse le Ciel que tous ceux d'entre vous qui sont ensevelis dans le tombeau du péché, en sortent, comme Lazare, pleins de vie, c'est-à-dire, parfaitement convertis et justifiés.

O saint ami de Jésus, notre charitable intercesseur auprès de lui, saint Lazare, sollicitez cette grâce, pour tous ceux de vos enfans qui sont morts par le péché. Ah ! leur sort est bien plus déplorable que

n'étoit le vôtre. Vous n'aviez perdu que la vie du corps, votre ame vivoit par la grâce, elle n'étoit point souillée par le péché ; et Jésus-Christ fit éclater sa puissance en vous rappelant à vie. Priez-le qu'il rappelle à la vie de la grâce, tous ceux qui l'ont perdue par le péché mortel. Aidez-les vous-même à rompre les liens qui les attachent au péché, à lever les obstacles qui s'opposent à leur conversion.

Glorieux Lazare, notre Diocèse est sous votre protection ; protégez-le donc sans cesse par votre puissant crédit auprès de Dieu, par un redoublement de zèle et de charité pour nous. Sensible aux besoins de vos enfans, ne cessez, à l'imitation de Jérémie, de prier pour tout le peuple et pour ses Pasteurs ; détournez de dessus nos têtes les fléaux de la justice divine, et attirez sur nous les miséricordes les plus abondantes ; priez pour les justes, afin qu'ils soient toujours, comme vous, les amis de Jésus ; priez pour les pécheurs, afin que, par une conversion sincère et solide, ils ressuscitent à la vie de la grâce, et qu'ils rentrent dans l'amitié de Dieu ; priez pour nous tous, charitable Lazare, afin que, fidèles imitateurs de vos vertus, nous partagions un jour votre félicité et votre gloire.

Ainsi soit-il

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Nativité de la sainte Vierge.

Nous célèbrerons..... la Nativité de la sainte Vierge. L'Eglise en fait la Fête, parce que Marie est née pleine de grâce, et que par sa naissance elle a annoncé la venue de J. C., dont elle devoit être la Mère.

Remercions Dieu, M. F., des grâces dont il l'a prévenue ; et pensons avec quelle précaution nous devons vivre au milieu du monde, où nous avons apporté en naissant tant de foiblesse ; puisque la sainte Vierge née dans la sainteté et confirmée en grâce, a vécu dans la retraite, dans la prière, et dans une continuelle attention pour conserver soigneusement son innocence. Apprenons de Marie à nous rendre dignes des bienfaits de Dieu, et à nous bien préparer à recevoir J. C. dans la sainte Communion. . .

Les filles et les femmes doivent principalement prendre la sainte Vierge pour leur modèle, parce qu'elle est l'honneur de leur sexe. Elles doivent l'imiter dans sa retenue, dans sa modestie, dans sa chasteté, et dans son humilité.

Cette Fête n'est plus d'obligation ; mais nous vous exhortons à assister aux Offices, et particulièrement à la sainte Messe.

8 *Septembre.*

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Sur le Mystère du jour.

De quâ natus est Jesus. C'est de Marie qu'est né Jésus-Christ. *S. Matth.* 1.

VOILA en deux mots l'éloge le plus complet de Marie. C'est d'elle qu'est né Jésus, Fils de Dieu, Sauveur des hommes. Marie est donc la Mère de Dieu, la coopératrice de la Rédemption. Marie est donc le chef-d'œuvre des mains du Très-Haut, le canal des grâces, le modèle de toutes les vertus. En un mot, Marie est une créature si parfaite que Dieu a voulu se renfermer en elle, et qu'il en est né : *de quâ natus est Jesus.*

Aussi l'Eglise s'empresse-t-elle de célébrer le jour de sa naissance. La naissance des plus grands hommes inspire des alarmes et des craintes. Car, on ne sait, s'ils seront justes ou pécheurs, élus ou réprouvés. Pour Marie, elle naît destinée à être la Mère de son Dieu ; par conséquent sans tache, innocente, douée de toutes les vertus. Livrons-nous donc avec l'Eglise à une sainte joie. Admirons dans cette Vierge naissante, les vertus les plus parfaites, la Mère que Dieu destine à son Fils, et la Médiatrice qu'il

prépare aux hommes. Il n'est pas nécessaire, que je sollicite votre attention, M. C. P.; vous parler de la sainte Vierge, n'est-ce pas intéresser vôtre cœur, et vous entretenir de l'objet de votre confiance et de votre amour?

A en juger, selon les vues humaines, rien en apparence de plus commun et de plus ordinaire que la naissance de Marie. Elle naît, comme les autres enfans, dans un état de foiblesse. Son berceau fut arrosé de ses larmes, comme celui des autres enfans, qui semblent prévoir, en naissant, les misères auxquelles ils seront exposés durant leur vie. Et c'est dans ce sens que le Sage dit, que *le jour de la mort est préférable à celui de la naissance.*

Elle naît dans un état d'obscurité. Car, quoiqu'elle fût du sang royal de David, et qu'elle comptât parmi ses ancêtres les Patriarches, les Prophètes et les Rois, tout ce lustre avoit disparu, et ses parens n'avoient plus rien d'éclatant, que leur vertu. Et vous savez, M. F., que ce n'est pas ce qui donne une plus grande distinction parmi les hommes. Aussi la naissance de la sainte Vierge ne fut-elle point célébrée comme celle des grands du monde.

Elle naît dans un état de pauvreté. L'Ecriture ne nous apprend pas que la fortune de ses parens fût au-dessus de la médiocrité. Au contraire, on voit que par le malheur

des temps, elle étoit presque réduite à l'indigence. Dieu en avoit ainsi disposé, afin que Marie eût plus de ressemblance avec son divin Fils.

Telle fut la naissance de la sainte Vierge, à n'en juger que par les dehors. Mais considérée dans les vues de Dieu, à quel point de grandeur et de gloire ne fut-elle pas élevée !

Marie naît, ayant déjà été prédite, annoncée et marquée de toute éternité dans les desseins de Dieu ; figurée par les Patriarches, annoncée par les Prophètes, désignée par toutes les personnes illustres de son sexe et de sa Nation.

Elle naît dans la grâce de son Dieu, objet de ses complaisances, digne de toute la tendresse de son cœur : privilége ineffable qu'elle préfère à toutes les distinctions, à toutes les faveurs, à tout l'éclat de la gloire dont le monde auroit pu l'honorer.

Elle naît déjà remplie de mérites, et enrichie des trésors du Ciel. Disons plus : Marie naît pour devenir un jour la Mère de son Dieu, la Reine du Ciel et de la terre, et pour être en quelque manière associée au grand ouvrage de la Rédemption des hommes. Quelle destination ! quelle gloire ! aux yeux de Dieu, est-il rien de si grand dans le monde ?

Ah ! M. F., si le monde avoit connu la grâce que le Ciel lui préparoit dans cette naissance, quel heureux présage n'auroit-il pas eu de son bonheur ? Quand l'aurore paroît

paroît à la pointe du jour et qu'elle commence à répandre sa douce lumière, elle semble répandre une espèce de joie sur la terre, parce qu'elle annonce aux hommes le lever du Soleil qui doit bientôt paroître après elle. Tel est, ô Vierge sainte, le beau jour de votre naissance. C'est une annonce de joie pour tout l'univers. C'est dans vous que doit prendre naissance le Soleil de justice, J. C. notre Sauveur, qui va bientôt venir pour détruire l'arrêt de malédiction lancé contre nous, et répandre sur nous les bénédictions les plus abondantes. Le monde ne connut pas alors son bonheur. Mais, avec quel zèle les Anges célébrèrent dans le Ciel cette heureuse naissance! Toutes les intelligences célestes en furent dans le ravissement. L'adorable Trinité elle-même vit avec complaisance ce chef-d'œuvre de ses mains. Dieu le Père la regarda dès-lors comme sa Fille bien-aimée; Dieu le Fils la considéra comme le Temple vivant où il devoit un jour résider. L'esprit Saint et sanctificateur lui prépara toute l'abondance de ses grâces. Tout de concert s'empressa à l'embellir de tous les dons et de tous les trésors qui pouvoient relever l'éclat d'une si haute destinée.

Vous rappellerai-je ici, M. F., les titres magnifiques, les éloges si sublimes que les saints Pères donnent à la sainte Vierge, et ce qu'ils disent de sa naissance? O Marie! que ma langue s'attache plutôt à mon palais, que de taire vos grandeurs et vos perfections!

Saint Ambroise dit, que dès ce premier moment, *elle est un miroir parfait de toute justice*... Saint Bonaventure, qu'elle *est les prémices de tous les élus*... Saint Augustin, qu'elle *est l'ouvrage du Conseil éternel de Dieu*... Saint Ezychius ne craint pas de dire, qu'elle *est le complément de la Trinité sainte*, parce qu'elle est le couronnement et la perfection de tous les ouvrages de Dieu... *Tous les siècles*, dit saint Jean Damascène, *se disputèrent à l'envi qui d'entr'eux auroit la gloire de voir naître ce fruit de bénédiction et de grâces.* Enfin, suivant le langage du Saint-Esprit, Marie a été prédestinée de toute éternité, elle a été dans les vues de Dieu, la première entre les pures créatures, et sa naissance a précédé celle de toutes les autres : *ab æterno ordinata sum.*

Courons donc au berceau de Marie, dit le saint Evêque de Genève ; considérons ce qu'elle y fait, et admirons les vertus qu'elle y pratique. Interrogeons les Anges qui l'environnent, et ils nous répondront qu'elle les surpasse en grâce et en mérites. Admirons ce saint Enfant, et appliquons-nous, à son exemple, à pratiquer cet absolu renoncement à notre volonté, cette grande pauvreté, cette humilité profonde, cette simplicité admirable, et sur-tout cette parfaite modestie ; en un mot, toutes ces vertus de Marie, lesquelles sont petites aux yeux des hommes, mais qui sont grandes et précieuses aux yeux de Dieu. Car le Seigneur, en la comblant de grâces, veut en même temps qu'elle soit

notre modèle ; et c'est par notre fidélité à l'imiter, que nous l'honorerons véritablement et que nous mériterons sa protection.

J'ai dit que nous devons imiter sur-tout la modestie de la sainte Vierge. Qu'est-ce que la modestie ? c'est une vertu qui règle tout l'extérieur, la contenance, les regards, les gestes, les paroles, tout ce qui paroît au dehors. Elle est donc l'ornement de toutes les vertus.

Oh ! que la sainte Vierge en a été un parfait modèle ! Dès sa tendre jeunesse, tout annonçoit dans elle une sagesse consommée, dans un corps d'enfant. Tout en elle sembloit céleste. Qui pourroit exprimer la pudeur, la décence que cette Vierge sainte fit éclater dans son maintien, dans ses discours, dans ses sentimens, dans toute sa conduite.

L'imitons-nous en cela, M. F. ? hélas ! que de fautes n'avons-nous pas à nous reprocher en ce point ? curiosité, légèreté, manque de décence, manque de retenue et de circonspection. D'où vient ce dérèglement extérieur, si ce n'est de ce que l'intérieur lui-même n'est pas bien réglé ? Et de là, combien de fautes ne commettons-nous pas, et n'occasionons-nous pas à notre prochain ?

Ah ! M. F., en qualité de Chrétiens, prenons donc garde à régler tous nos discours, tous nos pas, tout notre maintien, toute notre conduite, et tous les mouvemens de notre cœur. Et pour cela, souve-

nons-nous continuellement que Dieu nous voit. C'est le sentiment de cette divine présence qui nous contiendra dans une exacte modestie. Et c'est en imitant cette vertu de Marie, que tout notre extérieur contribuera à honorer Dieu, à édifier le prochain, à nous sanctifier nous-mêmes..... Revenons à Marie.

Il ne manquoit plus à cet enfant de bénédiction, dans sa naissance, que de lui imposer un nom qui convînt à sa grandeur et à sa dignité. Le nom saint de Marie en remplit toute la gloire et toute l'étendue. Marie, c'est-à-dire, Reine et souveraine Maîtresse, Lumière éclatante, Etoile de la mer; Maîtresse de sa nation. Car, c'est là, M. F., ce que signifie ce grand Nom, et ce qu'il renferme: Reine et Souveraine destinée au trône le plus sublime après celui de Dieu: Lumière éclatante, devant un jour répandre ses rayons bienfaisans sur toute la terre: Etoile de la mer, pour servir de direction et de guide à ceux qui sont exposés au danger du naufrage, sur la mer orageuse de ce monde: Maîtresse de sa nation dont elle devoit faire l'ornement et la gloire; dont elle devoit procurer le salut; dont elle devoit combler les vœux et les espérances.

O Marie! nom de grandeur et de gloire, nom de salut et de grâce, nom de consolation et de joie! Marie, nom saint, nom glorieux, nom favorable et propice, sous la protection duquel il n'est permis à personne, à aucun pécheur de désespérer, dit saint Bernard.

« Allons donc à Marie, M. C. F., ajoute » ce saint Docteur, recourons à Marie dans » toute l'étendue de nos affections, dans » toute l'ardeur de nos sentimens. Car, tel » est l'ordre de Dieu, qui a voulu que bien » des grâces nous fussent distribuées par » les mains de Marie. O hommes, quel- » qu'exposés que vous soyez sur la mer » orageuse de ce monde, voulez-vous éviter » le naufrage ? tournez vos yeux vers Marie: » elle sera votre guide. Si les tentations » vous attaquent, si le démon fait ses efforts » pour vous perdre; appelez Marie à votre » secours. Si l'orgueil, si l'ambition, si l'en- » vie troublent votre cœur, tournez-vous » vers Marie, invoquez son saint Nom. Si » la colère, si l'avarice, si le péché impur » vous mettent en danger de vous perdre, » levez les yeux vers Marie. Si l'énormité » de vos péchés vous jette dans le trouble; » si, effrayés des jugemens de Dieu, vous » êtes portés au désespoir, pensez à Marie. » Enfin, dans tous les dangers, dans tous » les revers, dans les plus fâcheuses extré- » mités de la vie, regardez Marie, pensez » à Marie, recourez à Marie, invoquez le » nom de Marie. En la suivant, vous ne » vous égarerez pas; en la priant, vous ne » devez point désespérer. Si elle vous sou- » tient, vous ne pourrez tomber; si elle » vous protége, vous n'aurez rien à crain- » dre. Si elle vous conduit, vous serez dans » la voie du salut. Enfin, si elle vous est

» favorable, vous êtes sûrs de votre heureuse » éternité. »

Vierge naissante, je cours aux pieds de votre berceau, pour me consacrer à vous. Croissez, auguste enfant, croissez pour remplir toute la grandeur de vos destinées, pour accomplir tous les desseins du Très-Haut sur vous. Croissez pour la gloire de Dieu, pour le soutien de l'Eglise, pour la Rédemption du genre humain qui espère en vous. Croissez pour la conversion des pécheurs dont vous serez l'asile, pour la persévérance des justes dont vous serez le modèle, pour la consolation des affligés dont vous serez le soutien; pour le bonheur de tous les Chrétiens dont vous serez la Mère. Croissez pour être à jamais la splendeur du Ciel, l'ornement de la terre, la terreur des enfers.

O Marie! ô la plus pure des créatures! tout est grand, tout est admirable en vous! heureuse l'heure! heureux le moment qui vous a vu naître! heureux, pour ceux qui vous invoqueront, qui vous aimeront, et plus encore qui vous imiteront! Puisse-t-il être heureux pour moi! tout pécheur que je suis, vous êtes née pour mon salut, que je n'espère après Dieu, que de votre secours, mais que je ne cesserai d'espérer de votre bonté. Votre nom, ô Marie, et celui de votre divin Fils Jésus feront désormais mon espérance et ma consolation! Puissé-je expirer en prononçant ces saints Noms: *Jésus*, *Marie*. Ainsi soit-il.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Fête des SS. Andoche, Tyrse, et Félix, Apôtres du Diocèse d'Autun.

QUOIQUE la fête de S. Andoche, de S. Tyrse et de S. Félix ne soit point chommée, je vous exhorte, M. C. F., à assister, ce jour-là, à la sainte Messe, et à faire des œuvres de piété. Ce sont ces Saints qui ont apporté la foi à nos pères. Avant eux, notre pays ne connoissoit point le vrai Dieu; nos ancêtres étoient idolâtres; et nous le serions encore nous-mêmes, si Dieu ne nous eût envoyé des Apôtres, pour nous éclairer des lumières de l'Evangile. Oh! quel bienfait de la part de Dieu, de nous avoir envoyé ces Apôtres! Quelle charité, de la part de ces Saints, de nous avoir procuré une si grande grâce! Il leur en a coûté mille travaux et la vie; ils ont souffert le martyre le plus douloureux. Quelle reconnoissance ne leur devons-nous pas?

Nous remercierons donc Dieu en ce jour, de ce qu'il nous a retirés des ténèbres du paganisme, pour nous appeler à la lumière admirable de l'Evangile. Nous renouvellerons notre dévotion envers nos saints Apôtres; et, en les remerciant de ce qu'ils

nous ont procuré la religion, nous les conjurerons de nous en obtenir la conservation. Enfin, nous formerons la résolution de vivre d'une manière plus conforme à cette religion divine.

---

24 *Septembre.*

SS. ANDOCHE, TYRSE ET FÉLIX,

APÔTRES DU DIOCÈSE D'AUTUN.

Sur le bienfait de la Foi.

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt Verbum Dei. Hebr. 13.

L'APÔTRE saint Paul vouloit que les premiers chrétiens se souvinssent toujours des travaux et des vertus de ceux qui avoient été leurs pères dans la foi. *Rappelez-vous*, leur disoit-il, *ces hommes que Dieu vous a envoyés pour vous annoncer sa divine parole.*

L'Eglise d'Autun, en rendant de solennels hommages à ses Apôtres S. Andoche, S. Tyrse et S. Félix, ne semble-t-elle pas nous adresser ces paroles, M. C. F.? Elle sait que si nous oubliions nos pères dans la foi, nous en viendrions bientôt à perdre la foi elle-même. C'est pour cela qu'elle nous presse par ces paroles touchantes : rappelez-vous ces hommes vénérables que Dieu a

choisis pour vous tirer des ténèbres de l'erreur, et vous appeler à la lumière admirable de l'Evangile. Voyez, par tous les travaux qu'ils ont entrepris, par tous les tourmens qu'ils ont endurés pour vous procurer la foi, combien vous devez l'estimer, et quelle doit être votre application à en pratiquer les œuvres. Considérez leurs vertus, voyez quelle a été la fin de leur vie; efforcez-vous de les imiter, si vous voulez avoir part à leur récompense : *Quorum intuentes conversationis exemplum, imitamini fidem.*

N'ai-je pas droit de me promettre votre attention, M. F., si j'entreprends de vous faire l'éloge de ces hommes illustres, si chers à notre diocèse ? Puissions-nous, par ce court détail, satisfaire à ce que la piété demande de nous; à la reconnoissance et à l'amour que nous devons à nos saints Apôtres !... Préparez vos cœurs à ces vérités importantes.

ANDOCHE prêtre, et Tyrse diacre, furent envoyés d'Asie dans les Gaules, pour y prêcher la foi, par S. Polycarpe, disciple de S. Jean l'évangéliste. Ils débarquèrent à Marseille. De là, parcourant les bords du Rhône, ils vinrent à Lyon, où ils demeurèrent quelque temps. Enfin, ils se rendirent à Autun, où ils prêchèrent long-temps l'Evangile. Leurs prédications eurent un succès si heureux, qu'un grand nombre des habitans de cette ville embrassèrent la

foi, entr'autres Fauste, comte d'Autun, et son fils Symphorien, qui fut le premier martyr du diocèse. Ce succès leur faisant espérer la conversion de tous les peuples de ce comté, ils se rendirent dans la ville de Saulieu. Un marchand, nommé Félix, recommandable par ses aumônes, les retira chez lui. On ne tarda pas de le dénoncer au préfet, et il eut ordre de livrer ces Missionnaires. Félix le refusa généreusement. On força sa maison; on le prit avec Andoche et Tyrse, et on les conduisit devant le préfet. Celui-ci employa tour-à-tour les promesses les plus flatteuses, les menaces les plus effrayantes pour les faire renoncer à la foi. Mais n'ayant pu réussir, il les fit fouetter cruellement, et jeter dans un horrible cachot. Le lendemain, il réitéra ses menaces. Il employa, pour les forcer de renoncer à Jésus-Christ, tout ce que la barbarie put imaginer de plus cruel; le chevalet, les peignes de fer, le bûcher ardent: tout étant inutile, il leur fit fracasser la tête; et par-là, ils consommèrent leur glorieux martyre, l'an de Jésus-Christ, 172. Telle est en abrégé l'histoire de nos saints Apôtres.

Si nous avons le bonheur, M. C. F., d'être éclairés des lumières de la foi, après Dieu, nous en sommes redevables à saint Andoche, à S. Tyrse et à S. Félix. Ce sont eux qui l'ont plantée dans ce pays, par leurs prédications et par leurs travaux, arrosée de leurs sueurs, et scellée de leur sang.

Voilà ce qui demande de nous les sentimens de la reconnoissance la plus vive.

En effet, quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre au Seigneur, de ce qu'il a bien voulu, par une bonté toute gratuite, nous tirer des ténèbres du paganisme, pour nous faire passer dans la lumière admirable de l'Evangile; et nous envoyer de tels Apôtres, pour nous faire entrer dans la voie du salut, en la personne de nos ancêtres! Pour comprendre la grandeur de ce bienfait, et pour nous animer à en profiter, considérons le triste état où nous étions avant d'avoir reçu la foi, et les avantages que la foi nous a procurés.

Avant que Dieu nous eût éclairés de la foi, nous étions ennemis de Dieu, esclaves du démon, victimes destinées à l'enfer.

Oui, M. F., avant l'arrivée de nos saints Apôtres, nous étions ennemis de Dieu, les objets de sa colère et de son indignation. Criminels par notre origine, nous ne pouvions avoir d'accès auprès de Dieu que par Jésus-Christ. Nous n'avions de ressource et d'espérance que par cet unique Médiateur, entre Dieu et les hommes. Mais par un malheur infiniment déplorable, nous ne connoissions point J. C.; nous étions sans Dieu dans ce monde. Le culte souverain, qui n'est dû qu'à Dieu seul, nous l'aurions rendu, comme nos pères, aux créatures les plus viles et les plus méprisables; au bois, à la pierre, aux animaux, et nous aurions

été plongés aussi dans les désordres honteux, auxquels ils se livroient. Ah ! que leur état étoit affreux ! Esclaves insensés du démon, ils en suivoient aveuglément toutes les suggestions.

Comment devons-nous nous représenter ce pays, avant l'arrivée de S. Andoche et de S. Tyrse ? Comme une prison affreuse, dans laquelle gémissoit, sous la servitude du démon et du péché, une multitude innombrable de criminels, laquelle renfermoit autant d'esclaves de ce cruel tyran, qu'il y avoit d'hommes. Telle est l'idée que nous devons avoir de nos ancêtres qui ont habité ces lieux, avant qu'ils fussent éclairés des lumières de la foi. Hélas ! nous serions encore nous-mêmes dans cette dure captivité, si Dieu ne nous eût envoyé des prédicateurs de l'Evangile pour nous délivrer. Disons donc avec le Prophète : *Seigneur, vous avez rompu mes liens; je vous offrirai sans cesse un sacrifice de louanges !* O mon Dieu ! soyez à jamais béni d'un si grand bienfait.

Mais notre reconnoissance deviendra plus vive encore, si nous réfléchissons, qu'avant notre vocation à la foi, nous étions de malheureuses victimes destinées à être punies éternellement dans les enfers. *Celui qui ne croit pas*, dit Jésus-Christ, *est déjà condamné. Il n'aura point la vie éternelle, mais la colère de Dieu demeurera éternellement sur lui. Jésus-Christ*, dit saint Paul, *viendra au milieu des flammes, se venger de*

ceux qui ne connoissent pas Dieu, et qui n'obéissent point à l'Evangile. Ils souffriront la peine d'une damnation éternelle.

Voilà quel est le malheureux sort de tous ceux qui ont été, et qui sont hors du sein de l'Eglise. C'est qu'après leur mort, ils sont précipités dans les flammes de l'enfer. Etre exclus pour jamais du Paradis; être jetés, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincemens de dents; quelle déplorable destinée, M. F.! Seigneur, mon Dieu, je vous louerai; oui, je vous louerai de tout mon cœur, et je glorifierai éternellement votre nom, parce que vous avez usé d'une grande miséricorde envers moi, et que vous avez retiré mon ame de l'enfer le plus profond, en me procurant la lumière de la foi.

Considérons maintenant les avantages que la foi nous a procurés.

La foi nous a consacrés à Dieu; elle nous a fait devenir les enfans de l'Eglise: elle nous a donné droit à la vie éternelle. Oh! quelles faveurs!

Oui, M. F., la foi nous a consacrés à Dieu. *Vous avez été séparés des idoles*, nous dit l'Apôtre, *pour être consacrés au service du Dieu vivant et véritable. Vous avez été lavés et baptisés; vous avez été sanctifiés; vous avez été justifiés au nom de N. S. J. C. et par le Saint-Esprit. Ne savez-vous pas*, dit-il ailleurs, *que vos corps*

sont les membres de J. C., les temples du Saint-Esprit qui réside en vous? Par le baptême, de vases impurs, de vases de colère que nous étions par le péché, de vases qui n'étoient bons qu'à être brisés, nous avons été faits des vases de miséricorde, des vases purifiés par le sang de J.C., et préparés pour la gloire; des vases d'honneur, sanctifiés et consacrés au Seigneur, pour toutes sortes de bonnes œuvres; consacrés au Seigneur, comme les membres du corps de son Fils, comme les temples de son Esprit. O Dieu! quel honneur! quel précieux avantage!

La foi nous a encore rendus enfans de l'Eglise, et participans de tous ses biens spirituels. Le Baptême, en nous unissant au corps mystique de J. C., nous applique ses mérites, nous rend propres ses mystères, nous fait participer aux avantages de l'Eglise, à tout le bien qui s'y fait, aux sacrifices, aux prières, aux pénitences et aux bonnes œuvres de chaque fidèle; en sorte que chacun de nous peut dire avec le Prophète: *Seigneur, je suis participant de tous les biens de ceux qui vous craignent et qui gardent vos Commandemens.* Quelle consolation, M. F., quel sujet de joie d'être d'une société où l'on est enivré de la grâce de Jésus-Christ, nourri de son corps, fortifié de sa parole! quel bonheur de pouvoir puiser dans les fontaines du Sauveur, les Sacremens, les eaux salutaires de la grâce; d'être renfermé dans cette ber-

gerie mystérieuse, où l'on trouve des pâturages si abondans, et dont J. C. même est le Pasteur!

Enfin, par la foi, nous sommes unis de Communion avec l'Eglise du Ciel. Nous honorons et nous invoquons les Saints, et ils intercèdent pour nous auprès de Dieu, dit S. Paul. Que dis-je? nous avons droit au bonheur dont ils jouissent. *Celui qui croit au Fils de Dieu*, dit l'Evangile, *a la vie éternelle!* Quel avantage!

Oui, M. F., un véritable chrétien doit se regarder comme déjà ressuscité avec J. C., et comme assis avec lui au plus haut des Cieux. La grâce, qui nous rend chrétiens, est une application, une appropriation de la mort de ce divin Sauveur, de sa résurrection et de son ascension, qui nous fait mourir au péché, qui nous donne une vie nouvelle, nous sépare de la terre en esprit; et nous fait soupirer après notre réunion avec J. C. dans le Ciel. Car, dit S. Paul; *puisque nous sommes enfans de Dieu, nous sommes aussi les héritiers de Dieu, et les cohéritiers de J. C. son fils.* Nous avons donc droit au bonheur éternel, comme un fils a droit à l'héritage de son père?

O chrétiens, reconnoissez les avantages précieux que la foi vous a procurés, et voyez ce que vous devez de reconnoissance aux saints Apôtres, dont Dieu s'est servi pour vous l'apporter. Combien vous devez les aimer! quelle dévotion vous devez avoir envers eux!

Seigneur, Dieu des miséricordes, je ne puis m'empêcher de vous le demander, au nom de tout ce diocèse ; quel mérite avions-nous à vos yeux, pour que vous ayez daigné nous envoyer ces hommes vénérables, pour nous retirer de l'abîme où nous étions plongés, et pour nous procurer les avantages inestimables de la foi ! Etoit-ce en vue de notre fidélité future, que vous aviez doué Andoche et Tyrse de cette éloquence, de cette sagesse, de cette onction qui touche les cœurs, qui les gagne et les convertit ? Car, quelle force ne leur a-t-il pas fallu, pour vaincre la férocité d'un peuple si barbare ? quelle douceur, pour amollir des cœurs si durs ! quelle autorité, pour leur faire briser leurs idoles, et pour leur faire embrasser la doctrine si pure et si austère de l'Evangile ! Non, mon Dieu, non ; nous n'attribuerons ni à la docilité de nos pères, ni à notre fidélité personnelle, un changement si miséricordieux. Vous, devant qui les siècles les plus reculés, sont comme le jour d'hier, qui est à peine écoulé ; ne saviez-vous pas que cette nation ingrate mépriseroit le don précieux de la foi ; que dans ces derniers temps, elle enfanteroit des impies, qui emploîroient tous leurs efforts pour détruire l'ouvrage de vos Apôtres, pour abolir entièrement votre sainte Religion ? Que cette nation frivole se laisseroit entraîner d'abord dans le schisme, et ensuite dans l'idolâtrie la plus révoltante ? Qu'après même que vous auriez rendu à

ce peuple, cette religion sainte et ses autels, plusieurs s'en tiendroient encore éloignés, mépriseroient votre divine parole, et affecteroient de se tenir hors de votre saint Temple, comme pour insulter à vos mystères ? Ah ! Seigneur, si vous n'eussiez eu égard qu'à notre mérite, ou plutôt à notre ingratitude, ne méritions-nous pas de perdre pour toujours la foi ?

Cette réflexion, M. F., est aussi capable de nous porter à la confusion, qu'à la reconnoissance. Vous le voyez : nous ne méritions pas que Dieu nous donnât la foi, et nous envoyât de tels Apôtres. Mais ne méritons-nous pas maintenant, par notre négligence à pratiquer les œuvres de la foi, qu'il nous enlève ce don précieux, pour le transporter à des nations qui en feroient un meilleur usage ? Il nous en a déjà menacés. Il n'y a que quelques années que la religion sembloit être pour toujours proscrite parmi nous. Par une miséricorde, que Dieu n'a pas eue pour bien d'autres nations, peut-être moins coupables que la nôtre, il nous a rendu nos temples, nos Pasteurs, notre culte. Mais sera-ce pour toujours ? Hélas ! M. F., si nous ne la pratiquons pas mieux cette religion sainte, qu'il est à craindre que Dieu ne nous l'enlève pour toujours ? Et nous retomberions donc alors dans cet affreux état, où étoient nos ancêtres, avant l'arrivée de nos saints Apôtres ! Il n'y auroit donc plus de Ciel pour nous ; mais un enfer, mais des flammes éternelles.

Ames innocentes, fidèles serviteurs de Dieu, faites-lui une sainte violence, pour qu'il ne nous punisse point de la sorte. Ne cessez de lui adresser de ferventes prières, pour la conversion de vos frères, qui, en provoquant sa justice, appellent sur notre patrie, le plus terrible de tous les malheurs.

Et vous, pécheurs, commencez donc à pratiquer les œuvres de la foi que vous professez. Devenez donc fidèles aux commandemens de votre sainte religion. Cessez donc de la déshonorer par une vie si lâche et toute païenne.

Pécheurs endurcis, qui vous obstinez à fermer vos cœurs à la grâce, qui vous presse depuis si long-temps; ah! puisse le sang de nos saints Apôtres, crier si fortement vers le Père des miséricordes, que vous soyiez enfin ébranlés, et que vous mettiez ordre à votre conscience; qu'on vous voie assidus aux saints Offices, fréquenter les Sacremens, mener une vie conforme à la foi que vous professez.

O sang précieux d'Andoche, de Tyrse et de Félix, opérez ce miracle sur la terre; vous convertîtes les pécheurs les plus endurcis; vous détruisîtes les préjugés les plus fortement établis; vous rompîtes les habitudes les plus invétérées; vous renversâtes les idoles de nos pères: du haut du Ciel où Dieu vous a associés à sa puissance, ne pourriez-vous pas opérer encore de tels prodiges, et convertir ces pécheurs? Ah! souvenez-vous que quelque criminels qu'ils soient, ils sont toujours vos enfans.

Pensez-y, mes Frères; si ce sang, répandu pour vous, ne vous convertit pas, au jour du jugement il criera contre vous, comme le sang d'Abel cria contre Caïn. Ces saints Apôtres, aujourd'hui vos protecteurs, deviendront alors vos juges. Ils crieront d'une voix forte et terrible : Dieu juste, Dieu saint et fidèle, jusqu'à quand différerez-vous de venger le sang que nous avons versé pour le salut de ce peuple, et qu'il a foulé aux pieds : *Usquequò non vindicas sanguinem nostrum ?*

Détournez de vous, M. C. F., un jugement si terrible, et soyez sensibles au langage d'amour que vous tiennent maintenant ces saints Apôtres :

O vous, Chrétiens, que nous avons enfantés à la foi, nous sommes votre gloire; devenez la nôtre. Glorifiez-vous de nous avoir pour Apôtres, nous ne cesserons de nous intéresser pour vous auprès de Dieu, et de le conjurer de ne pas permettre que le démon nous enlève le fruit de nos travaux, et l'occasion de notre joie, en vous enlevant la foi, que nous vous avons procurée au prix de notre sang. Pour vous, ne nous forcez jamais à rougir de vous l'avoir donnée. Ne déshonorez point, par une vie criminelle, la sainte doctrine que nous vous avons enseignée. Conformez-y votre conduite, et imitez les exemples que nous vous avons laissés. Considérez ce qu'il nous en a coûté, pour procurer à vos pères la religion divine qu'ils vous ont transmise, et

vous l'estimerez comme elle mérite de l'être. Les contradictions, les humiliations, les veilles, les travaux, nous n'avons rien négligé pour vous gagner à J. C.; et c'est le souvenir de tous ces travaux, qui vous rend si chers à nos cœurs. Vous êtes nos enfans. Plus il nous en a coûté pour vous enfanter à J. C., plus vous êtes précieux à nos yeux. Soyez donc la joie de vos pères dans le temps; leur gloire, au jour du Seigneur, et leur consolation, pendant l'éternité.

Ainsi soit-il.

---

2 Octobre.

LES SAINTS ANGES GARDIENS.

Sur les SS. Anges, et la dévotion à l'Ange Gardien.

Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei. J. C. dit à ses Disciples, les Anges de ces petits enfans voient sans cesse la face de mon Père. *S. Matth.* 18.

VOILA, M. F., une vérité bien constante. C'est que chacun de nous a un Ange, qui étant toujours auprès de Dieu, lui expose nos besoins, en même temps qu'il veille à notre garde. Ah! quel don de la miséricorde de Dieu envers les hommes, que ce commerce spirituel qu'il a établi entre nous et

ces saints Anges ! Ce bienfait ne mérite-t-il pas toute notre reconnoissance ? C'est pour la lui témoigner, et pour exciter notre dévotion envers ces Esprits bienheureux et si charitables, que l'Eglise a institué la fête des saints Anges Gardiens que nous célébrons aujourd'hui. Entrons dans ses vues, M. F. ; fixons aujourd'hui nos regards sur ces esprits célestes.

Je vous parlerai d'abord des saints Anges en général, et ensuite de l'Ange Gardien, en particulier. Nous verrons ce que ces saint Anges font pour nous, et ce que nous devons faire pour eux.

Dieu qui est un pur esprit, a voulu créer de purs Esprits comme lui, qui devoient vivre comme lui de connoissance et d'amour, et être bienheureux en le connoissant et en l'aimant. Tous ces esprits furent créés dans l'innocence et la grâce, mais avec une volonté libre de persévérer dans cet état heureux ou d'en décheoir. Car rien n'est immuable que Dieu. Tout ce qui est tiré du néant, est sujet à défaillir. C'est ce qui est arrivé à plusieurs de ces Esprits. Au lieu de reconnoître qu'ils tenoient de Dieu leur excellence, ils s'y complûrent, comme s'ils l'avoient d'eux-mêmes, et ils s'abandonnèrent à l'orgueil. Sur-le-champ leur crime fut puni. Dieu les précipita du haut du Ciel, dans le fond de l'abîme. Dès ce moment, ils devinrent infiniment malheureux, et leur

volonté devint si perverse qu'ils ne se plaisent qu'au mal et à tenter les hommes. De là le nom qu'on leur donne, de démons, de diables, d'esprits malins.

Les autres Anges, à la tête desquels est S. Michel, s'abaissèrent devant la grandeur suprême de Dieu, reconnoissant que d'eux-mêmes ils n'étoient rien. Ils lui rendirent gloire pour ses dons; ils mirent leur bonheur à lui demeurer soumis, à n'aimer que lui, à ne vivre que pour lui. En récompense de leur fidélité, Dieu les fixa dans la sainteté et le bonheur. Ils l'aimeront toujours, et seront éternellement les Princes de sa Cour. On les appelle les bons Anges ou simplement les Anges, et c'est de ces bienheureux Esprits que je veux vous parler.

Mais quelle idée pourrois-je vous en donner, M. F., puisqu'ils ne peuvent tomber sous les sens? Eux seuls pourroient nous instruire des merveilles que Dieu a opérées en leur faveur. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'ils sont les créatures les plus parfaites qui soient sorties des mains de Dieu, et qui ont plus de ressemblance avec lui. Ils sont continuellement devant son trône, occupés à contempler ses perfections infinies, et s'enivrant du torrent de délices que produisent la vue et la connoissance de son ineffable bonté. Leur emploi pendant l'éternité sera de l'adorer sans cesse, de louer, de bénir, de glorifier son saint Nom.

Quoique Dieu se suffise à lui-même pour gouverner ce monde, il emploie cependant

pour cela, le ministère des Anges. Il les a établis les protecteurs des Royaumes et des Empires, et les gardiens des hommes. Combien de fois n'en a-t-il pas envoyé aux Patriarches et aux Prophètes, pour leur annoncer ses volontés ? Combien de mystères ces bienheureux Esprits n'ont-ils pas révélés ? Que de fléaux n'ont-ils pas détournés ? Combien de grâces obtenues par leur moyen, soit à l'Eglise en général, soit aux fidèles serviteurs de Dieu en particulier ? C'est par le ministère des Anges que le Seigneur consola Agar dans son désespoir ; qu'il donna sa loi à son peuple ; qu'il arracha Loth à l'embrasement de Sodôme, et les trois enfans hébreux aux flammes de la fournaise ; qu'il sauva Daniel de la gueule des lions ; qu'il brisa les chaînes de saint Pierre ; qu'il délivra les Apôtre de la prison, et qu'il révéla à saint Jean l'état futur de l'Eglise. Il s'en servit pour l'exécution des principaux mystères relatifs à l'Incarnation. Ce fut l'Ange Gabriel qui annonça à Marie qu'elle seroit la Mère du Sauveur. Ce fut un Ange qui apprit à Joseph les mauvais desseins d'Hérode sur l'enfant Jésus ; ce fut un Ange encore qui vint fortifier ce divin Sauveur dans sa douloureuse agonie, et qui annonça sa résurrection aux saintes femmes et aux Apôtres.

Dieu les emploie souvent à consoler les affligés, à encourager les foibles, et à punir les coupables. Et avec quel zèle ces saints Anges n'exécutent-ils pas ces ordres ? avec

quelle ardeur ils désirent notre bonheur! *Ils se réjouissent dans le Ciel, de la conversion des pécheurs*, dit J. C. *Ils sont continuellement occupés*, dit le Prophète, *à présenter à Dieu nos afflictions et nos prières. Lorsque vous priiez avec larmes*, disoit l'ange Raphaël à Tobie, *je présentois à Dieu vos supplications.* Saint Jean vit un Ange qui offroit, sur l'Autel du Ciel, une grande quantité de parfums, composés des prières des Fidèles. Ce sont les Anges qui portèrent l'ame de Lazare dans le sein d'Abraham. Enfin, ils descendront à la fin du monde, avec J. C., pour séparer les bons des méchans, ils les placeront à sa droite, et les conduiront dans le Ciel.

Jugez de là, M. F., quels hommages nous devons rendre aux Anges. Chacun doit être honoré suivant sa dignité, dit saint Bernard; si cela est, quels honneurs ne méritent pas ces bienheureux esprits dont la nature est si parfaite, la sainteté si éminente, et la gloire si éclatante? Mais ce qui doit sur-tout exciter notre vénération envers eux, c'est leur invariable fidélité pour Dieu. Leur innocence n'a jamais été souillée de la moindre tache; la pureté de leurs affections a toujours été la même; la vivacité de leur amour, l'ardeur de leur zèle pour la gloire de Dieu, n'ont jamais souffert aucune diminution. Oh! si nous aimions bien Dieu, que cette considération nous procureroit de joie! Hélas! ceux qui l'aiment le plus sur la terre, ne lui rendent que des hommages bien imparfaits,

parfaits, à cause des distractions occasionnées par le commerce du monde. Pour les saints Anges, rien ne les détourne de Dieu; ils le voient sans interruption, ils sont tellement épris de sa divine beauté, qu'ils ne pensent qu'à lui; ils sont tellement absorbés par son amour, qu'ils chantent sans cesse ses louanges. *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées*, s'écrient-ils, *le Ciel et la terre sont pleins de sa gloire*, qui éclate dans tous ses ouvrages. Pénétrés de l'humilité la plus profonde, ils reconnoissent qu'à lui seul appartient la gloire; ils déposent aux pieds de son trône les couronnes qu'ils tiennent de sa bonté, en disant: *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance.*

Toujours brûlans d'amour, toujours enflammés du plus ardent désir de faire éclater leurs transports, ils répètent leurs divins Cantiques avec une ardeur toujours nouvelle. Le Psalmiste, qui éprouvoit dans son cœur une partie de ces divins transports, prenoit de là occasion de les inviter à célébrer les grandeurs de Dieu: *Bénissez le Seigneur*, s'écrioit-il, *bénissez le Seigneur, vous qui êtes ses Anges, et les Ministres de ses volontés.*

Mes chers Frères, pouvons-nous penser à ces bienheureux Esprits, et ne pas nous confondre à la vue de la foiblesse de notre amour et de nos désirs! O créatures véritablement heureuses, nous nous réjouissons de votre ardeur, nous vous conjurons de

louer Dieu et pour vous, et pour nous. En vous invitant à le bénir et à le glorifier, nous sommes confondus par le souvenir des péchés que nous avons commis, et que nous commettons encore tous les jours. Puissions-nous ne plus pécher ! Puisse le feu sacré qui vous embrase, passer dans nos cœurs et les consumer! Puissions-nous, un jour, être les compagnons de votre félicité !

Pour obtenir ce bonheur, M. F., invoquons souvent les saints Anges ; mais surtout appliquons-nous à les imiter, c'est-à-dire, à converser avec Dieu, par la prière, à marcher en sa présence, par de fréquentes aspirations ; à renoncer aux affections déréglées des créatures ; à adorer Dieu, à l'aimer, à nous réjouir en lui, à nous soumettre avec résignation aux décrets de sa Providence, à suivre fidèlement sa Loi, à nous conformer en tout à sa volonté. Imitons leur humilité, leur constance, leur zèle pour la gloire de Dieu, et principalement leur pureté ; car c'est cette précieuse vertu qui nous rend semblables aux Anges. Sur toutes choses, M. F., *ces Anges de la paix* attendent de nous l'union et la concorde. Quelle joie n'éprouveroient-ils pas, s'ils nous voyoient posséder, sur la terre, cette charité qui les unit dans le Ciel ! Au contraire, rien ne les afflige plus que de voir parmi nous des scandales et des divisions.

Tels sont les honneurs que nous devons aux saints Anges ; mais il en est un que nous devons particulièrement aimer et ho-

norer ; c'est notre Ange Gardien. Ecoutez, mes Frères, ce qu'il fait pour nous, et ce que nous devons faire pour lui.

C'est une vérité fondée sur l'Ecriture-Sainte, et enseignée par les Pères de l'Eglise, que Dieu a donné à chacun de nous un Ange pour nous garder, et pour nous aider dans l'affaire de notre salut : *Dieu a commandé à ses Anges*, dit le Prophète, *de vous garder dans toutes vos voies ;* et ailleurs : *L'Ange du Seigneur environnera ceux qui le craignent, et il les délivrera de leurs maux.* Jésus-Christ, parlant des petits qui croient en lui, apprend à ses Apôtres, que, *dans le Ciel, leurs Anges voient sans cesse la face de son Père céleste.*

O bonté de mon Dieu ! ce n'est point assez de nous avoir envoyé votre Fils unique, de nous avoir donné votre Saint-Esprit, de nous promettre la jouissance de vous-même dans l'éternité, vous voulez encore, afin qu'il n'y ait rien dans le Ciel qui ne soit employé à notre salut, vous voulez encore nous donner vos saints Anges pour guides! *Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez ainsi prendre soin de lui ?* O condescendance admirable, s'écrie saint Bernard, ô excès de bonté et d'amour ! Il a chargé ses Anges de veiller sur nous. Mes Frères, continue ce saint Docteur, pour comprendre la grandeur de ce bienfait, considérez qui est celui qui a donné

cette commission, à qui il l'a donnée, en faveur de qui, et pour quelle fin ?

Qui est celui qui a donné cette commission ? c'est le Seigneur, le Souverain même des Anges. Dieu a commandé à qui ? aux Anges, à ces bienheureux Esprits qui approchent si près de son trône. Quoi ? de veiller sur nous : sur nous qui sommes de misérables créatures ; sur nous qui serons bientôt la pâture des vers. Et quoi encore ? de nous diriger dans toutes nos voies.

Et comment ces Esprits si sublimes s'acquittent-ils de cette commission ! Non seulement ils veillent sur nous, dit le Prophète, *mais ils nous portent entre leurs mains, de peur que nos pieds ne heurtent contre la pierre.* Et ils nous secourent avec d'autant plus de zèle, qu'ils connoissent nos besoins. Ils voient l'abîme de misères, dans lequel nous sommes plongés, les péchés qui nous souillent continuellement, et les dangers innombrables auxquels nous sommes exposés. C'est pour cela, dit Hugues de S. Victor, qu'ils prennent tant soin de nous, qu'ils nous gardent dans tous les lieux, et à toutes les heures, qu'ils pourvoient à tous nos besoins avec tant de sollicitude, qu'ils font, ô mon Dieu, l'office de médiateurs entre vous et nous, qu'ils vous portent nos soupirs et nos gémissemens, et qu'ils attirent sur nous vos grâces et vos bénédictions. Les démons, nos ennemis, ne songent qu'à nous tendre des piéges, pour nous faire tomber dans le péché ; mais nos charitables Gardiens

nous découvrent ces piéges pour nous les faire éviter ; ils arrêtent les effets de la malice de ces ennemis de notre salut ; ils écartent ou affoiblissent les tentations qui pourroient nous renverser ; ils présentent à notre esprit de bonnes pensées ; ils nous rappellent les résolutions que nous avons prises ; ils réveillent notre foi par le souvenir des vérités éternelles ; ils nous placent dans des circonstances favorables, pour nous porter à rentrer en nous-mêmes, à réprimer nos passions, à nous corriger de nos défauts, à répondre aux desseins de Dieu sur nous. Mais c'est sur-tout au moment de notre mort, qu'ils redoublent de soins ; ils cherchent alors, si j'ose ainsi parler, à recueillir le fruit de leurs travaux et de leur assistance, pour faire réussir l'importante affaire de notre salut. Enfin, ils ne sont tranquilles, que quand ils peuvent porter notre ame, comme celle de Lazare, dans le sein de Dieu.

Une si grande charité de la part de notre Ange Gardien exige, sans doute, des devoirs de la nôtre : et quels sont-ils ? Saint Bernard nous l'apprend.

Notre bon Ange, dit-il, doit nous inspirer trois sentimens : le respect, l'amour, et la confiance. Le respect, à cause de sa présence ; l'amour, à cause de la charité qu'il a pour nous ; et la confiance pour les services qu'il nous rend, et pour le crédit qu'il a auprès de Dieu.

1.° Nous devons respecter la présence de

notre saint Ange Gardien; car, il nous voit toujours, il est sans cesse à nos côtés. Dans quelle modestie devons-nous donc nous tenir! et avec quel soin devons-nous éviter tout ce qui peut offenser la pureté de ses regards! Quand quelque tentation vous porte à une action indigne, disoit autrefois un Sage, imaginez-vous que vous êtes sous les yeux d'un homme d'une haute vertu et d'une grande autorité; cette pensée vous retiendra. Ce conseil est bon; mais, qu'il seroit bien plus efficace, si l'on étoit sûr qu'on est vu réellement de cet homme si sage et si recommandable! Eh! mon cher Frère, n'est-il pas certain que votre saint Ange vous voit, en quelque lieu que vous soyez; et, cet Esprit céleste, n'est-il pas une des plus pures, une des plus excellentes créatures de Dieu? Comment donc oseriez-vous faire, en sa présence, ce que vous n'oseriez pas faire devant un homme? Ne croyez pas qu'il soit insensible à un si grand mépris! Craignez, au contraire, qu'il ne vous abandonne, si vous blessez la sainteté de ses regards. Eh! quel malheur, si votre Ange Gardien se retiroit de vous? Que pourriez-vous faire, lorsque, privé de son puissant secours, vous seriez livré à toute la fureur du démon?

Non-seulement nous devons respecter notre Ange tutélaire, mais encore, nous devons l'aimer; car c'est un gardien fidèle, un véritable ami, un protecteur puissant. Malgré la dignité de son être, il ne dédaigne

pas de se charger de nous, pour nous défendre et pour nous protéger; il veille à la conservation de nos corps, auxquels le démon a quelquefois le pouvoir de nuire. Mais sur-tout, que ne fait-il pas pour notre ame? Il nous instruit, il nous encourage, il nous exhorte intérieurement; lors même que, malgré ses soins, nous sommes tombés dans le péché, il nous aide à nous relever? il exerce, à notre égard, l'office qu'exerçoit, à l'égard des Israélites, cet Ange qui les conduisoit dans la terre promise; il fait pour nous ce que Raphaël faisoit pour Tobie, il nous sert de guide au milieu des dangers de cette vie.

De quels sentimens d'amour, de docilité et de reconnoissance, ne devons-nous pas être pénétrés pour lui; pourrons-nous assez remercier la divine miséricorde de nous avoir donné un tel guide! Tobie, réfléchissant sur les faveurs signalées qu'il avoit reçues de l'ange Raphaël, disoit à son Père: *Quelle récompense pourrons-nous lui donner qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés? Il m'a mené et ramené dans une santé parfaite; il m'a délivré du poisson qui alloit me dévorer; il m'a fait épouser la chaste Sara; il m'a empêché d'être étranglé par le démon, comme les autres maris de cette vertueuse femme; il vous a rendu la vue à vous-même, ô mon Père! Enfin, c'est par lui que nous sommes remplis de toute sorte de biens.* Que pourrons-nous lui donner qui égale tout ce qu'il a

fait pour nous. Sur cela, Tobie et ses parens, touchés de la plus vive reconnoissance, se prosternèrent le visage contre terre, pendant trois heures, et bénirent Dieu.

Mes Frères, tâchons d'entrer dans les mêmes sentimens; aimons tendrement notre saint Ange qui nous a procuré tant de biens, qui veille sur nous avec tant de sollicitude; soyons dévots et reconnoissans envers ce zélé protecteur, et ne laissons passer aucun jour sans faire quelque prière en son honneur.

Enfin, nous devons avoir une tendre confiance en sa protection; car, il connoît nos besoins, et son crédit auprès de Dieu est très-grand. Quelque foibles que nous soyons, quelque grands que soient les dangers qui nous environnent, nous ne devons rien craindre sous la protection d'un tel guide: ayons recours à lui, principalement dans deux occasions. 1.° Lorsque nous délibérons sur quelque affaire importante, prions notre bon Ange de nous éclairer, afin que nous n'entreprenions rien contre la volonté de Dieu. 2.° Lorsque nous sommes en danger d'offenser Dieu, appelons aussitôt notre saint Ange à notre secours. Quand vous avez, dit saint Bernard, une tentation qui vous presse, ou une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien; c'est l'Ange que Dieu vous a donné pour vous secourir dans la nécessité; et certainement, vous éprouverez les effets de sa protection.

Mais, pour qu'il vous l'accorde, avant

toute chose, évitez le péché; les fautes, même vénielles, l'affligent et l'éloignent de nous. Comme la mauvaise odeur fait fuir les colombes, dit S. Basile, de même l'infection du péché fait fuir l'Ange chargé de nous conduire. Fuyez sur-tout l'impureté, car rien ne lui fait plus horreur que ce vice honteux.

Enfin, M. F., retenez bien ces avis que Dieu donnoit à son peuple, et qui nous regardent tous : *Je vais vous envoyer mon Ange, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde dans le chemin, et qu'il vous conduise dans la terre que je vous ai préparée. Respectez-le, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser, parce qu'il ne vous pardonnera pas quand vous pécherez, et qu'il vous parle en mon nom. Mais, si vous écoutez sa voix, et que vous fassiez ce que je vous dis par sa bouche, je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai ceux qui vous affligent; mon Ange marchera devant vous, et il vous introduira dans la terre que je vous ai préparée*, c'est-à-dire, dans le Royaume des Cieux. C'est ce que je vous souhaite. Au nom, etc.

AVIS A DONNER

Le Dimanche avant la Fête de la Toussaint.

Nous célèbrerons..... la Fête de tous les Saints, avec jeûne d'obligation la veille.

L'Eglise a établi cette Fête, pour nous faire honorer tous les Saints par une même solennité, et réparer les défauts commis dans les fêtes particulières; pour nous donner une idée du bonheur que nous attendons, et nous en montrer le chemin sûr, par l'exemple de ceux qui y sont arrivés; pour animer notre confiance par cette grande multitude de Saints de tout état, de tout sexe, de tout âge; et du grand nombre d'intercesseurs que nous avons en eux.

Ainsi, mes Frères, pour entrer dans l'esprit de cette Fête, vous remercierez le Seigneur des grâces dont il a comblé les Saints; car c'est Dieu qui les a fait Saints, et qui les rend heureux. Vous les regarderez comme ses amis, et vous leur demanderez, auprès de lui, le secours de leur intercession et de leurs prières. Enfin, excités par la vue du bonheur dont ils jouissent, et où nous pouvons tous arriver par les mérites de Jésus-Christ, vous tâcherez de les imiter, et de marcher, à leur exemple, par le chemin de l'humilité, de la pauvreté, de la croix et des souffrances, qui est le véritable chemin du Ciel.

Le lendemain, on fait la mémoire des fidèles trépassés. l'Eglise destine ce jour particulier, pour leur procurer un soulagement général. Vous devez alors prier, non-seulement pour vos parens, pour vos amis et pour vos bienfaiteurs, mais encore pour ceux qui sont délaissés par des parens ou des amis qui ne font point, ou peu de prières particulières. L'Eglise, comme la mère commune, n'en délaisse aucun et prend soin du soulagement de tous. Ç'a toujours été son usage de prier pour les défunts, afin de les soulager, et de délivrer ceux qui étant morts en état de grâce, ont encore quelques restes de péchés à expier. Elle y consacre particulièrement ce jour, pour avertir les fidèles de leur devoir, et les faire souvenir de soulager et d'abréger la captivité de ces ames.

On le peut par la prière, en demandant à Dieu avec ferveur leur délivrance; par les bonnes œuvres et par les pénitences; par les communions faites à leur intention; par les indulgences qu'on peut leur appliquer, et sur-tout par le saint sacrifice de la Messe, qui leur applique les satisfactions de J. C. Mettez en pratique ces moyens, M. F., et croyez que ces ames, quand elles seront dans le Ciel, reconnoîtront ce que vous aurez fait pour elles.

1.er *Novembre.*

LA TOUSSAINT.

Sur l'obligation de travailler à devenir Saints.

Sancti estote, quia ego Sanctus sum. Soyez Saints, parce que je suis Saint. *Levit.* 2.

VIVRE dans le péché et être chrétien, c'est une contradiction monstrueuse ; parce qu'un chrétien doit être un saint. Voilà, mes Frères, la vérité essentielle que l'Eglise veut nous inculquer dans cette grande solennité. En présentant à notre piété un Dieu infiniment saint, et qui sanctifie une multitude innombrable de créatures, elle semble nous dire d'une voix forte : souvenez-vous, chrétiens, que vous êtes destinés à voir Dieu et à le posséder ; mais que vous n'aurez ce bonheur, qu'autant que vous aurez retracé en vous, pendant le cours de cette vie mortelle, son image, ses perfections, et particulièrement sa sainteté, *sans laquelle nul ne verra Dieu.* Que si la sainteté d'un Dieu vous paroît au-dessus de vos forces, considérez ces ames bienheureuses, cette multitude de créatures de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui ont été assujetties aux mêmes misères que

vous, exposées aux mêmes dangers, sujettes aux mêmes péchés, attaquées par les mêmes ennemis, et environnées des mêmes obstacles. Ce qu'elles ont pu faire, vous le pouvez aussi; et vous n'avez aucune excuse, pour vous dispenser de travailler comme elles, à acquérir la sainteté.

Je n'ai donc autre chose à faire, pour vous engager à entrer dans l'esprit de l'Eglise, mes Frères, que de vous montrer l'indispensable obligation où vous êtes de devenir des Saints. Pour cela, je vous montrerai d'abord en quoi consiste la sainteté; et, en second lieu, que vous pouvez l'acquérir, comme les Saints, puisqu'ils avoient les mêmes difficultés que vous, et que vous avez les mêmes moyens qu'ils ont eus..... Accordez-moi, etc.

Le monde, pour se dispenser de travailler à acquérir la sainteté, (ce qui le gêneroit trop,) s'imagine, que pour être saint, il faut faire des actions éclatantes; s'appliquer à des pratiques de dévotion extraordinaires, embrasser de grandes austérités, faire de longs jeûnes, s'enfoncer dans une profonde retraite, passer les jours et les nuits en prières, abandonner ses affaires, enfin, faire des miracles.

Religion de mon Dieu! est-ce ainsi que vous en jugez? Au contraire, nous dit-elle, levez les yeux au Ciel, et voyez, si parmi ceux qui le remplissent, les plus grands

Saints sont ceux qui ont fait les choses les plus merveilleuses. Où sont les miracles de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste et de saint Joseph ? ou plutôt écoutez J. C. lui-même. *Plusieurs, au jour du jugement, me diront : Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom, chassé les démons, fait des miracles.... Retirez-vous, ouvriers de l'iniquité*, leur répondra le juste Juge. Quoi, vous avez commandé à la mer et aux vents, et vous n'avez pas su maîtriser vos passions ; vous avez délivré les possédés du démon, et vous en avez été les esclaves ; vous avez fait des miracles, et vous n'avez pas observé mes Commandemens ? *Allez au feu éternel.* Ce n'est pas par conséquent à faire des miracles, ou des choses extraordinaires, que consiste la sainteté. En quoi consiste-t-elle donc ? A garder fidèlement les Commandemens, à remplir exactement les devoirs de son état.

Qu'est-ce qu'un Saint, au jugement de la Religion ? C'est un homme qui craint Dieu, qui l'aime sincèrement, et qui le sert avec fidélité ; c'est un homme qui, ne se laissant point enfler par l'orgueil, ni dominer par l'amour-propre, est vraiment humble et petit à ses propres yeux ; qui, privé des biens de ce monde, ne les désire pas ; ou qui, les possédant, n'y attache pas son cœur ; qui est ennemi de toute acquisition injuste, de tout gain illicite. C'est un homme qui, possédant son ame, dans la patience, ne s'offense pas d'une injure, aime son

ennemi, et ne cherche pas à se venger; qui rend tous les services qu'il peut à son prochain, et partage son bien avec les pauvres. C'est un homme qui, saintement affamé de la justice de Dieu, méprise les biens et les honneurs de la terre, et ne cherche que les biens du Ciel; qui, dégoûté des plaisirs de ce monde, ne trouve de bonheur que dans le service de Dieu, et assidu aux divins Offices, fréquente les Sacremens, et s'occupe sérieusement de son salut. C'est un homme qui, ayant horreur de toute impureté, fuit les mauvaises compagnies, et conserve son ame et son corps purs. C'est un homme qui porte constamment sa croix et pratique la pénitence, en supportant, avec une humble patience, les défauts et les bizarreries du prochain; les afflictions, les maladies, les calomnies, les médisances, et toutes les épreuves auxquelles Dieu veut qu'il soit exposé. C'est un bon père, un époux tendre, un maître aimable, un fils respectueux, un sujet fidèle. Voilà, M. F., ce que vous appelez simplement un honnête homme; mais, voilà ce que Dieu appelle l'homme de miracle, le Saint, le grand Saint. *Qui est celui-là*, demande le Sage, *et nous le comblerons de louanges, parce qu'il a fait des choses merveilleuses en sa vie; il a été éprouvé et trouvé parfait : sa gloire sera éternelle.*

Qu'est-ce qu'une Sainte, dans l'état du mariage ? C'est une femme qui, selon le portrait qu'en a fait le Saint-Esprit, aime

son mari, veille avec soin sur ses enfans et sur ses domestiques, est attentive à les instruire, et à les faire approcher des Sacremens. C'est une femme qui est occupée de son ménage, maniant tour-à-tour l'aiguille et le fuseau, bannissant de sa maison les langues médisantes, les veillées dangereuses. C'est une femme réservée dans ses discours, charitable dans ses œuvres, ennemie des plaisirs du monde et des parures du siècle. Une femme de ce caractère, est une ame juste. Le Seigneur la loue, la canonise; c'est une Sainte. Voilà, M. F., en quoi consiste la sainteté.

Pour être Saint, il ne faut donc pas abandonner ses affaires temporelles : au contraire, on doit en prendre soin. Le marchand doit s'appliquer à son commerce; le laboureur, à la culture de la terre; le serviteur, à son ouvrage; le maître, à la conduite de sa maison et à l'administration de ses biens. Ce sont là des devoirs essentiels. Ne les pas remplir, ce seroit manquer à Dieu, à la société, à sa famille, à soi-même : on se damneroit en les négligeant, quelque chose qu'on pût faire d'ailleurs; mais il faut les sanctifier ces devoirs, en les remplissant dans la vue de plaire à Dieu, et se réserver tout le temps nécessaire, pour vaquer aux exercices de la religion. Il faut rendre à Dieu, ce qui est à Dieu, et à César, ce qui est à César; c'est-à-dire, être fidèle en même temps et aux devoirs de sa religion, et aux devoirs de son état.

Ainsi, M. F., être Saint, ce n'est autre chose qu'être juste, être pieux, être un vrai chrétien; être Saint, c'est, comme le Saint-Esprit nous l'apprend, *s'éloigner du mal et faire le bien.* Voilà, en deux mots, à quoi se réduit la sainteté qui nous est commandée; voilà la sainteté qu'ont eue les Saints, et que nous devons avoir. Ils ont pu, avec la grâce de Dieu, faire tout cela; nous le pouvons comme eux, puisque nous n'avons pas d'autres difficultés que celles qu'ils avoient, et que nous avons les mêmes moyens de salut. C'est ce que j'ai à vous prouver encore.

Je dis que les Saints ont eu les mêmes obstacles que nous à la sainteté; mêmes obstacles au dehors; mêmes obstacles au dedans.

Obstacles d'abord du côté du monde. Il étoit alors tel qu'il est aujourd'hui; aussi contagieux dans ses exemples, aussi corrompu dans ses maximes, aussi séduisant dans ses plaisirs; toujours ennemi de la piété, toujours porté à la tourner en ridicule. La preuve est que les Saints le méprisoient souverainement, qu'ils le fuyoient avec soin, qu'ils préféroient la retraite, aux assemblées du monde; et que même plusieurs craignant de s'en laisser séduire, l'ont abandonné tout-à-fait, pour se retirer dans les déserts.

Obstacles du côté de l'état. Ils étoient

comme nous engagés dans les affaires, accablés des embarras d'un ménage, d'un commerce, du soin des enfans; obligés, pour le plus grand nombre, de gagner leur pain à la sueur de leur front. Et, bien loin de s'imaginer, comme vous faites, qu'ils se sauveroient plus facilement dans un autre état, ils étoient très-persuadés qu'ils avoient plus de grâces dans celui-là, parce que la Providence les y avoit placés. N'est-ce pas en effet dans le tumulte du monde, et au milieu des embarras d'une famille et d'un ménage, que se sont sauvés le plus grand nombre des Saints; les Abraham, les Isaac, les Jacob, les Tobie, les Zacharie, les Susanne, les Elisabeth? Dans le dénombrement que l'Eglise fait aujourd'hui de ses Saints, n'en compte-t-elle pas autant dans les tribus laïques et séculières, que dans la tribu sacerdotale de Lévi? Enfin, l'apôtre S. Paul ne dit-il pas que les Saints jugeront les nations? Et pourquoi? Parce qu'il n'y a aucun homme sur la terre qui ne trouve, dans quelque Saint de son état, la condamnation de sa lâcheté.

Maintenant, si des obstacles extérieurs, nous passons à ceux du dedans, nous verrons que les Saints en ont eu à vaincre autant, et même souvent de plus difficiles que nous. D'abord du côté des habitudes; car, ne croyez pas, mes Frères, que tous les Saints aient toujours été Saints. Combien qui avoient mal commencé! combien qui ont vécu long-temps dans le péché! N'est-

ce pas ce qu'ont fait David, Magdeleine, Paul, Augustin ? Pardonnez, grands Saints, si en ce jour, consacré à votre gloire, je rappelle l'histoire de vos foiblesses. Vos chutes tournent aussi à votre honneur, puisque vous les avez réparées par tant de larmes, et par une si grande pénitence. D'ailleurs, le souvenir de vos égaremens peut autant contribuer à nous instruire, que celui de vos vertus. Prenons donc courage, pécheurs ; si nous ne pouvons être Saints par l'innocence, nous pouvons encore le devenir par la pénitence.

Mais, direz-vous, il en coûte trop pour faire pénitence ? Eh ! M. F., croyez-vous qu'il n'en ait rien coûté aux Saints ? Voyez David, trempant son pain de ses larmes, arrosant son lit de ses pleurs, se couvrant de cendres. Pensez-vous qu'une telle vie ne dût pas lui être pénible ? Lui étoit-il indifférent, de se donner ainsi en spectacle à tout son peuple, et de s'exposer aux dérisions des impies de son royaume ?

Voyez Magdeleine, allant au milieu d'une nombreuse assemblée, se jeter aux pieds du Sauveur, accusant publiquement ses crimes, par l'abondance de ses larmes ; suivant J. C., jusqu'au pied de la croix ; et réparant enfin, par de longues années de pénitence, quelques années de foiblesse. Pensez-vous que de pareils sacrifices ne lui coûtèrent aucun effort ?

Qu'ils sont heureux, ajouterez-vous, d'avoir fait une si grande pénitence ! Mais

comment pourrois-je en faire une semblable? Ah! pécheurs, si vous pensiez comme ces Saints pénitens, à l'énormité de vos crimes, à la bonté de Dieu que vous avez offensé, à votre ingratitude envers le meilleur de tous les pères; si, comme eux, vous pensiez à l'enfer que vous avez mérité, à votre ame que vous avez sacrifiée, au sang de J. C. que vous avez profané, bientôt les larmes couleroient de vos yeux, la douleur et l'amertume vous serreroient le cœur; il n'est point de sacrifice qui vous parût trop pénible, pour rentrer en grâce avec Dieu. Vous pouvez donc faire pénitence, aussi-bien que les Saints; car ils éprouvèrent, pour la faire, les mêmes difficultés que vous éprouvez vous-mêmes.

Obstacles du côté du tempérament et des tentations. Tous les Saints n'ont pas reçu ce caractère simple et docile, qui se plie, sans beaucoup d'efforts, à la vertu. Autrement, que signifieroient ces plaintes d'un des plus saints d'entr'eux: *Hélas! je fais le mal que je ne voudrois pas, et je ne fais pas le bien que je voudrois; je sens dans mes membres, une loi qui se révolte contre la loi de mon Dieu. Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de péché? L'Ange de Satan me soufflette; l'aiguillon de la chair me tourmente.* Voilà ce qu'éprouvoit l'Apôtre des nations, le vase d'élection.

Eh! quelles passions n'eurent pas à combattre les premiers chrétiens, ces hommes

qui font l'admiration du monde ! Elevés dans une religion qui les flattoit toutes, combien leur en dut-il coûter pour en embrasser une qui les crucifioit toutes ? Ah ! mes Frères, soyez bien persuadés que nos pères dans la foi, se firent des violences extrêmes, pour dompter leur chair et pour l'immoler, et qu'ils se dirent plus d'une fois avec S. Paul : *Nous souffrons, nous pleurons, nous gémissons en nous-mêmes.*

Et, sans remonter si haut, croyez-vous que S. François-de-Sales, la gloire des derniers siècles, eût reçu de la nature cette douceur à toute épreuve, qui l'a fait chérir de Dieu et des hommes ? Au contraire, il étoit né avec un caractère bouillant, impétueux, colère. Pour devenir si affable, si doux, si complaisant, que d'efforts, que de combats, que de victoires lui furent nécessaires !

Les Saints ont donc eu, pour devenir Saints, les mêmes difficultés que nous éprouvons ; et ils les ont surmontées. Nous le pouvons, aussi-bien qu'eux, puisque nous avons les mêmes secours qu'ils avoient. Et, pour commencer par les secours extérieurs, les Sacremens ne sont-ils pas toujours aussi efficaces par eux-mêmes ? Le Baptême n'a-t-il pas la même vertu de purifier ; la Confirmation, de fortifier ; la Pénitence, de remettre les péchés ; l'Eucharistie, d'affoiblir en nous la concupiscence, d'augmenter la grâce, de nous transformer en J. C. ? Quant à la parole de Dieu, n'est-elle pas

toujours la même ? Ce conseil du Sauveur : *Quittez tout et suivez-moi ;* conseil qui a fait tout abandonner aux Antoine, aux Arsène, aux François d'Assise, ne le lisons-nous pas dans l'Evangile ? Cet oracle de J. C. : *Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son ame?* oracle qui convertit François Xavier, et qui, d'un ambitieux de ce monde, en fit un Apôtre, ne retentit-il pas toujours dans nos chaires? Cette doctrine de J. C. : *Veillez et priez sans cesse ; vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-mêmes ;* doctrine qui a formé tous les Saints, ne la répétons-nous pas sans cesse dans nos prédications ? Enfin, quant aux bons exemples, quelque corrompue que soit la génération présente, n'en avons-nous pas toujours autour de nous ? Ne voyons-nous pas encore des chrétiens de tout âge, de tout sexe, de tout état, pratiquer la vertu, observer fidèlement la religion, et se faire saints ? Vous le voyez, M. F., nous avons, comme les Saints, de bons exemples pour nous encourager, la doctrine de l'Evangile pour nous diriger, les Sacremens pour nous sanctifier.

Enfin, la grâce nous manque-t-elle plus qu'à eux ? Eh ! qu'est-ce donc que ces bonnes pensées, que ces salutaires inspirations qui vous viennent si souvent, de renoncer à ce péché, de vous défaire de cette habitude, de pratiquer cette vertu, de faire telle bonne œuvre ! Qu'est-ce donc que ces remords,

ces troubles, ces inquiétudes que vous éprouvez lorsque vous avez commis quelque péché ? Ah ! combien de Saints dans le Ciel ont été moins favorisés de la grâce que nous ! Combien de réprouvés dans les enfers, de païens dans l'idolâtrie, de sauvages dans les bois, avec moins de secours que nous n'en avons, sont cependant inexcusables ! Nous pouvons donc tous être des Saints, et nous devons tous travailler à le devenir. Et pour cela que faut-il faire ? Imiter les Saints. Ils nous crient du haut du Ciel où ils désirent de nous voir avec eux : *Soyez nos imitateurs comme nous l'avons été de Jésus-Christ.*

Mes Frères, c'étoient des hommes qui nous étoient semblables en tout ; ainsi notre lâcheté n'a plus d'excuse. Ils forment une nuée de témoins qui nous montrent par leur propre expérience, que la pratique de la perfection chrétienne non-seulement n'est pas impossible, mais encore qu'elle est pleine de douceur. Ils s'élèveront au dernier jour et condamneront les pécheurs qui se verront couverts d'une confusion inexprimable. Nous devons donc nous animer par leurs exemples. En considérant ces vainqueurs du monde, revêtus de gloire, disons-nous souvent à nous-mêmes : Les Saints ont été mortels comme nous, foibles et sujets aux passions de cette misérable vie, comme nous. Si, comme eux, nous sommes fidèles à nos devoirs, bientôt nous partagerons leur bonheur ; mais, il faut pour cela que nous marchions sur leurs traces, c'est-à-dire, que

nous portions notre croix, que nous renoncions au monde et à nous-mêmes, que nous menions une vie de travail, de prière et de pénitence. Nous sommes perdus, si nous marchons par une autre voie. Il faut renoncer au monde et à la chair avec les Saints, ou nous attendre à être exclus du Ciel avec les méchans. Non, il n'y a point de milieu, ou il faut que nous soyons Saints, ou nous serons réprouvés éternellement.

O mon Dieu! Dieu de toute sainteté, donnez-nous la grâce et la volonté de devenir Saints. Et vous, glorieux Saints, dont nous honorons aujourd'hui les mérites et la gloire, obtenez-nous d'arriver au bonheur dont vous jouissez, en marchant sur vos pas, et en pratiquant les vertus par lesquelles vous vous êtes sanctifiés. Que par votre puissante intercession, nous comprenions la grandeur des biens qui nous sont promis, que nous les désirions ardemment, et que nous travaillions de toutes nos forces pour nous en rendre dignes. Qu'à votre exemple, nous mettions notre bonheur ici-bas à observer fidèlement tous les Commandemens de Dieu, afin que comme vous, nous ayons le bonheur de le voir, *de l'aimer*, *de le posséder pendant l'éternité*. Ainsi soit-il.

2 *Novembre.*

LA COMMÉMORATION

DES FIDÈLES TRÉPASSÉS.

Sur le Purgatoire, et la piété envers les Morts.

Miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me. Ayez compassion de moi, vous du moins qui êtes mes amis, parce que la main du Seigneur m'a touché. *Job.* 19.

D'ou sortent, M. C. F., ces gémissemens plaintifs, ces prières si touchantes? Seroit-ce du fond des tombeaux? non: les morts qui y sont étendus gardent un silence continuel. Seroit-ce du Ciel? non. Le Dieu qui y récompense les Saints, essuie lui-même leurs larmes; et, bien loin d'y entendre des cris de douleur, tout y retentit de chants d'alégresse. Seroit-ce de l'enfer? hélas! les malheureux habitans de cet affreux abîme n'ont plus que des hurlemens à pousser, et la main du Dieu vengeur ne les touche pas seulement, elle les accable de tourmens incompréhensibles et éternels. C'est donc du Purgatoire que sortent ces cris attendrissans? Oui, M. F.; et l'Eglise nous y transporte en esprit pour nous attendrir sur les ames qui y souffrent. Afin de nous rendre

sensibles à leurs douleurs, cette tendre Mère nous répète leurs lugubres accens. Ayez pitié de nous, vous sur-tout qui êtes nos amis, parce que la main de Dieu s'est appesantie sur nous.

Je viens, M. F., plaider la cause de ces ames souffrantes. Je viens vous entretenir de la piété que nous devons avoir pour les morts, et des soulagemens que nous pouvons leur procurer. Quoi de plus digne de votre sensibilité et de votre attention ?

Il y a un Purgatoire. C'est un dogme de notre foi, que J. C. lui-même nous enseigne. *Rien de souillé*, nous dit ce Dieu Sauveur, *n'entrera dans le royaume des Cieux*. Le Ciel est donc fermé non-seulement aux grands crimes, au vol, au meurtre, à l'impureté, mais encore aux fautes les plus légères, aux petits mensonges, aux petites médisances, aux petites injustices. Cependant, combien d'ames que la mort surprend dans quelques-unes de ces fautes légères! où vont-elles? exclues du Paradis, sont-elles précipitées dans l'enfer? O mon Dieu! s'il en étoit ainsi, où seroient vos élus? mais non, ces ames vous aiment, et l'enfer n'est pas pour ceux qui ont la charité. Il y a donc un lieu mitoyen, un Purgatoire, où ces ames se purifient de ces taches, avant que d'être admises dans le séjour de votre gloire....., Première vérité.

Seconde vérité. Le péché, lors même qu'il est pardonné, mérite une peine temporelle, et le pénitent, quoique justifié, n'est pas dispensé de souffrir. Ainsi David, quoiqu'absous de son crime, fut-il condamné à de grandes afflictions. Ainsi Ezéchias, pour un léger orgueil, vit-il son Royaume livré à mille malheurs. Telle est votre justice, ô mon Dieu; ce n'est pas à nous de nous en plaindre, mais de l'adorer, et d'en éviter les coups, en fuyant le péché et en pratiquant les œuvres de la pénitence.

Or, M. F., combien de justes meurent sans avoir satisfait pleinement à cette justice rigoureuse, sans avoir même commencé à y satisfaire? Il y a donc un Purgatoire où se payent ces restes de dettes; où, sous le ciseau, se taillent ces pierres mystérieuses qui sont dignes d'entrer dans l'édifice de la Jérusalem céleste; où se forme cette épouse glorieuse dont parle saint Jean, laquelle n'a ni taches, ni rides; qui peut paroître avec gloire devant le chaste époux, et marcher à la suite de l'Agneau.

De là, ce zèle de l'Eglise à prier pour les morts. Admirez avec moi, M. F., sa tendresse pour ses enfans. Elle les suit jusque dans le tombeau; et là, si elle ne peut plus leur donner ses Sacremens, elle les aide par ses prières. Eglise Catholique, vous êtes donc la véritable mère, puisque la véritable mère est celle qui aime le plus. Mais hélas! combien d'entre vos enfans qui n'entrent point dans vos vues!

Chrétiens tièdes, vous croyez un Purgatoire, et vous vivez comme si vous ne le croyiez pas, ou comme si les peines qu'on y souffre étoient légères, ou enfin, comme s'il en coûtoit beaucoup pour les adoucir. Ah ! pour ranimer votre ferveur, considérez avec moi combien ces souffrances sont grandes, et combien il vous est facile de les soulager dans les ames qui les endurent.

Ouvrez-vous, abîmes affreux, sombres cachots, ouvrez-vous ; et que nous voyions ces ames captives que vous retenez. Oh ! quelles flammes dévorantes les enveloppent ! mais sur-tout que la séparation où elles sont de leur Dieu est un cruel supplice pour elles ! Elles aiment Dieu, elles ne cessent de penser à ses attraits. Cette pensée ravissante ranime leur ardeur, enflamme le désir qu'elles ont de le voir, de lui être réunies. Elles s'empressent, elles courent pour se réunir à cet unique objet de leur amour, à ce Dieu si digne d'être aimé. Mais un bras plus puissant les repousse, le Dieu qu'elles cherchent les fuit. Elles ont beau crier : Princes de la Sainte Sion, ouvrez-nous les portes : *attollite portas*. Restez dans vos cachots, leur répond-on, *vous n'en sortirez pas que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole*. Ah ! mes Frères, être du nombre des Saints, et n'être pas du nombre des bienheureux ! Etre prédestiné pour la gloire ; le savoir, le sentir, et ne pouvoir contempler cette souveraine beauté ! ames justes, vous concevez quel doit être ce martyre : mais

pour vous, ames indifférentes, vous n'entendez rien à ce langage. Peut-être comprendrez-vous mieux les douleurs que leur causent les flammes qui les brûlent.

Mais, Seigneur, qui est-ce qui peut comprendre jusqu'où va votre colère, lorsqu'il s'agit de punir le péché ? Hélas ! M. F., comment pourrai-je vous en donner une idée; vous dirai-je que tous les maux de la terre n'en approchent pas ? C'est S. Augustin qui l'assure. Cependant que n'ont pas enduré nos martyrs ? être plongé dans l'huile bouillante, rôtir sur un gril, avoir les membres déchirés avec des peignes de fer, être roulé sur des pierres aiguës et tranchantes, jeté parmi des vipères, et dévoré par des bêtes féroces ; ô Dieu, quel supplice ! Et ce n'est néanmoins qu'une foible image de ce qu'endurent les martyrs de l'autre monde. Dieu Saint, que votre justice est terrible, et qu'il faut que le péché soit horrible à vos yeux, puisque quelque léger qu'il soit, ou quoique vous l'ayez pardonné, vous le punissez si sévèrement ! O Chrétiens, que vous êtes insensibles, si de tels maux ne vous touchent pas !

Savez-vous d'ailleurs qui sont ceux qui les souffrent, ces maux si extrêmes ? Ce sont vos parens, vos amis, ceux qui vivoient avec vous. Ils assistoient avec nous à nos solennités, et aujourd'hui nous les célébrons sans eux. Ils sont donc entrés dans les régions de la mort, ces hommes si aimés ; ils ne sont plus..... Je me trompe, M. F. ; leurs corps

sont à la vérité dans la terre où nous les suivrons bientôt, il n'en reste peut-être plus que quelques ossemens; mais leurs ames existent toujours. Où sont-elles? dans l'enfer? non, nous l'espérons : Ces hommes avoient des mœurs, de la religion, de la piété. Sont-elles dans le Paradis? hélas! leur piété n'étoit pas assez parfaite pour y monter de plein vol. On les voyoit, à la vérité, dans nos Eglises recevoir les Sacremens; mais on les voyoit aussi prendre part aux joies du monde. Ils soulageoient les pauvres, mais ils aimoient leurs commodités. Ils n'avoient pas de grands vices, mais ils n'étoient pas sans défauts, et si leur cœur étoit animé de la charité, combien d'imperfections ne s'y mêla-t-il pas? Ils sont donc à présent dans le Purgatoire. A présent des flammes vengeresses les dévorent; à présent la justice du Dieu vengeur les poursuit et les frappe. Ah! délivrez-nous, nous crient-elles, délivrez-nous de ces prisons obscures, de ces feux dévorans, de ce bras redoutable : *educ de custodiâ animam meam.*

Epoux, entendez-vous la voix de cette épouse fidèle que vous aimâtes, et qui vous donna tant de preuves de sa tendresse? Enfans, ne reconnoissez-vous pas la voix de ce bon père, de cette tendre mère qui prit tant de soin de votre enfance, qui veilla avec tant d'amour à votre conservation, à qui vous avez coûté tant de maux, tant d'inquiétudes, tant de larmes. Fidèles, c'est la voix de ce Pasteur qui a consumé sa

santé, sa vie à vous instruire, à chercher votre ame, à lui procurer tous les secours du salut.

Et pour combien de temps souffrent-ils ? Ah ! Seigneur, qui est entré dans vos jugemens, qui peut en connoître la grandeur et la durée ? Eh ! M. F., quand ils dureroient peu, un jour, un instant de pareilles douleurs, ne sont-ils pas plus longs que mille ans ? *dies unus sicut mille anni ?*

Mais enfin, pourquoi souffrent-ils ? hélas ! pour avoir eu trop de complaisance pour vous, trop d'indulgence, trop de foiblesse. Ah ! puisque vous êtes la cause de leurs souffrances, ayez donc soin de les adoucir. Nous le pouvons, M. F., et la miséricorde de Dieu nous offre pour cela beaucoup de moyens : je vais vous les apprendre.

Nous pouvons soulager les ames qui sont dans le Purgatoire, par toutes sortes de bonnes œuvres, par le saint sacrifice de la Messe, par la Communion, par l'aumône, par la pénitence, par la prière et par les Indulgences.

1.° Par le saint sacrifice de la Messe. Car, il est de foi que cet auguste Sacrifice est expiatoire pour les fidèles trépassés. Dans l'ancienne loi, à ce seul cri, *Autel*, *Autel;* à cette seule parole, *Temple saint*, *Temple du Dieu vivant ;* Dieu irrité retenoit les effets de sa colère, son bras vengeur étoit désarmé. Autel sacré, où coule, non pas

le sang de vils animaux, mais le sang du Fils de Dieu; Temple saint où l'on conserve, non pas l'arche d'alliance, mais J. C. lui-même, que vous êtes bien plus puissans! Ce n'est pas Moïse, ce n'est pas Elie, qui s'intéressent pour des coupables, c'est J. C. même, Fils de Dieu, souverain Pontife, qui sur cet Autel offre son sang à son Père, qui, dans ce saint Temple, lui présente ses mérites infinis, pour des justes, pour des ames qu'il chérit. Oh! quel soulagement pour ces ames! Que le sang de J. C. est bien capable d'éteindre les flammes qui les brûlent! offrez donc souvent le saint sacrifice pour les morts.

Le second moyen de les soulager, c'est la sainte Communion. C'est dans ce mystère d'amour qu'un Dieu se donnant tout à nous, ne peut rien nous refuser. Nous devons donc profiter de cet heureux moment pour l'intéresser en faveur des ames qui nous sont chères, et y recourir souvent. Chrétiens, quand la mort vous enlève quelqu'un des vôtres, vous vous livrez à la douleur, vous versez des larmes, vous poussez des cris: mais que leur servent ces cris, ces larmes, cette douleur, si vous ne les sanctifiez pas par la Religion? Si vous aimez véritablement ces ames, cherchez donc à les soulager? Et comment pouvez-vous mieux le faire qu'en communiant pour elles? J. C. que vous possèderez alors dans votre cœur pourra-t-il vous refuser leur délivrance! Seigneur, lui direz-vous dans ce précieux moment, vous

vous donnez à moi sous le voile de votre amour; ah ! déchirez pour ces captifs désolés, le voile qui leur cache votre auguste visage. Divin Agneau, qui voulez bien être ma nourriture, devenez aussi la leur, donnez-vous à ces ames qui vous désirent avec tant d'ardeur.

Le troisième moyen de les soulager, c'est l'aumône. Nous lisons dans l'histoire, que quelques Saints se sont mis en esclavage pour délivrer de malheureux captifs. M. F., on ne vous demande pas un si grand sacrifice. Quelques aumônes, voilà ce qu'on sollicite. Vous êtes pécheurs, dites-vous, vos prières ne sont pas dignes d'être exaucées. Eh bien, cherchez des prières plus saintes que les vôtres. Soulagez les justes qui sont dans l'affliction. Faites l'aumône aux pauvres, en faveur des ames du Purgatoire. Dites-leur vos intentions, et le Seigneur exaucera vos vœux.

La pénitence est le quatrième moyen que nous avons de soulager ces ames. Vous le savez, M. F., telle est l'union qui règne entre tous les membres de l'Eglise Catholique : ceux qui règnent dans le Ciel, prient pour ceux qui combattent sur la terre, et ceux qui sont sur la terre prient pour ceux qui souffrent dans le Purgatoire. Or, en vertu de cette communion, nous pouvons transporter à nos frères souffrans les austérités que nous exerçons sur nous-mêmes, et généralement toutes les bonnes œuvres que nous pouvons faire. Comme saint Paul

accomplissoit dans sa chair ce qui manquoit à la Passion de J. C., nous pouvons accomplir dans la nôtre, tout ce qui manque à leur pénitence. C'est-à-dire, que nous pouvons céder aux ames du Purgatoire nos mortifications, nos jeûnes, nos prières, les Indulgences que nous gagnons et qui leur sont applicables. Et en vertu de cette cession que Dieu veut bien accepter, comme l'Eglise nous l'enseigne, nous abrégeons leurs peines, nous accélérons leur délivrance.

Or, M. F., si nous contribuons à la délivrance de quelques-unes des ames du Purgatoire, quel bonheur pour nous! quelle ressource! quelle assurance de salut! nous oublieroient-elles dans le Ciel, ces ames bienheureuses qui nous seroient redevables de leur bonheur? L'ingratitude est commune sur la terre; mais la reconnoissance est la vertu des Saints. L'échanson, hors de la prison, oublia bien Joseph, mais Joseph près du trône n'oublia point ses frères. Une fois entrées dans le Ciel par vos prières, ces ames solliciteront pour vous les précieux dons de la grâce. Si vous êtes pécheurs; ah! Seigneur, s'écrieront-elles, miséricorde pour miséricorde, grâce pour grâce, faveur pour faveur. Tirez de l'abîme du péché ces hommes charitables qui nous ont tirées de l'abîme de souffrances où nous gémissions. Rompez leurs liens, parce qu'ils ont brisé nos chaînes. Eteignez pour eux les feux de l'enfer qu'ils méritent, parce qu'ils ont éteint les feux du Purgatoire qui nous dévoroient.

Faites-en des Saints puisqu'ils ont fait de nous des heureux.

Si vous êtes justes, elle demanderont pour vous toutes les grâces dont vous avez besoin, et sur-tout la persévérance jusqu'à la fin de votre vie, et la gloire éternelle après votre mort. M. C. F., vous désirez des protecteurs qui s'intéressent pour vous, en trouverez-vous de plus ardens que ceux qui vous seront redevables de leur félicité?

D'un autre côté, Dieu lui-même vous récompensera de votre charité; il vous rendra au centuple ce que vous aurez donné à ces ames; parce qu'en satisfaisant pour elles, vous contribuez à sa gloire, vous lui rendez service en quelque sorte. En effet, quoique Dieu punisse les ames dans le Purgatoire, il les aime tendrement. Sa miséricorde voudroit bien les délivrer, mais sa sainteté et sa justice s'y opposent, parce que rien de souillé ne doit paroître en sa présence. C'est donc servir sa miséricorde que de satisfaire pour elles. Dieu acceptera vos satisfactions, et il aura soin de vous aux jours de votre affliction. Il inspirera aux ames fidèles de prier pour vous, de satisfaire aussi pour vos dettes. Au contraire, un cœur indifférent pour ses frères, ne trouvera dans les autres que de l'indifférence, *et personne ne s'intéressera pour lui dans le jour de son affliction, dit le Saint-Esprit.*

Ayons donc une grande commisération pour les morts, employons tous les moyens que nous avons de les soulager. Sur-tout pendant

cette octave, faisons des communions, offrons le saint Sacrifice, pratiquons des mortifications. Humblement prosternés aux pieds des saints Autels, élevons nos cris jusques aux cieux; gémissons, pleurons, faisons une sainte violence au Dieu des miséricordes. Disons-lui : oui, nous avons un Dieu compatissant et miséricordieux. Eh quoi! Seigneur, voudriez-vous armer votre bras contre une feuille que le vent emporte! Voudriez-vous vous attacher à brûler une paille sèche? O bon pasteur, souvenez-vous que ce sont vos brebis qui souffrent; ô divin époux, souvenez-vous que ce sont vos épouses qui gémissent. Père tendre, ce sont vos enfans qui brûlent dans les flammes. Ah! apaisez votre colère, pardonnez-leur. Elles ne peuvent satisfaire par elles-mêmes, parce qu'elles sont arrivées à *cette nuit où personne ne peut travailler;* mais nous venons satisfaire pour elles; nous voici pour être leurs cautions. Recevez nos larmes, nos prières et toutes nos bonnes œuvres pour l'acquit de leurs dettes. Mais si nous-mêmes ne méritons que votre courroux, regardez votre fils, voyez couler son sang; ce sang adorable crie pour elles : miséricorde.

O sang précieux de Jésus, coulez jusque dans ces abîmes, éteignez ces flammes vengeresses; ô Sauveur du monde, sauvez ces ames qui vous aiment, tirez-les de leur prison, et admettez-les dans le sein de votre repos et de votre gloire. Ainsi soit-il.

AUTRE POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT.

Sur le culte des Saints, et sur les saintes Images.

Mirabilis Deus in Sanctis suis. Dieu est admirable dans ses Saints. *Psaume* 67.

DIEU est admirable dans tous ses ouvrages, M. F.; mais il l'est plus particulièrement dans ses Saints; car ils sont le chef-d'œuvre de sa sainteté, de sa puissance et de sa miséricorde. J. C. s'est plu à retracer dans chacun d'eux quelqu'une de ses vertus d'une manière particulière : sa vie cachée dans les Anachorètes; sa pureté sans tache dans les Vierges; sa charité ou sa patience dans ceux-ci; son zèle ou son humilité dans ceux-là; dans tous enfin quelque degré de cette plénitude de toute vertu et de toute sainteté qui n'appartient qu'à lui seul. Les Saints sont donc les images des vertus de J. C. qu'il a produites en eux par l'effusion de son esprit et de sa grâce. Or, quoi de plus admirable : *Mirabilis Deus in Sanctis suis ?*

Ce sont ces merveilles que l'Eglise célèbre dans la solennité de ce jour. Elle l'a instituée pour remercier Dieu des grâces qu'il a faites à ses Saints; pour le glorifier dans tous ceux que nous ne connoissons pas; pour

honorer tous les Saints qui sont dans le Ciel, n'étant pas possible d'honorer chacun d'eux par une fête particulière; enfin, pour réparer les fautes que nous avons commises pendant l'année dans la célébration des autres fêtes : car celle-ci les comprend toutes.

M. C. P., entrons dans ses vues, et pour cela rappelons-nous quels sont nos devoirs envers les Saints. Nous devons les honorer, les invoquer, les imiter. Nous devons même honorer leurs reliques et leurs images. C'est un des points de notre croyance sur lequel il est nécessaire d'être instruit.... Ecoutez-donc avec attention.

LE culte que nous devons à Dieu est un culte d'adoration et de servitude. Nous l'honorons par la foi, l'espérance et la charité, et par un profond abaissement de notre ame devant sa majesté suprême, comme étant notre créateur et notre fin dernière. L'honneur que nous rendons aux Saints est un sentiment de respect et de vénération pour les grâces qu'ils ont reçues de Dieu, pour les vertus qu'ils ont pratiquées, et pour la gloire dont ils sont couronnés. Nous nous recommandons avec confiance à leurs prières, bien persuadés qu'elles sont très-puissantes auprès de Dieu, quoiqu'elles ne puissent nous exaucer par elles-mêmes. Nous offrons le saint Sacrifice de la Messe à leur honneur, mais non point à eux, car cet auguste sacrifice est un acte d'adoration, et

nous n'adorons pas les Saints ; nous y faisons seulement mémoire d'eux, soit pour rendre grâces à Dieu des victoires qu'ils ont remportées, soit pour le prier de se laisser fléchir en notre faveur par leur intercession. Les actions extérieures que nous faisons en leur honneur, et qui sont assez semblables à celles que nous faisons pour Dieu, tels que les génuflexions, les prosternemens, les encensemens, les fêtes, se rapportent à Dieu. C'est à lui que tous ces honneurs sont rendus en mémoire des Saints et en reconnoissance des grâces qu'il leur a faites.

Honorer les Saints, c'est donc honorer Dieu en eux et par eux ; c'est honorer J. C., le Roi des Saints, le principe de leur sainteté et de leur gloire. C'est dans son sang qu'ils ont lavé leurs vêtemens. C'est à lui qu'ils sont redevables de leur pureté et de leur innocence. Il a tout fait pour eux. Oui, mes Frères, c'est pour ses Saints que Dieu a formé ce monde, qu'il le gouverne et le conserve. C'est pour ses Saints qu'il a sacrifié sa vie sur la Croix, qu'il a opéré tant de prodiges, accompli tant de mystères, institué tant de sacremens, établi sur la terre une Eglise qu'il ne cesse d'assister. Eh ! que d'œuvres admirables ne fait-il pas tous les jours pour la justification des pécheurs, pour la sanctification des ames ? Combien donc devons-nous honorer les Saints ?

Pour le comprendre, considérons quels honneurs Dieu lui-même leur rend. Il les

élève à la dignité la plus sublime et la plus étonnante. Il les associe à la compagnie de ses Anges ; il les fait les cohéritiers de son Fils. Il a su, par son bras tout-puissant et tout miséricordieux, les affranchir de l'esclavage du démon, et les arracher aux flammes de l'Enfer. Il les a purifiés de leurs souillures, et par les ornemens de sa grâce, il leur a communiqué une beauté ravissante. Et pour cela, de quels moyens s'est-il servi ? Des ignominies, des tourmens, des tentations, des épreuves de toute espèce ? Lazare qui étoit couvert d'ulcères, et à qui le mauvais riche refusoit les miettes qui tomboient de sa table, est présentement assis sur un trône de gloire et enivré de délices que l'œil n'a jamais vues, que l'esprit de l'homme n'a jamais comprises. De pauvres pécheurs qui étoient sur la terre le rebut du monde, sont assis à la droite de Jésus-Christ, pour juger le monde avec lui au dernier jour. Telle est la gloire dont ils sont environnés, que nous pouvons bien nous écrier avec le Psalmiste : ô mon Dieu! vous comblez vos amis d'un honneur excessif : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus.*

Or, M. F., si Dieu rend tant d'honneur à ses Saints, quel honneur ne leur devons-nous pas nous-mêmes ? En Dieu, c'est un effet de sa bonté d'honorer les Saints. Mais pour nous, c'est un devoir ; je dis plus : c'est notre intérêt. Car quels avantages ne retirons-nous pas de notre dévotion envers les Saints ? Quel encouragement à la vertu,

en pensant avec quelle ardeur ils l'ont pratiquée ? Quelle force dans nos tentations, quelle consolation dans nos peines, en envisageant la gloire et la félicité que Dieu leur a données pour récompense, et qu'il nous promet comme à eux ? Quels secours dans leur protection ! que de moyens de salut dans leurs fêtes, et dans les prières que nous leur adressons ! Non, disoit saint Bernard, le culte que nous rendons aux Saints n'est pas si honorable pour eux, qu'il est avantageux pour nous ; et quand nous célébrons leurs fêtes, c'est plus pour nous que pour la gloire qu'il leur en revient : *nostrâ interest, non ipsorum.*

Cependant, M. F., comment vous acquittez-vous de ce devoir ? L'Eglise consacre des fêtes à l'honneur des Saints ? Comment les célébrez-vous ? Les premiers chrétiens s'y préparoient par des veilles, des jeûnes, et par toutes sortes de bonnes œuvres. C'étoit pour eux des jours de recueillement et de piété. Et pour la plupart d'entre vous, ce ne sont que des jours de jeux, de divertissement, de licence, des jours de cabaret et de débauche, des jours du moins d'oisiveté et de paresse. L'Eglise a érigé des Temples sous le nom des Saints. Comment les fréquentez-vous ? comment vous y comportez-vous ? Au lieu que le Seigneur devroit y être glorifié dans ses Saints, c'est là que le Seigneur et les Saints sont plus exposés aux mépris et aux insultes des hommes ! L'Eglise a donné à chaque paroisse, à chaque

fidèle, de saints Patrons. Comment les honore-t-on? Hélas! à peine pense-t-on à eux! on ne fait aucun effort pour imiter leurs vertus, pour leur témoigner la reconnoissance et le respect qui leur sont dûs! O mon Dieu! vous vous plaisez à honorer vos Saints, et nous, nous les déshonorons, nous les oublions, nous les contristons! Mes Frères, gémissons sur un tel désordre; réformons-nous, et honorons désormais les Saints comme ils le méritent. C'est notre premier devoir envers eux.... Le second, c'est de les invoquer.

Nous devons invoquer les Saints. Cette invocation est une suite de la communion qui est entre l'Eglise de la terre et celle du ciel, et qui fait un des principaux articles de notre foi: *Credo.... Communionem Sanctorum.* Rien de plus digne de notre attention, que ce qu'enseigne là-dessus le Concile de Trente.

« Les Saints qui règnent avec J. C., » dit-il, offrent à Dieu leurs prières pour » les hommes. Il est donc bon et utile de » les invoquer d'une manière suppliante, » et de recourir à leurs prières et à leur » assistance, pour obtenir de Dieu ses bien- » faits, par J. C. son Fils Notre-Seigneur, » qui est seul notre Sauveur. » Recueillons les vérités renfermées dans ce peu de paroles.

Les Saints qui règnent avec J. C., offrent à Dieu leurs prières pour les hommes. Il y a donc un commerce de charité entre les

Saints et nous. Nous les aimons, et ils nous aiment. Nous les prions, et ils prient pour nous. Lorsqu'ils étoient sur la terre, quelle charité n'avoient-ils pas pour leurs frères? La mort, il est vrai, les a séparés de nous, mais elle n'a point détruit cette charité; au contraire, en les plaçant auprès du trône de la miséricorde, elle n'a fait que rendre leur charité plus parfaite, et leur intercession plus puissante. « Celui, dit saint Bernard, » qui étoit puissant sur la terre, l'est encore plus dans le Ciel, où il est devant » la face du Seigneur. Si, pendant sa vie » mortelle, il étoit touché de compassion » pour les pécheurs, et prioit pour eux, » comment ne prieroit-il pas présentement » pour nous, et avec d'autant plus d'ardeur, qu'il connoît plus parfaitement nos » besoins et nos misères? Le Ciel n'a » point changé ses dispositions, il n'a fait » qu'augmenter sa charité. Quoiqu'impassible, il est toujours susceptible de compassion. Assurés de leur bonheur éternel, les Saints, dit le grand Cyprien, n'en » sont que plus occupés du nôtre. » Et le Disciple bien-aimé nous les représente, offrant continuellement à Dieu nos prières et nos larmes.

C'est pour cela, ajoute le Concile, qu'il est bon et utile d'invoquer les Saints, de recourir à leurs prières et à leur aide, pour obtenir de Dieu ses bienfaits. Prenez garde, mes Frères, nous ne demandons pas les grâces aux Saints, mais nous les supplions

de nous aider, par leurs prières, à les obtenir de Dieu. Il y a donc une grande différence entre la manière dont on implore le secours de Dieu, et celle dont on demande le secours des Saints. Nous prions Dieu comme le maître souverain qui peut tout nous accorder par lui-même; nous lui disons : *Ayez pitié de nous*, *exaucez-nous*, *délivrez-nous*. Et quand nous nous adressons aux Saints, nous leur disons seulement : *Priez pour nous*. Nous les prions comme des serviteurs chéris de Dieu, qui peuvent être exaucés mieux que nous.

Dieu a voulu que les Saints fussent, après Jésus-Christ, comme nos médiateurs auprès de lui, il les a choisis pour être les canaux par où ses grâces découlent sur nous; il leur a donné un plein pouvoir pour nous protéger, et il ne peut, ce semble, leur rien refuser, quand ils lui parlent en notre faveur. Il se laisse fléchir par eux, jusqu'à suspendre, et même, suivant l'expression de l'Ecriture, jusqu'à révoquer les arrêts de sa justice. Combien de fois en a-t-il usé de la sorte ? combien de fois, en considération de David, a-t-il calmé sa colère et retenu son bras, lorsqu'il étoit prêt à se venger des rois de Juda et d'Israël, n'apportant point d'autre raison pourquoi il arrêtoit ses coups, que celle-ci : *Propter David servum meum*, en considération de David mon Serviteur.

Si les Saints de l'ancien Testament étoient si puissans, ceux de la Loi de grâce le sont-ils moins ? Et si Dieu eut tant d'égard pour

la personne de David, et des Prophètes, que refusera-t-il aux Martyrs qui ont été les Confesseurs de son nom ; aux Apôtres, qui ont été les colonnes de son Eglise ; aux Vierges, qui sont ses Epouses ; et sur-tout à la Reine des Saints, qu'il a choisie pour sa Mère ?

Remarquons cependant les paroles du saint Concile. En disant que les Saints nous aident à obtenir de Dieu ses bienfaits, par son Fils Notre-Seigneur, qui est notre Sauveur, il nous enseigne une vérité capitale, savoir : que nous n'obtenons que par Jésus-Christ, et en son nom, ce que nous obtenons par l'entremise des Saints, puisque les Saints eux-mêmes ne prient que par Jésus-Christ, et ne sont exaucés qu'en son nom.

C'est donc une dévotion mal réglée, d'oublier, en quelque sorte, Dieu et J. C., pour ne penser qu'aux Saints, et de s'adresser à eux avec plus de confiance qu'à l'auteur de notre salut. C'est une dévotion mal réglée, de se contenter de faire des prières en l'honneur des Saints, et de ne prendre aucun soin de se corriger de ses défauts, et d'imiter leurs vertus ; c'est une dévotion mal réglée, de se borner à s'enrôler dans des Confréries, à porter sur soi certains signes de dévotion, une médaille, un chapelet, un scapulaire, au moyen de quoi on se flatte qu'on sera préservé de tout accident fâcheux, et du malheur d'une mauvaise mort ; et de ne penser ni à s'acquitter des devoirs essentiels du

Chrétien, ni à retourner à Dieu par la pénitence, ni à imiter la sainte Vierge et les Saints. Mes Frères, le principal hommage que les Saints attendent de nous, c'est que nous imitions leurs vertus, et que nous renoncions au péché. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils écouteront nos prières, qu'ils intercèderont pour nous, auprès de Dieu, qu'ils recevront notre encens et nos hommages. Comme les Apôtres, faisons donc connoître son saint Nom à tous ceux qui dépendent de nous; comme les Martyrs, soyons prêts à souffrir la mort, plutôt que de trahir ses intérêts; comme les Confesseurs, et les saints Pénitens, pratiquons les œuvres de charité et de pénitence; comme les Vierges, aimons, par-dessus tout, la sainte chasteté et la modestie. Enfin, comme les Saints, mettons désormais toute notre application à éviter le péché, à pratiquer les commandemens. Voilà l'honneur que nous devons leur rendre, voilà la dévotion qui leur plaît, et le moyen de mériter leur protection. J'ai dit encore que nous devons honorer leurs reliques et leurs images.

L'EGLISE a, de tout temps, regardé avec une religieuse vénération les corps des Saints, comme ayant été les membres vivans de J. C., les temples du Saint-Esprit, les instrumens de bonnes œuvres, et les victimes du Seigneur, par le martyre ou par la pénitence. La vue de ces os secs, et de ces cen-

dres, qui doivent un jour être ranimés et revêtus d'une gloire éternelle, réveille en nous la foi de la résurrection future. Les miracles que Dieu opère par la présence de ces saintes Reliques, comme autrefois par l'ombre de S. Pierre, et par les linges qui avoient touché le corps de S. Paul, nous invitent à nous en approcher avec une confiance respectueuse, à prier Dieu devant elles, et à le supplier de nous accorder, par l'intercession de ses Saints, les bienfaits soit spirituels, soit temporels que nous leur demandons.

Quoi de plus juste et de mieux fondé que ce culte ! car il se rapporte tout à Dieu, de la puissance de qui nous attendons ces grâces. La vue de ces restes si précieux de ses fidèles serviteurs, est bien capable de nous le rendre propice. Et c'est en cela seulement que consiste l'honneur que nous rendons aux reliques des Saints.

Il faut dire la même chose de leurs statues et de leurs images. Le Concile de Trente veut que nous en ayons, et que nous leur rendions l'honneur qui leur est dû. Voici les raisons qu'il en donne : « Les images, dit-il, instruisent les Fidèles ; elles leur rappellent les mystères de notre sainte Religion, les articles de notre foi, les miracles que Dieu a opérés par ses Saints, et les vertus qu'ils ont pratiquées. Nous ne croyons pas, ajoute-t-il, qu'il y ait, dans ces images, aucune vertu pour laquelle on doive les révérer, ni leur demander aucune grâce, ni

mettre en elles aucune confiance, comme faisoient les Païens qui mettoient leur confiance dans les idoles. Mais l'honneur que nous leur rendons se rapporte aux originaux; en sorte qu'en honorant les images, qu'en nous prosternant devant elles, nous adorons J. C., nous honorons les Saints qu'elles nous représentent. »

Eh! M. F., quels avantages ne retirons-nous pas des saintes images? Un coup-d'œil sur un crucifix, sur un tableau, sur une image qui représente un Mystère ou un Saint, nous rappelle sur-le-champ les vertus qu'il a pratiquées, ce qu'il a fait pour Dieu et pour le Ciel. C'est une prédication muette, à la vérité, mais qui parle merveilleusement à nos yeux et à notre cœur. On est souvent plus touché de ce que l'on voit, que de ce que l'on entend. Combien de chrétiens qui, en voyant les tableaux du crucifiement, de la flagellation de Notre-Seigneur, ont versé des larmes, pris une forte résolution de quitter le péché, de résister à une tentation, de faire un sacrifice qui leur coûtoit. Sainte Thérèse s'évanouit, en voyant une image de Jésus agonisant. Cette vue lui fit tant d'impression que, dès ce moment, elle prit le parti d'être toute à Dieu, et de se consacrer à lui. Ah! que n'avons-nous la même foi! que n'éprouvons-nous les mêmes sentimens à la vue des saintes images?

Honorez-les donc, M. F.; ayez, dans votre maison, un crucifix, une image de la sainte Vierge, et de quelques Saints; jetez, de

de temps en temps, les yeux dessus, et encouragez-vous à renoncer au péché, à pratiquer la vertu, en pensant à leur fidélité, et à la récompense qui en est le prix. Honorons les Saints, invoquons-les avec confiance, respectons leurs images et leurs reliques; mais sur-tout, marchons sur leurs traces, si nous voulons partager un jour leur félicité. Disons-leur, en ce grand jour consacré à leur honneur, disons-leur avec saint Bernard : ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis; vous connoissez nos dangers, notre fragilité, notre ignorance et les piéges de nos ennemis; vous savez combien nous sommes foibles, combien nos ennemis sont furieux; vous avez éprouvé les mêmes tentations, vous avez triomphé des mêmes assauts, vous avez échappé aux mêmes piéges; ce que vous avez souffert vous-mêmes, vous a rendus plus compatissans; venez donc à notre secours, afin que nous remportions aussi la victoire, et que nous soyons couronnés comme vous.

Ainsi soit-il.

LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Sur la piété envers les Morts.

Venit nox in quâ nemo potest operari. La nuit vient, pendant laquelle on ne peut plus rien faire. *S. Jean*, 4.

TELLE est, M. F., la cruelle position où se trouvent ceux de nos frères qui, en sortant de ce monde, tombent entre les mains de Dieu, et deviennent les victimes de sa justice : soit qu'il les précipite dans les enfers, pour y être tourmentés éternellement, soit qu'il les retienne dans les prisons ténébreuses du Purgatoire, jusqu'à ce qu'ils aient payé la dernière obole. Secret impénétrable, sur lequel il ne nous est pas permis de porter aucun jugement; et de là viennent le respect, la piété, la charité dont l'Eglise est pénétrée, et qu'elle nous inspire envers tous ceux qui meurent dans son sein, de quelque manière qu'ils aient vécu. C'est là-dessus que nous allons faire aujourd'hui quelques réflexions familières.

QUELLE qu'ait été la vie de nos frères, qui sont morts dans le sein et dans la communion de l'Eglise, leur mémoire est une chose sacrée, à laquelle il ne nous est pas permis de toucher; et le plus grand pécheur ne

peut être regardé, après sa mort, que comme un criminel qui a paru devant son juge. Est-il absous? est-il condamné? nous n'en savons rien. Comme il n'est pas impossible de mourir dans le péché, après avoir vécu dans la grâce; il peut arriver aussi, quoique très-rarement, que l'on meure dans la grâce, après avoir vécu dans le péché.

C'est pour cela que l'Eglise honore également la mémoire de tous ceux qui sont morts dans la foi. Elle les accompagne au tombeau, elle couvre leur sépulture avec les mêmes prières et les mêmes cérémonies, sans distinguer les méchans d'avec les bons. La charité dont elle est animée lui fait présumer, ô mon Dieu, que vous avez fait miséricorde à celui dont elle a reçu le dernier soupir.

Quelle est donc la témérité, l'injustice de ces langues malignes qui n'épargnent pas plus les morts que les vivans, qui poursuivent leurs frères jusque dans la tombe où ils reposent, jusque dans le sanctuaire impénétrable de la justice suprême, qui les tient sous sa main, jusque dans les bras de l'Eglise qui, dans toutes ses prières, les offre, les recommande au Père des miséricordes, et le conjure sans cesse de placer leur ame dans son repos éternel?

Ne passons pas sous silence le respect inviolable avec lequel les héritiers des défunts sont tenus d'éxécuter, de point en point, leurs dispositions testamentaires, soit qu'ils les aient consignées dans un acte public, soit

qu'ils les aient faites verbalement, lorsqu'elles n'ont rien de contraire aux lois et à la justice. Ah ! M. C. F., prenez garde que l'esprit d'intérêt ne vous aveugle point, jusqu'à vous faire mépriser une obligation de cette nature. Celui qui vous a laissé son bien, en étoit le maître; il auroit pu, de son vivant, exécuter par lui-même tout ce qu'il vous a chargé d'exécuter à sa place et en son nom. Ne pas satisfaire à ses intentions, c'est le tromper, c'est retenir un bien qui ne vous appartient pas, c'est une injustice et une ingratitude criantes. Respectons, mes Frères, respectons les dernières intentions des morts, faisons honneur à leur mémoire ; entrons dans les sentimens de l'Eglise qui traite, avec tant de respect, non-seulement leur mémoire, qu'elle rappelle journellement dans toutes ses prières, mais encore leurs corps, et jusqu'à la terre qui les couvre.

Ce corps, qui n'est plus maintenant qu'une poignée de poussière, a été la demeure d'une ame faite à l'image de Dieu, et rachetée par la mort et par le sang d'un Dieu, consacrée par les Sacremens qu'il a reçus, et par la chair adorable de J. C. dont il a été nourri. De là, ces honneurs funèbres que l'Eglise s'empresse de rendre aux corps des Fidèles trépassés; de là, cette lumière qu'elle fait briller autour de leur cercueil, ces aspersions, ces encensemens, et toutes les cérémonies dont elle accompagne leur sépulture, qu'elle veut elle-même couvrir par le ministère de ses prêtres, conformément à l'ordre

qu'elle en a reçu du Saint-Esprit : *Contege corpus illius, et ne despicias sepulturam ejus.*

De là vient encore, qu'elle purifie et qu'elle bénit la terre destinée à cette sépulture, voulant que nous la regardions comme une terre sainte, parce qu'elle renferme les os de ceux qui ont été appelés pour être saints, et qui sont véritablement saints, s'ils ont été fidèles à leur vocation.

Avec quel respect, avec quelle décence ne devez-vous donc pas assister au convoi de vos Frères défunts? Les prières, le chant lugubre, ou plutôt les gémissemens de l'Eglise votre Mère, la vue de ce cercueil, l'idée de ce qu'il renferme; de tels objets ne doivent-ils pas faire une forte impression sur vous? Ne vous semble-t-il pas entendre sortir, du fond de cette bière, une voix qui vous crie : Mon ami, souvenez-vous du jugement que je viens de subir, et que vous subirez vous-même dans peu. Hier, ç'a été mon tour; demain, et peut-être aujourd'hui, ce sera le vôtre : *Hodiè mihi, cras tibi.*

Quel respect encore ne devez-vous pas avoir pour les cimetières? quelles salutaires réflexions ne devez-vous pas faire en y entrant, ou en passant auprès? Ouvrez les yeux, M. C. F., et regardez : voilà où est enterré votre père; voilà la fosse de votre mère; là est un de vos proches; ici, un de vos amis, peut-être le compagnon de votre libertinage. Venez, et voyez, c'est là aussi que sera votre place; voilà le lieu

où l'on viendra mettre votre corps ; remarquez bien cet endroit : voilà, devez-vous dire, voilà le terme de ma course; je marche nuit et jour pour arriver là, dans cette fosse. Qu'en pensez-vous, M. C. F. ? cette réflexion, si vous vouliez la faire, quelle salutaire et forte impression ne feroit-elle pas sur vous ?

Mais, ce respect pour les morts, les honneurs que nous rendons à leur mémoire, à leurs cendres, au lieu même où elles reposent, tout cela ne seroit rien, si notre piété envers eux n'alloit pas plus loin. Le corps qu'ils ont laissé sur la terre, de quelque manière qu'il y soit traité, ne leur cause désormais plus de douleur ni d'inquiétude; ils savent que ce corps leur sera rendu à la résurrection générale, et réuni de nouveau à l'ame pour laquelle il a été fait.

Mais cette ame, qui ne meurt point, où est-elle ? La croire dans les enfers, seroit non-seulement une pensée désespérante, mais une témérité. Imaginer qu'en sortant de ce monde, elle a été réunie de suite avec les bienheureux dans le Ciel, c'est ignorer combien les jugemens de Dieu sont terribles. Malheur, dit S. Augustin, à la vie la plus sainte, ô mon Dieu, si vous la jugez sans miséricorde. Et nous savons qu'après la mort, la justice divine, avec toute sa sévérité, succède à la miséricorde. Il nous reste donc à supposer que les ames de nos Frères passent dans le Purgatoire, où elles sont retenues pendant un certain temps, dont

nous ignorons la durée. C'est là qu'elles souffrent des peines inexprimables, sans pouvoir se procurer, par elles-mêmes, aucune espèce de soulagement. Et voilà, M. F., quel doit être le principal objet de notre piété envers les morts. Voilà ce qui doit remuer les entrailles de notre charité en leur faveur, de manière que nous mettions en usage tous les moyens que la foi nous suggère, et qui sont en notre pouvoir, afin de les soulager, et de hâter le moment de leur délivrance. C'est ce qu'il faut vous expliquer.

Je ne m'arrêterai pas, M. F., à vous faire la description du feu et des peines que souffrent les ames détenues dans le Purgatoire. Il n'y a que Dieu qui connoisse l'abîme profond d'amertume où elles sont plongées; ne fussent-elles tourmentées que par le désir d'être réunies à Dieu, cet objet souverainement aimable, vers lequel elles s'élancent continuellement, sans pouvoir y atteindre, la violence de ce désir doit être pour elles un supplice, en comparaison duquel toutes les peines de cette vie, réunies ensemble, ne sont rien. Elles voient le Paradis devant elles, et elles ne peuvent point y entrer. Oh! quel tourment! chaque jour, chaque heure, chaque minute de retardement, est pour elles, un siècle de douleur, un siècle d'afflictions et d'angoisses.

Jusqu'à quand me trouverez-vous indigne, ô mon Dieu, de voir la lumière de votre

visage, s'écrie une ame dans le Purgatoire? Quand est-ce qu'il me sera permis de me reposer dans votre sein? Ah! si j'avois connu, si j'avois pu concevoir l'ardeur de ce feu qui me brûle et me dévore, j'aurois mieux aimé mourir mille fois, j'aurois mieux aimé souffrir sur la terre toutes les peines imaginables, que de commettre, ou de ne pas expier sur-le-champ ces fautes qui me paroissoient si légères. Petites complaisances, vivacités, impatiences d'un moment, petites attaches à mes aises, défaut d'attention et de ferveur dans mes prières, petites négligences dans les devoirs de mon état, récréations trop longues, pensées, paroles inutiles, péchés véniels, en un mot, dont je faisois si peu de scrupule, auxquels je ne prenois pas garde, que je n'ai pas expiés, dont je ne me suis pas purifiée, avant de paroître devant mon Juge; ah! que vous me coûtez cher actuellement!

Je sens maintenant, ô Dieu souverainement juste, la vérité de ce que l'on me disoit autrefois, que les taches les plus imperceptibles n'échappent pas à vos yeux, que, pour entrer dans votre gloire, il faut être comme un argent purifié par le feu. Ah! qu'il est cuisant, le feu qui me purifie! Malheureuse! je pouvois avancer mon bonheur, et j'ai allongé mon exil! Oh! que cet exil est long! que mon affliction est amère! il n'y a que les supplices de l'enfer qui puissent être comparés à ce que je souffre.

Lorsque les Pasteurs de l'Eglise m'exhor-

toient à faire pénitence, je croyois que c'étoit assez d'accomplir la pénitence que mes Confesseurs m'avoient imposée. Maintenant, je vois, je sens que vous ne laissez rien d'impuni. Si, pendant que j'étois sur la terre, je m'étois punie moi-même, vous ne m'auriez pas jetée, grand Dieu ! dans cette prison ténébreuse, où vous me demandez mille pour un, tandis qu'auparavant vous vous seriez contenté d'un pour mille.

Qui est-ce qui payera pour moi ? à qui m'adresserai-je dans l'impatience où je suis d'acquitter rien par moi-même ? Je n'ai plus une bouche pour prier, ni des yeux pour pleurer, ni des membres pour les mortifier, ni des biens pour les distribuer aux pauvres. Qui est-ce donc qui priera pour moi ? qui fera des aumônes, qui jeûnera, qui se mortifiera pour moi ? O vous qui êtes encore sur la terre, jetez un regard de compassion sur cette ame souffrante; considérez et voyez quelle est mon affliction, et l'excès de ma douleur : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.*

C'est donc à nous, M. F., que s'adressent les cris de ces pauvres ames qui nous conjurent, au nom de Dieu, et pour l'amour de Jésus-Christ, de venir à leur secours. La justice, la reconnoissance, la charité, nous y obligent.

La justice. Combien d'ames qui souffrent, en Purgatoire, pour des péchés dont vous avez été la cause, auxquels vous avez donné

occasion, et qui ont été commis par votre faute ? Combien de soupçons criminels, de jugemens téméraires, de médisances, de querelles, d'animosités auxquelles vous avez donné lieu ? N'avez-vous jamais scandalisé personne ? Oseriez-vous assurer que vous êtes innocens, devant Dieu, de tous les péchés qui se sont commis, et qui se commettent encore dans votre famille, dans votre Paroisse ? Arrêtez-vous à cette réflexion, M. F., et vous sentirez que vos pères et mères, que vos frères et sœurs, que vos proches, vos amis, vos concitoyens, peut-être même des personnes que vous n'avez jamais connues, souffrent maintenant dans le Purgatoire, pour des péchés qu'elles ont commis à cause de vous, par rapport à vous, et qu'elles n'auroient point commis sans vous. Cette seule pensée ne devroit-elle point vous attendrir à leur égard ? Et n'est-ce pas pour vous un devoir de justice d'employer tous les moyens qui sont en votre pouvoir, pour les soulager ?

La reconnoissance vous y oblige encore. Cette mère, qui vous aimoit si tendrement ; ce père, qui vous a élevé avec tant de soin ; ce bienfaiteur, cet ami, ce voisin qui vous étoient si attachés, qui vous ont rendu tant de services, auroient-ils perdu en mourant tous les droits qu'ils avoient sur votre cœur ? Ah ! ils ont si sincèrement, si vivement partagé vos peines et vos plaisirs, seriez-vous ingrats jusqu'au point de les oublier, dans un temps où ils ont plus besoin que

jamais de votre amitié, et de tous les services que vous êtes en état de leur rendre ? La seule incertitude où vous êtes de leur sort, ne devroit-elle pas vous causer les plus vives alarmes, et vous donner les plus cruelles inquiétudes ?

Joignez à cela les motifs de la charité. Ceux que nous devions regarder et traiter comme nos frères, pendant leur vie, n'ont pas cessé, en mourant, d'être nos frères. Ils sont toujours avec nous les membres d'un même corps ; et par conséquent, leurs peines doivent être les nôtres. Que si nous sommes insensibles à ce qu'ils souffrent, c'est une preuve que nous n'avons pas la vie en J. C. Car, un membre, à moins qu'il ne soit mort, compatit naturellement à la douleur des autres membres.

Faites donc l'aumône, priez, jeûnez, pratiquez toutes sortes de bonnes œuvres pour leur soulagement. La confession, la communion, la sainte Messe offerte pour ces pauvres ames, sont des moyens sûrs et efficaces, pour apaiser leurs douleurs, et pour hâter leur délivrance. Ah ! si vous faites tout cela pour elles, lorsqu'une fois ces ames seront en possession du bonheur après lequel elles soupirent, quelle sera leur reconnoissance envers vous ? quelles instances ne feront-elles pas auprès de Dieu, pour votre salut ? Elles vous rendront au centuple, ce que vous aurez fait pour elles.

Dieu juste, mais terrible, qui exigez avec tant de sévérité dans l'autre vie, tout ce

que vos élus n'ont pas payé dans celle-ci ; qui, pour les purifier de leurs moindres taches, les faites passer par un feu et par des tourmens incompréhensibles, recevez les prières, les gémissemens, les larmes ; recevez les aumônes, les jeûnes, les mortifications, et toutes les bonnes œuvres que nous vous offrons, pour acquitter les dettes de nos frères défunts. Que si nos mains ne sont pas assez pures, regardez ; ah ! regardez cet Agneau sans tache, continuellement immolé sur nos autels, et qui ne cesse de vous demander grâce pour les morts, aussi-bien que pour les vivans. Divin Jésus, lavez ces ames dans votre sang précieux, afin qu'étant parfaitement purifiées, elles entrent en possession de votre félicité.

Inspirez-nous aussi, par votre grâce, une souveraine horreur pour ces fautes qui nous paroissent légères, afin qu'en les évitant avec soin, afin qu'en les expiant avec zèle, ici-bas, nous ne soyons pas retenus si long-temps dans cette autre vallée de larmes, dont les misères sont infiniment au-dessus de tout ce que nous avons à souffrir en celle-ci. Ayez pitié de nous, ayez pitié des ames de nos frères défunts, et réunissez-nous ensemble dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS

Sur les Prières et les Cérémonies du saint Sacrifice de la Messe.

MESSE DES CATÉCHUMÈNES.

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Introït.

Ornemens sacerdotaux. Préparation.

Sanctifica illos, laventque vestimenta sua, et sint parati. Exod. 19.

Dieu voulant donner sa loi à son peuple, et le rendre témoin du grand prodige qu'il alloit opérer sur le mont Sinaï, dit à Moïse : sanctifiez-les, qu'ils lavent leurs vêtemens, qu'ils purifient leurs cœurs, et qu'ils se préparent.

Et voilà aussi, M. F., ce que nous devons vous dire, lorsque l'Eglise vous appelle à la sainte Messe. C'est dans cet auguste sacrifice qu'un Dieu s'immolant pour vous,

fait en votre faveur le plus grand de tous les prodiges, et vous prépare les grâces les plus signalées. Apportez-y donc un cœur purifié, bien préparé, un extérieur décent, modeste et recueilli.

Je vous ai déjà entretenu plusieurs fois de l'excellence du saint sacrifice de la Messe et des dispositions avec lesquelles vous devez y assister. Mais ignorant, pour la plupart, le sens des prières et des cérémonies de ce divin sacrifice, vous ne m'avez peut-être jamais bien compris. Je me propose actuellement de vous en faire l'explication. Vous y verrez avec étonnement un sens et un esprit qui vous ont échappé jusqu'à ce jour. Ces prières en effet sont sublimes ; ces cérémonies annoncent quelque chose de grand et de divin ; elles sont autant de signes qui expriment les pensées plus vivement peut-être que les paroles : elles sont établies pour nous édifier, pour nous instruire et réveiller notre attention.

Il est donc du devoir d'un chrétien d'en comprendre le sens, le motif, et la fin : et le saint Concile de Trente nous recommande de les expliquer aux fidèles. C'est ce que nous osons entreprendre. Nous allons commencer par l'explication des vêtemens du prêtre qui célèbre, des prières qu'il fait au bas de l'Autel, et des cérémonies qu'il y observe. Vous y apprendrez les dispositions que vous devez apporter à la sainte Messe : Aussi appellerons-nous cette partie de la Messe, *Préparation*. Ecoutez-moi avec toute

l'attention que demande un sujet si nouveau pour vous.

On donne au saint Sacrifice le nom de *Messe*, qui veut dire *renvoi*, parce que dans les premiers temps on renvoyoit de l'Eglise, dès que le sacrifice commençoit, les Catéchumènes, c'est-à-dire, ceux qui n'étoient pas baptisés, et les pécheurs publics. Aussi la *Messe* est-elle composée de deux parties. La première est celle qu'on appeloit des Catéchumènes, parce que les catéchumènes, les pénitens, et même les infidèles pouvoient y assister : elle comprend tout ce qui se dit depuis le commencement jusqu'au *Credo*. La seconde, est celle qu'on appeloit *Messe des Fidèles*, parce que les fidèles seuls, c'est-à-dire, ceux qui n'étoient pas dans l'état du péché mortel, avoient droit d'y assister : cette partie comprend tout ce qui se dit depuis la récitation du Symbole jusqu'à la fin de la Messe. De là, M. F., la nécessité de ne se présenter à l'Autel qu'avec une innocence, sinon entièrement réparée, du moins ardemment désirée. Je n'insiste pas sur cette vérité, et je passe aux dispositions préparatoires que nous indiquent les vêtemens qui ornent le Prêtre dans cette sainte fonction.

L'*Amict*, c'est-à-dire, le voile qu'il se met d'abord sur la tête, ensuite autour du cou, figure la retenue que nous devons avoir dans nos paroles et dans nos yeux, particulièrement pendant la sainte Messe.

L'*Aube* doit inspirer par sa blancheur, au Prêtre qui la porte, une pureté de mœurs, une droiture de conscience et d'esprit qui le rendent irrépréhensible, et obligent ceux qui voient ce vêtement, à imiter intérieurement cet éloignement de toute souillure.

La *Ceinture* qu'on met sur l'aube est la marque de la chasteté. *Que vos reins soient ceints*, dit J. C., c'est-à-dire, soyez chastes et purs.

Le *Manipule*, que le Prêtre se met sur le bras, nous représente le fruit de nos bonnes œuvres, et la grâce de J. C. qui est toujours dans la main de celui qui la demande avec humilité, pour s'en servir contre les tentations.

L'*Etole* est la marque de la puissance attachée au caractère. Elle est aussi le signe de l'immortalité qu'Adam nous avoit fait perdre par son péché, et qui nous est rendue par les mérites de J. C. Elle nous fait entendre que, malgré toutes nos préparations, il nous reste une indignité naturelle pour la participation des saints Mystères, qui demande de la part de J. C. l'indulgence la plus miséricordieuse, ce qui doit nous inspirer des sentimens de respect et de confiance, puisque J. C. ne dédaigne pas de se communiquer à nous, pour être le soutien de notre foiblesse et, en quelque sorte, le préservatif de notre corruption.

Enfin, la *Chasuble* est ce manteau de la charité qui couvre parfaitement aux yeux de Dieu, la multitude de nos péchés, ou

plutôt qui, ne pouvant rien cacher à l'œil de celui qui pénètre tout, lui présente la Croix de J. C. comme le motif le plus propre à l'apaiser.

La *Tunique* du Sous-diacre et la *Dalmatique* du Diacre, qui assistent le Prêtre aux Messes solennelles, sont des ornemens de joie et de solennité, qui marquent la sainteté avec laquelle les Ministres du Seigneur doivent servir à l'Autel, et les Fidèles y assister.

En un mot, tout cet appareil montre le soin qu'il faut prendre de ne point paroître devant le Seigneur, qu'après s'être paré intérieurement par toutes sortes de vertus. Car les ornemens extérieurs ne doivent être qu'un signe sensible des vertus dont l'ame doit être intérieurement ornée. C'est là l'impression que doit faire dans l'esprit des Fidèles le Prêtre revêtu des habits sacerdotaux, lorsqu'il va de la Sacristie à l'Autel.

Le Prêtre ainsi revêtu ne nous représente-t-il pas encore J. C. montant au Calvaire pour consommer son sacrifice, cette robe blanche dont il fut revêtu, ces liens dont il fut ceint, ce manteau de pourpre dont il fut couvert, la croix dont il fut chargé, la couronne qui fut mise sur sa tête.

Rien n'est indifférent dans une Religion où tout est esprit. La moindre cérémonie, la plus petite pratique présente à celui qui s'en pénètre, les plus saintes, les plus utiles réflexions : il aperçoit dans la diversité

des couleurs auxquelles s'assujettit l'Eglise, selon les différens objets qu'elle honore, la variété des célestes attraits qui rendent l'Epouse si belle aux yeux de son divin Epoux : il aperçoit aussi la vertu propre du Saint dont on célèbre la mémoire, la blancheur des Vierges, l'ardeur et le courage des Martyrs, la sainte austérité des Pénitens, le travail et la fécondité des Pontifes, la tristesse même et les larmes que la Foi nous invite à répandre sur les cendres de nos frères. Il voit dans les cierges qui brûlent en plein jour, l'image de ces jours d'obscurité et de persécution, où l'Eglise alloit cacher dans des cavernes obscures, dans des lieux souterrains, le secret de nos redoutables Mystères. Le degré de nos solennités, les différens usages que l'Eglise y observe, les prières qu'elle y récite, les instructions qu'elle y donne ; tout mérite l'attention d'un chrétien et doit nourrir sa piété. Que ne pouvons-nous, M. F., entrer dans cet intéressant détail ! mais, forcés de nous resserrer, venons-en aux prières et aux cérémonies du saint Sacrifice.

UN Chrétien qui veut entrer avec le Prêtre dans le Sanctuaire, doit l'accompagner aux pieds de l'Autel. Comme lui, il doit commencer cette redoutable action par le signe de la Croix : signe puissant, qui joint à la vertu de figurer ce Mystère de notre réconciliation, celle de nous en préparer

les moyens. Il doit dire avec le Prêtre dans l'esprit de la plus profonde adoration : j'entrerai à l'autel du Seigneur : *introibo ad altare Dei.*

Remarquez, M. F., que ce verset et tout le Psaume dont il est tiré, se récite alternativement avec celui qui sert la Messe. Et pourquoi ? C'est que l'Eglise veut, dès le commencement du sacrifice, faire entendre aux Fidèles la nécessité de s'unir au Prêtre, non-seulement de cœur et d'esprit, mais réellement, en récitant les mêmes prières. Par conséquent, la meilleure manière d'entendre la sainte Messe, c'est de suivre le Prêtre, en récitant les mêmes prières que lui. Pour ceux qui ne savent pas lire, ils doivent s'unir au Prêtre, et rapporter les prières qu'ils disent à celles que l'Eglise a consacrées au divin Sacrifice.

Ce Psaume est suivi de la confession que le Prêtre et les assistans font de leurs péchés par la formule qu'on emploie dans le sacrement de Pénitence, je veux dire le *Confiteor.* Le Prêtre la récite le premier, parce que c'est à lui à faire voir que la contrition et l'aveu de ses fautes, sont les dispositions essentielles pour se présenter au saint Sacrifice, et parce qu'il doit encourager le peuple, en lui montrant par ses gémissemens, qu'il a besoin pour lui-même de l'indulgence qu'il sollicite pour les autres. Le peuple la dit ensuite, afin qu'il se fasse entre le Ministre et les assistans une espèce de concert, une sorte d'accord de gémis-

semens et de douleur. Regardons-nous donc dès ce moment, comme de misérables pécheurs, et écrions-nous avec le plus vif sentiment de contrition, pour fléchir le souverain Juge : *J'ai péché*, mon Dieu, *j'ai péché ; c'est ma faute, c'est ma très-grande faute.* M. F., si nous lui présentons des cœurs pénétrés de componction et de douleur, il exaucera nos vœux, il écoutera nos cris, il essuiera nos larmes, et nous ne quitterons jamais le saint Autel, sans l'assurance de notre parfaite réconciliation. Mais peut-être, hélas ! l'habitude de réciter cette formule n'a-t-elle jusqu'ici jeté dans nos cœurs qu'un fond de tiédeur et d'indifférence qui éteint en nous ce sentiment salutaire ? Ah ! pensons-y, M. C. P., c'est en présence de la très-sainte Vierge et des Saints qui doivent à ce sacrifice que nous allons offrir, la victoire sur le péché ; c'est en présence de l'Epouse pure et sans tache, de l'Eglise du Ciel et de la terre, que nous disons : *j'ai péché, j'ai péché ;* et si cet aveu n'est pas sincère, s'il n'est pas accompagné d'un vrai désir, d'une résolution ferme de ne plus pécher, il nous couvrira d'une confusion éternelle.

Après cette confession mutuelle, le Prêtre et les assistans réclament la miséricorde de Dieu. « Que Dieu dans sa miséricorde, » disent-ils alternativement, vous pardonne » les fautes dont vous êtes coupable, et » vous conduise à la vie éternelle : *Misereatur.* »

Qu'une charité mutuelle nous anime, M. F., lorsque nous récitons cette prière; que les Fidèles demandent avec ardeur pour le Prêtre, cette miséricorde, cette indulgence, cette rémission parfaite de ses péchés: *indulgentiam, absolutionem, et remissionem peccatorum*, puisque le succès de son ministère dépend beaucoup des dispositions qu'il porte à l'Autel. Eh! de quelle utilité en effet n'est pas pour les assistans, un Prêtre dont la grâce aura purifié le cœur et les lèvres? Mais il n'importe pas moins au ministre de trouver dans les chrétiens qui l'entourent, des cœurs animés de cet esprit de charité, et revêtus de ce caractère de justice! Aussi parlent-ils le même langage, afin que la miséricorde les admette à ce sacrifice, et que l'indulgence leur en applique le fruit. Que les uns et les autres, inclinés aux pieds de l'Autel, s'écrient dans le même esprit et avec la même confiance:

Seigneur, en tournant vers nous les regards de votre miséricorde, vous nous rendrez la vie; et votre peuple mettra en vous toute sa joie.

Montrez-nous, ô mon Dieu, les effets de votre miséricorde;

Et donnez-nous les assurances du salut que vous nous promettez.

Ecoutez nos prières, *Domine, exaudi orationem meam.*

Et que nos cris montent jusqu'à votre trône: *et clamor meus ad te veniat.*

C'est par ces courtes et énergiques expressions que le Prêtre termine les oraisons

qui le retiennent au bas de l'Autel. Il y monte enfin, et convaincu que la pureté du cœur est la première disposition que ce sacrifice exige, il sollicite encore l'abolition de ses péchés.

« Otez-nous, Seigneur, dit-il, ôtez-nous, » nous vous en supplions, les iniquités qui » nous dégradent à vos yeux, afin que nous » puissions entrer dans votre sanctuaire avec » un esprit pur. »

Arrivé à l'Autel, il ne changera pas de langage. « Nous vous prions, Seigneur, » ajoute-t-il, par le mérite des Saints dont » les reliques reposent à l'ombre de vos » Autels, de nous pardonner les péchés » dont nous nous sommes rendus cou- » pables. »

En disant cette prière, il s'incline, et tient la posture d'un suppliant, d'un criminel indigne des regards de son Dieu, et baise l'Autel en invoquant les Saints. Ce langage, cette attitude conviennent toujours à un pécheur par nature, et à tous ceux qui participent au même sacrifice. Mais comme dans les uns et dans les autres on ne doit plus supposer cette indignité volontaire et sacrilége, qui est le fruit de l'obstination et de l'endurcissement, le Prêtre est admis à baiser l'Autel, qui est la figure de J. C.; et alors, il se place avec une humble confiance au nombre des amis de l'époux, des convives destinés à s'asseoir à sa table, des ministres consacrés à le servir.

Que les chrétiens lâches et indifférens

sachent que cette place honorable n'est destinée qu'à ceux qui sentent leur indignité ; qu'ils n'oublient jamais que se présenter dans le temple, assister à la célébration des saints Mystères, sans aucun regard sur la misère de son cœur, sans aucun retour sur son infirmité, sans aucune défiance sur ses dispositions, sans aucune crainte de la majesté du Dieu qui va s'immoler sur l'Autel, c'est l'abus le plus opposé à ce sacrifice. Mais que le chrétien timide se rassure ; qu'il se persuade que des infidélités journalières toujours combattues, toujours détestées ; que des fragilités toujours inévitables, toujours réparées par l'exercice des vertus chrétiennes, ne sont, quand nous venons à la sainte Messe, qu'un motif de gémissement, et jamais de découragement et de langueur. Car Dieu a mis ce sacrifice entre lui et nous, afin qu'il pût se rapprocher de nous sans compromettre sa sainteté et sa justice, et que nous puissions monter jusqu'à lui, sans outrager sa majesté et sa grandeur.

C'est à cette prière que finit la première partie de la Messe que nous avons appelée *Préparation*. Pour profiter de ces premières réflexions, rappelez-vous toujours, M. F., 1.° que le respect, l'adoration et la reconnoissance doivent vous précéder à l'Autel, si vous voulez que votre esprit et votre cœur se prêtent facilement aux différentes dispositions que le saint Sacrifice exige. 2.° que la contrition et la détestation du

péché, l'humilité et la confiance, la pureté et l'attention sont des dispositions nécessaires pour assister à la sainte Messe.

L'invocation de l'adorable Trinité commence cette partie. Le signe de notre rédemption annonce déjà l'effet que doit avoir ce sacrifice, et dès ce moment le Prêtre ne parle plus que de ses péchés et de ceux du peuple ; il ne s'occupe plus que d'indulgence et de miséricorde ; en un mot, on voit dans sa personne la figure du véritable Isaac chargé du bois de son sacrifice, et prêt à monter vers le lieu de l'immolation, tout couvert aux yeux de son Père des péchés dont il va être le réparateur et la victime, et pénétré en même temps de l'idée de cette justice rigoureuse qui ne laisse aucun péché sans satisfaction et sans hostie, et de cette miséricorde ineffable qui n'abandonne point le pécheur au découragement et au désespoir. Comment se fait-il donc, M. F., que l'habitude d'assister à des cérémonies si augustes et si redoutables, nous y rende insensibles ? Pourquoi, dès le commencement de cette sainte action, notre cœur, selon l'expression du Prophète, ne s'écoule-t-il pas comme la cire qui fond devant le feu ? Les saintes femmes, qui, aux portes de Jérusalem, voyoient Jésus-Christ monter au Calvaire, eurent-elles un spectacle plus intéressant que celui qui nous occupe dans cette première circonstance de la Messe ? Il fut plus sensible, ce spectacle, sans doute, parce que les objets extérieurs

frappent

frappent toujours plus vivement des hommes conduits par les sens ; mais, à n'envisager que des yeux de la foi l'une et l'autre démarches de J. C., il me paroit en quelque sorte plus digne de mon attention et de mon amour, aux pieds de l'Autel, qu'aux pieds du Calvaire. Là, il alloit consommer par une seule oblation le salut du monde ; ici, l'oblation se fait sans interruption, sans intervalle, et sans délai. Là, les filles de Jérusalem ne voyoient encore que le plus beau, le plus doux des enfans des hommes immolé à la fureur de ses ennemis : ici, je vois J. C., chargé de ma croix, revêtu de mes langueurs, caution de ma rançon, et le prix de ma rédemption, qui veut me conduire après lui au lieu de mon sacrifice. Là, tout Israël ne vit qu'un objet de terreur et d'effroi : en vain J. C. leur avoit dit : *Que celui qui veut être mon disciple porte sa Croix et me suive :* monter au Calvaire avec le Sauveur, c'étoit s'exposer à partager avec lui les horreurs de son sacrifice : aussi les Apôtres ne le suivent-ils que de loin : ici, tout m'encourage, tout me rassure ; rien d'effrayant dans le spectacle qui m'est offert, rien de sanglant dans la victime qui s'immole, rien de cruel dans le Prêtre qui la sacrifie, rien de révoltant dans le peuple qui y participe ; et je m'écrie de bon cœur avec l'épouse des Cantiques :

Seigneur, vous montez à l'autel de votre amour ; attirez-moi après vous : *trahe me post te ;* je vole à vous, attiré par l'odeur de

vos parfums ; c'est-à-dire, des vertus dont vous m'avez donné l'exemple et le précepte: établissez-les solidement dans mon cœur! Que la crainte, l'humilité, la contrition me conduisent à votre amour, et cet amour à l'éternelle jouissance de vous-même !

Ainsi soit-il.

SECONDE INSTRUCTION.

SUITE DE LA MESSE DES CATÉCHUMÈNES.

Depuis l'Introït jusqu'à l'Epître.

La Prière.

Erant perseverantes in doctrinâ Apostolorum, et communicatione fractionis panis et orationibus. Ils persévéroient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain, et dans les prières. *Act.* 2.

VOILA, M. F., en deux mots, le tableau de la conduite des premiers Chrétiens dans la célébration du saint Sacrifice. Avant de rompre le pain sacré, ils prioient et ils s'instruisoient dans les écrits des Apôtres. L'Eglise n'a point changé ce saint usage. Elle emploie avant l'offrande, la prière et l'instruction. L'*introït*, le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*, le *Dominus vobiscum*, la *Collecte* ou oraison : Voilà ses prières ; c'est ce qui va fixer aujourd'hui notre atten-

tion. L'Epître et l'Evangile, voilà la doctrine Apostolique qu'elle rappelle à ses enfans: ce sera le sujet de la prochaine Instruction. Vous trouverez dans l'une et dans l'autre de quoi vous édifier et vous instruire, si vous voulez m'écouter attentivement.

Nous avons vu dans la dernière Instruction, le Prêtre se placer au coin de l'Autel. C'est là, M. F., qu'il dit, en faisant sur lui le signe de la croix, la prière que nous appelons *Introït*, mot qui veut dire *entrée*, et qui signifie l'action que fait alors le Prêtre. Elle est formée de quelques versets d'un Psaume toujours rapporté aux différens mystères, ou aux autres objets que l'Eglise nous fait honorer. Ce Psaume est chanté par le Chœur aux Messes hautes, pendant que le Prêtre récite au bas de l'Autel les prières de la préparation. Le but principal de cette prière est de mettre dans notre bouche et encore plus dans notre cœur quelques-uns des vifs sentimens qui pénétroient les Saints de l'Ancien-Testament sur la venue du Messie. Comme eux, nous attendons dans cette partie de la Messe, que les cieux s'ouvrent et fassent tomber sur la terre cette rosée féconde qui doit la fertiliser, J. C., le Sauveur du monde. La ferveur est donc la disposition qui doit accompagner cette partie de la Messe.

Après cette prière, le Chœur alternativement, ou le Prêtre et le Ministre aux Messes

basses, répètent trois fois *Kyrie eleison*. Ce sont deux mots grecs qui signifient *Seigneur, Christ, ayez pitié de nous*. L'Eglise répète neuf fois cette invocation pour imiter les neuf Chœurs des Anges, qui bénissent sans cesse la grandeur et la miséricorde de Dieu. Elle dit trois fois *Kyrie eleison*, pour honorer le Père, première personne de la très-sainte Trinité; trois fois *Christe*, pour honorer le Fils; et trois fois *Kyrie*, pour honorer le Saint-Esprit. L'unité de Dieu et la Trinité des personnes sont parfaitement exprimées dans cette formule : l'unité, puisque chaque invocation particulière se fait jusqu'à trois fois, pour exprimer qu'il est impossible d'honorer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, sans honorer toute la nature que ces trois Personnes possèdent sans division et sans partage : elle honore la Trinité par une invocation spéciale et particulière de ces trois Personnes réellement distinctes.

Cette prière se chante sur un ton élevé, parce qu'elle est en quelque sorte le cri du cœur, l'expression d'une ame vivement pressée sous le poids de sa misère, et que nos répétitions sont autant d'instances différentes que nous inspire la crainte de n'être pas exaucés. C'est pour cela que le chœur prend sur un ton assez bas la première de ces invocations; mais à mesure qu'elles se renouvellent, le ton s'élève; et ces dernières paroles, *Seigneur, ayez pitié de nous*, se disent ordinairement de la voix la plus étendue. Faisons donc croître nos sentimens

à mesure que nous élevons la voix, et que chacune de ces invocations ajoute quelque chose à notre ferveur et à nos désirs. L'aveugle de Jéricho nous en a donné l'exemple ; plus on vouloit lui imposer silence, plus il crioit : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi.* Comme lui, M. F., chassons ces idées étrangères, ces distinctions importunes qui viennent nous troubler dans la prière, et si elles s'obstinent à nous assaillir, usons contre elles d'une courageuse résistance en leur opposant ces paroles : Seigneur, ayez pitié de nous, *Kyrie eleison.*

A la prière l'Eglise joint la louange. Après ces touchantes invocations, le Prêtre élevant les mains et les yeux vers le Ciel, entonne le *Gloria in excelsis :* Cantique sublime et bien propre à nous rappeler la grandeur, la sainteté et la charité de l'Hostie qui va s'offrir pour nous ; Cantique pacifique, qui ne doit être que dans la bouche des vrais enfans de la paix, et interdit à ces cœurs agités par les passions, ulcérés par le ressentiment, dominés par des affections criminelles ; mais Cantique salutaire aux pécheurs pénitens, puisque résolus à ne plus plaire qu'à Dieu seul, à l'adorer, à le bénir, à le glorifier, à le remercier, à lui demander miséricorde, ils lui présentent l'hommage le plus touchant, le plus agréable à son cœur, et le plus conforme aux fins de l'auguste Sacrifice.

Comme ce Cantique ne respire qu'une sainte alégresse, l'Eglise veut que nous nous

en abstenions aux Messes des morts et aux jours de pénitence ; jours destinés à nous rappeler la guerre que J. C. a faite au péché, et celle qu'à son exemple nous devons faire à nos passions en mortifiant nos sens. Ces jours ne lui paroissent pas propres à parler d'une gloire et d'une paix que nos iniquités ne cessent de ternir et de troubler. Mais avons-nous à réciter cette prière un si grand empressement qu'il nous rende pénible cette privation ? Avons-nous jamais pensé à en faire un objet de pénitence ? Avons-nous jamais gémi de nous voir forcés de nous taire sur les qualités de J. C. à notre égard ? Ah ! M. F., si nous nous rendions justice, ne devrions-nous pas, lorsque l'Eglise nous interdit ce Cantique, nous regarder comme des enfans qu'un Père irrité désavoue, et à qui il défend de porter les signes extérieurs qui les caractérisent comme ses enfans ?

Elevons donc désormais nos cœurs, lorsque le Prêtre élèvera les mains pour réciter ce Cantique ! que nos ames tendent au Ciel vers lequel il porte ses regards ! Que nos désirs embrassent les biens de l'éternité, lorsqu'il réunit les mains, comme pour se saisir de l'héritage. Car c'est là le sens des cérémonies qui en accompagnent la récitation ; et l'idée que les premières expressions nous donnent du Sacrifice qui va s'offrir, c'est la gloire à Dieu au plus haut des cieux, et la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. En effet, c'est dans le sacrifice de la Messe, que cette union de la gloire et de la

paix, que cette alliance de la justice et de la miséricorde prédite par le Prophète, va devenir sensible par la réparation des outrages que le péché fait à la majesté de Dieu, et par l'abolition des anathèmes que la Justice divine avoit lancés contre les pécheurs. Oui, M. F., Dieu y retrouve sa gloire dans l'obéissance de son Fils qui répare nos révoltes, dans l'humilité de son Fils qui supplée à nos négligences; et l'homme y trouve la paix dans l'union avec Dieu que ce Sacrifice rétablit, dans la victoire sur ses passions que ce Sacrifice lui procure, dans la possession de Dieu dont ce Sacrifice lui donne l'assurance. Disons donc avec un cœur animé de la plus tendre piété:

Gloire à Dieu au plus haut des cieux; *Gloria in excelsis Deo;* et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, qui aiment Dieu sincèrement, et qui lui sont soumis par amour: *et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.* Nous vous louons, Seigneur, comme le sujet inépuisable de nos admirations et de nos louanges: *laudamus te.* Nous vous bénissons, comme la source de tout bien et comme notre bienfaiteur: *benedicimus te.* Nous vous adorons comme notre créateur, notre conservateur, notre souverain bien et notre dernière fin: *adoramus te.* Nous vous glorifions, nous voulons que toutes nos pensées, nos paroles et nos actions soient consacrées à votre gloire: *glorificamus te.* O Seigneur, Dieu, roi du Ciel, ô Dieu Père tout-puissant, nous vous rendons grâces

de vos immenses bienfaits, et sur-tout de nous avoir donné votre divin Fils, pour nous réconcilier avec vous : *gratias agimus tibi.*

O Jésus, Fils unique du Père, l'objet éternel de ses complaisances ; Seigneur Jésus, qui êtes Dieu, qui pouvez par conséquent tout ce que vous voulez ; vous qui êtes l'Agneau de Dieu, immolé pour notre salut, et qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous : *miserere nobis.* Vous qui vous chargez d'expier les péchés des hommes, recevez la prière que nous vous faisons d'expier les nôtres : *suscipe deprecationem nostram.* O vous qui êtes assis à la droite de votre Père pour être notre médiateur auprès de lui, ayez pitié de nous, faites-nous ressentir les effets de votre médiation et de votre puissance : *qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis.* Vous êtes le seul Saint, le seul Pontife sans tache, qui n'êtes pas obligé d'offrir des victimes pour vous, avant d'en offrir pour le peuple, comme le Prêtre qui vous représente à l'Autel : *tu solus sanctus.* Vous êtes notre seul Seigneur, nous ayant créés et ensuite rachetés par votre sang : *tu solus Dominus ;* le seul très-haut, égal à Dieu votre Père : *tu solus altissimus, Jesu Christe.* Divin Sauveur, après nous avoir sanctifiés par votre croix, placez-nous dans ce séjour bienheureux où nous vous contemplerons avec le Père et le Saint-Esprit, *cum Sancto Spiritu in gloriâ Dei Patris. Amen.*

Après le *Gloria in excelsis*, le Prêtre s'incline, baise la place sur laquelle doit s'offrir le Sacrifice, se tourne du côté du peuple, et les bras étendus vers lui, il lui souhaite la possession du Seigneur par ces paroles : *Dominus vobiscum*. Que le Seigneur soit avec vous ! Par un juste retour le peuple lui répond : qu'il soit aussi avec votre esprit ; *et cum spiritu tuo*.

Ce peu de mots, M. F., renferme un grand sens, et peut-être n'y avez vous fait jusqu'ici que peu d'attention. C'est cependant de toutes les formules que l'Eglise consacre à ses offices, la plus usitée et la plus utile.

Je dis la plus usitée ; car l'Eglise ne termine pas un office, que son Ministre avant et après l'oraison, ne répète ces paroles ; et comme la Messe est l'acte le plus solennel de son culte, elle les y répète plusieurs fois. Développons-en le sens.

Ces paroles sont celles que l'Ange Gabriel adressa à Marie, lorsqu'il vint lui annoncer que Dieu l'avoit choisie pour être la Mère du Sauveur. M. C. P., notre ministère, comme cet Esprit céleste, nous place entre Dieu et vous, pour lui présenter vos vœux, et pour vous manifester ses volontés. Comme lui, nous vous annonçons que le Verbe auparavant fait chair va devenir nourriture ; que la grâce de l'Esprit-Saint va de nouveau couvrir l'Autel, et que nos mains, comme le sein Virginal, vont porter celui que les Anges

adorent. Ces paroles doivent donc réveiller votre attention, et ranimer votre confiance et votre ferveur.

Les cérémonies qui les accompagnent sont bien propres à vous en faire prendre l'esprit. C'est au milieu de l'Autel que le Prêtre vient se placer pour les annoncer, parce que cet endroit est de toutes les parties qui le composent la plus sainte et celle d'où les grâces coulent avec plus d'abondance. Lorsqu'il adresse ces paroles, c'est donc comme s'il disoit au peuple : de toute la plénitude de mon cœur je vous souhaite la plénitude des dons de Dieu. Il s'incline, parce que destiné à bénir les autres, il a besoin par son humilité d'attirer les bénédictions dont il va les rendre participans. Il baise l'Autel figure de J. C., et par cette action, il témoigne qu'il veut en quelque sorte puiser dans les fontaines du Sauveur cette eau salutaire qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Il se tourne vers le peuple, parce que cette prière est un salut ; mais bien plus solide et plus sincère que ces souhaits réciproques qu'on se fait dans le monde, puisque les vrais biens en sont l'objet, et que la charité seule en est le principe. Le Prêtre étend les bras : ce signe extérieur, qui dans la société exprime l'empressement, l'ardeur et l'affection, lui convient dans cette fonction où il devient le père de toute l'assemblée au nom de J. C., et de son Eglise qu'il représente. Enfin, il joint les mains après les avoir étendues, comme pour figurer l'union

de la charité qui de tous les cœurs n'en fait plus qu'un avec celui de J. C., comme J. C. ne fait qu'un corps avec tous les membres qui composent son Eglise.

Avouons, M. F., que cette formule ne nous avoit pas paru aussi importante qu'elle l'est en effet; et qu'il est pour vous et pour nous de la plus grande importance d'en bien connoître le sens.

Je dis utile pour vous. Car soyez bien persuadés, M. C. F., que quand nous vous adressons ces paroles, nous renfermons tous les vœux légitimes de vos cœurs, nous réunissons tout ce que les rapports de notre ministère nous découvrent être nécessaire à votre bonheur. Je dis utile pour nous, si ce ne sont jamais vos lèvres seules qui nous répondent. Ah! je vous en conjure, demandez pour moi, cette foi vive, ce zèle ardent, cette patience invincible, cette douceur inaltérable, cette charité compatissante, en un mot, les vertus sacerdotales qui me sont nécessaires pour être un médiateur efficace entre Dieu et vous.

Ce sont ces grâces mutuelles que le Prêtre demande ensuite par l'oraison qu'on appelle *Collecte*. Avant de la commencer, il a soin d'avertir les fidèles par ces paroles : Prions : *Oremus*, pour leur faire entendre que cette prière ne lui est pas personnelle privativement au reste de l'assemblée, que c'est en vain qu'il lève les mains, si chacun ne se fait un devoir d'élever son cœur; que placé comme Moïse sur la montagne sainte pour

protéger le peuple qui combat dans la plaine; le succès du combat ne dépend pas moins de l'attention de chaque fidèle à lui soutenir les bras par l'union de leurs prières, que du courage avec lequel ils résisteront au prince des Amalécites, c'est-à-dire, à l'ennemi de leur salut.

Ces oraisons se multiplient et varient selon les circonstances et les solennités. Elle sont toutes terminées par une conclusion qui prouve la foi de l'Église sur le mystère d'un Dieu en trois personnes, et sa confiance dans les mérites de J. C., puisque c'est toujours *par J. C. qui vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit*, qu'elle les finit toutes. Communément aux jours de pénitence elle en dit un plus grand nombre; et, pour rendre ces supplications plus vives et plus humbles, elle nous avertit de fléchir le genou : *flectamus genua*. Au contraire, elle n'en dit qu'une aux jours de grandes solennités, pour engager les fidèles à ne point se détourner de l'objet qui doit les occuper dans les fêtes importantes.

Rien ne nous figure mieux la charité qui unit les fidèles, que ces prières. Les demandes y sont communes, les vœux sont les mêmes, les désirs uniformes, et c'est pour cela qu'on les nomme *Collectes*, parce qu'elles sont comme la collection de tous les vœux du Prêtre et des fidèles. Récitons-les donc avec un cœur animé d'une tendre charité les uns pour les autres, si nous voulons qu'elles soient pour nous une vraie Col-

lecte. Disons-les avec une foi vive en J. C., par qui nos prières sont offertes, avec une juste douleur des fautes dont ces prières demandent l'abolition, et une ferme résolution de pratiquer les vertus qu'elles nous font entrevoir. C'est ce que nous promettons par l'*Amen* que nous répondons à la fin de la collecte. Car ici ce mot *Amen* ne signifie autre chose que l'acquiescement à toutes les demandes que le Prêtre a faites dans cette oraison.

Dans d'autres circonstances, *Amen* signifie le consentement à tous les préceptes que Dieu nous a fait intimer par son Eglise. Quelquefois encore il exprime le désir de voir l'accomplissement des promesses qui nous sont faites.

Disons donc toujours cette parole avec la foi, l'attention et la ferveur des Anges et des Elus, qui, environnant le trône de l'Agneau, font retentir les voûtes célestes de leur éternel *Amen*. Soupirons sans cesse après le moment où nous aurons le bonheur de le chanter avec eux.

Mon Dieu, quand viendra-t-il ce moment heureux? Hélas! éloignés de notre céleste patrie, nous ne pouvons chanter ici-bas qu'un *Amen* de soupirs et de larmes. Qu'il nous tarde, ô mon Dieu, d'unir nos cantiques à ceux du Ciel! jouir sans crainte, vous posséder sans fin, répéter sans cesse bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles à celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qui est immolé sur l'autel; voilà

l'objet de tous les *Amen* que nous dirons désormais sur la terre, et le sujet de tous ceux que nous répèterons dans l'éternité. *Amen. Amen. Amen.*

TROISIÈME INSTRUCTION.

FIN DE LA MESSE DES CATÉCHUMÈNES.

Depuis l'Epître jusqu'à l'Offertoire.

L'Instruction.

Attende lectioni; hæc meditare; in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus. Faites attention à la lecture; méditez les vérités qu'elle renferme, afin que votre avancement soit sensible à tous ceux qui vous connoissent.

CET avertissement que l'Apôtre donnoit à son Disciple, ne dois-je pas vous l'adresser, M. F., au commencement de cette partie de la Messe qui est composée de l'Epître et de l'Evangile? Qu'y a-t-il en effet qui exige de notre part une attention plus religieuse, des méditations plus profondes, que la lecture des paroles des Prophètes, des écrits des Apôtres, et du saint Evangile du fils de Dieu, et qu'y a-t-il de plus propre à nous préparer à l'oblation de la divine victime? Ecoutez donc avec un redoublement d'attention ce que je viens vous dire sur cette partie de la Messe, que nous appelons *Instruc-*

tion. L'*Epître*, le *Graduel*, le *Trait*, l'*Alleluia*, la *Prose*, l'*Evangile*, et le *Credo* dont elle est composée, vont faire le sujet de nos réflexions.

L'Eglise, comme nous l'observions Dimanche dernier, a toujours regardé la lecture de l'Ecriture-Sainte comme la plus utile préparation au redoutable Sacrifice; aussi cette lecture s'est toujours faite au commencement de l'assemblée. On l'appeloit *Epître* comme elle s'appelle aujourd'hui, ce qui signifie la même chose que *Lettre*, parce qu'elle étoit presque toujours tirée des Lettres que les Apôtres écrivoient aux fidèles de leur temps; et sous ce point de vue, nous devons les envisager nous-mêmes comme des lettres qui nous sont adressées, comme les instructions pastorales de nos premiers Evêques, comme les avis paternels de ceux que Dieu a établis pour être les colonnes de la vérité et les lumières des siècles.

L'Eglise cependant ne négligeoit pas de faire lire aux premiers chrétiens les livres de l'Ancien-Testament. Comme les vérités qu'ils renferment conduisent à celles du Nouveau, les premiers Pontifes avoient soin de rappeler les chrétiens à la figure, pour leur faire mieux sentir tout le mérite de la réalité. L'Eglise profitoit, comme elle le fait maintenant, des solennités où elle célèbre les plus grands Mystères, afin de les rendre

attentifs aux ombres et aux prophéties qui avoient annoncé ces merveilles. Eh ! quelle consolation pour ces pieux chrétiens qui touchoient de si près aux jours où s'étoient accomplis ces mystères, de voir que tout ce qui s'étoit opéré sous leurs yeux avoit été prédit de la manière la plus claire et la plus précise ! Ce doit en être une aussi pour nous, M. F. ; car *tout ce qui a été divinement écrit*, dit saint Paul, *l'a été pour affermir notre foi et pour notre instruction.*

Admirons l'attention de l'Eglise dans le choix de ses Epîtres : elles sont toujours relatives aux temps, aux Mystères et à nos besoins. Qu'un chrétien deviendroit intelligent et éclairé, s'il se faisoit un devoir de suivre cette tendre Mère dans toutes les instructions qu'elle lui présente ! Les Dimanches, ce sont les principes les plus solides de la morale, les reproches les plus justes contre les désordres les plus communs, les exhortations les plus tendres et les plus touchantes à la pratique des vertus chrétiennes : chaque Mystère a son instruction qui lui est propre ; et dans les jours consacrés à célébrer la mémoire des Saints, l'Epître nous présente des instructions qui nous rappellent à leurs exemples, qui nous animent à soutenir les mêmes combats, qui nous invitent à partager leurs triomphes.

Je sais, M. F., que vous ne pouvez, pour la plupart, les comprendre telles que le Prêtre les récite : mais vous les avez traduites en notre langue ; lisez-les atten-

tivement ; lisez-les à vos enfans et à vos domestiques : par cette pratique, vous les accoutumerez à aimer et à goûter la parole de Dieu, et pleins vous-mêmes des vérités qu'elles renferment, vous en tirerez plus de fruit en suivant le Ministre. Et vous, M. F., qui ne savez pas lire, remerciez le Seigneur, pendant l'Epître, des instructions qu'il vous donne, et prenez la résolution de l'écouter avec la plus religieuse attention lorsqu'il vous explique cette divine parole par la bouche de vos Pasteurs.

Pour rendre cette lecture plus respectable aux fidèles, l'Eglise a établi un ordre sacré, celui des Sous-diacres, auxquels elle la confie dans les Messes solennelles. Ce Ministre va prendre sur l'autel, comme dans le dépôt sacré, le livre qui contient l'Epître ; il la lit debout, la tête nue, et les mains jointes : ce qui nous marque les dispositions avec lesquelles nous devons l'entendre. Remarquez qu'elle se lit après la prière appelée *Collecte*, cela me rappelle une réflexion de saint Ambroise, qu'un chrétien devroit avoir dans le cœur pendant l'Epître. « Nous par-» lons à Dieu, dit ce Père, toutes les fois » que nous prions : Dieu nous parle à son » tour, lorsque nous nous appliquons à quel-» que sainte lecture. » Oui, M. F., c'est après avoir parlé à Dieu par différentes prières, et sur-tout par celle que le Prêtre a faite au nom de toute l'assemblée, les mains élevées vers le Ciel, que cet Etre suprême daigne descendre jusqu'à nous, pour

nous parler, pour nous donner des avis conformes à nos besoins, relatifs, à la solennité du jour. Ecoutons-le donc avec le juste intérêt que doit nous donner la connoissance de nos besoins; avec la vive douleur qui doit pénétrer un chrétien qui, dans la peinture des vices et des péchés, voit les plaies de son ame, avec cette volonté parfaite qui veut tout ce que Dieu ordonne. Et lorsque nous voyons le Sous-diacre reporter sur l'Autel le livre de l'Epitre, ou lorsque le Prêtre l'a finie, faisons-nous à nous-mêmes cette importante question : Quel changement et quel fruit a-t-elle produit dans mon cœur ? Quelle résolution m'a-t-elle fait former ? Quelle maladie de mon ame m'a-t-elle découverte ? Quel remède m'a-t-elle indiqué ? Ah ! c'est sur cette divine parole que je serai jugé, et si elle ne m'a pas rendu meilleur, elle déposera contre moi.

Dans le temps où la ferveur des fidèles les faisoit persévérer dans le lieu saint tout le jour, et souvent des nuits entières, ces instructions étoient très-longues, comme nous le voyons encore aujourd'hui le Samedi-saint. C'est pour cela qu'avant de lire l'Evangile, l'Eglise, pour soulager l'attention des fidèles, mit entre deux la prière que nous appelons *Graduel*. Cette prière est ainsi nommée, parce qu'anciennement elle se chantoit sur les degrés du Lutrin; elle est composée de quelques versets des Psaumes, toujours relatifs à la fête ou à la circonstance.

Hélas ! M. F., notre ferveur est si considérablement diminuée, que nous n'avons pas moins besoin que les premiers Chrétiens de cette espèce de soulagement entre les différentes instructions auxquelles l'Eglise nous applique durant la célébration de la sainte Messe. Heureux encore, si nous savions profiter de cette consolante variété pour renouveler notre piété et notre attention ! Mais ce passage successif de la prière à la lecture, de la lecture au chant des Psaumes, n'a-t-il pas été souvent pour nous une occasion de dissipation et de tiédeur.

Dans les jours de pénitence, le peuple et le Clergé restoient dans le silence, tandis qu'un seul chantre entonnoit le Psaume, et le continuoit seul jusqu'à la fin ; ce qui a fait donner à ce chant le nom de *Trait*, parce qu'il se chantoit tout d'un trait et sans interruption. Ce chant est toujours triste et plaintif, pour exprimer la contrition du cœur, la douleur et les gémissemens d'une ame pénitente ; et ce sont là les sentimens que nous devons former dans nos cœurs pendant cette prière.

Aux jours de Fêtes, au contraire, l'Eglise ajoute au Graduel le mot hébreu *Alleluia*, qui veut dire, *Louez Dieu :* mot énergique qui exprime un mouvement, un transport de joie, qu'il est impossible de rendre dans notre langue. C'est pour cela qu'elle le repète souvent dans les grandes solennités, et sur-tout dans le temps Pascal. Ah ! mes Frères, la pureté de notre conscience nous

le fait-elle pousser avec sincérité, ce cri d'alégresse, ce cri de désir du bonheur du Ciel ? Sommes-nous assez détachés de la terre, pour soupirer sans cesse après ce moment heureux où nous chanterons avec la Cour céleste, cet *Alleluia* éternel, dont celui de la terre n'est qu'une ombre et une figure ? Rendons-nous donc dignes de répéter éternellement ce divin Cantique, en le chantant ici-bas avec les dispositions qu'il exige. Chantons sur-tout cet *Alleluia* d'action, qui rend le chrétien en tout soumis et fidèle à la volonté de Dieu.

Enfin, aux jours de grandes solennités, on chante une *Prose*, qui est une hymne où sont détaillées les vérités que renferme le mystère qu'on célèbre, ou les vertus qu'ont pratiquées les Saints qu'on honore. C'est avec des sentimens de joie, de consolation et de confiance que nous devons la chanter.

Admirez, M. F., toutes les pratiques de l'Eglise ! voyez combien les plus communes, en apparence, sont belles et instructives ! Voyez combien elle est attentive à nous tracer ici-bas, dans l'éclat de ses fêtes et de ses solennités, dans la beauté de ses cantiques et de ses prières, une peinture des délices de l'Éternité ! Aussi un vrai chrétien n'a que du dégoût pour les chants du siècle et pour les fêtes du monde. Attentif à tout, dans la maison du Seigneur, il pénètre la fin de toutes ses cérémonies : il ne s'y dit pas une parole, les Ministres n'y font pas une démarche, qu'il n'en découvre le motif, qu'il ne s'en applique le fruit.

Mais toutes les cérémonies dont nous avons parlé jusqu'ici, ne font que nous préparer à une cérémonie plus intéressante encore, la lecture de l'Evangile. Renouvelez votre attention.

L'ÉVANGILE de paix, annoncé tous les jours au milieu de la célébration des saints Mystères, soit par le Prêtre, lorsqu'il officie seul, soit par le Diacre, lorsque cette oblation est accompagnée de plus de solennité, nous rappelle qu'un Dieu est devenu notre Docteur et notre Maître. Cette lecture, précédée de la prière, des instructions des Apôtres, des versets des Psaumes, et des écrits des Prophètes, nous représente cette plénitude des temps, où le Père de famille, après s'être fait annoncer par ses serviteurs et ses ministres, vient lui-même cultiver sa vigne, et répandre la semence sur son champ. Suivons cette cérémonie dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, et connoissons-en l'importance.

Quoique toute l'Ecriture-Sainte soit véritablement la parole de Dieu, et mérite, par conséquent, notre vénération et notre respect, le saint Evangile, émané de la bouche de J. C. même, exigeoit que l'Eglise n'en fît passer les instructions aux Fidèles qu'avec les cérémonies les plus augustes. Le Diacre, c'est-à-dire, celui des Ministres qui approche le plus du sacerdoce, est chargé d'en faire la lecture. Il va prendre sur l'autel le livre qui

contient ces adorables vérités, ce qui signifie qu'il les reçoit de la bouche de J. C. même que l'autel représente, afin que les Fidèles n'ignorent pas que ce sont les volontés du Ciel qui vont leur être manifestées. Dans ce moment, où le Diacre monte à l'autel, je me représente Moïse, appelé par la voix de l'Eternel, sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, pour recevoir la Loi, et la transmettre au peuple. Il se prosterne aux pieds de cet autel, et en présence du livre de la Loi, parce qu'il sait qu'il n'appartient point à l'homme de devenir l'organe des vérités éternelles, si Dieu ne purifie son cœur et ses lèvres. « O Dieu tout-puissant, dit-il alors, » purifiez mon cœur et mes lèvres, comme » vous purifiâtes les lèvres du prophète Isaïe, » afin que je puisse annoncer dignement » votre saint Evangile. » Cette prière annonce déjà l'importance de cette fonction sacrée, et la grandeur de cette cérémonie. Mais le spectacle devient plus intéressant encore, lorsque le Ministre place le saint Evangile sur sa poitrine, et que, fléchissant le genou devant le Prêtre, il lui demande de bénir la démarche qu'il va faire. « Que le Sei- » gneur, lui dit le Célébrant, habite dans » votre cœur, et que son esprit repose sur » vos lèvres, afin que vous annonciez son » Evangile avec les dispositions qu'il exige. » Alors le Diacre, précédé de l'encens, qui signifie et la prière qui peut seule rendre la parole de Dieu féconde, et la bonne odeur des vertus que cette parole répand dans tous

les cœurs, marche vers le lieu qui doit le mettre à portée d'être entendu du peuple. La lumière précède ses pas, afin que les Fidèles se rappellent que J. C., qui va leur parler, est celui qui éclaire tout homme venant en ce monde, et le feu de cette lumière est le symbole de la charité, que sa parole doit allumer dans nos cœurs. Un des Ministres porte la Croix; c'est J. C. qui va parler, et ce sont des maximes de crucifiement qu'il va faire entendre.

Tout cet appareil doit nous apprendre dans quels sentimens nous devons entendre la lecture de l'Evangile. Sentiment de crainte: c'est J. C. qui nous parle; sa parole ne doit pas retourner à lui sans effet; elle est ou la règle de nos mœurs, ou la matière de son jugement. Sentiment de vénération : ce sont les préceptes les plus saints qu'il nous intime; sa foi est pure et sans tache, puisqu'elle a Dieu pour principe et pour fin. Sentiment de docilité: outre que J. C. est notre Seigneur et notre Maître, ses lois sont si sages, si conformes à nos besoins, que c'est le comble de la folie de ne pas s'y soumettre. Sentiment de confiance : le Dieu qui nous parle, nous connoît et nous aime; il sait le limon dont nous avons été formés, et, par conséquent, combien il est nécessaire qu'il use envers nous de miséricorde. Enfin, sentiment de fidélité : parce que, si nous ne nous efforçons pas de mettre en pratique les saintes vérités que ce Dieu Sauveur nous adresse, elles nous condamneront au terrible jour du Jugement.

Le Prêtre, aux Messes particulières, ou le Diacre, aux Messes solennelles, commence par saluer l'assemblée : Que le Seigneur soit avec vous : *Dominus vobiscum.* L'assemblée répond : Qu'il soit aussi avec votre esprit : *et cum spiritu tuo.* Nous nous souhaitons ainsi, les uns aux autres, que Dieu soit en nous, et qu'il parle à notre cœur, afin que les sons des paroles saintes ne frappent pas inutilement nos oreilles. Le Ministre reprend : Voici la suite du Saint Evangile : *sequentia sancti Evangelii.* Le peuple répond : Que la gloire vous en soit rendue, Seigneur ! *Gloria tibi, Domine.* A ces mots, le Ministre fait avec le pouce un signe de croix sur le commencement de l'Evangile, pour marquer que c'est là le livre de J. C. crucifié, et pour demander que, par le mérite de sa croix, cette lecture fasse en nous des impressions salutaires. Ensuite le Prêtre, le Diacre et tout le peuple font des signes de croix sur leur front, leur bouche et leur poitrine : sur le front, pour imprimer dans notre esprit les instructions que J. C. va nous donner, et pour marquer que nous ne rougissons pas de l'Evangile ; sur les lèvres, pour protester que nous sommes disposés à confesser de bouche ce que nous croyons dans le cœur, que nous aimerons à parler des vérités de l'Evangile, et à les faire connoître ; sur le cœur, pour imprimer ces saintes vérités dans notre ame, et en faire la règle de notre conduite. Pendant cette sainte lecture, nous nous tenons debout :

debout : pour exprimer que nous sommes prêts à marcher, s'il le faut, pour la défense de l'Evangile, et à résister avec force à ceux qui osent en attaquer la vérité.

La louange a commencé la lecture de l'Evangile, elle la termine aussi : Louange soit à vous, ô Christ : *laus tibi, Christe ;* louange de ce que vous dissipez notre ignorance par la lumière de votre vérité ; de ce que vous consolez notre tristesse par l'onction de votre parole ; de ce que vous fortifiez notre foiblesse par le secours de vos préceptes !

Le prêtre baise ensuite le livre de l'Evangile, en disant : « Que nos péchés soient » effacés par les paroles de vie que nous » venons de lire. » Enfin, pour témoigner qu'il croit tous les dogmes renfermés dans ce livre divin, il récite le Symbole de la Foi : *Credo in Deum.*

Ce Symbole est celui qui fut composé par le Concile général assemblé à Nicée. L'Eglise a cru que cette formule, plus étendue que celle qui nous vient des Apôtres, ne seroit que plus propre à éclairer notre foi. Elle la place immédiatement après l'Evangile et le Prône, afin que tous ses enfans protestent solennellement qu'ils croient tout ce qui vient d'être lu et expliqué, et généralement tout ce qu'elle croit et enseigne. N'oublions donc jamais, M. F., pendant le *Credo*, de renouveler notre foi. Disons de bouche : Je crois ; disons-le encore plus de cœur, formons la résolution de le dire constamment

par nos œuvres, et qu'on ne nous voie jamais démentir notre foi par lâcheté et par respect humain.

Nous nous prosternons, au moment où l'Église professe le mystère de l'Incarnation, pour honorer, par humiliation, l'humilité profonde du Fils de Dieu, qui, pour nous sauver, s'est anéanti jusqu'à se faire homme : *et homo factus est.* Ah! que toute créature s'abaisse au souvenir d'un mystère, où un Dieu, du haut de sa gloire, descend dans le profond abîme des humiliations et des souffrances ?

Combien d'autres sentimens d'humilité, de confiance et d'amour, doivent accompagner la récitation du Symbole ! Je ne suis pas étonné, que l'Eglise, M. F., dans ses grandes solennités, mette tant de pompe et de cérémonie dans cette profession publique de sa Foi ; qu'elle unisse, à cette profession, l'usage de faire baiser le saint Évangile au Clergé. Elle veut apprendre par-là aux Fidèles, que tous, à chaque vérité, à chaque article de la Foi, doivent être dans la disposition de dire, aussi-bien que ses Ministres : *corde credo, et ore confiteor*, ce que je professe de bouche, je le crois fermement de cœur ; mon cœur le croit, parce qu'il a le plus grand intérêt à le croire ; parce que de cette croyance résultent, pour moi, les espérances les plus fermes ; parce que, chaque mystère que je professe me donne les droits les plus consolans ; droit, pendant cette vie de tentations et de peines,

à tous les biens spirituels de l'Eglise ; droit, après ma mort, à la vie bienheureuse et éternelle que J. C. m'a méritée : *et vitam venturi seculi.* Je la crois, cette éternité bienheureuse ! et je l'attends avec une ferme espérance ; je la demande avec ferveur ; je m'y dispose avec fidélité ; et je ne cesserai de répéter ici-bas cet *Amen*, qui est l'expression du plus ardent désir, jusqu'à ce que je puisse chanter, dans le séjour des Bienheureux, cet *Amen*, qui sera l'aveu de mon amour et de ma reconnoissance pour le Dieu qu'on y adore.

C'est ici, M. F., que finissent les préparations par lesquelles l'Eglise nous amène à l'oblation de la divine Victime. Un autre spectacle se présentera à notre foi, dans les instructions suivantes ; mais ne négligeons pas de mettre à profit les réflexions que nous avons faites aujourd'hui ; et renouvelons-les chaque fois que nous assisterons à la sainte Messe. Ce sera le moyen d'en retirer tout le fruit qui y est attaché. Dieu nous en fasse la grâce !

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Sur l'Eau bénite et sur les Encensemens.

In his jacebat multitudo magna languentium expectantium aquæ motum. Là, on voyoit une multitude de malades qui attendoient l'agitation de l'eau. *Jean*, 5.

QUEL miracle, mes Frères, que celui de cette Piscine dont parle S. Jean, autour de laquelle une foule d'infirmes s'assembloient, attirés par l'espoir d'une prompte guérison ! Un Ange descendoit du Ciel, et sitôt qu'il avoit remué les eaux, le premier qui s'y plongeoit recouvroit à l'instant une santé parfaite.

Nous trouvons dans nos temples les mêmes sources de guérison. L'Eglise bénit de l'eau, et la sanctifie, afin que les démons n'aient aucun pouvoir sur ce que cette eau touchera, et que le Saint-Esprit y habite par sa grâce. Elle répand de cette eau sur les Fidèles pour les purifier, non des souillures du corps, mais de celles de l'ame ; au lieu qu'une seule personne étoit guérie, en se plongeant dans la Piscine Probatique, chacun aujourd'hui est en état de se laver de ses fautes, dès qu'avec confiance, et sincèrement contrit, il fait usage de l'eau bénite par les Ministres de Jésus-Christ.

Cette pieuse cérémonie se fait tous les Dimanches, avant la Messe paroissiale, et doit entrer, par conséquent, dans l'explication de cet auguste Sacrifice : je vais vous en parler aujourd'hui ; et, pour ne rien omettre de ce qui regarde cette importante matière, je vous ferai encore l'explication des encensemens qui se font aux Messes hautes. Ne me refusez pas votre attention.

PAR la bénédiction de l'eau, l'Eglise se propose de purifier les hommes, et de les préserver de tout ce qui peut les souiller ou leur nuire : elle joint, pour ce sujet, à ses prières, les signes les plus propres à marquer quelle est sa foi. Le Prêtre prend du sel et de l'eau commune ; il exorcise l'un et l'autre, et les sanctifie, en faisant des signes de croix et des prières.

Le propre de l'eau est de laver ; le propre du sel est de préserver de la corruption. L'eau et le sel mêlés, bénis et répandus sur le peuple, sont donc un symbole très-convenable pour marquer le désir que l'Eglise a de purifier les Fidèles, et de les préserver de toute corruption. Elle sait que les hommes, par leurs dérèglemens, ont soumis au démon les créatures qui ne devoient servir qu'à la gloire de Dieu ; ce qui fait dire à saint Paul, que *toutes les créatures sont assujetties à la vanité, malgré elles ;* mais elle sait aussi, que *toutes choses sont rétablies et renouvelées par Jésus-Christ ;* et que tout

est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière. C'est pour cela qu'elle exorcise le sel et l'eau, c'est-à-dire, qu'elle leur commande, de la part de Dieu, et par les mérites de Jésus-Christ, de ne pas nuire aux hommes, et de devenir, au contraire, utiles à leur salut.

Le Prêtre mêle le sel dans l'eau, en disant : « Que ce mélange, du sel et de l'eau, » soit fait au nom du Père, et du Fils, et du » Saint-Esprit. » Il mêle le sel et l'eau, afin que l'eau bénite réunisse le signe de l'ablution, et le signe du préservatif de la corruption, et il dit : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, en faisant des signes de croix, pour marquer que nous n'attendons les effets que ces signes expriment, qu'en implorant la toute-puissance de la très-sainte Trinité, par les mérites de la croix de Jésus-Christ.

La vertu de l'eau bénite est exprimée dans les prières que l'Eglise fait pour la bénir. « O Dieu tout-puissant, qui triomphez » toujours glorieusement, qui réprimez les » efforts de toute domination ennemie, et » qui abattez la fureur du lion rugissant, » nous vous supplions très-humblement de » regarder d'un œil favorable, ce sel et » cette eau, de relever leur vertu, et de » les sanctifier par la rosée de votre grâce, » afin que, par l'invocation de votre saint » Nom, toute corruption de l'esprit impur » soit bannie des lieux où on aura fait l'as- » persion de cette eau ; qu'elle écarte les

» piéges de l'ennemi caché, et tout ce qui » pourroit nuire à la santé et au repos de » ceux qui y habitent; et qu'en implorant » votre miséricorde, Seigneur, nous soyons » en tous lieux, assistés de la présence du » Saint-Esprit, par J. C. N. S. *Amen.* »

Nous voyons, par ces prières, M. F., que nous avons lieu d'attendre quatre effets de l'eau bénite. Le premier est de chasser le démon des endroits qu'il a pu infecter, et de faire cesser les maux qu'il a causés. Le second est de l'éloigner de nous, des lieux que nous habitons, et de ce qui sert à nos usages. Le troisième est de servir à la guérison des maladies, de purifier l'air, de dissiper les tempêtes, et même de donner la fertilité aux terres. Le quatrième enfin, est de nous attirer, en toute occasion, la présence et le secours du Saint-Esprit, pour le bien de notre ame et de notre corps, et, par conséquent, d'effacer les péchés véniels.

Que ces effets de l'eau bénite sont admirables! Mais elle ne les produit qu'à proportion des dispositions de ceux qui s'en servent. En effet, pour obtenir 1.° la délivrance du démon, ne doit-on pas, avant toute chose, rompre tout commerce avec lui, fermer l'oreille à ses suggestions, et les yeux aux pompes du siècle, qu'il ne cesse de présenter? Si l'on entretient des intelligences avec le démon, doit-on espérer que l'eau bénite le mettra en fuite?

2.° Pour obtenir d'être purifié de ses fautes, ne doit-on pas être pénétré d'une

sincère componction ? Car si la contrition est indispensable dans le sacrement de Pénitence, combien est-elle plus nécessaire dans une cérémonie qui n'a pas la même efficacité ? Se flatteroit-on d'obtenir la rémission de ses offenses en y persévérant ? Non, sans doute; et l'on s'attireroit ce reproche que le Seigneur faisoit autrefois à l'infidèle Jérusalem : *Vous n'avez point retranché l'impureté qui me séparoit de vous; vous avez fait un mauvais usage du bain mystérieux, du sel et de l'eau, qui vous étoit donné pour votre salut :* vous ne serez point purifié.

Voyons maintenant, M. F., l'usage que l'Eglise fait de l'eau bénite.

On en fait l'aspersion avant la Messe, afin que les Fidèles purifiés par cette eau, puissent assister au redoutable Sacrifice avec plus de pureté, d'attention et de piété. Cette aspersion fait partie de l'office paroissial : les Fidèles sont donc tenus de s'y trouver, et ils ne doivent point attendre que cette cérémonie soit finie, pour entrer à l'Eglise.

Le Prêtre prend de l'eau bénite, et il en donne ensuite aux assistans, afin qu'ils participent tous ensemble aux grâces que l'Eglise a demandées dans les prières de la bénédiction de cette eau. Il asperge même l'autel pour demander à Dieu que les démons ne viennent pas y troubler les Ministres ; mais que le Saint-Esprit y soit présent pour recevoir et bénir les offrandes des Fidèles.

En aspergeant, il récite le Psaume *Miserere*. David, dans ce Psaume, demande à Dieu qu'il lui fasse la grâce et la miséricorde de le laver et de le purifier de ses péchés; et c'est ce que nous devons nous-mêmes demander à Dieu pendant l'aspersion de l'eau bénite. « Seigneur, vous m'arro-» serez avec l'hysope, vous me laverez, et » je deviendrai plus blanc que la neige. » Ayez pitié de moi, ô mon Dieu! et usez » envers moi de toute l'étendue de votre » miséricorde. » Purifiez-moi de tous mes péchés, Seigneur, afin que j'assiste dignement au saint Sacrifice.

On jette aussi de l'eau bénite sur les corps morts, sur les tombeaux et dans les cimetières. C'est afin d'obtenir de Dieu, qu'ayant égard aux prières que l'Eglise a faites en la bénissant, il veuille purifier au plutôt les ames des Fidèles qui sont morts en sa grâce, et leur accorder le soulagement des peines qu'elles souffrent dans le Purgatoire.

Enfin, on met de l'eau bénite à l'entrée des Eglises, afin que les Fidèles, en prenant de cette eau, demandent à Dieu la grâce d'être purifiés de leurs péchés, pour rendre leurs prières plus pures et plus efficaces.

Faites donc usage de cette eau sanctifiée, M. F.; ayez-en dans vos maisons; prenez-en en vous levant et en vous couchant, avant de commencer vos prières, lorsque vous êtes tentés, enfin dans tous les dangers qui peuvent affliger votre corps

et votre ame. Mais prenez-la avec foi, avec contrition de vos péchés, et avec une vraie piété ; sans ces dispositions, cette eau, toute sainte qu'elle est, ne vous seroit d'aucune utilité. En vous en servant, dites avec ferveur : Mon Dieu, purifiez-moi par cette eau, de tous mes péchés : je les déteste de tout mon cœur, et j'y renonce pour toujours.

Voilà, mes Frères, ce que j'avois à vous dire sur l'eau bénite. Parlons maintenant de l'usage que l'Eglise fait de l'encens dans ses Offices.

DANS le magnifique détail que nous donne saint Jean, dans son Apocalypse, du trône de Dieu et de l'autel de l'Agneau, il est souvent parlé de l'encens qui fume sans cesse en l'honneur de l'Eternel, et qui n'est autre chose que les prières des Saints ; nous allons voir, mes Frères, que l'encens employé par l'Eglise, tout matériel qu'il est, a la même fin ; ou plutôt, qu'il n'est que le symbole et l'image d'un parfum plus précieux aux yeux de Dieu. Puissions-nous observer cette cérémonie avec une foi plus vive, la voir se renouveler avec une dévotion plus tendre, avec une ferveur plus soutenue, et nous pénétrer de plus en plus de respect pour toutes les cérémonies qui accompagnent l'oblation du redoutable Sacrifice !

Les encensemens consistent dans des parfums qu'on brûle devant l'Autel. L'odeur

qu'ils répandent, figure celle des bonnes œuvres; et la fumée que produisent ces parfums, représente l'élévation de nos cœurs vers Dieu par la prière. Ce n'est pas seulement au moment de l'oblation que l'Eglise les emploie, les encensemens se réitèrent dans les différens Offices; en voici les raisons:

On encense l'Autel, parce qu'il est la figure de Jésus-Christ. On encense le saint Evangile, parce qu'il renferme la parole de Jésus-Christ. On encense les Reliques des Saints, parce que ce sont les précieux restes des membres de Jésus-Christ. On encense les Prêtres et les Lévites, parce qu'ils sont les Ministres de Jésus-Christ. On encense les Choristes, c'est-à-dire, ceux qui chantent les louanges de Dieu, parce qu'ils sont en quelque sorte les organes dont l'Eglise se sert pour rendre à l'Eternel par Jésus-Christ l'hommage de la prière. On encense les Princes, parce que toute autorité venant de Dieu, on l'honore dans ceux qui sont ici-bas les images vivantes du Roi des Rois, du Seigneur des Seigneurs. Il ne faut donc pas s'y méprendre; tous ces honneurs sont relatifs, et remontent à celui qui mérite seul l'honneur, l'empire et la gloire. Malheur à qui oseroit se les attribuer, comme en étant la fin dernière!

Cette cérémonie s'observe dans les différens Offices de l'Eglise; mais comme le sacrifice de la Messe est de tous ses Offices le plus saint est le plus respectable, l'Eglise a cru devoir y multiplier les encensemens,

et en augmenter le nombre à proportion du degré des solennités. Ainsi, aux Fêtes solennelles, le Prêtre fait, en arrivant à l'Autel, des encensemens qu'il répète après l'oblation. L'explication de ceux-ci servira à nous faire entrer dans l'esprit de ceux-là.

L'Eglise a soin de bénir l'encens toutes les fois qu'elle en fait usage, pour nous faire entendre que rien de profane ne doit être admis au culte du Seigneur; et que nous-mêmes nous sommes indignes d'y participer, si nous n'avons pas soin d'attirer sur nous, par la prière, les bénédictions qui peuvent nous rendre dignes de l'honorer. « Soyez béni, dit le Prêtre, par celui au » nom duquel vous allez brûler. » C'est la prière ordinaire qui exprime et qui opère cette bénédiction. Mais, après l'oblation, le Ministre fait une prière plus étendue pour bénir l'encens. Il invoque l'Archange saint Michel, le chef de la milice céleste, cet Ange qui, selon le témoignage de l'Ecriture, se tient à la droite de l'Autel des parfums, afin que l'union de cet hommage que nous rendons sur la terre, avec celui qui se rend dans le Ciel, ne fasse qu'un même culte, comme il n'y a qu'un seul Sacrifice.

Oh! que la fonction des Prêtres est donc grande! qu'elle est sainte! qu'elle est redoutable! Ils deviennent dans cette circonstance les Anges visibles de la terre; comme eux, ils sont placés auprès de l'Autel des parfums, comme eux, ils tiennent l'encensoir en main. Cet encensoir doit être de l'or le

plus pur, c'est-à-dire, que leur cœur doit être exempt de toute souillure du péché. Le feu qui brûle entre leurs mains, doit être le feu d'une vive charité; les parfums qu'ils emploient, doivent être composés de leurs prières, et des vœux de tous les fidèles, mais de vœux soutenus, animés par l'exercice constant des bonnes œuvres. Qu'ils ont bien besoin que les Fidèles, témoins de cette cérémonie, invoquent pour eux la bonté, la patience, la miséricorde de Dieu, tandis qu'ils attirent sur le peuple, par cet hommage, l'esprit de foi et d'amour, et la grâce de la réconciliation !

Nous sentirons mieux ce que cette cérémonie extérieure nous impose, en suivant le Prêtre aux Messes solennelles, dans les différens mouvemens qu'il observe lorsqu'il fait les encensemens.

Il encense d'abord, au milieu de l'Autel, le pain et le vin destinés à la consécration; et dans le peu de mots qui accompagnent cette action, il est aisé d'en pénétrer tout le sens : « Que cet encens, Seigneur, que » vous avez béni, monte jusqu'à vous par » le regard favorable que vous daignerez » jeter sur les dons que nous allons offrir, » et que votre miséricorde descende sur » nous comme une espèce d'échange que » vous voulez bien faire de vos grâces avec » les hommages que nous vous rendons. » Alors le Prêtre descend au bas de l'Autel; il se prosterne, et, empruntant quelques paroles du Psaume 140, il dit à Dieu : *Que*

ma prière, Seigneur, s'élève jusqu'à vous, comme la fumée de l'encens que je brûle en votre honneur!

Dans cette cérémonie, n'accomplit-il pas à la lettre ce précepte que nous donne le Saint-Esprit, de préparer notre ame avant la prière? Que pouvons-nous demander de plus nécessaire à ce saint exercice, sinon que notre prière devienne semblable à l'encens dont la fumée monte toujours vers celui qui en est l'objet, et dont l'odeur s'insinue si efficacement? Et pourquoi, mes Frères, lorsque vous sentez de la pesanteur et du dégoût dans l'oraison, ne vous servez-vous pas de ces mêmes paroles, pour attirer sur vous l'esprit de recueillement et de prière : *dirigatur oratio mea?* ô mon Dieu! que ma prière s'élève vers vous! que mon esprit ne s'appesantisse point sur les objets qui l'environnent! C'est de vous que vient la grâce de bien prier, et nous ne vous honorons dignement, que lorsque vous réglez et sanctifiez vous-même nos hommages. Attirez mon cœur vers vous, comme la fumée d'un encens d'agréable odeur.

Lorsque le Prêtre a récité ces premières paroles, il monte à l'Autel pour en encenser les différentes parties. C'est à la Croix qui en occupe le milieu qu'il rend le premier hommage; mais l'Eglise ayant placé dessous et même autour de l'Autel des reliques des Saints, le Prêtre, en continuant les encensemens, en fait dans les différentes places

qui sont destinées à recevoir ces restes précieux des amis de Dieu. *Que l'élévation de mes mains*, continue-t-il, *devienne semblable au sacrifice du soir.* Presque toujours, pendant le sacrifice de la Messe, les mains du Prêtre sont élevées; et cette posture est pour le peuple une invitation d'élever son cœur vers Dieu. Le Prêtre demande donc que ce signe extérieur et sensible produise en lui et dans tous ceux qui l'environnent, un effet intérieur; que leur sacrifice, joint à celui de Jésus-Christ, devienne agréable comme celui que ce divin Sauveur a offert sur la Croix, et dont le sacrifice de la Messe est la continuation et la représentation.

Mettez, Seigneur, ajoute le Ministre, *une garde à ma bouche et une barrière de circonspection à mes lèvres.* Ces paroles prouvent bien que cette cérémonie n'intéresse pas moins le peuple qui assiste, que le Prêtre qui célèbre. Si celui-ci doit porter la science et la vérité sur ses lèvres, ceux-là doivent en bannir tout ce qui tient à l'iniquité; c'est donc au nom du peuple aussi-bien qu'en son nom, que le Prêtre dit: *Ne permettez pas, Seigneur, que mon cœur s'attache à cet esprit de malice, qui ne cherche qu'à tromper dans ses paroles, et à me tromper moi-même, en me faisant chercher des excuses dans mes péchés.* Cet esprit de dissimulation, ce sentiment d'orgueil qui nous cache à nous-mêmes nos péchés, seroit la disposition la plus opposée au sacrifice que nous allons offrir; c'est

pour cela, mes Frères, que le Prêtre demande à Dieu de nous en préserver, et que remettant l'encensoir entre les mains du Diacre, il termine par ces paroles : « Que le Seigneur allume en nous le feu » de son amour, et qu'il nous enflamme » d'une charité éternelle ! » Il n'est en effet que le feu de la charité qui puisse changer cet esprit de dissimulation et d'hypocrisie, amollir cet esprit d'endurcissement et d'impénitence que le Prêtre veut éloigner de lui et des assistans pour célébrer ce divin sacrifice.

Concluons de ces réflexions que désormais nous ne devons point envisager les encensemens qui se font dans l'Eglise comme un stérile cérémonial ; mais qu'ils nous rappellent la nécessité de la prière et des dispositions qui peuvent nous la rendre utile, et que nous devons élever nos cœurs vers le ciel, comme l'encens qui s'élève.

Ah ! M. F., si nous portions par-tout cet esprit de réflexion, combien d'autres usages que nous n'avons jamais pénétrés, qui nous présenteroient un sens propre à nourrir notre piété, à affermir notre foi, à fortifier notre espérance, et à enflammer notre charité ! J'aurai atteint le but que je me suis proposé dans cette Instruction, si j'ai pu vous inspirer une louable curiosité de vous instruire de toutes les pratiques et de tous les usages que l'Eglise nous fait observer. Vous trouverez dans cette sainte curiosité des principes de conduite pour le

temps, et un accroissement de désirs et d'ardeur pour les biens de l'éternité.

Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

MESSE DES FIDÈLES.

Depuis l'Offertoire jusqu'à la Préface.

L'Offrande.

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. On sacrifie et on offre en tout lieu à mon nom une oblation pure. ***Malach.*** 1.

L'HOMME, comme créature, doit à Dieu l'hommage de tout son être, et comme pécheur, il doit une victime d'expiation. De là, dans l'ancienne Loi, cette multitude d'hosties qu'on offroit journellement dans le temple; mais ces hosties ne pouvoient nous acquitter de nos devoirs envers Dieu; elles ne lui plaisoient qu'en vertu d'une hostie divine, pure, sainte et sans tache, qui devoit s'offrir à sa gloire, dans tous les lieux, et se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles.

Cette divine hostie, c'est J. C., Dieu comme son Père, homme comme nous; il s'offre tous les jours sur nos Autels comme autrefois sur le Calvaire, et par

cette oblation, il rend à Dieu tous les hommages qui lui sont dûs, il s'acquitte pour l'homme de tout ce que l'homme doit à son Créateur. Il s'immole, et le souverain domaine de Dieu sur sa créature est parfaitement reconnu; et l'outrage que lui fait le péché, est pleinement réparé. Médiateur entre Dieu et les hommes, il leur obtient par ce sacrifice toutes les grâces dont ils ont besoin; victime d'actions de grâces, il s'acquitte pour eux de toute la reconnoissance qu'ils doivent à l'infinie bonté, pour tous les biens dont elle ne cesse de les combler. Quelle offrande, M. F., qu'elle est sainte et salutaire! Mais, pour que le prix de cette divine oblation nous soit appliqué, nous devons adorer avec J. C., remercier avec J. C., demander avec J. C., gémir avec ce Dieu Sauveur sur nos péchés.

Nous voici arrivés à cette partie de la Messe, où commence cette sainte oblation. C'est donc ici proprement le commencement du Sacrifice: toutes les prières et les lectures qui ont précédé ne sont que des préparations; ici, l'Eglise agit réellement; il faut donc un renouvellement d'attention proportionné à l'importance du sujet. Voyons quelle est la victime, quelles sont les cérémonies de l'oblation, et les dispositions que nous devons y apporter.

Ce ne sont plus, comme dans l'ancienne Loi, des animaux qui deviennent la matière

sensible du sacrifice. Jésus-Christ, en l'instituant, devoit représenter non-seulement la nature et la fin de cette oblation, mais sa nécessité et son unité. Il a choisi le pain et le vin, pour figurer son corps et son sang aux yeux de la foi; figure vraiment sensible, puisque le pain et le vin par leur nature, par leurs effets, par l'usage universel qu'en font les hommes, nous rappelle ce pain vraiment descendu du Ciel, sans lequel l'ame languit, avec lequel on éprouve une santé parfaite; ce vin qui fortifie le cœur de l'homme, étanche la soif de son ame, fait germer toutes les vertus: figure vraiment sacramentale, qui ne représente pas seulement, mais qui renferme ce qu'elle représente, et qui opère ce qu'elle signifie, par les paroles de J. C.

Aux Messes solennelles, c'est le Diacre qui présente le pain et le vin, et met l'un et l'autre entre les mains du Prêtre. Le Diacre représente le peuple, il est son député auprès du Prêtre, comme le Prêtre l'est auprès de Dieu. Le Prêtre n'offre donc pas seul, vous offrez donc tous avec lui, M. F.; quelle part ne devez-vous pas prendre à tout ce qu'il fait pour vous? Transportez-vous donc lorsque le Prêtre prend l'Hostie pour l'élever et l'offrir, au moment où J. C. prit du pain et rendit grâces à son Père, prit du vin et le bénit, et suivez son Ministre dans les prières et les cérémonies qui accompagnent cette oblation.

Le Prêtre élève l'Hostie sur la patène,

vase destiné à le recevoir ; en même temps il jette un regard vers le Ciel, parce que c'est là que Dieu a fixé le trône de sa gloire ; c'est là que la victime universelle offre un perpétuel sacrifice ; c'est de là que doit descendre et la bénédiction qui va consacrer l'Hostie, et le feu sacré qui va consumer la victime. Mais, après avoir levé les yeux, il les baisse vers l'Hostie, parce qu'il ne convient pas à l'homme de porter vers son Dieu des regards indiscrets. Si Dieu lui permet d'élever de temps en temps son cœur par la prière, il lui ordonne de rentrer souvent en lui-même pour y étudier ses misères et pleurer ses péchés. Toutes ces dispositions sont clairement exprimées par la prière qui accompagne l'oblation.

« Recevez, Père saint, Dieu tout-puis-
» sant et éternel, recevez la plus pure de
» toutes les victimes. C'est elle qui va s'offrir
» elle-même, et ce sont les mains du plus
» indigne de vos serviteurs qu'elle a choisies
» pour s'offrir ; car c'est autant pour la
» multitude de mes offenses, de mes péchés
» et de mes négligences qu'elle veut s'offrir,
» que pour les péchés du peuple. Père,
» aussi miséricordieux que vous êtes saint,
» répandez sur tous ceux qui assistent à ce
» Sacrifice des bénédictions de tous les genres.
» Qu'il procure à tous les Fidèles qui sont
» vivans, les grâces qui peuvent assurer leur
» salut éternel ; qu'il accélère pour tous ceux
» qui sont morts, leur délivrance qu'ils ne
» peuvent obtenir que par la vertu de ce

» sang : que ce sang soit pour nous tous le » gage du salut et de la vie éternelle. Ainsi » soit-il. »

Ah ! M. F., puisque Dieu, par sa miséricorde nous a mis entre les mains la seule victime agréable à ses yeux, la seule capable de l'apaiser et de nous le rendre propice, offrons-lui cette victime, d'abord pour couvrir notre indignité, ensuite pour obtenir le pardon de nos péchés ; c'est l'unique moyen que nous ayons de nous réconcilier avec lui. Cette victime est chargée de nos fautes pour les expier : avec quelle humiliation, avec quelle ferveur ne devons-nous donc pas l'offrir ? Ces péchés pour lesquels nous demandons miséricorde sont sans nombre : *pro innumerabilibus peccatis ;* quel sujet n'avons-nous donc pas de nous humilier profondément avec l'Eglise, d'être couverts de confusion devant Dieu, et de lui faire toute la satisfaction possible ?

Cependant, combien en voit-on qui, couverts de péchés et souvent des plus énormes péchés, ne pensent point à s'en repentir dans le moment où un Dieu se fait victime pour les expier ! Mais, ne vous y trompez pas, M. F., Jésus-Christ élevé une fois sur l'autel de la croix au Calvaire, s'élève, il est vrai, tous les jours sur nos Autels par les mains du Prêtre ; il s'y montre à son Père, couvert de nos iniquités ; mais il veut que chacun de nous, chargé des siennes, s'élève avec lui ; il veut que la contrition qu'il éprouve pour tous, se répande sur

chacun de ceux qu'il représente ; et malheur à celui qui laisseroit à la victime toute seule le soin de gémir et de prier ! Il n'auroit point de part au Sacrifice. Que dis-je ? coupable de sacrilége par le mépris qu'il en feroit, il ajouteroit à la multitude de ses offenses, celle à laquelle il est le plus sensible, je veux dire, l'inutilité de son oblation.

Vous l'avez dit, Seigneur, que lorsque vous seriez élevé en haut, vous nous attireriez à vous. Si le poids de nos iniquités nous retient, ah ! brisez ces liens funestes, et faites que la contrition et la douleur nous rapprochent de vous, lorsque le Prêtre élève l'Hostie en notre nom ! Que le Père saint à qui vous l'offrez, ne voie en nous que des victimes saintes par le regret de ne l'avoir pas été, et par le désir de le devenir ! Examinons, M. F., cette oblation dans ses autres circonstances.

LE Prêtre met du vin dans le calice et y ajoute un peau d'eau. Ce mélange est très-mystérieux, M. F. : il représente l'union étroite de notre ame à notre corps ; il rappelle à notre esprit une union plus ineffable, celle du Verbe à notre nature ; et enfin l'union de J. C. avec son Eglise : car comme l'eau unie au vin ne fait qu'une même liqueur, ainsi le peuple fidèle représenté par l'eau et uni à J. C. représenté par le vin, ne fait dans le sacrifice de la Messe qu'une même victime ; l'oblation s'y fait à Dieu de J. C.

tout entier, et de son corps naturel, et de son corps mystique qui est l'Eglise dont les fidèles sont les membres.

C'est cette vérité qui est le principe des prières et des cérémonies que fait le Prêtre dans ce mélange. Il ne bénit pas le vin, parce que le vin représente J. C. qui est la source de toutes les bénédictions : Il bénit l'eau, parce que l'eau représente le peuple qui doit être béni pour être incorporé en J. C., et qui ne peut l'être qu'en s'unissant avec J. C. Toutes ces vérités sont bien exprimées dans la prière que fait le Prêtre en mêlant l'eau avec le vin :

« O Dieu, qui avez crée d'une manière » si admirable notre nature, en unissant » deux substances si différentes, un corps » matériel et destructible avec une ame » simple, immortelle, formée à votre » image ! Vous sur-tout qui l'avez réformée » d'une manière beaucoup plus admirable » par l'union incompréhensible de votre » nature à la nôtre, c'est-à-dire, de la » sainteté et de la justice à la foiblesse et » à l'apparence du péché, ne nous avez-vous » pas donné le droit, par ce double prodige, » de vous en demander un plus consolant » encore ? C'est de nous rendre, par la vertu » de ce mélange mystérieux, participans de » la divinité de J. C. votre Fils notre Sei- » gneur, lui que sa miséricorde a porté » jusqu'à se revêtir de notre nature ! »

Chrétien, quel prodige d'amour ! Quel cœur n'y seroit pas sensible ? Quoi ! le Fils

de Dieu veut bien s'unir à nous de la manière la plus intime, et nous élever jusqu'à lui ! Comme cette eau ne semble plus faire qu'une seule et même substance avec le vin, qu'il n'est plus possible de l'en séparer ; et que, sans en affoiblir le goût et la vertu, elle en emprunte toute la force, de même un chrétien uni à J. C. dans son sacrifice, ne fait plus qu'un avec J. C. ; n'est plus, quand il est fidèle, distingué de J. C. ! Quelle merveille ! quel prodige d'amour de la part de ce Dieu Sauveur ! Oh ! que ce seroit un ravissant spectacle, si les yeux de nos corps pouvoient pénétrer ce qui se passe à l'Autel pendant cette action ! Unissons-nous donc dans ce moment-là à J. C. ; offrons-lui, en quelque sorte toute notre humanité, c'est-à-dire, des corps purs, des esprits dociles, des cœurs fervens, une intelligence droite, une volonté sincère ; et recevons de lui toute sa divinité, en nous excitant à la pratique de toutes les vertus dont il est le principe, le modèle et la fin.

Le Prêtre n'avoit parlé qu'en son nom en offrant le pain, mais le peuple ayant été béni et représenté dans le calice par le mélange de l'eau, il offre le calice au nom de tous. « Nous vous offrons, Seigneur, dit-» il, le calice du salut, et nous supplions » votre clémence de le faire monter comme » un parfum d'agréable odeur, en présence » de votre divine Majesté, pour notre salut » et celui de tout le monde. » Après cela, il s'humilie encore à la vue de son indignité ; mais

mais en même temps animé de confiance, il lève les mains et les yeux vers le Ciel, pour en faire descendre la grâce et la vertu du Saint-Esprit : « Venez, sanctificateur tout-» puissant, dit-il, et bénissez ce Sacrifice » préparé pour la gloire de votre saint Nom. » Le sacrifice de J. C. sur le Calvaire, donne au Prêtre ce pouvoir, et c'est pour cela qu'il fait, en finissant cette prière, un signe de croix sur le pain et sur le vin. Suivons-le dans la suite de cette action.

Après les oblations faites, après l'encensement de ces oblations aux Messes solennelles, le Prêtre lave l'extrémité de ses doigts à côté de l'Autel. On en comprend aisément la raison naturelle et de bienséance ! le Prêtre vient de recevoir les offrandes et de faire l'encensement ; il doit toucher le corps de J. C., le respect ne peut lui inspirer une propreté trop grande.

Mais il est une raison mystérieuse de cette ablution. Cette extrémité des doigts que le Prêtre lave, purifie, signifie ces restes de péchés, ces fautes légères que notre foiblesse rend inévitables. Ces fautes n'ôtent pas la justice ; elles n'interdisent pas l'entrée du Sanctuaire ; mais elles affoiblissent la charité, et rendent beaucoup plus redoutables des mystères qui ne devroient être confiés qu'aux Anges et aux Saints. Retirez-vous donc dans ce moment, M. F., avec le Prêtre au coin de l'Autel ; et quoique, avant d'y monter,

vous ayez fait avec lui l'aveu de vos péchés, renouvelez cet aveu en lavant avec lui l'extrémité de vos doigts, c'est-à dire, en détestant de toute la sincérité de votre cœur tout ce qui a pu déplaire au Seigneur. Car voilà ce que l'Eglise exige de nous dans cette cérémonie : et admirez avec moi son attention à nous préparer au saint Sacrifice. Elle craint que, malgré toutes ses précautions, il ne reste dans son ministre quelque foiblesse ignorée ou inconnue : elle veut le purifier des moindres taches, des plus légères souillures : « Seigneur, lui fait-elle dire avec le » Prophète, je laverai mes mains avec les » innocens, et j'environnerai votre Autel, » pour écouter toutes vos louanges et ra- » conter toutes vos merveilles. O Dieu, ne » me faites point périr avec les impies, ayez » pitié de moi, et faites que je marche dans » l'innocence ; alors je vous bénirai dans » vos assemblées. » L'Eglise peut-elle porter plus loin les précautions, et pour entrer dans ses vues, pourrions-nous porter trop loin nous-mêmes notre attention et nos respects pour ces redoutables mystères ?

Le Prêtre vient ensuite au milieu de l'Autel, et levant les yeux et les mains au Ciel, il offre à la très-sainte Trinité, toute la matière du Sacrifice qu'il avoit offerte séparément. Ce qui doit être remarqué dans la prière qui accompagne cette cérémonie, c'est que l'Eglise fait cette offrande en mémoire de la Passion, de la Résurrection, et de l'Ascension de J. C. Pourquoi ? pour

rappeler en quelque sorte à l'Etre suprême la condition de l'alliance qu'il a daigné faire avec nous, en nous permettant de lui offrir une victime dont le sang a coulé dans sa Passion, qui a triomphé des ennemis du salut par sa Résurrection, et qui nous a acquis par son Ascension un droit et une place dans son Royaume. L'Eglise y fait aussi mémoire de la sainte Vierge et des Saints, et offre le Sacrifice pour leur gloire, parce que les Saints n'ont été glorifiés que par la vertu du Sacrifice de J. C., dont celui de la Messe n'est que la continuation.

C'est ici que finit l'Offrande. L'Eglise termine cette partie de la Messe par une circonstance qui doit réveiller notre attention. Le Prêtre, jusqu'à ce moment confondu avec le peuple, a, en quelque sorte, conversé avec lui par les différens souhaits qu'il a formés pour lui, par les diverses instructions qu'il lui a données, par les prières même qu'il a faites en son nom. Mais ici, pour la dernière fois jusqu'à la fin du Sacrifice, le Ministre, après avoir baisé l'Autel, se tourne vers le peuple; il va le quitter pour s'enfoncer dans le secret du Sanctuaire; il va monter comme Moïse sur la montagne, pour s'y entretenir avec Dieu seul; mais sachant qu'il y porte les foiblesses inséparables de l'humanité, et qu'il a besoin, dans cette occasion redoutable, d'être aidé du secours des prières du peuple, il lui dit: « Priez, » M. F., afin que mon Sacrifice et le vôtre » soient favorablement reçus du Père tout-

» puissant : *Orate, fratres.* » Priez, M. F. ; c'est-à-dire, ne nous séparons pas dans un moment où il s'agit de notre cause commune ; l'intervalle que met entre vous et moi le Saint des Saints où j'ai l'honneur d'être admis, ne me fera pas perdre de vue vos intérêts, n'oubliez donc pas les droits que j'ai à votre charité : *Orate, fratres.*

A cette invitation si juste, si utile, le peuple répond : « Oui, nous prions Dieu de » toute la ferveur de notre cœur, qu'il » reçoive de vos mains ce Sacrifice pour » notre utilité et pour celle de toute l'Eglise. »

M. C. P., j'attends en particulier ce secours de votre part. Lorsque vous me voyez à l'Autel, ah ! priez-le pour moi, ce Dieu de miséricorde, priez-le qu'il achève de sanctifier ces mains consacrées par l'onction du Sacerdoce, et si empressées à répandre sur vous sa bénédiction. Demandez-lui qu'elles puissent s'élever efficacement et pour vous et pour moi ; qu'elles aient, comme autrefois celles du Législateur d'Israël, la vertu d'apaiser la colère du Seigneur, d'écarter les ennemis de son nom, et d'assurer la victoire à son peuple.

Grand Dieu, daignez bénir ce Sacrifice toutes les fois que nous avons le bonheur de l'offrir. Que le fruit de la divine victime s'étende à tous nos besoins ; qu'elle répande sa lumière dans nos esprits, qu'elle purifie nos ames, qu'elle embrase nos cœurs, qu'elle rectifie nos voies, qu'elle anime nos espérances, qu'elle protége même notre

vie, nos biens et nos familles ! C'est à vous, ô Dieu notre Père commun, qu'elle est offerte ; c'est J. C. votre fils et notre frère qui s'offre lui-même ; c'est pour notre salut qu'il s'immole ; c'est pour la sanctification de tous les hommes que s'est consommé le grand mystère qui va se renouveler sous nos yeux ; qu'il nous introduise dans l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Depuis la Préface jusqu'à la fin de la Consécration.

Le Canon. La Consécration.

Antiqua ne intueamini ; ecce ego facio nova ; et nunc orientur ; utiquè cognoscetis ea. Ne considérez plus les merveilles que j'ai faites autrefois pour vous. Je vais faire des miracles tout nouveaux ; ils vont paroître, et vous les verrez. *Isaïe*, 43.

QUELS plus grands miracles Dieu pouvoit-il nous promettre, M. F., que ceux qu'il avoit faits en faveur de son Peuple ? Le passage de la mer Rouge à pied sec ; la manne descendue du Ciel pendant quarante ans pour nourrir les Israélites dans le désert ; le soleil arrêté au milieu de sa course à la voix de Josué ; le feu du Ciel qui vient consumer les victimes sur l'Autel, et cette gloire éblouissante qui remplit le Tabernacle

au moment du sacrifice ; tous ces prodiges ne sont-ils pas du premier ordre, et n'annoncent-ils pas la toute-puissance du Seigneur ? Ah ! M. F., détournez votre admiration de ces merveilles : le Dieu des Chrétiens fait en leur faveur, et tous les jours sur nos Autels, un prodige infiniment au-dessus de ces anciens prodiges, et qui épuise en quelque sorte sa puissance et son amour. Ouvrez les yeux de la foi ; il va s'opérer, ce prodige, vous allez en être témoins : *Nunc orientur ; utiquè cognoscetis ea.*

Vous voyez que je veux parler de la Consécration, c'est-à-dire, du changement du pain au Corps de J. C., et du vin en son Sang. L'Eglise nous prépare à cette partie de la Messe, la plus sainte et la plus auguste, par la *Préface*, le *Sanctus* et le *Canon*. Il est inutile que je sollicite aujourd'hui votre attention. Jamais sujet n'en exigea une plus sérieuse.

Nous avons vu dans la dernière Instruction, le Prêtre quitter le peuple, lui faire en quelque sorte de solennels adieux en se recommandant à ses prières, et nous avons dit qu'il entroit dans le Saint des Saints, pour n'en plus sortir, que le mystère de notre rédemption ne fût consommé. C'est cependant de ce lieu de séparation et de retraite qu'il adresse au peuple les plus touchantes exhortations. Après avoir dit la prière qu'on appelle *Secrète*, et qui termine l'Of-

frande, le Prêtre, pour avertir que cette prière est finie, élève la voix à ces dernières paroles, dans tous les siècles des siècles : *Per omnia secula seculorum.* L'*Amen* que répond le peuple, est un aveu des prières qui ont été faites pour lui dans la *Secrète*, et un acquiescement anticipé à toutes celles qui vont être offertes à Dieu pendant le Canon. Aussi le Prêtre emploie-t-il la bénédiction qu'il a déjà plusieurs fois donnée aux assistans, non plus en se retournant vers eux, puisqu'il n'est plus au milieu d'eux, mais d'une voix assez intelligible pour être entendu du plus grand nombre : *Dominus vobiscum.* Elevez vos cœurs, ajoute-t-il, (en élevant graduellement ses mains), car le mystère qui va s'opérer est au-dessus des sens, et exige le recueillement le plus profond : *sursum corda.* Nous les avons élevés au Seigneur, répond toute l'assemblée : *habemus ad Dominum.* S'il en est ainsi, reprend le Ministre ; si, comme vous le dites, vos cœurs sont vraiment à Dieu, unissons-nous pour lui rendre des actions de grâces : *gratias agamus Domino Deo nostro.* Touchés des miséricordes de Dieu, nous devons répondre. Il est juste, il est raisonnable de les rendre au Seigneur notre Dieu : *dignum et justum est.*

Soutenu par le consentement unanime du peuple, le Prêtre répète les mêmes paroles, pour montrer que cette multitude assemblée n'a qu'un cœur et qu'une ame, quand il s'agit de rendre à Dieu l'hommage

de la reconnoissance. Il ajoute aux motifs de justice des motifs d'intérêt : *æquum et salutare.* Il déclare que cet hommage est celui de tous les temps et de tous les lieux : *semper et ubiquè.* « Père saint, Dieu tout-» puissant et éternel, s'écrie-t-il, nous vous » rendons grâces par J. C. N. S. C'est par » ce divin Sauveur que les Anges louent » votre Majesté, que les dominations l'ado-» rent, que les Puissances l'honorent par » un saint tremblement, que les Vertus des » Cieux s'unissent aux Chérubins et aux » Séraphins, pour publier votre gloire. » Grand Dieu, nous vous supplions d'ac-» corder que nos voix soient jointes aux » leurs, et que nous disions humblement » avec eux : »

Ici, aux Messes solennelles, le peuple interrompt le Prêtre pour exprimer la vivacité de son amour et de sa reconnoissance, et il s'écrie :

« Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le » Dieu des armées : votre gloire remplit le » Ciel et la terre. Béni soit celui qui vient » au nom du Seigneur : Hosanna au plus » haut des cieux : *Sanctus, Sanctus.* »

Ce cantique est celui des Anges et des Bienheureux ; et, M. F., nous sommes admis à la participation de ce bonheur ! Avec quels transports de joie ne devons-nous pas le chanter ! Ce cri d'alégresse qui s'entend dans le séjour de l'éternité, retentit jusqu'au lieu de notre captivité ! Ici, comme aux pieds du trône de l'Éternel, on entend :

Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées! Nos foibles voix se confondent avec celles des amis de Dieu, et sont écoutées avec la même complaisance. Que la confiance pénètre dans nos cœurs; mais en même temps soyons saisis du plus profond respect. Tandis que les Séraphins chantent ce cantique, les Chérubins se couvrent le visage de leurs ailes : aussi le Prêtre, en le répétant, joint ses mains et s'incline profondément. En même temps, on sonne une petite cloche, pour avertir les fidèles que la sainte prière du Canon va commencer; qu'ils doivent, par conséquent, redoubler leur attention et leur ferveur.

Le mot *Canon* est un mot grec qui signifie *Règle*. Ainsi, le Canon de la Messe qui commence après la Préface et finit au *Pater*, est la règle fixe, l'ordre invariable des paroles avec lesquelles se fait toujours la Consécration, et tout ce qui la précède et qui la suit.

Le Prêtre, pendant ces prières mystérieuses, a presque toujours les mains élevées. Cette posture signifie l'élévation de son cœur et du nôtre. Nous devons donc alors faire les plus grands efforts pour que l'esprit de dissipation ne détourne point notre application et notre ferveur : notre distraction volontaire dans ce moment précieux du Sacrifice, seroit un véritable sacrilége.

Les Prières du Canon se disent à voix

basse : c'est pour honorer les prières secrètes de J. C. sur la montagne des Oliviers, et son silence au temps de sa Passion. Ce silence est ordonné pour imprimer le respect, et pour que le peuple demeure attentif et appliqué à Dieu, pendant que le Prêtre prie seul au nom de toute l'assemblée. Remarquez, M. F., que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus auguste dans le saint Sacrifice se passe en secret et en silence. L'opération du Saint-Esprit qui change le pain et le vin au Corps et au Sang de J. C., ne tombe point sous les sens ; le Verbe y est, mais en silence ; l'humanité sainte s'y trouve, mais toujours sous les voiles du pain et du vin ; ce Dieu Sauveur prend réellement un corps sur l'Autel, il s'offre, il prie, il s'immole, mais on ne voit rien de tout cela. Ne convient-il pas que pendant ces saints Mystères, l'Eglise exprime par un profond et religieux silence ce que Dieu y opère si secrètement. Venons maintenant à l'explication de ces saintes prières et des cérémonies qui les accompagnent.

Le Prêtre élève d'abord les mains : cette situation exprime le mieux l'ardeur des désirs. Il porte ses regards vers le Ciel, parce qu'il est convaincu que le secours ne peut lui venir que d'en haut. Il joint les mains après les avoir élevées ; cette attitude est celle d'un criminel qui demande sa grâce. Il s'incline profondément ; cette posture est le signe extérieur de l'humilité et de la confusion qui doivent pénétrer son cœur. En

même temps il dit: « Nous vous supplions » donc, ô Père dont la clémence est infinie, » et nous vous demandons par J. C. votre » Fils, Notre-Seigneur, d'avoir pour agréa- » bles et de bénir ces dons, ces présens, » et ces sacrifices saints et sans tache. » En disant ces paroles, le Prêtre se relève et répète trois fois sur la matière du sacrifice le signe de notre rédemption, parce qu'ils ne deviendront de véritables dons, de vrais présens, des sacrifices utiles, qu'autant que la vertu de la croix leur sera communiquée. Il demande ensuite à Dieu que la vertu du sacrifice qu'il va offrir soit appliquée à la sainte Eglise, qu'il lui donne la paix, qu'il la conserve, qu'il la réunisse et la gouverne par toute la terre; et comme pour produire ces effets, elle a besoin de saints Ministres, il prie pour son Chef, notre S. Père le Pape, pour l'Evêque auquel la Providence nous a spécialement confiés, pour le Prince qui nous gouverne, enfin, et pour tous ceux qui professent la Foi Catholique et Apostolique. Ainsi, M. F., l'Eglise s'occupe-t-elle dans ce moment de tous ses membres, et nous donne-t-elle l'exemple de cette charité qui doit faire de tous les Chrétiens un seul cœur et une seule ame.

Mais elle nous permet de tourner plus particulièrement les regards de cette charité vers ceux que les liens les plus étroits et les plus légitimes nous rendent plus chers. « Souvenez-vous, Seigneur, dit-elle par la » bouche de son Ministre, de vos serviteurs

» et de vos servantes : *Memento.* » En disant ces mots, le Prêtre élève la voix, comme pour avertir les assistans qu'ils peuvent, comme lui, interrompre la prière générale pour s'occuper de ceux qui ont un droit particulier à ce secours. Il joint les mains, et incline la tête, pour annoncer qu'il prie avec le plus profond recueillement. Alors il nomme intérieurement ceux qu'il croit devoir rendre participans de cette mention. « Souvenez-vous encore, ajoute-t-il, de » tous ceux qui environnent cet autel, et » qui assistent à ce Sacrifice, et dont la foi » et la piété vous sont connues. »

Faites attention à ces paroles, M, F. Les prières du Prêtre sont en quelque sorte conditionnelles : tous y ont droit ; mais il n'a intention de prier que pour ceux qui viennent à ce Sacrifice avec une foi pure, et qui s'y excitent à de véritables sentimens de dévotion. S'il pouvoit sonder les cœurs et en pénétrer les dispositions, il excluroit formellement de la participation à ses prières, tous ceux qui ne viennent à la sainte Messe que par coutume et bienséance. Mais il laisse ce discernement à celui à qui appartient le jugement et la justice, et se contente de dire : Souvenez-vous, Seigneur, de ceux dont la foi vous est connue, et dont la dévotion est sincère à vos yeux : *quorum fides tibi cognita est et nota devotio.*

Il poursuit : « Souvenez-vous de ceux » pour qui nous offrons, ou qui offrent » eux-mêmes ce sacrifice de louanges, pour

» eux et pour tous ceux qui leur appar-
» tiennent, pour la rédemption de leur
» ame, pour obtenir leur salut qu'ils es-
» pèrent, et pour la conservation de leur
» santé. Ils vous rendent leurs vœux, à vous
» qui êtes le Dieu vivant et véritable, »
vœux qu'ils ont faits au Baptême et qu'ils ratifient dans ce moment.

Cette prière est donc une ratification des vœux de notre baptême. Ne négligez point, M. F., de les renouveler alors, ces vœux sacrés, qui vous donnent le droit de devenir une même victime avec J. C.; unissez-vous étroitement au Prêtre, pendant qu'il fait cette prière en votre nom; recommandez avec lui au Seigneur tous les besoins publics et particuliers, étrangers et personnels : c'est le moment de sa miséricorde.

Pour obtenir plus facilement, cette divine miséricorde, l'Eglise de la terre s'unit alors à l'Eglise du Ciel; la foi lui donne le droit d'en réclamer la protection : *Communicantes*. Elle nomme, en premier lieu, la glorieuse Marie, toujours Vierge, Mère de J. C. Notre-Seigneur. Eh ! quelle part ne doit-elle pas avoir à notre vénération et à nos prières, puisque la victime que nous allons offrir a été formée dans son sein, et que le sang qui va couler sur nos autels est celui de son Fils ? Elle nomme ensuite les saints Apôtres qui l'ont fondée, les Martyrs qui l'ont cimentée de leur sang. Enfin, elle invoque tous les Saints pour unir nos prières aux leurs, et pour obtenir leur protection

dans une action si redoutable. Ainsi, M. F., toute l'Eglise est attentive à ce qui va se passer sur l'Autel.

Oh ! qu'il est donc redoutable, ce sacrifice, où un Dieu est offert à un Dieu, où l'action se passe sous les yeux d'un Dieu et dans l'assemblée de ses Saints ! si notre foi étoit plus vive, qu'apercevrions-nous au moment où le Prêtre va immoler la victime ! Nous verrions toute la Cour céleste attentive à cette auguste cérémonie ; nous entendrions les Anges et les Saints mêler leurs voix aux nôtres, leurs chants à nos cantiques, leurs prières à nos supplications : nous verrions l'Eglise universelle dans cet état d'unité qui fait le plus essentiel de ses caractères ; l'Eglise de la terre et celle du Ciel unies à l'Eglise souffrante, pour offrir la même victime, solliciter les mêmes grâces, former les mêmes vœux, attendre les mêmes secours. Reveillons donc notre foi ; nous touchons au moment du plus grand de tous les miracles.

SUIVANT qu'il étoit ordonné dans l'ancienne Loi, le Prêtre, sur le point d'immoler la victime, étend les mains sur le pain et le vin qui ont été offerts et qui vont être consacrés. Par cette action, il charge cette victime de nos péchés, il la met à notre place pour apaiser la colère de Dieu et pour nous réconcilier avec lui. « Seigneur, » dit-il, nous vous prions de recevoir favo» rablement cette offrande de notre servi-

» tude, qui est aussi celle de toute votre » famille ; d'établir nos jours dans votre » paix ; de nous préserver de la damnation » éternelle, et de nous admettre au nombre » de vos élus. Par J. C. N. S. »

Après cela, il joint ses mains, fait trois signes de croix sur l'oblation en général ; il en fait ensuite un en particulier sur la substance du pain et un sur la substance du vin, en disant : « Nous vous supplions, » ô Dieu, qu'il vous plaise de faire que » cette oblation soit en tout bénie, ad- » mise, ratifiée, raisonnable et agréable, » afin qu'elle devienne pour nous le Corps » et le Sang de votre Fils bien-aimé N. S. » Jésus-Christ. »

Est-il possible, M. F., d'exprimer en moins de paroles un si grand mystère ? nous vous supplions ; *quæsumus*, ah ! Seigneur, nous ne reconnoissons d'autre droit à une si grande faveur, que celui que votre miséricorde nous donne de vous la demander. Nous vous prions, ô Dieu : *tu Deus !* vous qui étant Dieu, faites ce qu'il vous plaît ; vous qui étant juste, voulez l'abolition du péché et le rétablissement de la justice ; vous, qui étant saint, exigez la réparation du péché ; vous, qui étant bon, demandez que le pécheur soit justifié et qu'il vive ; nous nous adressons à vous, nous vous conjurons d'opérer en faveur de cette oblation la plus grande merveille ; c'est que ces créatures matérielles et insensibles deviennent pour nous le Corps et le Sang de J. C. : *corpus et sanguis fiat.*

Que ce ton simple et naturel de l'Eglise est admirable ! Qu'il nous annonce bien la vivacité de sa foi et la fermeté de son espérance ! Elle est assurée de l'effet de sa demande, et n'emploie pour cet effet qu'un seul mot : *Fiat.* C'est le Fils bien-aimé qu'elle va rendre présent sur l'autel : *dilectissimi filii tui.* Quel changement ! Celui des ténèbres auxquelles succède la lumière, n'est qu'une simple figure de ce prodige. Quand je compare ces deux paroles que Dieu dit pour créer le monde. *Que la lumière soit faite*, à celle-ci : *Que le Corps et le Sang de J. C. soient faits*, ce dernier prodige me fait perdre de vue le premier. Je vois dans celui-là éclater la puissance de mon Dieu ; je le vois dans celui-ici signaler sa miséricorde. Je le dirai donc désormais avec un nouveau transport d'amour et de reconnoissance : Que le Corps et le Sang de J. C. mon Sauveur soient rendus ici présens ; qu'ils prennent la place de ce pain visible pour me préparer une manne invisible ; qu'ils substituent à cet aliment terrestre le pain des Anges, le froment des élus, le vin qui produit la pureté, l'innocence et la candeur des Vierges : *Fiat.* Qu'il soit fait ainsi qu'il l'a ordonné, et que je le désire, le gage de ma rédemption, le signe de mon élection, le principe de ma sanctification : *Fiat.*

Dans ce moment on sonne la cloche pour avertir que le plus grand des mystères va s'opérer. Que ce son, M. F., vous fasse

redoubler d'attention, de ferveur et de respect.

C'est au milieu d'un récit abrégé des circonstances qui ont accompagné l'institution de la sainte Eucharistie que l'Eglise place les paroles de la Consécration. « La veille » de sa Passion, il prit du pain dans ses » mains saintes et vénérables, et ayant » élevé les yeux et rendant grâces à son » Père, il le bénit, le rompit et le distribua » à ses Apôtres, en disant : Prenez et man- » gez-en tous : Ceci est mon Corps. « Jusques-là le Prêtre avoit rempli la fonction de Ministre de l'Eglise ; ici, il exerce la fonction de Ministre de J. C. : il ne parle plus en son propre nom ; il prononce les paroles de J. C. ; c'est par conséquent J. C. qui consacre, mais qui consacre par la bouche du Prêtre. Les actions du Ministre répondent ici au sens des paroles, et il imite, autant qu'il lui est possible, ce que J. C. a fait en instituant l'Eucharistie, et qu'il a recommandé de faire, en disant à ses Apôtres : Faites ceci : *hoc facite.* Il prend le pain, en disant : *accepit ;* il lève les yeux, en disant : *elevatis oculis ;* il fait une inclination de tête, en disant : *gratias agens ;* il prononce sur le pain, en la personne de J. C., les paroles que J. C. prononça : Ceci est mon Corps : *hoc est Corpus meum*, et sur-le-champ le pain est changé au Corps de Jésus-Christ.

Esprits célestes, à ces paroles, vous vous anéantissez, vous adorez le Maître de l'uni-

vers, le Sauveur du monde présent sur l'autel. Je m'unis à vos adorations profondes : j'impose silence à mes sens ; quoique mes yeux, ne voient toujours sur l'autel qu'un pain matériel et commun, j'y crois, j'y adore le Fils de Dieu devenu victime pour moi. J. C. a dit, par la bouche de son Ministre : *Ceci est mon Corps ;* cela me suffit. Je me tais, je crois et j'adore.

Le Prêtre se prosterne, autant que sa situation le permet, il adore J. C., et élève la sainte Hostie pour la faire adorer par le peuple. Prenant ensuite le Calice, après le même récit, il prononce les paroles sacramentelles. Ecoutons-les, M. F., avec le plus profond recueillement : *C'est ici le Calice de mon Sang, le Sang du nouveau et éternel Testament, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, en rémission des péchés.*

Qui ne seroit ému, en entendant ces paroles du Sauveur : Ceci est mon Sang, le Sang du nouveau et éternel Testament ! Venez lire, M. F., le Testament de votre Père. C'est un Testament éternel, parce que celui qui l'a fait, a laissé à son Eglise, sa Chair et son Sang avec le pouvoir de les reproduire jusqu'à la fin des siècles, pour renouveler tous les jours son alliance avec elle. Venez donc jouir des bontés de votre Sauveur qui répand tout son Sang pour expier vos péchés, et qui, par ce Sang divin vous achète l'héritage céleste ; et vous le laisse, pour que vous trouviez toujours votre pardon et le gage de votre réconciliation avec

son Père. En faut-il davantage pour enflammer votre amour ? Auriez-vous le cœur assez endurci pour voir ruisseler encore de cette coupe sacrée le Sang de ce Testament par lequel vos péchés sont lavés, sans les avoir en horreur, sans en déraciner jusqu'aux moindres restes, à la vue et par la vertu de ce Sang ?

Anéantissez-vous donc devant ce Sang rédempteur, et adorez-le du plus profond de votre cœur. J. C. devenu victime se prosterne alors devant la Majesté divine. O profondeur, ô abîme d'humilité, d'amour et de miséricorde ! il est le dominateur des Nations et il obéit à la voix d'un homme ! il est le juge des vivans et des morts, et il s'assujettit à la rigueur des jugemens de son Père ! il est le juste par excellence, et il s'immole pour les pécheurs. Pardonnez, Seigneur, s'écrie-t-il, pardonnez à votre peuple ; ne conservez pas plus long-temps les justes sentimens de votre colère ; ou, si votre courroux contre le péché est implacable, frappez sur une victime digne de vos coups.

Le Père vengeur du péché frappe en effet ; et ce sacrifice, malgré l'appareil de piété et de respect que conservent les Chrétiens qui y assistent, est toujours un sacrifice d'expiation et de souffrance pour J. C. ; non de cette souffrance actuelle, incompatible avec l'état de gloire et de félicité où l'a fixé sa résurrection ; mais d'une souffrance représentative des outrages qu'il a éprouvés dans

sa Passion. Oui, M. F., J. C., à la Messe comme à la croix, est victime de l'abandon et de l'ingratitude de ceux qui environnent son autel. Et cependant, sur l'autel comme sur le Calvaire, prodigue de son Sang, il veut que tous ceux qui l'environnent y trouvent le salut et la vie, la paix de leur ame, la rémission de leurs péchés : *in remissionem peccatorum*. O amour! ô excès de miséricorde et de tendresse!

Finissons, M. F., cette Instruction sur l'action redoutable de la Consécration par ces paroles de J. C. qui la terminent : *Faites ceci en mémoire de moi*, c'est-à-dire, portez à cette action les mêmes dispositions, les mêmes sentimens qui m'ont engagé à la faire. Un Dieu outragé qu'il faut venger, le règne du péché qu'il faut détruire, le royaume de Dieu qu'il faut établir dans vos cœurs; voilà le but, la fin de mon sacrifice. Il ne vous suffit donc pas d'assister à ce sacrifice pour faire cette action en mémoire de moi; il faut encore que vous y portiez la haine du péché, la volonté de l'expier par la pénitence. Ainsi, en faisant mémoire de mon sacrifice, il faut que vous fassiez mémoire de mon obéissance par votre soumission à ma loi; de ma patience, par votre résignation dans les peines de la vie; de ma douceur, par votre déférence les uns envers les autres, de ma tendre charité, par votre attention à soulager les malheureux. Faites tout cela à mon exemple, et vous pourrez vous rendre la justice de faire ceci en mé-

moire de moi. Votre vie, comme la mienne, sera un continuel sacrifice, et mon oblation répandra sur vos œuvres l'esprit qui doit les vivifier et les rendre méritoires pour la vie éternelle.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

*Depuis la Consécration jusqu'à l'*Agnus.

Fin du Canon. La Demande.

Vidi in medio throni Agnum stantem, tanquàm occisum. J'ai vu au milieu du trône un Agneau comme égorgé, qui étoit debout. *Apoc.* 5.

Ce touchant spectacle que saint Jean vit dans son extase, ne le voyons-nous pas sur nos autels après la Consécration ? Oui, M. F., quoique vivant sur le trône de sa Majesté ; *stantem*, J. C. est comme mort sur le trône de son amour : *occisum*. Debout devant son Père, agissant sans cesse, sollicitant auprès de lui notre pardon : *stantem* ; et comme égorgé, sur l'autel, s'y réduisant au plus profond silence pour se montrer plus attentif à nos prières, plus sensible à nos maux : *occisum*. Au Ciel, revêtu de toute sa gloire, environné des Anges et des Saints qui chantent sans interruption ses louanges ; *stantem* : et sur l'autel, réduit à l'humble état de victime, couvert d'un voile

mortel, entouré d'une foule de pécheurs, cause de son immolation : *occisum :* voilà l'état de J. C. après la Consécration. C'est donc ici le moment de la miséricorde. Aussi verrez-vous que l'Eglise emploie tout le temps que ce divin Sauveur reste sur l'autel, à le prier, à solliciter ses grâces, à s'appliquer le fruit de son sacrifice.

Tout ce qui a précédé la Consécration doit être regardé comme une préparation. Envisageons tout ce qui va la suivre comme une application à ce mystère, et pendant ce temps si précieux du sacrifice, unissons-nous à J. C., exposons-lui tous nos besoins, et demandons-lui toutes les grâces qui nous sont nécessaires. C'est le fruit que nous devons retirer de cette partie de la Messe que nous appellerons la *Demande.*

L'EGLISE a terminé la Consécration par ces paroles de J. C. *faites ceci en mémoire de moi.* « C'est pour obéir à ce précepte, ô mon Dieu, ajoute-t-elle, que nous qui sommes vos serviteurs et votre peuple qui est saint par sa vocation, faisant mémoire de la Passion de J. C. votre Fils N. S., de sa Résurrection qui l'a fait triompher de l'enfer, et de sa glorieuse Ascension dans le Ciel, nous offrons à votre incomparable Majesté ce que nous avons reçu de vous, l'hostie sans tache, le pain sacré de la vie qui n'aura point de fin, et le calice du salut éternel. » En prononçant ces dernières

paroles, le Prêtre fait un signe de croix sur chaque attribut de la victime.

Il est important de vous avertir, M. F., que ces signes de croix et tous ceux qui se font après la consécration, n'ont pas pour objet comme ceux qui se faisoient auparavant, de bénir les dons offerts, puisqu'ils le sont déjà par le changement au Corps et au Sang de J. C.; mais ils avertissent le Prêtre et les assistans que le sacrifice de la Messe renouvelle celui de la Croix, non-seulement quant à sa substance, mais encore par ses effets. L'autel, après la consécration, devient un nouveau Calvaire, où la justice de Dieu demande le sacrifice, où la soumission du Fils le prépare, où le ministère du Prêtre l'exécute, où la charité le consomme. Ici, comme au Calvaire, je puis donc dire que J. C. *a été offert, parce qu'il l'a bien voulu.* Ah! plût à Dieu que je puisse dire aussi et avec autant de vérité que l'Apôtre : *je suis attaché à la Croix avec J. C.* J'y suis attaché par une détestation parfaite du péché, et par une volonté sincère de ne plus le commettre; et je suis uni à J. C. sur l'autel par un vrai désir de n'être plus avec lui qu'une même victime toute dévouée à la volonté de mon Dieu et à l'observation de ses commandemens! Telles doivent être nos dispositions, si nous voulons que notre offrande soit agréée. C'est pour cela que l'Eglise ajoute :

« Daignez, Seigneur, recevoir d'un œil propice et favorable ce saint Sacrifice, cette

Hostie sans tache, comme vous daignâtes avoir pour agréables les dons du juste Abel, le sacrifice de notre Patriarche Abraham, et celui de votre souverain Sacrificateur Melchisedech. »

L'Eglise, en s'expliquant de la sorte, ne doute pas de la supériorité de son oblation sur celles de ces Patriarches. Elle n'ignore pas que la victime qu'elle offre est l'objet de la complaisance du Père ; comment ne seroit-elle donc pas agréée avec complaisance? Mais elle se défie de nos dispositions : elle sait que Dieu regarde ceux qui offrent aussi-bien que les dons qui lui sont offerts. Ce qui fit agréer le sacrifice d'Abel, ce fut l'innocence de sa vie et la simplicité de son cœur. Ce qui fit le mérite du sacrifice d'Abraham, ce fut sa foi prompte et son obéissance entière et aveugle à l'ordre rigoureux de Dieu ; et tout le prix de celui de Melchisedech fut sa parfaite reconnoissance pour les bienfaits du Seigneur. Si donc nous voulons que notre Sacrifice, excellent par lui-même, soit agréable à Dieu, c'est-à-dire, profitable pour notre salut, nous devons, M. F., comme ces saints Patriarches, apporter à l'Autel de saintes dispositions, et sur-tout un sentiment sincère de notre indignité et une vive confiance en J. C. qui s'offre pour nous.

C'est ce que fait le Prêtre. Il s'incline profondément ; il se prosterne devant la Majesté divine autant que le lui permet l'action du

du Sacrifice, et ses mains jointes, il fait cette prière.

« Nous vous supplions très-humblement, ô Dieu tout-puissant, de commander que ces dons soient portés sur votre Autel sublime du Ciel, en présence de votre divine Majesté, par les mains de votre saint Ange, afin que nous tous, qui, en participant à cet Autel visible, aurons reçu le Corps et le Sang de votre Fils, nous soyons remplis de toutes les bénédictions et de toutes les grâces du Ciel. Par le même J. C. N. S. » Développons le sens mystérieux de cette prière.

Il s'agit ici de rapprocher le Ciel de la terre, l'homme pécheur du Dieu juste. Il faut que ces dons indignes, il y a quelque temps, d'entrer dans le Ciel, puisqu'ils n'étoient qu'une vile matière avant le changement qui s'est opéré, mais devenus par la parole divine le Corps et le Sang d'un Dieu, soient portés à son Autel sublime pour réparer l'outrage fait à sa divine Majesté, et faire descendre sur nous les bienfaits du Ciel. Mais par qui pourront-ils l'être ? L'autel, malgré la consécration, n'en est pas digne ; les mains du Prêtre, quoique sanctifiées par l'onction sainte, ne sont pas assez pures ; nos cœurs, quelqu'animés qu'ils soient par la charité et par les plus saints désirs, ne sont pas capables de s'élever si haut. Sera-ce quelqu'un des saints Anges ? Mais, quelque pures, quelqu'admirables que soient ces célestes Intelligences, elles sont

toutes prosternées aux pieds de l'Autel ; elles tremblent en présence de l'Agneau qui s'immole, et le ministère des Prêtres leur paroît redoutable ! Grand Dieu ! ce sera l'Ange du grand Conseil ; c'est J. C. lui-même qui portera ces dons sur votre Autel sublime. Tandis que nous serons prosternés aux pieds de cet Autel visible, il fera pour nous la fonction de Pontife dans le séjour de votre gloire.

Oui, M. F., à cette demande de l'Eglise, J. C. se présente à son Père, et dès-lors le mur de séparation tombe. Dieu est véritablement avec nous ici-bas, et nous sommes déjà avec lui dans le Ciel, notre bassesse et notre indignité n'ont plus rien qui le révolte ; sa majesté et sa grandeur n'ont plus rien qui nous accable. Son Fils placé devant lui cache à ses yeux toutes les imperfections de notre nature. Placé entre Dieu et nous, il nous cache à nous-mêmes, il nous adoucit les rayons de sa gloire. O Chrétiens, que notre Religion est sublime ! qu'elle nous rapproche de la Divinité !

Je me rappelle ici l'échelle mystérieuse que vit Jacob en retournant dans son pays. Des Anges montoient et descendoient sans interruption du ciel à la terre, de la terre au ciel. Cette vision fut suivie d'une apparition plus étonnante encore. L'Ange du Seigneur luttant avec ce Patriarche, lui cède la victoire, et ne s'en sépare qu'après avoir répandu sur lui les bénédictions du

Ciel. Voilà, M. F., ce qui se passe dans cette circonstance du Sacrifice. L'Ange du Seigneur, J. C., vient de monter au Ciel pour y présenter l'Hostie de propitiation ; maintenant il descend vers nous pour nous apporter toutes les grâces qui sont le fruit de son Sacrifice. Il vient à la vérité combattre contre nous, en déclarant la guerre aux passions qui mettoient obstacle à ces fruits précieux ; mais s'il combat contre nous, il combat aussi avec nous et pour nous, et il nous blesse comme Jacob, en arrachant de notre cœur les penchans les plus favoris ; mais cette blessure est une véritable guérison. Pour rendre la figure parfaite, écrions-nous donc comme le saint Patriarche : *Seigneur, nous ne vous quitterons pas que vous ne nous ayez bénis.* Nous ne nous séparerons pas de cet Autel que vous n'ayez répandu sur nous les fruits salutaires de votre Sacrifice. Nous n'avons pas tous, comme le Prêtre, le bonheur d'y participer par la sainte Communion ; mais nous voulons du moins y participer en détestant nos péchés, en nous unissant à vos douleurs, en nous soumettant à votre croix. Voilà, M. F., ce que signifie la prière que récite ici le Prêtre, et les signes de croix qu'il fait successivement sur le Corps, sur le Sang de J. C., et sur lui-même.

Suivons le Sacrifice dans ses autres circonstances ; elles sont toutes représentatives de celles qui accompagnèrent le Sacrifice de la croix.

Jésus-Christ immolé sur le Calvaire, enseveli dans le tombeau, descendit dans les Lymbes pour y consoler les ames des Justes qui attendoient de lui leur délivrance. L'Eglise renouvelle ici cette action du Sauveur. Elle sollicite sa miséricorde en faveur des ames détenues dans le lieu d'expiation. Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment du sommeil de la paix. (ici le Prêtre nomme intérieurement ceux pour qui il a intention de prier en particulier; il ajoute ensuite:) Qu'il vous plaise par votre miséricorde leur accorder et à tous ceux qui reposent en J. C. le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. *Memento etiam, Domine.*

Entrons dans les vues charitables de l'Eglise, M. F. Dans ce moment intéressons-nous pour les ames du Purgatoire. Ah! que de motifs nous y engagent; je ne vous en parlerai pas aujourd'hui: je l'ai fait dans une autre Instruction. Qu'il me suffise de vous rappeler que le Sang de J. C. qui coule sur nos Autels pour notre salut, coule aussi pour la délivrance de ces ames, et qu'il n'attend pour cet effet que l'application que nous pouvons leur en faire. Oui, Chrétiens, J. C. comme Dieu, fait sentir à ces ames affligées le poids de sa disgrâce; et comme Sauveur, il attend que nous implorions pour elles son assistance et son secours. Il veut,

à notre tête, faire à son Père une sainte violence ; il veut que le chef et les membres animés des mêmes sentimens de compassion, souffrans en quelque sorte avec ces ames reléguées, sollicitent leur délivrance et leur retour à la patrie. Unissons-nous donc à lui et à toute l'Eglise, et demandons pour ces ames souffrantes le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.

Ah ! M. F., si l'effet de ce Sacrifice nous étoit sensible, quelle joie n'éprouverions-nous pas en voyant tous les jours enlever à ces flammes vengeresses une multitude de ces ames ! Et quelle consolation, si Dieu daignoit nous révéler que c'est à notre piété et à notre foi en J. C., qu'elles sont redevables de leur délivrance et de leur bonheur. Ce bonheur du Ciel que l'Eglise vient de demander pour tous les défunts, elle le sollicite aussi pour nous. Mais à quel titre oserons-nous demander une si grande faveur ? Hélas ! nous sommes tous pécheurs, *et rien de souillé n'entrera dans le Royaume des Cieux.* Pénétré de ce sentiment, le Prêtre s'incline, se frappe la poitrine comme le Publicain, et élève un peu la voix pour avertir les assistans de s'unir à lui, de s'humilier et d'implorer tous ensemble la divine miséricorde : *Nobis quoque peccatoribus.* « Et à nous pécheurs vos serviteurs, qui espérons en la multitude de vos miséricordes, daignez aussi nous donner part et nous associer avec vos saints Apôtres et Martyrs, et avec tous vos Saints. »

L'Eglise, avant la consécration, avoit déjà fait mémoire des Saints : par cette première mention elle nous apprenoit à offrir le Sacrifice en union avec eux ; par celle-ci, elle nous invite à nous rendre dignes de partager leur gloire ; et pour animer les Fidèles de tous les états à mériter ce bonheur, elle nomme un Saint de chaque ordre, afin que chacun puisse y trouver un intercesseur et un modèle. S. Jean y paroît à la tête des Prophètes ; S. Etienne, comme le premier des Diacres ; saint Mathias nous y représente tous les Apôtres ; saint Barnabé, tous les Disciples ; saint Ignace, tous les Evêques ; saint Alexandre, tous les Papes ; saint Marcellin, tous les Prêtres ; saint Pierre l'exorciste, tous les Lévites ; sainte Perpétue et sainte Félicité, toutes les saintes Femmes ; et les saintes Vierges nous y sont représentées par les cinq illustres Martyres, Agathe, Luce, Agnès, Cécile et Anastasie. Chacun de nous, dans quelque état que la Providence l'ait placé, peut donc devenir un Saint. L'un se sanctifie par l'exercice d'une vertu, l'autre par la fidélité à certaines œuvres. Et c'est la réunion de ces différens mérites qui fait cette admirable variété dont est décorée l'Eglise de J. C. Oh ! quel ravissant spectacle, lorsqu'admis à la participation de la gloire des Saints dans la céleste Jérusalem, nous verrons tous les genres de mérite concentrés en J. C. et répandus par lui sur tous ses membres. Lorsque nous verrons sa science réfléchie sur les Pro-

phètes, son zèle communiqué aux Apôtres, sa charité aux Martyrs, sa sainteté aux Pontifes, son humilité aux Diacres; son onction aux Prêtres, sa fidélité à tous les disciples de son Evangile, son recueillement aux saintes Femmes, et sa pureté aux Vierges! C'est alors que nous nous écrierons avec le Prophète: *Qu'elle est grande, qu'elle est ineffable, ô mon Dieu, la gloire que vous communiquez à vos amis!*

Efforçons-nous donc, M. F., d'imiter les Saints pour partager un jour leur gloire et leur félicité; et dans ce moment si favorable du Sacrifice, demandons avec ferveur au Dieu des miséricordes qu'il nous associe avec eux dans ce bienheureux séjour. Nous ne le méritons pas, Seigneur, devons-nous ajouter avec le Prêtre: ah! nous ne sommes que de misérables pécheurs; mais c'est par J. C. que nous vous le demandons; et c'est par J. C. que vous nous l'accorderez. « C'est par J. C. que vous produisez toujours, que vous sanctifiez, que vous vivifiez, que vous bénissez, et que vous nous donnez tous ces biens. C'est en J. C., c'est avec J. C., c'est par J. C. que tout honneur et toute gloire vous sont rendus, ô Dieu, Père tout-puissant, en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. »

En prononçant ces paroles, le Prêtre fait avec la sainte hostie trois signes de croix sur le calice. Il en fait deux autres sur l'autel, figure de la croix, et élève un peu le calice et l'hostie en disant: tout honneur

et toute gloire vous appartiennent : *omnis honor et gloria.* Ce sont des actions parlantes et qui signifient que la très-sainte Trinité ne peut-être honorée que par le sacrifice de la Croix, mais qu'elle est dignement honorée par ce divin Sacrifice. Il élève la voix à ces paroles qui terminent toutes les prières du Canon : *Per omnia secula seculorum*, pour que tous les assistans donnent leur consentement par l'*Amen*, à tout ce qu'il a dit pendant le Canon au nom de tous.

Que cet *Amen* est énergique, M. F. C'est un acte public d'adoration, d'union à la Victime sainte, du désir du Ciel, en un mot, de tous les sentimens exprimés dans les prières que le Prêtre a récitées seul. Mais que signifie-t-il dans votre bouche, si, pendant le Canon, vous n'avez eu ni attention ni recueillement ? Quelle témérité dans ce cas de le prononcer ? N'est-ce pas vous condamner vous-mêmes ! Qu'il soit donc désormais l'expression de votre foi, de votre anéantissement, de votre union avec J. C., du désir de le louer dans l'éternité ! En le prononçant dans ces dispositions, vous mériterez d'être unis à cette multitude de Saints que ce Disciple bien-aimé vit devant le Trône de Dieu et aux pieds de l'Agneau, vêtus de robes blanches, et tenant des palmes dans leurs mains, qui s'étant prosternés, adorèrent Dieu, en disant : *Amen*, *bénédiction*, *gloire*, *sagesse*, *actions de grâces*, *honneur*, *puissance et force à notre Dieu dans les siècles des siècles.*

Le Prêtre est enfin rentré en commerce avec les assistans : il élève la voix pour leur annoncer l'oraison du Seigneur. Prions, dit-il : *Oremus.* Ce sont les préceptes les plus salutaires qui doivent nous servir de règle dans la prière que nous allons faire : *Præceptis salutaribus moniti.* Nous avons eu dans ce saint exercice un Dieu pour modèle, pour docteur et pour maître : *et divinâ institutione formati.* Aussi ce que nous n'aurions pu dire sans témérité, nous osons le dire avec assurance : *audemus dicere.*

Quel bonheur pour nous, M. F., que Dieu nous permette et nous ordonne de l'appeler du doux nom de Père ! Quelle consolation de faire cette prière dans le moment même où J. C. qui en est l'auteur, est immolé sur l'Autel pour nous obtenir toutes les demandes qu'elle renferme. Récitons-la donc avec un cœur animé de l'amour le plus tendre, de la conscience la plus vive, et du désir le plus sincère de remplir tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes, que nous prescrit cette divine prière.

C'est le peuple qui en récite à haute voix la dernière demande : *sed libera nos à malo.* Il doit la dire comme une récapitulation de toute cette prière. Car c'est comme s'il disoit. Délivrez-nous du mal, Seigneur : afin que vous soyez toujours glorifié en nous, afin que vous régniez seul en nous ; que

nous fassions toujours votre volonté; que nous obtenions de votre bonté tous les biens spirituels et temporels; que nous méritions le pardon de nos péchés par l'amour sincère de nos frères, et que notre foiblesse ne soit point exposée aux tentations. Le Prêtre répond à voix basse, *Amen*, ce qui veut dire: Oui, mon Dieu, je vous demande, au nom de toute l'assemblée, que vous nous délivriez de tout mal. Et il ajoute:

« Délivrez-nous de tous les maux passés, présens et à venir, et par l'intercession de la Bienheureuse Marie, Mère de Dieu, toujours Vierge, et de vos bienheureux Apôtres, Pierre, Paul et André, et de tous les Saints, donnez-nous par votre bonté la paix en nos jours. » En même temps il fait un signe de croix avec la patène, qui est l'instrument et le symbole de la paix, et il la baise; « afin, ajoute-t-il, ô mon Dieu, qu'étant assistés du secours de votre miséricorde, nous ne soyons jamais esclaves du péché, et que nous soyons toujours à couvert de toutes sortes de dangers, par le même J. C. N. S. qui étant Dieu vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. »

En disant ces paroles, le Prêtre prend l'hostie, l'élève sur le calice, et pour ne rien omettre de ce que J. C. a fait dans son Sacrifice, dont il est dit qu'il rompit le pain, *fregit*; il rompt l'Hostie en deux parties égales, en met une sur l'Autel, et sépare de l'autre une petite parcelle avec laquelle

faisant trois signes de croix sur le calice, il dit à haute voix : Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous : *pax Domini sit semper vobiscum !* il laisse ensuite tomber la parcelle dans le précieux Sang, en disant : « Que ce mélange du Corps et du Sang de J. C. devienne pour nous qui le recevons le gage de la vie éternelle. »

Ces paroles, très-intelligibles d'ailleurs, n'auroient pas besoin d'autre explication, si elles n'étoient pas jointes à ces cérémonies dont il est important de connoître la fin.

Le Sacrifice de la Messe étant une continuation réelle et efficace du Sacrifice de la Croix, et par les cérémonies qui l'accompagnent, une représentation des circonstances de ce même Sacrifice, il faut que toutes les circonstances principales qui ont accompagné cette oblation visible, soient spécialement désignées par une cérémonie qui les représente. Or, dans la Passion de J. C. nous voyons trois états différens, sa mort sur la croix, sa sépulture dans le tombeau, pendant laquelle il va consoler les ames des justes, et enfin sa Résurrection. Vous avez dû remarquer, M. F., ces deux premiers mystères dans la consécration et dans le *Memento* des morts : dans cette dernière cérémonie vous voyez clairement sa Résurrection. Car son Corps et son Sang séparés au moment de la consécration par le glaive spirituel des paroles sacramentelles, se réunissent en quelque sorte par le mélange des deux espèces.

Je vois même dans cette seule cérémonie l'abrégé et le complément de tous les autres mystères de J. C.; son Incarnation dans le mélange du pain et du vin; sa Naissance, dans la nouvelle de paix qu'il me fait annoncer par l'Ange visible qu'il s'est choisi pour ministre; sa Circoncision, dans le retranchement que fait le Prêtre d'une partie de ce Corps adorable; sa Manifestation, puisqu'il sort en quelque sorte du secret de son Sanctuaire pour m'apprendre qu'il est mon salut et ma vie; sa Présentation, puisqu'il s'y offre à son Père, comme une hostie pacifique, seule capable de nous réconcilier avec lui; sa Passion, sa Résurrection, et son Ascension dans le Ciel, puisque cette circonstance qui précède la Communion, nous annonce la consommation du Sacrifice, les avantages qu'il nous procure, et la gloire qu'il assure à l'humanité sainte de J. C. et à tous ses membres, qui sont les Fidèles.

Que ce mélange du Corps et du Sang de J. C. est donc admirable, M. F., et qu'il nous assure de bienfaits! Ce Corps brisé pour guérir nos blessures, ce Sang répandu pour laver nos péchés, se réunissent ici et reprennent une nouvelle vie pour nous assurer à nous-mêmes une vie éternelle, et servir de règle à celle qui doit nous y conduire. Mourons donc avec J. C., ensevelissons-nous avec J. C., et nous acquerrons le droit de ressusciter avec J. C. de cette résurrection spirituelle, qui consiste à mar-

cher dans une vie nouvelle ; de cette résurrection visible qui doit s'opérer au dernier jugement ; de cette résurrection glorieuse qui doit transformer nos corps et combler nos ames de délices et de gloire. Heureuse transformation, digne de tous nos désirs, de toutes nos recherches, et seule capable de nous dédommager de tous nos sacrifices !

Mon Dieu ! nous ne saurions trop souvent le répéter avec votre Ministre : Que le corps de J. C. uni au sang qu'il a versé pour nous, devienne pour ceux qui y participent, soit par le désir, soit en réalité, le principe de cette vie, où nous vous connoîtrons sans nuage, où nous vous aimerons sans réserve, où nous vous louerons sans dégoût, où nous vous possèderons sans fin ; *fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.*

HUITIÈME INSTRUCTION.

*Depuis l'*Agnus *jusqu'à la fin de la Communion.*

La Communion.

Angustus est locus; fac mihi spatium ut habitem. Le lieu où je suis est trop étroit; donnez-moi un endroit pour pouvoir y demeurer. *Isaïe*, 49.

VOILA, mes Frères, ce que je crois entendre dire à Jésus-Christ, au moment de la consommation de son Sacrifice. Quoique l'autel ait été le lieu de son immolation, il ne se trouve pas propre à consumer la divine Victime: il lui faut un lieu plus susceptible de ses grâces: il veut un autel vivant, et cet autel, c'est notre cœur. C'est dans notre cœur, qu'il veut que se consume la Victime sacrée qu'il a offerte sur l'autel! O prodige de bonté! ô abîme de charité! ô excès de miséricorde et de tendresse!

Quels sont donc les sentimens qui doivent nous occuper, dans cette partie de la Messe que nous appelons *Communion?* Les voici: Jésus-Christ ne s'est immolé que pour nous. Dans les prières qui ont accompagné le Sacrifice, il n'a été occupé que de nos besoins; dans un instant, il va prouver à tous ceux qui environnent ses autels, que c'est

pour eux qu'il a préparé ce sacré banquet ; et qu'il fait de nouveau ses délices, non seulement de converser avec eux, mais de se donner tout entier à eux.

Répondons, M. F., à ses faveurs, préparons-lui, dans nos cœurs, une demeure digne de lui. C'est là l'intention de l'Eglise, dans les prières qu'elle met dans la bouche du Prêtre, avant et pendant la Communion. Je vais vous les expliquer : écoutez-moi avec attention.

Dans toutes les prières et les cérémonies qui se sont faites, depuis le commencement de la Messe, vous avez dû remarquer, mes Frères, l'attention de l'Eglise à purifier son Ministre et ses enfans, sa vigilance à leur rappeler leurs misères et leur indignité, à leur inspirer l'horreur et l'éloignement du péché, le désir et l'amour de la vertu. Ce sont les dispositions éloignées qu'elle exige pour la Communion.

Mais, au moment de la Communion, elle exige des dispositions encore plus saintes, des sentimens plus respectueux et plus fervens. Elle fait passer son Ministre successivement, de l'humilité au désir, de la crainte à la confiance, de la contrition à l'amour, de la prière au silence. Elle lui inspire une foi vive, une contrition sincère, une espérance ferme, un amour ardent, une reconnoissance parfaite. Ce sont les dispositions prochaines que le Prêtre et les Fidèles doivent apporter à la sainte Communion.

Foi vive. Sous les espèces que le Prêtre vient de consacrer, il reconnoît son Sauveur et son Dieu, et en fait sa profession de foi par cette courte, mais énergique prière : « Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous. » Il la répète jusqu'à trois fois, pour prouver la vivacité de sa foi sur ce mystère. Il la dit dans une posture inclinée, pour exprimer ses sentimens d'adoration et de respect. Il frappe sa poitrine, en disant : *Ayez pitié de nous ;* parce qu'il envisage ses péchés comme le plus puissant motif de commisération qu'il puisse présenter à J. C. ; et, à la troisième répétition, il semble changer d'objet, en demandant la paix : *dona nobis pacem ;* parce que la compassion de J. C. ayant pour objet le trouble intérieur que produit en nous le péché, il dissipe, par sa présence, cette guerre intestine qui nous désole.

Le Prêtre demande ensuite à J. C. cette paix fraternelle, qui ne fait de tous les Chrétiens, qu'un cœur et qu'une ame ; cette charité mutuelle, qui unit les membres à leur chef, et qui établit entr'eux cette concorde, cette harmonie délicieuse qui distingue les Disciples de J. C. ; disposition absolument nécessaire pour recevoir le Dieu de la charité et de la paix. « Seigneur Jésus-» Christ, qui avez dit à vos Apôtres : je » vous laisse la paix, je vous donne ma » paix, n'ayez pas égard à mes péchés, » mais à la foi de votre Eglise, et daignez » la pacifier et la réunir selon votre volonté,

» vous, qui étant Dieu, vivez et régnez » avec votre Père, dans l'unité du Saint-» Esprit. »

En finissant cette prière, le Prêtre, aux Messes solennelles, baise l'autel, près de la sainte Hostie, pour puiser, en quelque sorte, la paix dans sa source, dans le cœur de Jésus; il embrasse le Diacre, en disant: « Que la paix soit avec vous, mon frère, et » qu'elle règne dans la sainte Eglise de Dieu. » Le Diacre donne de même la paix au Sous-Diacre, qui va la donner aux Choristes.

Cette cérémonie exprime la charité qui doit régner dans le cœur de tous ceux qui communient, ou qui assistent à la sainte Messe. Il me semble alors entendre Jésus-Christ, du haut de l'autel, dire, par la bouche de son Ministre, à tous les assistans: *Si, lorsque vous apportez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, quittez l'autel, et allez, avant une demarche aussi sainte, vous réconcilier avec votre frère.* Quiconque a la présomption d'assister à la Messe, avec la haine dans le cœur, ne contredit-il pas à cet ordre formel; et ce précepte ne se change-t-il pas pour lui en anathème? Allez, lui dit secrètement Jésus-Christ, allez; il n'y a point de paix ni de miséricorde pour vous, puisque vous ne voulez pas la donner à votre frère: *Vade.* Et pour vous mieux faire sentir, à vous, mon cher Paroissien, qui conservez du ressentiment contre votre frère, combien

cette cérémonie donne de force à ces réflexions, faites attention à ce qui se passe à l'autel, lorsque le Prêtre va donner la paix. Il baise l'autel, qui est l'image de Jésus-Christ. Ce baiser donné à J. C., reçu de J. C., se donne et se reçoit en votre nom; car le Prêtre est à l'autel, entre Dieu et vous, Ministre de Dieu et le vôtre, l'ambassadeur de Dieu et votre représentant. Or, concevez-vous la conséquence de cette fonction, qu'il remplit pour vous? C'est vous qui approchez de J. C.; c'est vous qui donnez un baiser à J. C.; c'est vous qui lui demandez la paix; tandis peut-être que vous la refusez à votre frère, moins coupable que vous, moins indigne que vous de l'obtenir. Est-ce trop dire, que de comparer le crime que vous commettez alors, à celui du perfide Apôtre? Pensons-y, mes Frères, c'est à nous que l'Eglise crie, avec instance: La paix soit avec vous: *Pax vobis!* Point de mesure dans l'indulgence que vous accordez à vos frères, si vous ne voulez pas que J. C. en mette dans celle qu'il vous promet. Que la charité anime donc votre cœur, si vous voulez participer au saint autel: *Pax vobis!*

Le Prêtre, après cela, s'excite à une ferme espérance par cette prière:

« O Jésus, fils du Dieu vivant qui, par » la volonté de votre Père, et par la coo- » pération du Saint-Esprit, avez donné, » par votre mort, la vie au monde; déli- » vrez-moi, par votre Corps saint et votre

» Sang précieux ici présens, de toutes mes
» iniquités et de tous mes autres maux;
» faites que je m'attache toujours inviola-
» blement à vos préceptes, et ne per-
» mettez pas que je me sépare jamais de
» vous. »

Quel motif d'espérance, M. F., que la mort d'un Homme-Dieu pour nous sauver! Jésus-Christ, par sa mort, a donné la vie au monde; et tous les jours, que dis-je? mille fois le jour, il remporte une victoire complète sur la mort, en s'immolant sur nos autels. C'est là que s'exécute cette volonté miséricordieuse du Père, qui ne veut pas que le pécheur périsse, mais qu'il vive. C'est là que le Fils, toujours obéissant, et que l'Esprit, toujours sanctifiant, nous vivifient de nouveau : *Ex voluntate Patris et cooperante Spiritu Sancto mundum vivificâsti.* J'ai donc le motif le plus ferme d'espérer mon salut du Sacrifice auquel je vais participer. Oui, toutes les fois que j'assiste à la sainte Messe, je vois J. C., en quelque sorte, mourir et ressusciter; mourir pour mes péchés, et ressusciter pour ma justification. Plein de cette confiance, je m'écrierai donc : Délivrez-moi, Seigneur, par votre Corps et votre Sang sacrifiés sur cet autel, pour m'appliquer les mérites de votre mort; délivrez-moi de toutes mes iniquités, de tout ce qui vient de la malice de mon esprit et de mon cœur : *ab omnibus iniquitatibus meis.* Délivrez-moi de tous les maux qui peuvent me porter au péché; et de tous

les dangers qui m'environnent : *et ab universis malis.* Faites-moi la grâce, ô Seigneur, d'être toujours fidèle à vos commandemens, que je ne m'en écarte jamais : *fac me tuis semper inhærere mandatis.* Je vais m'unir à vous dans votre Sacrement, ou plutôt, vous allez vous unir à moi; je vivrai donc de votre esprit, je participerai donc à votre divinité! Quel bonheur! Ah! ne permettez pas que je rompe jamais une si sainte union; que jamais le péché ne me sépare de vous : *et à te nunquàm separari permittas.*

Voilà, M. F., une foible expression des sentimens d'espérance que nous inspire cette prière que le Prêtre prononce en son nom et en celui de toute l'Eglise. La suivante nous porte à une crainte religieuse :

« Faites, Seigneur Jésus, que votre Corps » adorable, que je me propose de recevoir, » tout indigne que j'en suis, ne tourne pas » à mon jugement et à ma condamnation; » mais que, par votre bonté, il me serve » de défense pour mon ame et pour mon » corps, et de remède salutaire. »

Hélas! M. F., qui de nous ne tremble-roit pas, à l'approche de la chair virginale de Jésus-Christ? De misérables pécheurs pourroient-ils ne pas appréhender d'être indignes d'une telle faveur? Et, qui sommes-nous, vers de terre, pour approcher d'un Dieu d'une si haute Majesté, pour nous asseoir à sa table? Qui peut être digne de porter entre ses mains, et de

manger le pain des Anges, de se nourrir de la chair d'un Dieu, de posséder dans son corps la sainteté même ? Quelques précautions que nous ayons prises pour nous purifier, n'avons-nous pas toujours lieu de craindre de nous aveugler sur notre état ? L'Evêque de Laodicée se croyoit comblé de toutes sortes de grâces et de mérites ; cependant S. Jean lui écrit, de la part de Dieu, qu'il connoissoit sa tiédeur, et qu'il étoit véritablement pauvre, nu et aveugle, ne voyant ni ses fautes ni ses foiblesses. Qui est-ce donc qui osera recevoir le Corps de J. C. sans trembler ?

Cette juste crainte porte le Prêtre à prier Jésus-Christ, de ne pas permettre qu'il encoure le jugement et la condamnation que méritent ceux qui le reçoivent dans une conscience criminelle. Il le conjure que, par sa miséricorde, sa chair sacrée, qu'il va recevoir, lui soit un préservatif contre tous les péchés mortels et véniels ; que cette divine nourriture lui donne le courage et la force qui lui sont nécessaires, pour résister à toutes les attaques de l'ennemi du salut ; qu'elle soit pour lui le germe et le principe de la vie éternelle.

Mais, M. F., que ces grâces, que ces effets précieux sont rares, puisque la conduite de la plupart des Chrétiens qui communient, n'est pas plus chrétienne et plus édifiante après la Communion. Ah ! que ce divin Sacrement est souvent profané. De la crainte de se rendre coupable de ce crime,

le Prêtre entre dans le sentiment d'une humilité profonde.

Le Prêtre prend d'une main la sainte Hostie, et de l'autre, il se frappe la poitrine, en disant, par trois fois, ces paroles du Centenier : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi : *Domine, non sum dignus, etc.*

Mes Frères, cet aveu doit venir d'une intime conviction de notre indignité. Ah ! l'infinie disproportion qu'il y a entre Dieu et nous, ne doit-elle pas nous en pénétrer ? Rentrons dans notre cœur : qu'y trouverons-nous ? que de prévarications multipliées ! que de foiblesses entretenues ! que d'inspirations négligées ! que de devoirs méconnus ! que de pensées, que de désirs avouées par le cœur ! que de fautes qui sont restées sans contrition, sans expiation, sans pénitence ! Tournons ensuite les yeux du côté de Dieu : que verrons-nous ? Un Dieu infiniment saint, infiniment juste, qui a l'impie en horreur, et l'iniquité en abomination ; un Dieu, aux yeux de qui nous ne sommes, quelle que soit notre justice, que comme un linge souillé ; un Dieu, qui doit juger la vertu avec autant d'exactitude que l'iniquité elle-même ! A cette vue, pourrions-nous ne pas nous écrier avec la plus juste inquiétude : Ah ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi : *Domine, non sum dignus.*

Cependant, quelque grandes que soient nos misères, nous ne devons pas nous livrer au découragement, si nous avons fait nos efforts pour nous disposer à la sainte Communion. Ce ne seroit point entrer dans ce mystère d'amour, que de succomber aux frayeurs que nous inspire le sentiment de notre indignité. O mon Dieu! devons-nous ajouter; il est vrai que je suis bien indigne de vous recevoir, mais, quelque grande que soit mon indignité, votre miséricorde est plus grande encore. J'irai donc à vous avec une sainte confiance. Dites seulement une parole, et mon ame sera guérie. Dites à mon ame: *Je suis ton salut;* et toutes mes terreurs se dissiperont, et toutes ses infirmités se guériront: *sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea.*

C'est parce que cette prière renferme l'abrégé de celles qui ont précédé, que l'Eglise la fait répéter jusqu'à trois fois; et c'est parce qu'elle est personnelle à chacun de ceux qui la récitent, qu'elle veut que chacun se frappe la poitrine, en prononçant ces paroles. Quand il s'agit de demander à Dieu le secours dans nos tentations, le pain de l'ame et du corps, le pardon de nos fautes, la délivrance du mal, l'Eglise établit, entre les Fidèles, une communauté de prières, où chacun, exposant ses besoins, parle avec la même ardeur des nécessités de ses frères: *Donnez-nous, pardonnez-nous, délivrez-nous.* Mais, quand il s'agit d'indignité reconnue, avouée, ex-

posée aux yeux de Dieu, chacun doit se rendre justice, et ne s'occuper que de lui-même.

Pendant que le Prêtre récite ces paroles, on sonne la clochette, pour avertir les Fidèles que le Sacrifice va se consommer, et qu'ils doivent redoubler leurs désirs d'y participer. Dernière disposition à la sainte Communion.

Ah! M. F., si Jésus-Christ a souhaité avec ardeur, pour l'amour de nous, de manger la dernière Pâque; avec combien plus de sujet devons-nous désirer de participer à cette Pâque si précieuse, si avantageuse, si nécessaire pour la vie de notre ame? Que seroit-ce de ne point se sentir affamé de cette divine nourriture, de la manger sans goût, sans empressement? Si le dégoût est une marque de la maladie du corps, ne peut-on pas dire que l'ame est malade, quand elle reçoit le pain vivant avec indifférence, sans sentir ni goût ni faim?

Or, qu'est-ce que cette faim? Un vide du cœur, un besoin intérieur d'être rempli de Dieu. C'est cette faim spirituelle qui doit précéder la nourriture céleste: avec cette faim, le cœur est dans une sainte impatience de voir approcher le moment où ce Dieu vivant va se donner à lui. A mesure qu'il y touche de plus près, semblable au Prophète-Roi, il en tressaille de joie, il s'écrie avec le Prêtre: Je vais donc recevoir ce pain céleste: *Panem cœlestem accipiam*; et j'invoquerai

j'invoquerai le nom du Seigneur : *et nomen Domini invocabo.*

Après ces paroles, le Prêtre faisant le signe de la croix avec la sainte Hostie, dit : « que le Corps de N. S. J. C. garde mon » ame pour la vie éternelle. *Amen.* » Et aussitôt il reçoit ce Corps sacré.

Quelle merveille ! Le Corps de Jésus-Christ, ce même Corps qui a été immolé sur la Croix à la gloire de son Père, (car c'est ce que signifie ce signe de croix que le Prêtre fait avec l'hostie avant de communier,) le Corps de J. C. est l'aliment de nos ames : il nous est donné comme un gage de la gloire du Ciel, comme des arrhes de la vie bienheureuse, comme un viatique pour nous aider à passer du lieu de notre exil à notre patrie ! O prodige, ô chef-d'œuvre de charité ! l'esprit de l'homme ne peut le comprendre, sa langue ne peut l'exprimer.

Le Prêtre ayant reçu le Corps de Notre-Seigneur, garde un moment le silence. Le cœur seul doit parler alors, et écouter ce que lui dit son Dieu. Oh ! qu'il est doux, ce langage, et qu'une ame pure éprouve bien, dans ce moment, combien Dieu est bon pour ceux qui l'aiment ! Dites-le, ames innocentes, qui l'avez éprouvé ; racontez-nous ces douceurs ineffables que le divin Epoux verse dans vos cœurs, et les pures délices dont il les inonde. Ah ! pécheurs, si vous les aviez goûtées une seule

fois, ces délices, quel seroit votre empressement pour la Communion ! Nous n'aurions pas la douleur de vous en voir éloigner des années entières ; vous ne regarderiez pas comme un joug insupportable le précepte que vous fait l'Église d'en approcher. Vous vous hâteriez, au contraire, de décharger votre conscience des iniquités qui vous en rendent indignes ; et comme le cerf altéré, vous courriez avec ardeur à cette fontaine d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Le Prêtre n'interrompt le silence, que pour donner des marques extérieures de sa reconnoissance envers son Dieu. *Que lui rendrai-je*, dit-il, *pour les biens qu'il m'a faits ?* Que pourrois-je lui offrir qui ait quelque proportion avec ses dons, que ses dons eux-mêmes ? *Je prendrai donc le Calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur, en chantant ses louanges ; et je serai à couvert de mes ennemis.* Il prend le calice et boit le précieux Sang, en disant : « Que le Sang de Notre-Seigneur Jésus-» Christ garde mon ame pour la vie éter-» nelle. *Amen.* » Après cela, il purifie le calice et ses doigts, et dit : « Que votre Corps » que j'ai reçu, ô Seigneur, et que votre » Sang que j'ai bu, demeurent attachés à » mes entrailles ; et faites, par votre grâce, » qu'il ne reste en moi aucune tache de » mes péchés, après avoir été nourri par » des Sacremens si purs, si saints. »

C'est donc la persévérance dans la grâce, c'est donc l'augmentation de l'amour divin que nous devons demander à J. C. après la Communion. Ah ! M. F., dans ces momens précieux où nous possédons en nous la source de l'amour, où les Cieux se sont ouverts et que le juste en est descendu, pourquoi les montagnes ne se fondent-elles pas ? pourquoi le feu que le ciel a envoyé sur la terre ne consume-t-il pas nos cœurs ? Quoi ! J. C. est descendu en nous par son auguste Sacrement, et nous demeurons froids ! Par un prodige inouï, nous portons le feu, et nous le cachons dans notre cœur sans en sentir l'impression ! O feu divin, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais, ô charité, qui êtes mon Dieu, embrasez-moi de vos flammes ! Divin Jésus, au moment où j'aurai le bonheur de vous recevoir, allumez tellement en moi votre amour, que rien ensuite ne puisse le refroidir ; qu'il aille toujours en augmentant, jusqu'à ce que je parvienne à vous aimer éternellement dans le séjour de votre gloire !

Voilà, M. F., le mystère de la charité de J. C. consommé. La justice de son Père est satisfaite, l'outrage que le péché fait à la Majesté divine est réparé, et son amour pour les hommes est à son comble. Notre cœur est l'autel vivant où s'immole un Dieu victime, le sanctuaire où se renferme l'immensité du Très-Haut, le tabernacle rempli de sa divinité. Quelles merveilles ! Occupez-vous-en dans cette partie de la Messe, afin

que les plus saintes dispositions vous y conduisent, et que la plus grande fidélité vous en fasse conserver les fruits. Je vous le souhaite, etc.

NEUVIÈME INSTRUCTION.

Sur la Communion spirituelle et le Pain bénit.

Calix benedictionis cui benedicimus, nonnè communicatio Sanguinis Christi est? Panis quem frangimus, nonnè participatio Corporis Domini est? Le calice de bénédiction que nous bénissons, n'est-il pas la communication du Sang de J. C.? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la participation du Corps du Seigneur? *I. Cor.* 10.

VOILA, l'idée que l'Apôtre saint Paul donne aux premiers Chrétiens du sacrifice de J. C.; et cette idée est parfaitement conforme à celle que l'Eglise nous inspire du sacrifice de la Messe. Il ne séparoit point la bénédiction du calice et la fraction du pain, de la communion au Sang de J. C., et de la participation à son Corps. Aussi l'Eglise est-elle si persuadée que la Communion est de l'essence du sacrifice, qu'elle ne regarde ce sacrifice comme consommé, que lorsque le Prêtre au moins a consommé les espèces eucharistiques.

Mais puisque c'est pour les assistans, comme pour lui-même, que le Prêtre im-

mole la divine Victime, ce sacrifice n'est donc consommé pour les assistans, c'est-à-dire, que le fruit ne peut leur en être appliqué que par la Communion; et s'ils ne la font pas au moins spirituellement, ils n'ont donc pas entendu la Messe. C'est ce que je viens vous apprendre aujourd'hui, mes chers Paroissiens.

La Communion est-elle nécessaire aux fidèles, pour satisfaire au précepte d'entendre la Messe ? Au défaut de la Communion sacramentelle, doivent-ils faire la Communion spirituelle ? Qu'entend-on par la Communion spirituelle, et comment doit-on la faire ? Après avoir répondu à ces questions, nous dirons un mot du Pain bénit. Ce sujet est plus important que vous ne le pensez. Ecoutez, etc.

Par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, vous avez dû comprendre, M. F., que le sacrifice de la Messe n'est pas le sacrifice du Prêtre seul qui le célèbre, mais encore celui du peuple qui y assiste. Toutes les prières sont communes, et à la consécration près, qui se fait au nom de J. C., par le Prêtre qui le représente, toutes les actions du sacrifice sont communes au Prêtre et aux assistans. Or, la Communion étant la consommation du sacrifice, en est, par conséquent, une partie essentielle, laquelle ne doit pas être plus particulière au Prêtre que le reste; il faut donc qu'elle soit

commune aussi au peuple. De là vient que dans les premiers siècles de l'Eglise ceux qui étoient exclus de la communion l'étoient aussi du sacrifice.

Si dans la suite des temps, l'Eglise a permis aux fidèles d'assister à la Messe, quoiqu'ils ne soient pas en état de communier, elle souhaite qu'ils y communient au moins spirituellement, afin qu'ils ne se séparent point du Prêtre dans cette action, non plus que dans les autres. C'est sur quoi elle s'exprime très-nettement dans le saint Concile de Trente.

Distinguons donc deux sortes de Communions, la sacramentelle et la spirituelle. La première est celle où l'on reçoit comme le Prêtre et avec le Prêtre le Corps de J. C. La seconde, est celle où s'unissant en esprit au Prêtre qui communie, on participe, à proportion de ses dispositions, aux grâces et aux fruits de ce Sacrement.

Je ne vous dirai rien ici de la Communion sacramentelle; vous en êtes suffisamment instruits : je vous avertirai seulement qu'on doit la faire, autant qu'on le peut, immédiatement après la Communion du Prêtre, et qu'il faut éviter d'attendre après la Messe à la demander, parce que la Communion est une partie du sacrifice, parce que la Messe est aussi-bien le sacrifice du peuple que du Prêtre, et que les assistans doivent consommer avec le Prêtre le sacrifice qu'ils ont offert avec le Prêtre. J'ai dit, autant qu'on le peut; car on excuse les per-

sonnes infirmes qui ne pourroient pas attendre le temps de la Messe, pour communier.

Quant à ceux qui ne communient pas réellement à la Messe, ils doivent y suppléer par la communion spirituelle. Et qu'est-ce que communier spirituellement? C'est s'exciter pendant la communion du Prêtre au désir de s'unir à Jésus-Christ, dans la confiance d'obtenir par lui les grâces que l'on demande.

Cette espèce de communion ne se fait pas de la même manière par tous ceux qui assistent à la Messe. Ceux qu'une crainte respectueuse et une humilité sincère éloignent, pour quelque temps, de la sainte Table; qui s'anéantissent en la présence de Jésus-Christ, et à qui la grandeur du mystère fait dire avec saint Pierre : *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur;* qui ne sont pas coupables de crimes qui les séparent de la sainte Table, communient spirituellement d'une autre manière que les pécheurs qui en sont exclus à cause de leur indignité.

Les premiers communient spirituellement au Corps de Jésus-Christ, par l'amour qu'ils ont pour lui; ils s'excitent pendant la communion du Prêtre, à un amour plus parfait; ils se reprochent leurs défauts, leurs imperfections, leur tiédeur, leur lâcheté, pour mériter de le recevoir dans la suite sacramentellement avec des dispositions plus pures et plus saintes. Et comme le propre de l'amour est d'unir, d'attacher,

pour ainsi dire, le cœur à ce qu'il aime, l'effet de cet amour est de les unir plus intimement à Jésus-Christ, et d'unir Jésus-Christ plus fortement à eux; il demeure en eux, et il les fait demeurer en lui. Car l'Eucharistie, dit un saint Docteur, est un banquet d'amour où celui qui aime davantage, mange davantage; c'est une table de charité; c'est la charité qui nous y convie; c'est la charité qui nous y nourrit, c'est la charité qui y est nourrie.

Mais comment ceux qui sont dans le péché mortel, peuvent-ils communier spirituellement avant d'être réconciliés à Dieu par le sacrement de Pénitence.

Dès que l'Eglise veut bien aujourd'hui les admettre à la sainte Messe, ce qu'elle ne faisoit pas autrefois, elle a jugé que cette assistance leur seroit utile, et comment? En les excitant à la pénitence. C'est la part qu'ils peuvent avoir à ce sacrifice; c'est le fruit qu'ils peuvent et qu'ils doivent en retirer. Ceux qui sont en état de grâce ne font qu'une même victime avec Jésus-Christ, avec qui ils sont offerts; mais ceux qui sont dans le péché, indignes par leurs péchés d'être unis à Jésus-Christ, ne peuvent être offerts avec Jésus-Christ à Dieu son Père, qui rejette toute victime impure et souillée. Quelle est donc leur ressource? la voici. Le sacrifice de la Messe est un sacrifice de propitiation, dans lequel Jésus-Christ, comme sur la Croix, demande grâce et miséricorde à son Père pour les

pécheurs. Il y paroît devant son Père, comme un coupable chargé de vos crimes, il les expie par sa pénitence, il plaide votre cause, comme votre avocat : Voilà, pécheurs, la part que vous avez au saint Sacrifice ; c'est d'y voir la colère de Dieu apaisée par les humiliations de son Fils ; c'est d'y recevoir des grâces et des dispositions nécessaires pour approcher avec fruit du sacrement de Pénitence, en vertu duquel vos péchés vous seront remis. Voilà l'espèce de communion spirituelle que vous pouvez faire. Mais cette communion demande de votre part les sentimens d'un cœur humilié, frappé d'un respect sincère, efficace, qui vous engage à vous rendre dignes de recevoir Jésus-Christ dans son sacrement, brisé d'une douleur amère de vous en voir séparés. O mon Sauveur, devez-vous dire, je m'humilie devant vous des péchés qui m'éloignent de vous ! Inspirez-moi une véritable contrition de ces péchés, un ferme propos de n'y plus retomber, et une résolution sincère de m'en purifier sans délai par le sacrement de Pénitence, afin que purifiée à vos yeux, mon ame puisse s'unir à vous, et vous recevoir au plutôt dans le sacrement de votre amour !

Sont-ce là, mes Frères, les dispositions de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils assistent à la sainte Messe ? Hélas ! ils y portent un cœur froid, indifférent, insensible pour la sainte Communion ; pas un seul retour sur le malheureux état de leur ame, pas la moindre résolution de sortir de ce funeste

état ; ni de se mettre dans la disposition de recevoir le Corps du divin Sauveur !

Ah ! pécheurs, s'il vous reste encore de la foi, regardez comme votre souverain mal, d'être séparés d'un Sacrement dont la participation est le gage de la vie éternelle, dont l'éloignement est, d'après l'oracle de J. C., un anathème de réprobation. Que votre grande douleur, que dis-je, que votre unique douleur soit d'être privés de cette nourriture céleste. Que si vous êtes indignes de la recevoir, soit réellement, soit spirituellement, du moins par votre contrition et votre humiliation, méritez de participer aux grâces de ce divin Sacrement. Sans ces dispositions, quelle part auriez vous au Sacrifice de nos autels ? Il n'y auroit pour vous, ni Communion sacramentelle, vos péchés vous en rendant indignes ; ni Communion spirituelle, votre impénitence et votre endurcissement vous en rendant incapables. Or, l'une ou l'autre étant une partie du Sacrifice, et n'y ayant point de part ; ne s'ensuivroit-il pas qu'il n'y auroit point de Sacrifice pour vous ? Quel état terrible et effrayant aux yeux de la foi !

Seigneur, je le confesse dans l'amertume de mon cœur, je ne suis pas digne que vous veniez en moi. Hélas ! mon ame est encore toute ensevelie dans le péché ; mais dites seulement une parole, et mon ame sera guérie : votre puissance peut vaincre ma résistance, et votre miséricorde former en moi un cœur sincèrement pénitent ;

Mettez-moi, Seigneur, dans ces dispositions, afin que je puisse participer actuellement au Sacrifice de votre Corps, et que j'en reçoive des grâces qui me rendent dignes de le recevoir bientôt!

Avec de tels sentimens, vous pourrez, pécheurs, avoir part au saint Sacrifice, et il vous sera très-salutaire. Voyons maintenant ce que c'est que le Pain bénit, et dans quelles dispositions il faut le manger.

Le Pain bénit qu'on distribue à la Messe de paroisse, est encore une preuve de la nécessité d'y communier au moins spirituellement.

Dans les siècles heureux de l'Eglise, où tous les Fidèles avoient autant d'empressement à participer aux divins mystères, que de soin de s'en rendre dignes, le Pain bénit n'étoit pas connu; il étoit même inutile, parce que tous ceux qui assistoient au saint Sacrifice, avoient le bonheur d'y communier. Dans la suite, le relâchement s'étant introduit, et le nombre de ceux qui ne communioient pas à la Messe, augmentant de jour en jour, l'Eglise, pleine de tendresse et de charité pour ses enfans, a établi l'usage de bénir du pain. Elle leur distribue ce Pain bénit, pour les dédommager en quelque sorte de la perte qu'ils font de la sainte Eucharistie, et pour les disposer à se rendre dignes de la recevoir.

Le Pain bénit est donc un avertissement

aux Fidèles que, quoiqu'ils ne participent pas à la divine Eucharistie avec le Prêtre qui offre pour eux le saint Sacrifice, l'Eglise ne laisse pas de les admettre dans sa communion, c'est-à-dire, à la participation de ses autres biens spirituels, dont le Pain bénit qu'on leur présente, doit leur servir de gage, et qu'ils doivent faire leurs efforts pour mériter de recevoir la sainte Communion.

Il figure encore l'union et la charité qui doivent régner entre tous les Chrétiens. *Nous sommes tous un seul corps et un seul pain, nous qui participons à un même pain et à un même calice*, dit l'Apôtre. Le pain formé de plusieurs grains de froment, qui, une fois pétris, ne peuvent plus se séparer; le corps formé de plusieurs membres qui ne sauroient être retranchés, sans un détriment réel pour tout le corps, sont une comparaison bien sensible de l'union que met entre les Chrétiens la participation au même Sacrifice. Cette union, déjà si étroite par sa nature, le devient bien davantage entre les Fidèles d'un même état, d'une même ville, d'une même paroisse. Prouvons donc, M. F., que nous ne sommes qu'un même pain par la conformité et le concert de nos bonnes œuvres. Prouvons que nous ne sommes qu'un seul corps par les actes d'une charité mutuelle et agissante. C'est là un effet essentiel du Pain bénit que nous mangeons tous sans distinction d'âge et de condition.

Enfin, il a la vertu de nous procurer la santé du corps et de l'ame, comme nous

pouvons en juger par la prière que fait l'Eglise en le bénissant. « Seigneur J. C., » dit-elle, vous qui êtes le Pain des Anges » et la nourriture éternelle des Saints, » daignez bénir ce pain, comme vous avez » béni cinq pains dans le désert, afin que » tous ceux qui en mangeront reçoivent la » santé du corps et de l'ame. »

Mais pour que le Pain bénit produise ces effets, il faut le recevoir avec de saintes dispositions. Faites-vous d'abord un devoir, M. C. P., de l'offrir chacun à votre tour, et vous rappelant que c'est au nom de toute la paroisse que vous faites cette offrande, présentez-la avec piété, religion et modestie. Lorsqu'on vous présente le Pain bénit, recevez-le avec respect, mangez-le avec foi, demandant à Dieu la santé de votre corps et de votre ame, et réfléchissant sur ce qu'il signifie. Il est le symbole de la charité et de l'union qui doivent régner entre les Chrétiens; formez donc la résolution, en le mangeant, de conserver et d'entretenir la paix et la charité avec tout le monde. Il est le représentatif de la divine Eucharistie; gémissez donc, en le recevant de vous voir privés par votre indignité, de la sainte Communion, et excitez-vous au désir de vous rendre dignes de la recevoir au plutôt. O mon Dieu! je ne mérite pas de manger le pain des enfans; mais donnez-moi les miettes qui tombent de votre table. Heureux, Seigneur, heureux ceux qui sont assis à votre table pour y manger le Pain de vie! Quand

aurai-je ce bonheur, ô mon Dieu! Mais, puisque mes infidélités m'en éloignent, faites du moins que je trouve dans ce pain qui m'est présenté, l'humilité, la contrition et les autres vertus qui me préparent à être admis au plutôt à manger ce Pain sacré qui est votre chair adorable!

Puissent ces réflexions renouveler parmi vous, M. C. P., l'esprit de foi et de charité dont nos pères étoient animés pour les moindres pratiques! Plus attentifs alors à saisir le véritable sens de vos obligations, vous vous en acquitterez avoc plus de fidélité, vous en recueillerez plus de fruit, l'union et la charité que vous aurez cimentées dans le temps, vous assureront le droit à cette charité consommée qui ne nous est promise que dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

X.me ET DERNIÈRE INSTRUCTION.

Depuis la Communion jusqu'à la fin de la Messe.

L'action de grâces.

Orate gratias agentes Deo Patri per ipsum. Priez en rendant grâces à Dieu le Père par J. C. *Colos.* 1.

QUOIQUE la Messe toute entière soit une action de grâces continuelle, il convenoit que l'Eglise consacrât une partie de ce divin Sacrifice à témoigner à Dieu par J. C. sa gratitude du mystère ineffable qui s'est opéré sur l'Autel, et de la multitude infinie de grâces que ce mystère a répandues sur toute l'Eglise. C'est aussi de ce sentiment de reconnoissance qu'elle s'occupe dans cette partie qui termine la Messe; c'est à ce sentiment qu'elle nous rappelle. Souvenons-nous, M. F., que la reconnoissance est une disposition aussi essentielle que toutes celles qui peuvent nous rendre participans des fruits de ce Sacrifice, et que l'Eglise n'exige pas moins d'attention et de ferveur de notre part pour ces dernières prières, que pour toutes celles qui précèdent.

L'Eglise a réduit la dernière partie de la Messe à différens exercices qui font connoître et son intention, et les dispositions qu'elle exige. Un passage des divines Ecritures, qu'on appelle *Communion;* une oraison appelée *Post-communion;* le renvoi du peuple, ou l'*Ite*, *Missa est;* la bénédiction et la récitation du saint Evangile : voilà ce qui, dans un espace de temps assez court, doit occuper les Fidèles, et les mettre en état de profiter de toutes les grâces qu'ils ont reçues dans cet excellent Sacrifice.

Et d'abord, on appelle *Communion*, ce verset tiré d'un Psaume que le chœur chante immédiatement après la communion du Prêtre, et que le Prêtre récite lui-même après les ablutions. Cette prière se rapporte en même temps et à la fête qu'on célèbre, et à la grâce que J. C. accorde à ceux qui le reçoivent dignement. Elle doit nous faire désirer l'union avec J. C. dans le Sacrement de son corps, et de son Sang.

Cette antienne est suivie de la salutation que nous avons déjà expliquée : *Dominus vobiscum.* Au commencement de chaque action qui fait une nouvelle partie de la Messe, le Prêtre a coutume de saluer le peuple. Ce salut qui est si souvent réitéré pendant la Messe, est répété ici, parce qu'il s'agit de remplir un grand devoir. Il s'agit en effet de rendre à Dieu de dignes actions de grâces pour le Sacrement qu'on vient

de recevoir, et pour le Sacrifice qu'on vient d'offrir. Il s'âgit de demander que cet auguste Sacrifice produise en nous les effets pour lesquels il a été institué. Mais comment s'acquitter de cette obligation, sans un nouveau secours de Dieu. C'est ce nouveau secours que le Prêtre et le peuple se souhaitent ici mutuellement.

Le Prêtre vous avertit, M. F., de l'importance de cette prière, en vous exhortant de vous unir à lui dans l'action de grâces, par ces paroles : Prions, *Oremus*. Ensuite, il dit la Post-communion. Cette prière est ainsi nommée, parce qu'elle se dit d'abord après la communion.

Ah ! M. F., que les demandes que l'Eglise y fait sont intéressantes pour nous ! Elle y remercie Dieu du bonheur ineffable que nous avons eu de participer aux divins mystères ; elle y demande la grâce de conserver les fruits de ce divin Sacrifice, qui sont la rémission de nos péchés, la grâce d'une sainte vie, et le mérite de la vie éternelle. Récitons donc cette prière avec un cœur animé de la reconnoissace la plus vive et de la fidélité la plus parfaite.

Voici, en peu de mots, le précis de toutes les Post-communions des Messes de l'année. Le Prêtre, plein d'un respect profond à la présence de J. C. qui est au milieu de son cœur et du cœur de ceux qui ont communié avec lui, et dont il est vrai de dire que dans ce moment la plénitude de la divinité habite en eux corporellement ; saisi d'admiration des

choses qui viennent de s'accomplir en lui, et se considérant comme le Tabernacle vivant où réside alors le Saint des Saints, ne se contente pas de lui témoigner dans le moment sa reconnoissance pour le bienfait inestimable qu'il vient de recevoir; mais il proteste qu'il veut lui marquer par la sainteté de sa vie, combien il chérit le don précieux qu'il a reçu. Il lui demande que, rempli sans cesse de son amour, il n'en perde jamais le sentiment; que toutes ses actions servent à bénir sa miséricorde, et que sa reconnoissance et son action de grâces soient continuelles : *ut in gratiarum semper actione maneamus.*

Après cette oraison, le Prêtre souhaite encore au peuple de nouvelles bénédictions, et en reçoit un nouveau salut; et ce salut est suivi de ce qu'on appelle le renvoi du peuple, ou l'*Ite, Missa est.*

Cette circonstance de la Messe, la moins intéressante en apparence, est très-instructive pour nous, M. F.; elle nous rappelle que les fidèles des premiers siècles, bien loin de porter comme nous aux pieds des Autels l'indifférence et le dégoût, avoient besoin d'être avertis du temps où il étoit nécessaire de se retirer. Dociles à la voix des Pasteurs, ils n'avoient coutume d'écouter que leur ferveur, quand il s'agissoit de s'assembler dans le lieu saint; mais ils attendoient toujours le signal pour se retirer. C'est pour cela que l'Eglise établit l'usage de les renvoyer par ces paroles : *Ite, Missa est*, allez, vous pouvez vous en aller.

Ne pourrois-je pas prendre occasion de cette remarque, pour m'élever contre l'indécente négligence de tant de chrétiens qui n'arrivent dans l'Eglise que long-temps après que la sainte Messe est commencée ? je ne suis pas moins scandalisé de l'irréligieuse précipitation de ceux qui attendent à peine la bénédiction du Prêtre, pour sortir de l'Eglise, et ne satisfont à la plus douce, à la plus consolante obligation, que comme on acquitte la dette la plus onéreuse et la plus pénible. Ah ! M. C. P. ne les imitez pas : soyez toujours des premiers à vous rendre au saint Sacrifice, et des derniers à sortir. Ecoutez avec une religieuse attention le Prêtre aux Messes privées, et le Diacre aux Messes plus solennelles, lorsqu'ils vous annoncent que vous pouvez retourner dans vos maisons, parce que le Sacrifice est consommé, la prière terminée : *Ite*, *Missa est.*

Dans certains jours le Prêtre supprime ces paroles, et y substitue celles-ci : Bénissons le Seigneur, *Benedicamus Domino*. En voici la raison. Il étoit des jours, où l'Eglise, après avoir offert le Sacrifice, retenoit encore les fidèles dans le lieu saint, pour les occuper à d'autres exercices. Alors on ne renvoyoit pas le peuple ; on se contentoit de l'inviter à bénir le Seigneur, à le remercier des mystères qu'il venoit d'opérer en sa faveur ; et c'étoit particulièrement dans les jours de pénitence et de jeûne, que l'Eglise observoit cet usage. C'est pour cela que pendant le Carême et l'Avent, et aux vigiles des Fêtes,

l'Eglise a encore conservé cette différence. On doit donc se dire à soi-même, dans ces jours : l'Eglise n'a point terminé la prière ; elle la continue, et m'invite à la continuer avec elle. Par conséquent je dois, dans l'intérieur de ma maison, sanctifier plus particulièrement ces jours par des exercices de piété.

On supprime aussi l'*Ite*, *Missa est*, aux Messes qu'on célèbre pour les morts. Cet usage est appuyé sur les mêmes motifs. Ces Messes, quand elles sont solennelles, sont ordinairement suivies de la recommandation de l'ame du défunt, qui fait une continuation de l'Office. D'ailleurs, la piété de l'Eglise l'a engagée à leur appliquer, non-seulement le fruit du Sacrifice de J. C., quand elle l'offre pour eux, mais encore les différentes prières qui accompagnent l'oblation du Sacrifice. De là une multitude de cérémonies, ou supprimées ou ajoutées, qui mettent une différence sensible entre la Messe offerte à l'intention des vivans, et celle qui est célébrée à l'intention des morts. Elle supprime, par exemple, le Psaume *Judica*, aux prières qui se disent en entrant à l'Autel, parce que le Prêtre fait en quelque sorte abstraction des fidèles et de lui-même, pour y représenter les défunts, qui ne sont plus en état, comme le dit ce Psaume, d'entrer dans le Tabernacle visible du Seigneur, pour y offrir la victime. Ainsi le Prêtre, au commencement de l'Introït, ne se marque point du signe de la croix, ne bénit point le

Diacre au moment de l'Evangile, ni l'eau avant de la mêler au vin dans le Calice, ni le peuple à la fin de la Messe, parce que dans ce moment, l'Eglise réserve en quelque sorte toutes les bénédictions pour les ames de ses enfans qui gémissent loin d'elle, dans le lieu d'expiation et de larmes. Ainsi, on ne récite ni le *Gloria in excelsis*, ni le symbole de Nicée, parce que le jour où elle s'occupe du soulagement de ses enfans, est pour elle un jour de tristesse et de deuil, les sachant dans la souffrance. A l'*Agnus Dei*, au lieu de ces paroles : *Ayez pitié de nous ! Donnez-nous la paix*, on substitue celles-ci, plus relatives aux besoins de ces ames : Donnez-leur le repos éternel ; *dona eis requiem ;* et le Prêtre ne se frappe point la poitrine, parce qu'il oublie pour un instant ses intérêts propres, pour secourir ses frères dans l'affliction, et parce que l'inteniion de l'Eglise est de leur appliquer spécialement le fruit du Sacrifice, et de leur rendre propre ce qui, dans toute autre occasion, auroit tous les fidèles pour objet. Enfin, l'Eglise substitue à l'*Ite*, *Missa est*, ces paroles : qu'ils reposent en paix, *requiescant in pace*, afin que tous les fidèles qui ont pris part à ces saints mystères, s'unissent pour demander ce lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, que J. C. seul a pu leur mériter par son sang.

Je me suis étendu sur ces cérémonies particulières, pour ne rien omettre de ce qui

regarde l'auguste Sacrifice de nos autels. Voyons celles qui le terminent.

Le Prêtre, les mains jointes et la tête inclinée, prie Dieu d'agréer le Sacrifice qu'il vient de lui offrir, et de l'appliquer à son salut et au salut de ceux pour qui il l'a offert. « Recevez favorablement, ô Trinité Sainte, » l'hommage de ma servitude, et ayez pour » agréable le sacrifice que j'ai offert aux yeux » de votre Majesté, quoique j'en fusse in- » digne; faites, par votre miséricorde, qu'il » soit propitiatoire pour moi et pour tous » ceux pour qui je l'ai offert, par J. C. N. S. » Amen. »

Après cette prière, le Prêtre baise l'Autel pour y puiser les grâces et les bénédictions; il élève au ciel les yeux et les mains, et fait sur le peuple le signe de la croix, en disant: « Que Dieu tout-puissant, Père, » Fils et Saint-Esprit, vous bénisse. » Le peuple répond: *Amen.*

Que ce moment est précieux, M. F.! souvenez-vous que c'est au nom de l'Eglise dont il est le Ministre, que le Prêtre prononce sur vous ce paroles de bénédiction et de grâce, et que la croix de J. C. dont il fait sur vous le signe, en est la source. Et dans quel temps vous donne-t-il cette bénédiction? Au moment même où il vient de consommer les saints Mystères et de s'unir si particulièrement à J. C.; Pouvez-vous douter de l'efficacité de cette bénédiction, si vous

n'y mettez pas vous-mêmes obstacle par votre indévotion, ou votre obstination dans le péché ? humiliez donc vos cœurs en courbant vos têtes pour la recevoir ; car Dieu ne répand sa grâce que sur les cœurs humbles, sur les cœurs pénitens. Ah ! que ce Dieu tout-puissant qui ne fait ici usage de son souverain pouvoir que pour nous prouver sa miséricorde, bénisse un peuple qu'il a créé pour sa gloire, qu'il a racheté par son Sang, qu'il sanctifie par son Esprit. Dites du fond du cœur, *Amen*, à cette dernière des prières, mais un *Amen* qui ne soit plus contredit par des infidélités capables de tarir la source des bénédictions et des grâces.

Cette prière est suivie de la récitation du commencement de l'Evangile de S. Jean. Je n'entreprendrai point, M. F., de vous en faire l'explication. Eh ! qui est-ce qui est capable de bien entendre des paroles si sublimes, si supérieures à toutes les foibles lumières de l'esprit humain ? S. Jean nous découvre les grandeurs infinies, l'éternité et la divinité du Verbe par qui toutes choses ont été faites ; après quoi, il nous rappelle ses bontés et ses miséricordes jusqu'à se faire chair et habiter parmi nous, pour éclairer nos esprits et sanctifier nos cœurs. *Et verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Comme le Prêtre fléchissons à ces paroles le genou, humilions sur-tout nos ames, et réfléchissons sur ce dogme de notre foi, le fondement de tous les autres. L'Eglise, en nous le rappelant ici, nous fournit une ample matière de

méditations et de puissans moyens pour nous appliquer les mystères auxquels nous venons d'assister : Le Verbe fait chair a été pour nous dans la prière un puissant intercesseur ; dans l'oblation, une victime de salut ; dans la communion, un pain de vie ; ah ! qu'il soit pour nous aussi le modèle que nous imitions, le docteur que nous écoutions, le guide que nous suivions toujours au milieu des différens engagemens auxquels la Providence nous a liés.

A la fin de cet Evangile, les assistans répondent : *Deo gratias*, grâces à Dieu. Quel sujet n'avons-nous pas de répéter ces paroles après tant de bienfaits que nous venons de recevoir ? Disons-le donc et ne nous lassons pas de le dire : Grâces au Père qui nous a donné son Fils unique, son Fils bien-aimé ; grâces au Fils qui s'est revêtu de notre nature, qui a expié par sa mort toutes nos offenses ; grâces au Saint-Esprit qui nous sanctifie en J. C. ; grâces au Verbe fait chair, à ce divin Agneau qui vient de s'offrir pour nous, de s'immoler pour nous et de se donner en nourriture à nous ; grâces à Dieu pour tous ses dons et ses infinies miséricordes ; grâces dans le temps et grâces dans l'éternité : *Deo gratias.*

Moïse, après avoir expliqué aux Israélites la loi que Dieu leur avoit donnée, le culte religieux qu'il leur avoit prescrit, et les saintes cérémonies qui devoient accompagner le service de ses Autels, s'écria : *Quel est le peuple sur la terre qui ait des cérémonies semblables*

semblables aux vôtres ? Quelle est la nation si puissante, qui ait ses Dieux proche d'elle, et attentifs à ses prières, comme le Dieu que vous adorez ? O Israël, ajouta-t-il, *n'oubliez donc jamais les grandes merveilles que vos yeux ont vues ; observez avec religion les cérémonies saintes qui vous sont données ; nourrissez votre cœur de ces grandes choses tous les jours de votre vie, et qu'elles ne s'effacent jamais de votre esprit.*

N'ai-je pas plus de raison, M. F., que le législateur d'Israël, de vous adresser ce langage ? Eh ! quels étoient leurs sacrifices, quelles étoient leurs cérémonies en comparaison des nôtres ? Quelles étoient les merveilles que Dieu avoit faites en leur faveur, comparées à celles qu'il opère pour nous tous les jours sur nos Autels ? Vous en êtes instruits maintenant, vous les voyez se renouveler tous les jours ; soyez-y donc attentifs, pénétrez-en l'esprit, et conservez-en après la Messe le souvenir et la douce impression.

L'Eglise, en vous renvoyant, après cet auguste Sacrifice, à vos occupations ordinaires, a prié le Dieu tout-puissant de vous combler de ses bénédictions. Les sentimens de piété dont vous avez dû être animés pendant la célébration des saints Mystères, ne vous occuperoient-ils que pendant le court espace de temps que dure le Sacrifice ! Ah ! qu'il seroit à craindre qu'ils n'aient pas été sincères, s'ils sont si passagers ! Lorsque J. C., près de monter au Ciel, donna à ses Apôtres sa bénédiction, saint Luc nous

apprend *qu'ils étoient sans cesse louant et bénissant Dieu.* Cette dernière bénédiction fit sur eux une impression de respect, et les laissa dans un esprit d'adoration qui ne les quitta point de toute leur vie.

Telles doivent être vos dispositions, après avoir assisté au saint Sacrifice de la Messe. Le reste de ce jour doit être saint. Tout ce que vous y dites, tout ce que vous y faites doit être réglé, plein de piété et de religion; tout doit se sentir de la Communion spirituelle que vous y avez faite, et de la part que vous avez eue à des mystères aussi ineffables.

Pour en conserver le fruit, continuez de vous joindre à J. C., pendant le cours de la journée, non-seulement dans vos prières, mais encore dans votre travail et vos autres occupations; continuez d'offrir J. C., de vous offrir avec lui, et de vous nourrir de lui.

Ah! M. F., convenons que jusqu'à ce jour nous avons tiré peu de fruit de la sainte Messe, parce que nous avons négligé d'y assister avec les dispositions qu'elle exige; et formons la résolution d'y porter désormais un cœur sensible à toutes les grâces qui nous y sont offertes, à toutes les leçons qui nous y sont données, et sur-tout à tous les abus dans lesquels nous ont fait tomber jusqu'à ce jour notre indifférence et notre ingratitude.

Et vous, Seigneur Jésus, daignez écouter mes vœux, en finissant ces Instructions. Depuis que mon esprit s'est occupé à mé-

diter le plus consolant de vos mystères, et ma langue à raconter les plus ineffables de vos miséricordes, aurois-je parlé en vain, ô mon Dieu! et ces Instructions n'auroient-elles fait aucune impression sur les esprits de mes Paroissiens? N'inspireroient-elles aucun sentiment à leurs cœurs? Ah! du moins que ce foible effort de mon ministère serve à couvrir à vos yeux la multitude infinie de mes distractions et de mes négligences! Que désormais une sainte frayeur pénètre le Prêtre et le peuple! Qu'une sincère componction purifie l'un et l'autre. Qu'un ardent amour les embrase! Que tous les membres soient unis dans cette oblation au divin Chef qui s'immole pour tous! Que le Sang qui coule sur l'autel devienne le sceau de leur parfaite réconciliation dans le temps, et le gage de leur félicité éternelle! Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE

AVANT LES QUATRE-TEMPS.

Sur l'abstinence du Vendredi et du Samedi, les Vigiles, les Quatre-Temps, et la nécessité de prier pour obtenir des Ministres de l'Eglise.

In quocumque die comederis ex eo, morte morieris. Dès le moment que vous mangerez du fruit défendu, vous serez condamné à la mort. *Gen.* 2.

LA première et la plus ancienne loi que Dieu ait imposée à l'homme, est celle de l'abstinence. A peine eut-il créé Adam, et l'eut-il mis dans un paradis de délices, qu'il restraignit l'empire qu'il lui donna sur toutes les créatures, par la défense de toucher au fruit d'un certain arbre qu'il lui marqua. C'est le seul témoignage qu'il exigea de sa soumission et de sa dépendance. Si Adam eût été fidèle à cette loi, son obéissance qui l'eût affermi dans l'état d'innocence, nous eût procuré le même bonheur, et il n'eût pas été nécessaire que l'Eglise nous imposât de nouvelles abstinences. Mais déchus de la justice originelle par la chute du premier homme, et notre chair se soulevant contre l'esprit, il faut la dompter par le jeûne et l'abstinence.

C'est pour cela, M. F., que l'Eglise ordonne à ses enfans, outre les jeûnes du Carême, ceux des Vigiles et des Quatre-Temps, et l'abstinence du Vendredi et du Samedi de chaque semaine. Il est important de vous instruire sur des lois si sages et si nécessaires à votre sanctification. Ecoutez-moi donc avec attention et docilité.

La fin générale que l'Eglise se propose en nous ordonnant l'abstinence et le jeûne en certains jours, c'est d'entretenir dans ses enfans l'esprit de pénitence, que J. C. n'a cessé de recommander lorsqu'il étoit sur la terre, et qui est comme l'abrégé de sa divine morale. C'est en mortifiant le corps, d'affoiblir les passions, de nous faire expier nos fautes passées, et de nous préserver de nouvelles chutes. Nous avons tous des péchés à expier; c'est par des œuvres de mortification qu'on les expie et que l'on satisfait à la justice divine. Nous avons tous des passions à dompter; c'est en retranchant tout ce qui peut les flatter, qu'on les surmonte. L'Eglise qui connoît le besoin que nous avons de ce remède, et l'éloignement que nous sentons à le prendre, vient au secours de notre foiblesse; elle nous en fait un commandement exprès, pour déterminer plus efficacement notre volonté à s'y soumettre.

Mais, outre cette vue générale, elle en a encore de particulières. Elle nous ordonne de jeûner les *Vigiles* ou veilles de grandes

Fêtes, pour nous disposer par la pénitence à les célébrer avec plus de piété, et à en retirer plus de fruit.

Comme elle a consacré le Dimanche à la mémoire de la Résurrection du Sauveur, de même elle a consacré le Vendredi au souvenir de ses souffrances et de sa mort. N'est-il pas juste que nous consacrions ce jour à la pénitence et à la mortification, puisque ce sont nos péchés qui ont attaché le Fils de Dieu à la Croix? N'est-il pas juste que nous prenions part à ses souffrances, si nous voulons avoir part à la grâce de la Rédemption? C'est pour cette raison que dans les premiers siècles de l'Eglise, tous les Vendredis étoient des jours de jeûne.

On jeûnoit aussi le Samedi pour honorer la sépulture de Notre-Seigneur et pour se préparer à la sanctification du Dimanche. Ce saint jour étant pour nous un jour de grâce et de bénédictions, nous devons nous y préparer par la mortification, si nous voulons recevoir avec abondance les grâces que Dieu y a attachées.

Aujourd'hui, ce jeûne du Vendredi et du Samedi se réduit à une simple abstinence, c'est-à-dire, à s'abstenir de l'usage de la viande, et l'Eglise nous en fait un commandement: *Vendredi, chair ne mangeras, ni le Samedi mêmement.* Tout Chrétien doit se soumettre à cette loi; les enfans eux-mêmes n'en sont pas exempts, dès qu'ils peuvent l'observer; il n'y a que l'impuissance réelle d'obéir à ce précepte, qui en dispense.

Mais, hélas! M.F., à quel siècle sommes-nous venus! Aujourd'hui, cette loi si sage est généralement violée et méprisée : il n'y a pas jusqu'au peuple qui ne la transgresse ouvertement. La Religion se perd donc parmi nous ; l'Eglise n'y est donc plus reconnue, et bientôt l'on ne nous distinguera plus des infidèles! Ah! mon Dieu! arrêtez ce scandale. Rendez mes Paroissiens fidèles observateurs des commandemens de votre Eglise ; qu'ils n'oublient jamais que lui désobéir, c'est se révolter contre vous, que notre premier père s'est précipité, lui et toute sa postérité, dans un abîme de maux, pour avoir mangé le fruit que vous lui aviez interdit. Que jamais le respect humain, ni le mauvais exemple n'ébranlent leur fidélité! Qu'ils gémissent des scandales dont ils sont témoins, mais qu'ils ne les imitent jamais! Première réflexion. Passons à la seconde.

Les Juifs chassés de Jérusalem à cause de leurs infidélités, réduits en captivité à Babylone, éloignés du temple du Seigneur, s'efforcèrent d'apaiser sa colère par les jeûnes qu'ils pratiquoient le 4.e, le 5.e, le 7.e et le 10.e mois.

L'Eglise, à cet exemple, a institué les jeûnes des Quatre-Temps, pour faire expier à ses enfans les péchés qu'ils ne cessent de commettre, et afin d'attirer sur eux par cette pénitence générale la miséricorde et les bénédictions du Seigneur. Trois jours de

jeûne dans chaque saison n'ont guères de proportion sans doute avec les fautes que nous commettons tous les jours par la fragilité de notre chair. L'Eglise néanmoins se contente de nous faire en ces jours un commandement du jeûne et des autres bonnes œuvres qui en sont des dépendances. *Quatre-Temps*, *Vigiles jeûneras*. Elle veut, par ce jeûne des quatre saisons, nous faire souvenir que, comme il n'y a point de temps où nous n'offensions Dieu, il n'y en a pas non plus, où nous ne devions tâcher de l'apaiser par le sacrifice d'un cœur contrit et humilié : 1.ere raison de l'institution du jeûne des Quatre-Temps.

La seconde se rapporte à nos besoins temporels. Au printemps, le retour du soleil qui commence à ranimer la nature et à ouvrir la terre pour la production des fruits, nous avertit de demander à Dieu, qu'il donne la fécondité à la terre par sa bénédiction. Dans l'été, les fruits sont exposés à mille accidens fâcheux : l'intention de l'Eglise est que nous priions Dieu de les conserver, et de nous accorder par miséricorde ce qui nous est nécessaire pour vivre pendant le cours de l'année. Je dis, par miséricorde : car étant pécheurs comme nous sommes, nous n'avons droit à rien, pas même aux choses les plus nécessaires à la vie, puisque nous n'en avons pas à la vie même. Ainsi, M. F., nous devons demander humblement à Dieu la nourriture et le vêtement, comme une aumône qu'il

peut nous refuser sans injustice ; et les recevoir avec reconnoissance, comme un bienfait tout gratuit qu'il répand sur nous par sa pure bonté. C'est pour cela qu'en automne, où l'on est occupé à la récolte, et en hiver, lorsqu'elle est achevée, l'Eglise veut que nous offrions à Dieu nos jeûnes et nos aumônes, comme un sacrifice d'actions de grâces pour tous les biens que nous tenons de sa libéralité.

Elle veut aussi, et c'est la 3.e raison qui l'a engagée à instituer le jeûne des Quatre-Temps, elle veut qu'en ces jours nous demandions à Dieu la grâce d'user avec sobriété des biens qu'il nous donne ; que nous le conjurions de nous préserver, par sa miséricorde, d'un malheur et d'un dérèglement trop commun, qui est qu'on s'attache aux dons de Dieu, et qu'on oublie celui de qui on les a reçus ; qu'après avoir été comblé de biens par sa bonté toute gratuite, on s'en sert contre lui-même ; et que ce qui devroit être pour nous une matière de bonnes œuvres, une occasion de l'aimer de plus en plus, et de nous attacher plus intimement à lui, devient souvent un instrument de péché par l'usage que nous en faisons.

Entrons, M. F., dans des vues si sages. Employons les jours des Quatre-Temps à la prière et aux bonnes œuvres ; excitons-nous aux sentimens d'une vive douleur de nos péchés, et pratiquons le jeûne, ou d'autres mortifications, si nous ne pouvons jeûner.

Si vous êtes en état de jeûner, mon cher Frère, et que vous ne le fassiez pas, vous vous rendez criminel en désobéissant à Dieu et à l'Eglise. En ménageant votre corps, vous perdez votre ame. Au lieu d'expier vos péchés par la pénitence, vous ajoutez une nouvelle offense à tous les excès que vous avez à vous reprocher. Si vous avez des raisons légitimes qui vous dispensent du jeûne, vous devez y suppléer par d'autres mortifications. Offrez à Dieu vos travaux, nourrissez-vous de sa sainte parole, assistez au saint sacrifice de la Messe, supportez les injures qui vous sont faites, multipliez vos aumônes, et sur-tout abstenez-vous du péché, et excitez-vous à la plus amère douleur de vous y être abandonné. Sans cette douleur du cœur, toutes les pénitences que vous pourriez faire, ne fléchiroient point la colère du Seigneur.

Ce qui doit particulièrement nous humilier en ces jours et exciter nos regrets, c'est l'abus que nous avons fait du temps, des grâces et des biens temporels. Dieu prolonge le cours de notre vie pour nous donner le temps de faire pénitence; et, ingrats que nous sommes, nous employons ce temps à l'offenser par de nouveaux péchés! Loin d'acquitter nos dettes envers lui, nous en contractons chaque jour de nouvelles! Il ne cesse de nous prévenir de ses grâces, et nous endurcissons toujours nos cœurs de plus en plus! Il nous comble de biens; c'est pour nous que la terre multiplie depuis

tant de siècles les mêmes productions sans rien perdre de sa fécondité ; et de ces bienfaits signalés du Seigneur, nous faisons l'abus le plus monstrueux, l'instrument de nos désobéissances et de nouveaux désordres !

Mais le comble de l'ingratitude et de la malice, c'est que dans le temps des récoltes, au lieu de témoigner à un si bon Père notre reconnoissance pour les biens que sa main bienfaisante nous donne, on l'outrage plus qu'en tout autre temps, par les propos les plus licencieux, par les actions les plus indécentes. Ah ! M. F., je vous en conjure, ne retombez plus dans ce désordre, et priez le Seigneur avec larmes de vous le pardonner. Prenez la résolution de cueillir désormais avec décence et actions de grâces les biens que la Providence vous donne.

Profitez à l'avenir de tous les moyens de sanctification que l'Eglise vous offre aux jours des Quatre-Temps, et réparez le mauvais usage que vous avez fait de tant de secours, afin de ne pas entendre au dernier jour la sentence effroyable que Dieu prononcera non seulement contre ceux qui n'auront porté que des fruits d'iniquité, mais encore contre quiconque n'aura pas pratiqué de bonnes œuvres et fait valoir le talent qu'il lui avoit mis entre les mains.

Le principal objet de notre piété dans ces jeûnes solennels est l'ordination des Ministres de l'Eglise, qui se fait le samedi des Quatre-Temps, et à laquelle le jeûne du

Mercredi et du Vendredi sert de préparation. Troisième réflexion.

RIEN n'intéresse plus chacun de nous, M. F., que le choix de ceux qui doivent être élevés au Sacerdoce et aux autres Ordres qui y préparent. C'est par le ministère des Prêtres que Dieu nous éclaire, nous conduit et nous applique, dans les Sacremens, le prix du Sang de J. C. Un bon Pasteur, un Pasteur selon le cœur de Dieu, est un des plus précieux dons de sa miséricorde. Au contraire, un mauvais Pasteur est un des plus terribles effets de sa colère contre son peuple. Les Evêques, comme premiers Pasteurs, sont chargés du choix et de l'ordination des Ministres qui doivent travailler à l'œuvre de Dieu sous leur autorité; mais les peuples sont obligés d'attirer par leurs prières l'Esprit de grâce, et sur les Evêques et sur ceux qu'ils doivent ordonner; sur les Evêques, afin qu'ils n'imposent pas légèrement les mains à personne, et qu'ils sachent discerner ceux que Dieu appelle au saint Ministère; sur ceux qui doivent être ordonnés, afin qu'ils soient de dignes Ministres du Seigneur, pleins de lumière et de charité, également capables d'instruire les Fidèles par la parole de la vérité, et de les édifier par l'exemple d'une vie sainte et irrépréhensible. Faisons donc réflexion, M. C. P., que l'Eglise ayant un besoin infini de bons ouvriers, et que Dieu seul pouvant les former, c'est à lui

que nous devons adresser nos humbles prières, afin qu'il nous en donne qui soient remplis de son Esprit.

Un jour que notre divin Sauveur voyoit les peuples couchés çà et là tout languissans, comme des brebis qui n'ont point de pasteurs, ce spectacle excita sa tendre compassion, et dans sa douleur, il dit à ses Disciples : *La moisson est grande ; mais il y a peu d'ouvriers, priez donc le maître qu'il envoie des ouvriers à sa moisson.*

La moisson est grande ! Hélas, M. F., qu'il y a d'ignorans à instruire, de pécheurs à corriger, d'abus à retrancher ! Qu'il y a aujourd'hui de paroisses sans Pasteurs, sans secours, sans Sacremens ! Le démon étend chaque jour ses conquêtes d'une manière effrayante, il trouve partout un champ libre et ouvert. S'il n'est pas arrêté, si l'on ne s'oppose pas à ses incursions, quel dégât, quels ravages ne fera-t-il pas dans le troupeau de J. C.

Il y a peu d'ouvriers. Jamais on n'en eut un plus grand besoin, et jamais il n'y en eut moins. La persécution en a détruit un grand nombre ; ceux qui ont échappé au glaive et à la mort, épuisés par l'excès de la fatigue et du travail, sont près de leur fin ; et peu de jeunes gens se disposent à les remplacer. Le libertinage a corrompu leurs mœurs, comment penseroient-ils à embrasser un état aussi saint ? Le Sanctuaire n'offre plus de richesses à la cupidité, les parens ne se soucient plus d'y faire entrer leurs

enfans. Les gens peu aisés, et qui, par la pureté de leurs mœurs et leurs bonnes dispositions, pourroient devenir de bons Prêtres, sont forcés de renoncer à cette sainte vocation, faute de ressources. Que deviendra donc l'Eglise de France ? Que deviendront les peuples privés de Pasteurs et des secours de la Religion ? Qu'on en juge par l'affreux état où se trouvent les paroisses qui depuis long-temps n'ont plus de Prêtres. A peine y sait-on qu'il y a un Dieu. On n'y connoît plus le saint Dimanche, ni ces saints Commandemens qui y maintenoient autrefois le bon ordre. De là cette corruption de mœurs, ce déluge de crimes de toutes les espèces.

Dans cette affligeante extrémité, que vous reste-t-il à faire, sinon de recourir au Maître de la moisson, et de le prier d'y envoyer des ouvriers ? C'est pour cela qu'elle a institué les Quatre-Temps ; c'est pour cela qu'elle ordonne des jeûnes solennels, et qu'elle veut que pendant ces jours ses enfans poussent vers le Ciel des soupirs et des vœux ardens.

Répondons à ses desseins, M. C. F. ; demandons à Dieu avec les plus vives instances des Prêtres autant qu'il nous en faut, et des Prêtres saints et zélés, qui se conduisent en toutes choses comme de fidèles Ministres de J. C. Mais en même temps soyez bien résolus à profiter du ministère des Pasteurs que l'Eglise vous donne. Car, en vain Dieu vous enverroit-il des Pasteurs, si, apprenant de leur bouche la vérité, vous ne la prati-

quiez pas : elle ne vous auroit été annoncée que pour votre condamnation. Soyez donc dociles à la voix de J. C. qui vous parle par la bouche de vos Pasteurs. Priez beaucoup pour eux, afin qu'ils remplissent parfaitement les devoirs de leur Ministère, et qu'ils se sanctifient eux-mêmes en travaillant à votre sanctification. Demandez à Dieu qu'il inspire aux jeunes gens la vocation à l'état ecclésiastique, et qu'il accorde à ceux qu'il y appelle la grâce de répondre à une si sainte vocation. Aidez de tout votre pouvoir ceux qui n'auroient pas de quoi fournir à une éducation qui exige tant d'études et de dépenses : vous ne pouvez faire un meilleur usage de vos biens. Eh ! que vous serviront-ils, si faute des secours de la Religion, vous venez à perdre votre ame, vous et vos enfans ?

Grand Dieu ! laissez-vous toucher par nos maux. Hélas ! depuis l'époque de nos malheurs, quel vide dans votre Sanctuaire ! L'Eglise a vu diminuer considérablement le nombre de ses Ministres ; ceux qui lui restent ne suffisent plus à ses besoins, et elle fait chaque jour des pertes qu'elle ne peut réparer. A quel état de détresse se trouvera-t-elle donc réduite en peu d'années, et quelle multitude de brebis errantes et gémissantes sans pasteurs, si votre Providence ne lui prépare des ressources extraordinaires dans ce pressant besoin ? La vengeance la plus terrible dont vous menaçâtes autrefois votre peuple choisi, étoit de lui enlever le

pain de votre parole, et de ne plus lui envoyer de Prophètes. Mais vous avez jeté des regards de miséricorde sur la France, ô mon Dieu! vous ne nous frapperez pas de ce fléau ; vous viendrez à notre secours, et vous nous procurerez les moyens de recueillir les bienfaits de la Religion dont vous nous avez rendu la liberté du culte.

Seigneur, la moisson est plus abondante que jamais, et il y a peu d'ouvriers. Envoyez donc, nous vous en conjurons, envoyez des ouvriers à votre moisson. Choisissez les enfans de prédilection qui doivent se consacrer au ministère des Autels, et préparez-les par votre grâce à répondre à leur vocation. Disposez en leur faveur le cœur de leurs parens, pour favoriser leur haute destinée ; le cœur des riches, pour les aider de leur fortune, s'ils sont pauvres ; le cœur de tous les Fidèles, pour honorer en eux la vocation la plus sublime et la plus importante pour le bonheur. Mais qu'ils n'entrent dans le Sanctuaire que par la vraie porte, qui est Jésus-Christ ; qu'ils reçoivent avec abondance les grâces de l'ordination sacrée ; qu'ils conservent toute leur vie l'esprit du Sacerdoce ; et qu'ils deviennent la joie et l'honneur de l'Eglise, l'édification des Fidèles, et la ressource du salut à la génération présente et future. Ainsi soit-il.

LE DIMANCHE AVANT S. MARC,

ET LES ROGATIONS.

Sur les Processions et les Rogations.

Surrexit David et abiit et universus populus, ut adducerent Arcam Dei. David s'en alla accompagné de tout le peuple, pour amener l'Arche de Dieu. *II. Rois*, 6.

CE fut un beau spectacle, M. F., que ce transport de l'arche du tabernacle de Silo, dans le lieu que David lui avoit préparé à Jérusalem. Cette cérémonie avoit été répétée plusieurs fois, dès le désert jusqu'au Jourdain, et depuis le passage de ce fleuve, en divers endroits de la terre promise. Avant la conquête de cette terre délicieuse, les Israélites ne déplaçoient pas leurs tentes, sans avoir à leur tête l'arche du Testament; et les Prêtres et les Lévites exerçant autour d'elle les fonctions de leur ministère, chaque Tribu marchoit sous son étendard.

C'est là une figure bien naturelle du pieux concours des Chrétiens, qui vont en procession d'un endroit à un autre, sous la conduite de leur Pasteur, ayant à leur tête la croix et les bannières. Cette cérémonie, où l'on assiste souvent, sans en comprendre l'esprit, mérite bien une Instruction particulière. Nous parlerons d'abord des différentes

processions qui se font dans le cours de l'année, et ensuite de celles des Rogations. Ecoutez-moi avec attention.

L'EGLISE fait, dans le cours de l'année, différentes processions, qui ont chacune un objet particulier. La procession du très-saint Sacrement a pour objet de célébrer le triomphe que Jésus-Christ a fait remporter à son Eglise, sur les ennemis de ce Mystère, et de lui faire rendre les adorations qui lui sont dues dans le Sacrement de son amour. C'est la plus auguste de toutes, puisque Jésus-Christ y marche en personne. La procession des Rameaux se fait pour honorer la marche et l'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, six jours avant sa mort; celle de la Purification, pour représenter le voyage que la sainte Vierge fit au temple, portant J. C. entre ses bras; celle de l'Assomption est particulière à la France; elle a été instituée pour célébrer le triomphe de la Mère de Dieu, élevée au ciel, et pour renouveler la consécration de notre Empire à cette auguste Vierge, qui nous a donné tant de fois des preuves éclatantes de sa protection.

Les Dimanches, avant la Messe de Paroisse, on fait une procession pour honorer Jésus-Christ ressuscité, qui alla de Jérusalem en Galilée, parce que le Dimanche est une suite ou un renouvellement de la fête de la Résurrection; on fait cette procession

avant la Messe, pour rappeler le voyage que fit J. C. en allant au Calvaire; car le saint sacrifice de la Messe est une continuation du sacrifice de la Croix.

Dans les calamités publiques, les Evêques ordonnent des processions extraordinaires, pour apaiser la colère de Dieu, ou pour obtenir de sa miséricorde quelque grâce particulière, ou pour attirer ses bénédictions sur les biens de la terre. Dans ces processions, on porte quelquefois les reliques des Saints, afin que Dieu, à la vue de ces restes précieux de ses amis, se laisse fléchir en notre faveur. L'Eglise a fixé quatre jours dans l'année, pour faire ces processions de pénitence, ce sont les jours de S. Marc, et les trois jours des Rogations.

On porte aux processions une croix élevée, et des bannières où est peinte l'image du saint Patron de la Paroisse et des différentes Confréries. C'est pour avertir les Fidèles qu'ils doivent toujours marcher à la suite de Jésus crucifié, et s'efforcer d'imiter les Saints que l'Eglise leur a donnés pour protecteurs et pour modèles. Nous devons donc regarder en général toutes les processions comme une espèce de triomphe où nous accompagnons le Seigneur et ses Saints, où il se plaît à répandre ses bénédictions sur tous les lieux où passe son image. Toutes les cérémonies de la Religion nous rappellent des vérités instructives. Cette marche pieuse, à la suite de la Croix, nous prêche l'exactitude que nous devons avoir à suivre

les commandemens de notre divin chef. Nous sommes invités, en le suivant à la procession, à le suivre pareillement dans toute notre conduite; car il est notre guide, que nous ne pouvons abandonner sans nous égarer.

La croix et les bannières des Saints que nous voyons à la tête de la procession, sont pour les vrais Fidèles, un grand sujet de joie; sous ces glorieux étendards, ils forment un petit corps d'armée qui est formidable au démon, et qui acquiert, en quelque manière, un droit aux grâces de Dieu, s'ils s'y comportent comme il convient à la milice de J. C. Les Israélites, sous la conduite de Josué, firent pendant sept jours le tour des remparts de la ville de Jéricho, l'arche étant au centre avec les Ministres sacrés: elle étoit précédée et suivie de tout le peuple, chacun marchant d'un pas grave, et dans un profond recueillement. Les assiégés s'en moquoient du haut de leurs murailles; mais ils changèrent de ton, à l'issue de cette étrange procession. Les fortifications de la ville tombèrent au son des trompettes, le Dieu des armées livra tous ces ennemis de son nom aux enfans d'Israël, comme une lionne donne à ses petits un agneau qu'elle a enlevé sans la moindre résistance.

Telle est, M. F., la victoire que Jésus-Christ nous fait remporter sur les ennemis de notre salut, lorsque nous assistons aux processions avec des dispositions religieuses.

Enfin, les processions doivent nous faire penser que nous sommes voyageurs sur la terre; que le Ciel est notre patrie; que nous avons besoin de Jésus-Christ pour y tendre et y arriver. Il est la voie, la vérité et la vie? La voie, par où l'on marche; la vérité où l'on tend, et la vie où l'on demeure éternellement. N'ayons donc point d'attache à ce monde qui passe, ne nous attachons qu'à J. C., suivons-le en tout et partout, si nous voulons le suivre au séjour de sa gloire.

Voilà les avantages que nous trouvons dans les processions et les vérités qu'elles nous rappellent. Combien est donc coupable l'indifférence qu'un grand nombre de Chrétiens témoigne pour les processions! les uns regardent avec mépris la piété de ceux qui y assistent; mais ce mépris rejaillit sur l'Eglise qui rassemble ses enfans, et sur la personne même de son divin chef. Les autres n'oseroient se mêler dans la foule, rougissant de se confondre avec le peuple dans ces saintes cérémonies; mais, refusant de glorifier le Seigneur devant les hommes, ils en seront désavoués un jour, en présence du Père céleste. D'autres enfin, contentant leur curiosité, sans rien donner à la dévotion ne veulent point se gêner dans une marche qui semble pénible à leur délicatesse. Ah! qu'ils craignent de se voir exclus de cette procession solennelle que les élus feront à la fin du monde, depuis la terre jusqu'au ciel, le Dieu Sauveur marchant à leur tête.

Faites-vous donc un devoir et un honneur, M. C. P., d'assister aux saintes processions que l'Eglise a instituées; mais accompagnez-les avec les dispositions qu'elle vous prescrit. La première est d'entrer dans l'esprit de chaque procession; souvenez-vous que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité; que c'est agir en Juif, et non pas en Chrétien, que de s'attacher à l'extérieur des cérémonies de la Religion, sans en pénétrer l'esprit.

La seconde disposition est de marcher avec beaucoup d'ordre et de modestie, sans précipitation, chacun en son rang. Regarder de côté et d'autre, parler sans nécessité, c'est un scandale, et un mépris de la présence de Dieu et des choses saintes.

La troisième, est de se joindre aux prières de l'Eglise pendant la procession, de chanter ou réciter les prières qui s'y font; et, si on ne les sait pas, de s'y unir de cœur, et de prier en particulier.

O mon Dieu, faites que nous soyons tous de ces Chrétiens spirituels, qui ne s'en tiennent point à une lettre stérile! Faites-nous entrer dans l'esprit de tous les usages, de toutes les cérémonies qu'observe votre Eglise. Que l'habitude de les voir et d'y participer n'en affoiblisse jamais l'impression dans notre cœur! Comme vous, ô mon Dieu! votre fidèle Epouse ne fait rien sans utilité: émule, en quelque sorte, de votre sagesse, de votre miséricorde et de votre justice, elle en imite ici-bas les consolantes ou re-

doutables fonctions. Dans tous ses usages, elle nous parle de votre gloire, de vos vengeances ou de vos bontés. Rendez-nous sensibles à tout ce qui intéresse la majesté de votre nom ; pénétrez nos cœurs de votre crainte ; enflammez nos désirs pour l'éternité, et faites que nous portions toujours, aux exercices les plus saints, les plus saintes dispositions.

Il nous reste à parler des processions de saint Marc et des Rogations.

En 442, de fréquens tremblemens de terre jetèrent la consternation et l'épouvante parmi les habitans de Vienne, en Dauphiné. Le feu du ciel tomba sur l'hôtel-de-ville, et le réduisit en cendres avec plusieurs maisons voisines ; les bêtes féroces sortoient des forêts, et venoient attaquer les hommes au milieu des places publiques. Les habitans effrayés se réfugièrent dans l'Eglise cathédrale avec leur archevêque saint Mamert, qui, pour faire cesser cette désolation, ordonna, pendant les trois jours avant l'Ascension, des processions solennelles, et des jeûnes qui apaisèrent la colère de Dieu.

La procession de saint Marc a été instituée par le Pape S. Grégoire-le-Grand, en 590, à l'occasion d'une horrible calamité qui ravageoit la campagne de Rome. Les eaux ayant croupi long-temps après une furieuse inondation, corrompirent l'air, et

causèrent une peste cruelle, qui fit périr une multitude considérable de personnes de tout âge et de tout état. La procession, ordonnée par le religieux Pontife, s'exécuta avec tant de piété et de ferveur, que la peste cessa sur-le-champ.

L'Eglise, voyant nos crimes se multiplier chaque jour, et craignant qu'ils ne provoquent sur nous les justes vengeances du Seigneur, a ordonné de continuer ces processions, afin de nous porter à la pénitence, d'apaiser la colère divine, et d'obtenir les bénédictions du ciel sur les biens de la terre qui sont exposés, dans cette saison, à mille accidens. On appelle ces processions : *grandes et petites Litanies*, mots qui signifient : *prières*, *supplications*.

Ces Litanies étoient, dans leur origine, des cris redoublés qu'on poussoit vers Dieu, en demandant miséricorde par ces deux mots grecs : *Kyrie eleison*, ou quelqu'autre prière courte et fervente. On y a ensuite inséré les noms de la sainte Vierge et des Saints, pour les conjurer de s'intéresser pour nous auprès de Dieu. L'Eglise, après avoir invoqué le nom de Dieu, et réclamé l'intercession des Saints, expose, dans ces Litanies, les maux dont elle se voit pressée, et les biens dont elle sent le besoin, conjurant la bonté de Dieu par tous les Mystères de J. C., et sur-tout par sa qualité d'agneau et de victime de Dieu pour nos péchés, titre le plus capable d'apaiser la colère de Dieu.

Ces

Ces Litanies, et les endroits de l'Ecriture que l'Eglise lit à la Messe et à la procession, et l'abstinence qu'elle prescrit aux jours des Rogations, nous donnent parfaitement à entendre quelles sont ses vues, ce qu'elle désire que nous demandions avec elle, et dans quel esprit elle veut que nous le demandions. Nous devons donc, pour nous conformer à son intention, regarder ces jours comme consacrés à la pénitence, à la prière et aux autres bonnes œuvres; nous faire une règle d'assister à la procession, à moins qu'une véritable nécessité, ou la charité ne nous appelle ailleurs; y porter un extérieur modeste et recueilli, avec un cœur contrit et profondément humilié, sous la puissante main de Dieu, par la vue de nos péchés, et des chatimens qu'ils méritent, solliciter avec instance, au nom de J. C., la divine miséricorde pour nous et pour nos frères, pour tous les besoins de l'Eglise et de l'Etat, et en particulier pour la conservation des biens de la terre.

Mais hélas! des devoirs si nécessaires, et fondés sur des motifs si intéressans, sont presque universellement oubliés. On ne voit plus, sur-tout dans les villes, qu'une petite poignée de monde assister à ces processions. Quoi! M. F., l'Eglise universelle nous prescrit des prières publiques, pendant quatre matinées seulement, pour apaiser la colère de Dieu, et détourner les fléaux que nos péchés méritent, et presque personne n'y prend part. On ne pense à recourir à Dieu,

que lorsqu'on se sent pressé par le besoin, et on l'oublie, pour peu que le péril paroisse éloigné. Si, dans un temps de calamité publique, nous refusions de faire des processions, que de plaintes, que de murmures de la part du peuple! Nous en faisons quatre tous les ans, dans la saison de l'année la plus périlleuse pour les biens de la terre, afin de demander à Dieu qu'il y répande sa bénédiction, et qu'il les conduise à une heureuse maturité, et le grand nombre des Chrétiens ne daigne pas se joindre à nous! Les prétextes les plus frivoles paroissent alors de solides raisons de s'en dispenser! Une des plus plausibles, est sans doute la nécessité de travailler et de vaquer à ses occupations ordinaires; mais, ces mêmes gens, qui ne croient pas pouvoir donner quelques heures à ces exercices de piété, combien de journées entières perdent-ils dans toute l'année, ou à ne rien faire, ou à faire du mal? On est prodigue de son temps, lorsqu'il s'agit de le donner à son plaisir; on n'en devient avare, que lorsqu'on est invité à en consacrer une très-petite partie à la prière!

Ah! si l'on avoit une dévotion solide et éclairée, si l'on respectoit sincèrement les ordonnances et les pratiques de l'Eglise, il seroit aisé à tous les Fidèles de se joindre, pendant ces jours, à ses prières et à sa pénitence, sans que les travaux fussent négligés ou interrompus. Chaque famille pourroit députer quelqu'un pour assister à la pro-

cession en son nom, et y porter ses vœux et ses prières. Ceux qui ne pourroient point quitter leurs travaux, donneroient quelques momens, soit après la prière du matin, soit à l'heure de la procession, à réciter, avec componction de cœur, les Litanies ou le Chapelet. Et ceux qui ne peuvent pas assister à la procession, ne pourroient-ils pas au moins assister à une Messe basse, avec un redoublement de ferveur et de componction, et y présenter leurs humbles prières à J. C., pour tous les sujets que l'Eglise a en vue ? Un vrai Chrétien trouve toujours le moyen de satisfaire aux devoirs de religion. S'il ne peut remplir un exercice, il en fait un autre en compensation. Il gémit toujours, lorsque quelque obstacle l'empêche de se réunir aux Fidèles dans les pratiques de l'Eglise, parce qu'il sait que la réunion des prières de tout le peuple assemblé, a bien plus de pouvoir sur le cœur de Dieu, que les prières particulières. Aussi, ne s'absente-t-il que pour de bonnes raisons ; jamais par négligence ou par indifférence.

Chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, réunissez-vous donc dans ces trois jours de prières solennelles, de pénitence et d'humiliation ; poussez tous des cris et des gémissemens vers le ciel, si vous voulez désarmer sa colère, et obtenir les grâces qui vous sont nécessaires. Joignez la mortification à vos prières, si vous voulez qu'elles soient plus favorablement enten-

dues. L'abstinence apaise la justice divine que nos péchés ont irritée. L'exemple des Ninivites en est une preuve remarquable. Dieu leur avoit fait annoncer, par un Prophète, la destruction de leur ville ; au bout de quarante jours, elle devoit être renversée de fond en comble. Ses habitans pratiquèrent le jeûne et l'abstinence, et joignirent la mortification aux prières ferventes qu'ils adressèrent au Ciel. Le Seigneur en fut touché, et révoqua la sentence terrible qu'il avoit portée contre cette ville criminelle.

Hélas ! plus coupables que les Ninivites, qui sait si bientôt Dieu ne portera pas contre nous une semblable sentence ? s'il ne frappera pas de ses fléaux les biens de la terre dont nous ne cessons d'abuser pour l'outrager ? s'il ne nous livrera pas à toute la rigueur de sa justice, que nous ne cessons de provoquer ? Imitons donc la pénitence des Ninivites, si nous voulons être épargnés comme eux. Faisons pénitence, pendant ces jours de miséricorde, adressons à Dieu de ferventes prières, assistons aux processions avec des cœurs contrits et humiliés, et nous obtiendrons miséricorde.

Oui, mon Dieu, nous voulons suivre l'esprit de l'Eglise, puisque c'est le vôtre. Nous désirons, dans ces jours de prières, de nous conformer à ses intentions, et à tout ce qu'elle fait pratiquer à ses enfans. Mais, afin que nos péchés ne mettent point obstacle à l'effet de nos prières, nous vous en deman-

dons très-humblement pardon, et nous implorons votre grande miséricorde, par la puissante intercession de la très-sainte Vierge, de tous vos Anges et de tous vos Saints, et par tous les Mystères que J. C. a opérés pour notre salut. Nous vous prions de conserver les biens de la terre et de nous accorder la grâce d'en faire un saint usage. Mais nous vous demandons plus ardemment encore, les biens du salut et de l'éternité. C'est là, ô mon Dieu, que vous enivrerez vos élus d'un torrent de délices. Je vous le souhaite, M. C. P., au nom du Père, etc.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION

ET DE S. NAPOLÉON.

Sur le rétablissement de la Religion.

Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitis eum solemnem Domino in generationibus vestris cultu sempiterno. Ce jour vous sera un monument de mes miséricordes, et vous le célèbrerez de race en race par un culte perpétuel, comme une fête solennelle à la gloire du Seigneur. *Exod.* 12, 14.

C'EST, M. F., un usage ancien chez les peuples les plus célèbres, de consacrer par des solennités périodiques les grands évènemens des Empires, et ceux sur-tout qui intéressent la Religion. Nous en trouvons de fréquens exemples dans les Livres saints, et

ce fut quelquefois par l'inspiration et l'ordre même de Dieu que ces solennités furent établies. Ainsi la solennité annuelle de la Pâque fut prescrite au peuple Juif pour servir de monument de sa délivrance dans toutes les générations. Ce fut par l'ordre de Dieu, que Josué, le chef et le conducteur du peuple Hébreux, fit élever un monument en mémoire perpétuelle du passage miraculeux du Jourdain. Lorsque le temple de Jérusalem eût été réédifié par l'ordre de Cyrus et par les libéralités du roi Darius, on en fit solennellement la dédicace, et il fut résolu que cette solennité se célébreroit chaque année à perpétuité.

Dans la multitude des évènemens prodigieux qui se sont passés parmi nous dans le cours de peu d'années, il en est un sur-tout qui mérite d'être transmis à la mémoire de la postérité. Nous avons vu relever les Autels du Très-Haut abattus par l'impiété sur toute la surface d'un vaste Empire. La Religion catholique persécutée, proscrite en France pendant plusieurs années, y a été solennellement rétablie ; cet heureux rétablissement a fixé notre bonheur. Quel évènement plus digne d'être consacré par une solennité anniversaire ? et ne mérite-t-il pas de notre part la plus vive reconnoissance ?

C'est pour vous rendre ce juste tribut d'actions de grâces, ô mon Dieu ! que nous sommes assemblés en ce grand jour déjà si cher aux Français, et signalé par l'Assomption de votre auguste Mère.

Entrons dans quelques détails, M. F., sur l'objet de cette solennité, pour ranimer notre reconnoissance et notre dévotion envers la très-sainte Vierge. Ce sujet est bien digne de votre attention; daignez m'en honorer.

Pourrions-nous oublier, M. F., ces temps malheureux, où une impiété barbare ayant déchaîné ses fureurs et exercé ses ravages sur tout ce qu'il y a de saint et de sacré, il ne restoit plus en notre infortunée patrie, ni temple, ni autel, ni fête, ni sacrifice, ni aucune trace du Dieu vivant? Hélas! la France dont la religion avoit civilisé les mœurs et fait pendant une longue suite de siècles, la gloire et le bonheur, sembloit être conjurée contre le Seigneur et contre son Christ. Elle se faisoit gloire d'une profession publique d'irréligion dont l'histoire ne présente d'exemple chez aucune nation policée. L'athéisme dont les extravagances et les forfaits avoient soulevé l'horreur publique, s'étoit ensuite couvert du masque du déisme, et il ne cessoit point d'employer à ses détestables fins, les ruses de la séduction et les attentats de la violence. La prétendue liberté du Culte catholique n'étoit qu'une imposture perfide, qui servoit d'arme à la persécution. Les Ministres de l'Eglise étoient jetés dans les cachots, ou déportés au-delà des mers en des climats homicides; les cris du blasphème étoient applaudis et encouragés; la voix de la religion ne pouvoit

plus se faire entendre ; les plus épaisses ténèbres se répandoient sur notre patrie, et le flambeau de la foi ne jetoit plus qu'une foible lueur, triste présage de son extinction totale ; tandis que l'impiété triomphoit et que le torrent de la corruption des mœurs, s'accroissant chaque jour, multiplioit ses ravages avec une rapidité alarmante, et menaçoit de tout entraîner. A quelle extrémité de maux nous étions donc arrivés, et dans quel affreux abîme nous allions être précipités.

Notre protectrice auprès de Dieu, la divine Marie, du haut du Ciel où elle veille sur nous, l'a vu cet abîme prêt à nous engloutir. Elle s'est jetée aux pieds de son divin Fils ; elle lui a demandé ce peuple qui lui appartenoit : elle a été exaucée.

Je ne l'avance point au hasard, M. F. ; nous avons deux preuves bien sensibles que c'est à la très-sainte Vierge que nous devons le retour à l'ordre et à la religion de nos pères. C'est le jour de l'Assomption que la France avoit été consacrée à la sainte Vierge par Louis le Juste, et, remarquez-le ; c'est le jour de l'Assomption qu'est né ce héros que le Seigneur a suscité pour notre délivrance ; c'est au jour de l'Assomption qu'a été conclu ce Concordat qui a rendu à la France la Religion catholique.

Oui, mon Dieu, fléchi par les prières de votre auguste Mère, vous nous avez sauvés : vous avez commandé aux vents et à la mer, et la tempête prête à nous engloutir, s'est tout-à-coup apaisée. L'homme de votre

droite, le nouveau Cyrus, suscité dans les conseils de votre miséricorde pour la délivrance de votre peuple, s'est montré animé d'un zèle courageux pour le rétablissement de votre Culte, et revêtu de votre puissance pour exécuter vos ordres. Il a parlé, et vos Temples ont été rouverts, purifiés, rendus à la gloire de votre Nom; vos autels ont été relevés; l'oblation sainte du Sacrifice de louange a recommencé; vos solennités rétablies ont repris leur ancienne splendeur; la voix de la religion s'est de nouveau fait entendre, et nous a annoncé le retour de tous les biens; la France est redevenue l'empire de Marie; elle a renouvelé avec cette Vierge divine son ancienne alliance; elle s'est de nouveau consacrée à cette puissante Reine du ciel et de la terre.

Quel jour, M. F., que celui où tant de biens furent accordés, où la paix fut donnée à l'Eglise de France, où la Mère de Dieu est redevenue spécialement notre Mère! Et, n'est-il pas devenu pour les Français une grande époque, une ère nouvelle?

Aussi notre religieux Empereur, convaincu qu'il n'a été que l'instrument, dont le Tout-Puissant s'est servi pour cette merveille, désire-t-il que toute la gloire en soit rapportée à l'Auteur de tout bien, et que nous lui en rendions de perpétuelles et solennelles actions de grâces. Pour cela, il a voulu que la fête de l'Assomption de la sainte Vierge fût solennisée, avec un nouvel éclat, par une procession solennelle;

qu'on célébrât aussi, en ce saint jour, le rétablissement de la Religion catholique et la fête de saint Napoléon, qui lui a été donné pour patron au jour de son baptême.

Applaudissant à ces pieuses intentions de Sa Majesté Impériale et Royale, le Légat du Saint-Siége a fixé au même jour ces trois solennités; et, pour exciter la dévotion des Français en ce grand jour, il a ouvert les trésors spirituels de l'Eglise sur toute la France, en accordant Indulgence plénière à tous les Fidèles qui s'approchant des Sacremens, ou qui se trouvant en état de grâce, assisteront à la procession, et prieront avec une sincère piété pour l'Eglise, pour le Pape, pour l'Empereur et pour la paix.

O le grand jour pour nous, M. C. F.! qu'il nous rappelle d'immenses bienfaits! qu'il répand sur nous de précieux trésors! Empressons-nous donc de remplir les vœux de notre religieux Monarque. Célébrons avec un saint transport de joie et de reconnoissance, ce jour mémorable qui nous a rendu le libre exercice du culte de nos pères. Que la mémoire de ce grand jour, consacrée par la Religion, se transmette de génération en génération, avec notre joie et notre reconnoissance. Par les vœux unanimes de nos cœurs, par les sentimens et les œuvres d'une piété sincère, par la ferveur et la constance de nos prières, efforçons-nous de fixer pour toujours les bénédictions du Ciel sur la France et sur la personne sacrée du Héros, par qui Dieu a fait tant de prodiges en notre faveur.

Nous ne les méritions pas ces faveurs, mes chers Frères ; nos crimes étoient montés à leur comble, et sans la médiation de la sainte Vierge, nous étions perdus, comme ces autres nations à qui la Religion catholique a été enlevée depuis plusieurs siècles, et qui ne l'ont pas encore recouvrée. Marie nous a obtenu cet inestimable bienfait ! Mais prenons-garde, que si nous en abusons encore, cette Vierge sainte ne cesse de nous protéger ; et qu'alors la Religion ne nous soit de nouveau enlevée, et pour toujours. Redoutons un si grand malheur ; et pour cela, estimons par-dessus tout notre sainte religion, et soyons fidèles à la pratiquer. Renouvelons notre consécration à Marie avec une ferveur sincère ; appliquons-nous, de toutes nos forces, à imiter les vertus dont elle nous a donné l'exemple, la vivacité de sa foi, la fermeté de son espérance, l'ardeur de sa charité, sa résignation parfaite à la volonté de Dieu, son détachement absolu de la terre et de ses faux biens, son humilité profonde, son inviolable pureté. Voilà le moyen sûr de lui plaire, de mériter sa protection, et la continuation des faveurs signalées qu'elle nous a obtenues.

Ayons aussi une dévotion particulière au martyr saint Napoléon, et comme lui soyons prêts à tout perdre, à répandre même notre sang pour la foi de Jésus-Christ.

Pères et mères, ne cessez de donner cette

leçon à vos enfans ; répétez-leur souvent ces avis ; apprenez-leur l'objet de cette grande solennité, et les bienfaits inestimables dont elle est l'époque.

« Si, au retour anniversaire de cette fête, dit le Légat du Saint-Siége, les Fidèles demandent aux Prêtres, et les enfans à leurs parens : Quelle est cette fête ? Les Prêtres répondront aux Fidèles, et les parens à leurs enfans : C'est que de grands maux avoient été faits à la Religion de nos pères, que de plus grands encore la menaçoient, et le Seigneur nous en a délivrés. »

« S'ils demandent : que signifient ces cérémonies ? Qu'ils leur répondent : c'est que nous avons passé par les eaux de la tribulation, et que la tempête ne nous a pas engloutis. »

« S'ils interrogent encore, en disant : Que signifient ces pierres rassemblées, c'est-à-dire, cette réunion de solennités ? Qu'ils leur répliquent : C'est que nous avons passé un torrent, et peut-être aurions nous été submergés ; mais, par un prodige de la droite du Seigneur, et par la protection de la Mère de Dieu, les eaux se sont arrêtées devant l'arche d'alliance, c'est-à-dire, devant la pierre ferme de l'Eglise de Jésus-Christ, et nous avons passé en sûreté. »

« S'ils demandent enfin : Qui est celui qui a employé son zèle et sa piété pour le rétablissement de la Religion ? Qu'ils répondent : C'est notre Empereur, lui-même, qui

à imité le zèle et la munificence des illustres rois Cyrus et Darius, pour la réédification de la maison du Seigneur. Et, qu'à la vue de tant de bienfaits, ils se livrent tous à ces pieux sentimens qu'éprouva le Prêtre Esdras : *Béni soit le Seigneur Dieu de nos pères, qui a mis dans le cœur de notre Empereur la volonté de rétablir sa maison ;* et, qu'animés par le sentiment de la reconnoissance, ils offrent tous des sacrifices et des prières pour son salut et sa conservation. »

« Que tous les Français se rappellent sans cesse, combien de pleurs ils ont versés au souvenir de Sion, c'est-à-dire, de l'ancienne splendeur de l'Eglise Gallicane, lorsque tout culte religieux étoit proscrit ; et que, pénétrés de cet amer souvenir, ils rendent de dignes actions de grâces à Dieu, souverain dispensateur de tous les biens, de ce que, par le bienfait du rétablissement du culte catholique, il a changé leurs pleurs en joie ; qu'ils se félicitent d'avoir pour protectrice la sainte Vierge, dont la France vient encore d'éprouver la faveur, qu'ils révèrent avec une sincère piété la mémoire de saint Napoléon, dont l'Empereur porte le nom ; qu'enfin, par l'intégrité de leur foi et l'exercice de toutes les vertus, ils fleurissent dans le champ du Seigneur, et qu'ainsi ils soient et se montrent dignes de Dieu qui a daigné se souvenir d'eux dans sa miséricorde. »

Vierge sainte, ô Marie, auguste Mère

de Dieu, et notre tendre Mère, mettez vous-même ces pieux sentimens dans nos cœurs ; et montrez à toutes les nations que vous êtes la mère des Français : *Monstra te esse matrem.* Nous reconnoissons que c'est par votre protection que Dieu nous a accordé le bienfait du rétablissement de la religion. Notre espoir est en vous, ô Marie: continuez de nous faire éprouver les effets de votre bonté maternelle : *Monstra te esse matrem.* Nous vous renouvelons la consécration de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes : nous vous vouons notre patrie, notre Empereur, son auguste famille, et nos personnes : agréez nos vœux et notre offrande. Ne cessez jamais d'être notre mère, et nous serons toujours heureux dans cette vallée de larmes, et nous aurons le bonheur de louer éternellement avec vous, votre divin Fils dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE DÉCEMBRE,

Fête anniversaire du Couronnement de l'Empereur.

Sur le rétablissement de la Monarchie en France, sur nos devoirs envers le Prince et la Patrie.

Beatus et solus potens, Rex regum et Dominus dominantium. I. Timoth. 6.

DIEU est heureux, écrivoit saint Paul, à son disciple Timothée : il est le seul puissant, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Seul, il possède l'immortalité, et c'est à lui qu'appartient l'honneur et l'empire éternel : heureux, dont le repos et le bonheur sont inaltérables, il voit tout changer et ne change point; seul puissant, il donne, il ôte la puissance, il la transporte d'un homme à un autre homme, d'un empire à un autre empire, d'un peuple à un autre peuple; Roi des rois, les plus puissans monarques ne sont que de foibles instrumens, dont il se sert pour exécuter les desseins de ses conseils éternels. Il tient dans ses mains les cœurs des peuples et des rois : rien n'arrive qu'autant et que comme il l'a réglé.

Comme il a fait les trônes et appelé les dynasties, il les fait disparoître, il en appelle d'autres. Comme il donne la mort, il donne aussi la vie : *Ego occidam et ego vivere faciam.*

Nous l'avons éprouvé, mes Frères; la France, d'abord sous ses Rois, heureuse et florissante pendant trois dynasties, ensuite agitée par une révolution de sang, et asservie par un gouvernement anarchique, se voit enfin rétablie en monarchie, et gouvernée par un Prince digne de notre confiance et de notre amour, par un Prince qui a rétabli dans notre patrie la sainte Religion de nos pères, et qui, par les victoires les plus signalées, y a fixé la gloire et le bonheur.

Tels sont les grands évènemens que nous rappelle ce jour. Qu'il renferme donc de gloire, de bienfaits et d'espérance! Que de titres il présente au souvenir, à l'admiration et à la reconnoissance de la postérité! Et n'étoit-il pas juste que de si grands évènemens fussent consacrés par une solennité religieuse, et qu'à perpétuité on en rendît un hommage éclatant d'actions de grâces au Seigneur, le Dieu des armées, le protecteur et conservateur des empires? *Cui honor et imperium sempiternum.*

C'est pour cela que nous sommes rassemblés dans ce saint temple; et voici l'objet de nos réflexions : le rétablissement de notre monarchie, nos devoirs envers notre souverain et envers notre patrie. Honorez-moi, etc.

Au commencement de nos malheurs, l'amour de l'indépendance exalté par les déclamations et égaré par les sophismes séditieux d'une fausse philosophie, avoit jeté la France dans les plus horribles convulsions. Le mot perfide de *liberté* fut le premier signal de la révolte, de tous les désordres et de tous les crimes qui la suivirent; il servit successivement de prétexte à toutes les factions qui déchirèrent notre patrie, à tous les tyrans qui l'opprimèrent.

Nous pouvons le dire cependant à l'honneur du peuple Français, le vœu constant, le vœu général de la nation étoit le rétablissement de la monarchie, ce gouvernement paternel et tutélaire de la vraie liberté, qui a son modèle dans l'ordre de la nature, ses titres et ses preuves dans l'histoire de quatorze siècles de grandeur et de prospérité pour la France, comme dans les malheurs où elle s'est précipitée dès qu'elle s'en est écartée; elle l'avoit exprimé ce vœu, dans les prisons, elle l'avoit proclamé sur les échafauds. En vain la tyrannie, lasse de verser du sang, parut-elle avoir pris des formes moins barbares, l'opinion, la seule vraiment nationale, la seule vraiment libre, n'en resta pas moins pour l'unité du pouvoir suprême. Enfin l'expérience a prouvé à la nation Française qu'elle n'étoit pas appelée à se gouverner elle-même; elle a vu les

horribles attentats du pouvoir descendu, égaré dans les mains de la multitude ; et les desseins de Dieu qui devoit punir, et qui se proposoit d'instruire, sont remplis.

Il ressuscite la royauté ; et voyez, M. F., comme il se plait à environner son rappel de tout ce qui peut en relever la grandeur. Le mortel qui le premier doit en être le dépositaire, ne la recevra qu'après s'être couvert de l'éclat des services les plus signalés que l'héroïsme et le génie puissent rendre à une nation au comble du malheur. Dieu lui donne en partage tout ce qui doit annoncer aux Français que c'est lui qu'il avoit choisi pour être leur libérateur et leur chef. Il le revêt de deux qualités essentielles aux Rois dans tous les temps, mais plus encore au sortir d'une révolution ; il le revêt d'une force, d'une énergie qui prévoit tous les obstacles, qui renverse tous les ennemis de l'ordre et du bien public. Il le revêt d'un amour constant, d'un zèle efficace pour la Religion catholique ; et pour consolider ce grand ouvrage, il envoie un nouveau Samuël répandre l'huile sainte sur le front du nouveau David.

C'est au grand jour de cette cérémonie que le gouvernement monarchique a été solennellement publié et solidement établi. Environné de la pompe et de l'éclat de la plus haute dignité du monde, il a été ratifié par la présence, l'alégresse et les applaudissemens des députés de toute la France. Son auguste Chef, oint de l'huile

sacrée, est devenu le soutien et le protecteur de la Religion, l'objet de la confiance et de la vénération des Français, et la terreur de leurs ennemis.

O mon Dieu! qu'avions-nous à vos yeux qui vous déterminât à user d'une si grande miséricorde en notre faveur! Lorsque vous voulûtes autrefois que la race de David cessât de régner sur les dix tribus d'Israël, vous envoyâtes votre Prophète l'annoncer à Jéroboam, et vous permîtes que le sceptre passât dans les mains d'un prince qui ouvrît à son peuple le temple de l'idolâtrie, et l'entraînât dans les plus monstrueuses erreurs. Pour nous, au contraire, vous avez choisi celui qui a rouvert nos saints temples, et replacé le Culte catholique sur ses antiques bases. O Dieu des Français! pourrions-nous assez nous reconnoître d'une telle prédilection, d'un bienfait si marqué!

Ajoutons, M. F., à cet avantage inestimable, l'état de gloire et de prospérité où le rétablissement de la monarchie a élevé la France. Que de conquêtes en ont été les fruits! La victoire a constamment marché devant Napoléon. Celle d'Austerlitz sur-tout est devenue une époque pour l'histoire du monde, et par un rapprochement bien remarquable, elle a concouru avec le jour anniversaire du sacre et du couronnement de sa Majesté. Entrerai-je dans le détail de tant de victoires. Entreprendrai-je de publier le triomphe des armées Françaises, de vous retracer leurs prodigieux exploits, leur gé-

néreux dévouement et leur courage invincible ? Non, M. F., je fixerois au plus votre curiosité, sans contribuer à votre édification, seul but que je dois me proposer dans cette Instruction comme dans toutes les autres. Mais je ne me tairai point sur nos devoirs envers le Prince que le Seigneur nous a donné, et envers notre Patrie qui doit nous être plus chère que jamais. Renouvelez votre attention.

Si l'homme n'avoit point péché, il n'auroit point eu d'autres rois que Dieu ; tous les hommes auroient été égaux de condition, comme ils le sont par nature. Mais depuis le péché, Dieu, pour humilier l'homme rebelle et passionné pour l'indépendance, a voulu qu'il fût soumis à d'autres hommes. D'ailleurs, l'homme pécheur étant sujet à une infinité de passions injustes, il étoit nécessaire d'y mettre un frein, en leur opposant une puissance qui en arrêtât par la crainte les funestes effets, les usurpations, les violences, les querelles, les meurtres. Ces souverains sont comme les lieutenans, les vice-rois de celui à qui toute la terre appartient. Ils sont les dépositaires de sa puissance, et les ministres de sa bonté et de sa justice, pour procurer le repos et la sureté de leurs sujets, en récompensant le bien, en punissant le mal, en repoussant les ennemis du dehors par la force des armes, s'ils ne le peuvent autrement. Telle

est la doctrine de l'Apôtre des nations, et de là, M. F. nos devoirs envers notre Empereur : nous lui devons le respect, l'obéissance, le tribut, la fidélité et nos prières.

Le respect. *Craignez Dieu*, dit saint Pierre, *Respectez le Roi :* car il est la vive image de la majesté et de la puissance de Dieu. Il est, pour me servir de l'expression d'un Père de l'Eglise, *la seconde Majesté.*

L'obéissance. *Soyez soumis pour l'amour de Dieu*, ajoute le prince des Apôtres, *à tout homme qui a du pouvoir sur vous, soit au Roi comme au Souverain, soit au gouverneur, comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, et pour traiter favorablement ceux qui font bien.*

C'est donc en vue de Dieu que nous devons l'obéissance aux puissances temporelles. Sa loi est le fondement de celle du Prince, et notre obéissance n'est légitime qu'autant qu'elle ne s'écarte point de la loi suprême de Dieu. S'il se trouve contradiction entre les ordres du Prince et la loi de Dieu, les Apôtres nous ont appris la conduite que nous devons tenir, et la réponse que nous devons faire : *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.*

Troisième devoir ; le tribut et le service militaire. Il s'agissoit de cette obligation, lorsque J. C. prononça qu'il falloit *rendre à César ce qui étoit à César.* C'est comme s'il eût dit, puisque vous êtes les sujets de César, comme il paroît par la monnoie dont

vous vous servez, laquelle porte son nom et son image, vous ne pouvez vous refuser de lui payer le tribut qu'il vous demande. *Les Princes*, dit saint Paul, *sont les ministres de Dieu, étant sans cesse occupés aux fonctions de ce ministère, c'est pour cela que vous devez leur payer le tribut et les impôts.* Le tribut n'est donc pas de la part des sujets un don gratuit et libre; c'est une dette qu'on est obligé de payer au Souverain, comme ministre et officier du Roi des Rois, pour la conservation du repos public, des biens et de la vie des sujets.

Quatrième devoir; la fidélité. Les premiers Chrétiens nous en ont donné l'exemple. Tertullien dans son apologie, osoit défier l'Empereur et le sénat de Rome de reprocher aux Chrétiens de son temps l'esprit d'indépendance et de révolte dans les points qui n'intéressoient pas le culte de leur Dieu; et parcourant les divers états qu'occupoient les Disciples de J. C., il les montroit partout, jusques dans le palais du Prince et dans les armées, les plus fidèles à leur poste, les plus zélés à défendre les intérêts de l'Empereur, les plus braves et les plus courageux dans les combats. C'est la doctrine de l'Apôtre. *Celui*, dit-il, *qui s'oppose aux puissances, s'oppose à l'ordre de Dieu, et ceux qui s'y opposent, attirent sur eux la damnation.* Ainsi tout sujet doit demeurer inviolablement attaché à son Prince, n'écouter jamais aucune proposition qui lui soit contraire; n'entrer dans aucun complot, ni cons-

piration ; regarder en tout, non ce qui lui est utile, mais ce que demande le service du Prince et de l'Etat ; de telle sorte qu'en bon et fidèle sujet, il soit prêt de sacrifier son repos, ses biens et sa vie, si l'intérêt de l'Etat le demande.

Enfin, nous devons prier pour le Prince. *Je vous conjure avant toute chose*, dit saint Paul à Timothée, *que l'on fasse des prières, des supplications, des demandes, et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les Rois et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille en toute piété et honnêteté.* Telle a été la pratique de l'Eglise dans tous les temps, même sous les Empereurs païens dont la plupart étoient persécuteurs. « Nous adressons nos prières, dit » Tertullien, pour le salut des Empereurs, » au Dieu éternel, au Dieu véritable, au » Dieu vivant qui seul est au-dessus d'eux, » et après qui ils sont les premiers ; et nous » lui demandons pour eux, une longue vie, » un empire heureux, une longue postérité ; des armées pleines de courage, un » sénat fidèle, un peuple attaché à son « devoir, une paix universelle. »

Que si ce sont là les obligations des sujets envers leurs Souverains, même idolâtres, même persécuteurs, combien plus devons-nous les remplir envers Napoléon premier, le réparateur, le protecteur de notre sainte Religion ? respectons-le donc, comme l'oint du Seigneur. Obéissons-lui, comme au Mi-

nistre du Roi des Rois. Aimons-le, comme notre libérateur. Soyons-lui fidèles, comme à un Prince que nos vœux ont élevé sur le trône, aussi-bien que les services signalés qu'il a rendus à notre Patrie. Enfin, ne cessons de prier pour lui et pour toute son auguste famille : nos destinées sont désormais tellement liées aux siennes, qu'en invoquant pour lui le véritable Auteur de tous les biens, nous le prions en même temps pour notre propre bonheur.

Tels sont nos devoirs envers notre Prince. Que devons-nous à notre Patrie ? Troisième Réflexion.

Nous devons à notre Patrie nos travaux, nos services, le bon exemple, l'union et la concorde, et nos prières.

S'il est vrai que le Prince est, sous l'autorité de Dieu, le maître et le père de ses sujets, il est certain aussi que les sujets sont, sous l'autorité du Prince, les enfans d'un même père. Ils doivent donc conserver entr'eux cette union fraternelle qui maintienne la paix dans l'Etat, s'acquitter les uns envers les autres de ces devoirs d'humanité, de support, de commisération que la conscience prescrit. Quoique nous devions embrasser dans notre cœur tous les hommes de quelque nation qu'ils soient, et à titre de frères, et à titre de membres de J. C., un amour de préférence envers nos compatriotes nous est particulièrement recommandé. Dieu est ordre,

ordre, dit saint Thomas, et l'ordre veut que nous regardions l'Empire où nous sommes nés, comme un tout dont nous sommes les parties; et de même que tous les membres travaillent pour le bien du corps, nous devons concourir par nos travaux et par nos vertus au bien de la société. Etre oisifs, murmurateurs, séditieux, scandaleux, ce sont autant de prévarications contre la Patrie.

Que chacun de nous, M. F., s'applique donc aux devoirs de son état; que par sa bonne conduite, il contribue au maintien de l'ordre; que par son travail, il aide à nourrir ses concitoyens; que par ses exemples, il les porte à la vertu; que par ses discours il les édifie: voilà ce que nous devons à notre Patrie.

Nous lui devons encore nos prières et un attachement inviolable à la Religion qu'elle a toujours professée: car cette Religion sainte peut seule en faire le bonheur et la gloire. Nos pères l'ont bien senti. Jaloux du bonheur de leur patrie, ils employèrent toutes sortes de moyens pour y perpétuer le règne de l'Evangile. Les uns firent des fondations, pour faire fleurir la Religion et pour servir de boulevard contre la licence des mœurs et l'impiété. Les autres érigèrent des écoles de vertu, pour être des pépinières de Saints, s'empressèrent à bâtir des Eglises et des Monastères, où l'on pût solliciter le bonheur de l'Empire, et demander nuit et jour au Seigneur de répandre ses dons pré-

cieux sur toute la Nation. Imitons, M. F., imitons leur zèle et leur piété, efforçons-nous de réparer les pertes que la révolution a faites à notre sainte Religion : travaillons de tout notre pouvoir à la rendre aussi florissante qu'elle l'étoit autrefois : c'est le moyen de voir la France vraiment heureuse. Ce ne sont pas les richesses et l'abondance qui font le bonheur d'un Etat ; c'est la piété, c'est le zèle de la Religion, c'est la fidélité à la pratiquer : Ne demandez point pour moi, disoit saint Louis aux Ministres du Dieu vivant, ne demandez point pour moi, la graisse de la terre, mais la rosée du Ciel : voilà le trésor qui enrichira mon Empire, qui rendra mes sujets vraiment heureux.

Oui, M. F., quoique Dieu veille sur toutes les nations, il est certain qu'il favorise particulièrement celles qui sont plus fidèles à son culte. Notre Patrie l'a constamment éprouvé. Une Providence particulière l'a conservée au milieu de toutes les révolutions et de toutes les calamités. Tantôt ce Dieu de clémence a soufflé sur la terre et dissipé cet air empesté qui désoloit nos villes et nos campagnes, et qui les remplissoit de mourans et de morts. Tantôt il a fait germer les plantes et les grains contre notre espoir, et des moissons miraculeuses ont couvert nos champs. Tantôt il a dispersé, comme le vent chasse la poussière, ces nuées de barbares qui venoient pour l'envahir et la dévaster. Tantôt, mais que dis-je ? la France va périr ; une nation toujours rivale de la

nôtre, la subjugue presque toute ; mais le Tout-Puissant suscite une autre Judith : cette héroïne paroît, et la France est rendue aux Français. Toute notre histoire est pleine de miracles que Dieu a faits pour sauver notre Monarchie. Mais le plus éclatant sans contredit, est celui qu'il vient d'opérer sous nos yeux. A qui le devons-nous après sa miséricorde, qu'à l'attachement que la France a toujours eu pour la Religion catholique ? La philosophie avoit bien fait tous ses efforts pour la détruire ; elle n'avoit eu que de trop malheureux succès ; mais le gros de la Nation conservoit toujours la Foi dans son cœur : Un grand nombre n'avoit pas fléchi le genou devant Baal : le sang des nouveaux Martyrs a crié vers le Ciel : *miséricorde ;* et le Ciel s'est laissé fléchir : il a rendu à la France sa Religion et sa Monarchie. Quels bienfaits, mes Frères ! rendons-en au Seigneur de solennelles actions de grâces ; ne cessons point de lui en demander la conservation, et disons tous les jours avec David :

Non, Seigneur, je ne permettrai jamais à mes yeux de se fermer, et à mes paupières de sommeiller, que je n'aye imploré votre secours sur mon Prince et ma Patrie. Notre Monarchie est votre ouvrage, grand Dieu ! vous la regardâtes toujours d'un œil de complaisance, et vous la préservâtes dans tous les temps des dangers et des malheurs qui la menaçoient. Continuez, Seigneur, à la chérir, comme votre héritage ; à la

défendre contre les attaques de l'enfer, contre les violences de ses ennemis, et contre tout ce qui pourroit lui nuire. Ranimez dans nos cœurs ce véritable amour de la Patrie que vous avez sanctifié par votre exemple, en pleurant sur Jérusalem à la vue des malheurs qui devoient l'investir. Que notre Empereur, déjà si assuré de nos respects et de notre amour par tout ce qu'il a fait pour notre bonheur, trouve toujours en nous cette subordination raisonnable que votre Religion nous impose ! Présidez vous-même à la sagesse de ses conseils ! Conservez sa personne, et protégez son peuple ! Faites que votre Religion sainte soit la plus grande ressource de son Etat et le plus bel ornement de son diadême ; qu'il emploie son zèle et sa puissance à lui rendre son premier éclat ; qu'il vous craigne, qu'il vous serve, qu'il règne sur son peuple dans la paix ici-bas, et qu'il règne un jour avec lui dans le séjour de la gloire.

Ainsi soit-il.

Fin du cinquième et dernier Volume.

TABLE

Des Instructions contenues dans ce Volume.

Avis à donner le Dimanche avant la Conception de la sainte Vierge. Page 1
La Conception de la sainte Vierge. Sur la grâce. 2
Saint Etienne, premier Martyr. Sur l'amour des ennemis. 13
Saint Jean l'Evangéliste. Sur l'obligation de servir Dieu dès l'enfance; sur la chasteté et la charité. 26
Le Dimanche avant la Fête du saint Patron de la Paroisse. Sur les Apports. 36
Avis à donner le Dimanche avant la Fête du Patron de la Paroisse. 49
Saint Hilaire, Patron de Semur. Sur les Vertus du Saint, et le fruit de la visite de la Paroisse. 50
Autre pour le même jour. Pour la translation d'un ossement de saint Hilaire. Sur les saintes Reliques. 66
Saint François-de-Sales. Sur l'amour de Dieu et la douceur. 78
Avis à donner le Dimanche avant la Purification de la sainte Vierge. 94
La Purification. Sur le Mystère du jour. 96
Avis à donner le Dimanche avant l'Annonciation. 107

L'Annonciation. Sur l'Incarnation de N. S. *Page* 108
Autre pour le même jour. Sur l'humilité et la pureté de la sainte Vierge. 118
L'Invention de la sainte Croix. Sur le Mystère et l'usage de la Croix. 130
Avis à donner le Dimanche avant la Nativité de saint Jean-Baptiste. 141.
Saint Jean-Baptiste. Sur les vertus du Saint, et contre la danse. 142
Avis à donner le Dimanche avant la Fête de saint Pierre et de saint Paul. 151
Saint Pierre et saint Paul. Sur les vertus de ces Saints, et le respect dû à N. S. P. le Pape. 152
Avis à donner le Dimanche avant l'Assomption de la très-sainte Vierge. 162
L'Assomption de la sainte Vierge. Sur le Mystère du jour. 164
Autre pour le même jour. Sur la dévotion à la sainte Vierge. 176
Avis à donner le Dimanche avant la Fête de saint Lazare, Patron du Diocèse d'Autun. 188
Saint Lazare, Patron du Diocèse. Sur les œuvres corporelles de miséricorde. 189
Autre pour le même jour. Sur l'éloignement de Dieu et le retour à Dieu. 201
Avis à donner le Dimanche avant la Nativité de la sainte Vierge. 213
La Nativité de la sainte Vierge. Sur le Mystère du jour. 214
Avis à donner le Dimanche avant la Fête des saints Andoche, Tyrse et Félix, Apôtres du Diocèse d'Autun. 223

Saints Andoche, Tyrse et Félix. Sur le bienfait de la Foi. *Page* 224
Les saints Anges Gardiens. Sur les saints Anges, et la dévotion à l'Ange Gardien. 236
Avis à donner le Dimanche avant la Fête de la Toussaint. 250
La Toussaint. Sur la sainteté. 252
La Commémoration des Fidèles trépassés. Sur le Purgatoire, et la piété envers les Morts. 265
Autre pour le jour de la Toussaint. Sur le culte des Saints. 277
La Commémoration des Morts. Sur la piété envers les Morts. 290

Instructions sur les prières et les cérémonies du saint Sacrifice de la Messe.

1.ere Instruction. *Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Introït.* — Ornemens sacerdotaux. Préparation. 301
2.e Instruction. *Depuis l'Introït jusqu'à l'Epître.* — La Prière. 314
3.e Instruction. *Depuis l'Epître jusqu'à l'Offertoire.* — L'Instruction. 326
4.e Instruction. *Sur l'Eau bénite et les Encensemens.* 340
5.e Instruction. *Depuis l'Offertoire jusqu'à la Préface.* — L'Offrande. 353
6.e Instruction. *Depuis la Préface jusqu'à la fin de la Consécration.* — Le Canon. La Consécration. 365

7.e Instruction. *Depuis la Consécration jusqu'à l'*Agnus. — Fin du Canon. La Demande. *Page* 381

8.e Instruction. *Depuis l'*Agnus *jusqu'à la fin de la Communion.* — La Communion. 398

9.e Instruction. *Sur la Communion spirituelle et le Pain bénit.* 412

10.e Et dernière Instruction. *Depuis la Communion jusqu'à la fin de la Messe.* — L'action de grâce. 423

Pour le Dimanche avant les Quatre-temps. Sur l'abstinence du vendredi et du samedi, les Vigiles, les Quatre-temps et la nécessité de prier pour obtenir des Ministres de l'Eglise. 436

Pour le Dimanche avant saint Marc et les Rogations. Sur les Processions et les Rogations. 449

Pour la fête de l'Assomption et de saint Napoléon. Sur le rétablissement de la Religion. 461

Pour le premier Dimanche de Décembre. Sur le rétablissement de la Monarchie; nos devoirs envers le Prince et la Patrie. 471

Fin de la Table du cinquième Volume.

TABLE

Des principaux points de la Doctrine catholique, renfermés dans ces Instructions.

I. SUR LES ARTICLES DU SYMBOLE.

DIEU. Exposition du Mystère de la Sainte-Trinité, et considérations sur ce Mystère. *Le Dimanche de la Trinité*, Tome II. Page 30

Reconnoissance envers Dieu. *Le Dimanche de la sainte Trinité*, Tome IV. 42

JÉSUS-CHRIST. Connoissance de J. C. *Le Dimanche après Noël*, Tome I. 85

Ce que c'est que croire en J. C. *Le treizième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 204

Incarnation du Verbe. *La fête de l'Annonciation*, Tome V. 108

Naissance de J. C. *Le jour de Noël*, Tome I. 72

Circoncision de Jésus-Christ. *Le premier jour de l'An*, Tome III. 87

Nom de Jésus. *Le premier jour de l'An*, T. III. 98

Epiphanie de Jésus-Christ. *Le jour de l'Epiphanie*, Tome I. 123

Présentation de J. C. au Temple. *Le jour de la Purification*, 3 *réflexions*, Tome V. 96

Bonté de J. C. envers les pécheurs. *Le second Dimanche après Pâques*, 1 *réflexion*, Tome III. 396

Amour de J. C. pour les hommes. *La fête du Sacré-Cœur*, Tome IV. 79

Passion de J. C. *Le Vendredi-Saint*. T. III. 343

Les pécheurs renouvellent la Passion de J. C. *Le Vendredi-Saint*, Tome I. 349

Résurrection de Jésus-Christ. *Le jour de Pâques*, Tome I. Page 360
Résurrection spirituelle. *Le Lundi de Pâques*, Tome III. 370
Ascension de Jésus-Christ. *Le jour de l'Ascension*, Tome I. 436
Dernier avénement de J. C. *Le premier Dimanche de l'Avent*, Tome I. 16

SAINT-ESPRIT.

Les dons et les fruits du Saint-Esprit. *Le Lundi de la Pentecôte*, Tome IV. 15
EGLISE CATHOLIQUE. Son établissement, ses marques. *Le Lundi de la Pentecôte.*, T. II. 16
Son excellence et ses avantages. *Le jour de la Pentecôte*, Tome IV. 1
Ses Ministres. *Le quatrième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 59

COMMUNION DES SAINTS. Culte et invocation des Saints : vénération de leurs Reliques et de leurs Images. *Le jour de la Toussaint*, Tome V. 277
Septième Instruction sur le S. Sacrifice, *Idem.* 381
La translation d'un ossement de saint Hilaire, Tome V. 66
La protection du saint Patron, Tome V. 50
SAINTE VIERGE. Sa Conception. *Le jour de la Conception*, Tome V. 2
Sa Naissance. *La Nativité de la sainte Vierge*, Tome V. 214
Sa Purification. *Le jour de la Purification*, 1 *réflexion*, Tome V. 96
Son Annonciation. *Le jour de l'Annonciation*, Tome V. 108
Son Assomption. *Le jour de l'Assomption*, Tome V. 164
Dévotion à la sainte Vierge. *Le jour de l'Assomption*, Tome V. 176

SAINTS ANGES ET ANGES-GARDIENS. *La fête des saints Anges*, Tome V. Page 236
Saint Jean-Baptiste. *La fête de saint Jean-Baptiste*, Tome V. 142
Saint Pierre et saint Paul. *La fête de saint Pierre et saint Paul*, Tome V. 152
Saint Etienne. *La fête de saint Etienne*, Tome V. 13
Saint Jean l'Evangéliste. *La fête de saint Jean l'Evangéliste*, Tome V. 26
Saint François-de-Sales. *La fête de saint François-de-Sales*, Tome V. 78
Saint Lazare, patron du Diocèse d'Autun. *La fête de saint Lazare*, Tome V. 189 *et* 201
Saints Andoche, Tyrse et Félix, Apôtres du Diocèse d'Autun. *La fête de ces Saints*, Tome V. 214
Saint Hilaire, patron de Semur. *La fête de saint Hilaire*, Tome V. 50
Abus au sujet des fêtes patronales. *Le dix-huitième Dimanche après la Pentecôte; deux réflexions*, Tome II. 271
Apports. *Le Dimanche avant la fête de saint Hilaire*, Tome V. 49
Fête de tous les Saints. *Le jour de la Toussaint*, Tome V. 262 *et* 277
Commémoration des Morts. *La Commémoration des Morts*, Tome V. 265 *et* 290
Septième Instruction sur le saint Sacrifice de la Messe, *Idem.* 381
Rémission des péchés. *Le Dimanche de la Passion*, Tome I. 310
Résurrection de la chair. *Le premier Dimanche de l'Avent*, Tome I. 16
Le quatrième Dimanche de Carême, trois réflexions, Tome I. 294

VIE ÉTERNELLE. FINS DERNIÈRES.

La Mort. Nécessité de s'y préparer. *Le quinzième Dim. après la Pentecôte*, T. II. Page 231
La mort du juste et du pécheur. *Le neuvième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 153
Le Jugement particulier. *Le huitième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 145
Le Jugement général. *Le premier Dimanche de l'Avent*, Tome I. 16. *Ibid.* Tome III. 1
Le Paradis. *Le quatrième Dimanche de Carême*, Tome I. 294
Nous ne pouvons l'obtenir que par nos bonnes œuvres. *Le jour de l'Ascension*, Tome III. 415
Le Purgatoire. *La Commémoration des Morts*, Tome V. 265
L'Enfer. *Le troisième Dimanche de Carême*, Tome I. 280

II. SUR LES COMMANDEMENS DE DIEU.

Premier Commandement. LA FOI, première vertu théologale. Nécessité de savoir les vérités de la Foi. *Le sixième Dimanche après l'Epiphanie*, Tome I. 192
Foi en Jésus-Christ. *Le treizième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 204
Bienfait du don de la Foi. *La fête de saint Andoche*, Tome V. 224
Vocation à la Foi. *Le jour de l'Epiphanie*, Tome III. 120
Ressources et consolations de la Foi. *Le troisième Dimanche après l'Epiphanie*, T. III. 156
Avantages de la Foi. *Le sixième Dimanche après l'Epiphanie*, Tome III. 197
Oppositions des œuvres avec la Foi. *Le jour de Noël*, Tome III. 58

Opposition de nos œuvres avec notre Foi. *Le Dimanche de Noël*, Tome III. Page 58
Foi des fervens et des tièdes. *Le vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 334
Respect-humain. *Le second Dimanche de l'Avent*, Tome I. 31

L'ESPÉRANCE, seconde vertu théologale. Confiance en Dieu. *Le quatrième Dimanche après l'Epiphanie*, Tome III. 171
Providence. *Le sixième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 121
Vouloir ce que Dieu veut. *Le quatrième Dimanche après Pâques*, Tome III. 421
Espérance des fervens et des tièdes. *Le vingt-troisième Dim. après la Pentecôte*, T. IV. 334

CHARITÉ *ou* AMOUR DE DIEU, troisième vertu théologale. Nécessité de l'amour de Dieu. *Le douzième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 93
En quoi il consiste. *Le dix-septième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 255
Charité des fervens et des tièdes. *Le vingt-troisième Dim. après la Pentecôte*, T. IV. 334
Amour du prochain. Nécessité et règles de cet amour. *Le douzième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 192
Aumône. *Le treizième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 205
Œuvres corporelles de miséricorde. *Le jour de S. Lazare*, Tome V. 189
Se supporter les uns les autres. *Le vingt-unième Dim. après la Pentecôte*, T. IV. 304
Charité fraternelle. *Le premier Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 29
La Fête de S. Jean l'Evangéliste, Tome V. 26
Conduite par rapport au prêt et aux dettes. *Le vingt-unième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 302

Amour des ennemis. *Le jour de S. Etienne*, Tome V. Page 13
Ennemis que l'on se fait, et pardon des injures. *Le cinquième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 104
Pardon des ennemis. *Le vingt-unième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 304
VERTU DE RELIGION. Exercices extérieurs de religion. *Le dixième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 164
Respect dans les Eglises, et recueillement pendant les Offices. *Le jour de la Dédicace*, Tome IV. 368
Service de Dieu. *Le quatorzième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 218
Servir Dieu dès sa jeunesse. *Le jour de saint Jean l'Evangéliste*, Tome V. 26
Second Commandement. Les juremens. *Le cinquième Dim. après la Pentecôte*, T. II. 110
Troisième Commandement. Sanctification du Dimanche. *Le seizième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 243
Suite du même sujet. *Le dix-septième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 257
Quatrième Commandement. Devoirs des enfans envers leurs parens. *Le premier Dimanche après l'Epiphanie*, Tome I. 134
Fautes des enfans envers leurs parens. *Le premier Dimanche après l'Epiphanie*, T. III. 132
Devoirs des parens envers leurs enfans. *Le troisième Dim. après l'Epiphanie*, Tome I. 158
Fautes des parens à l'égard de leurs enfans. *Le Dimanche après la Circoncision*, T. III. 108
Le jour de la Purification, 2 *réflexions*, T. V. 94
Devoirs des maîtres et des domestiques. *Le vingtième Dim. après la Pentecôte*, T. II. 297
Devoirs du Pasteur et de ses Paroissiens, Tome I. 1
Devoirs des sujets envers leurs Souverains,

et des Fidèles envers leurs Pasteurs. *Le vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. Page 330
Et le premier Dimanche de Décembre, T. V. 471
Cinquième Commandement. Colère. *Le cinquième Dimanche après la Pentecôte*, T. II. 110
Bon et mauvais exemple. *Le vingtième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 292
Scandale. *Exhortation après la première Communion*, Tome II. 390
Conduite à l'égard des méchans. *Le cinquième Dimanche après l'Epiphanie*, Tome III. 182
Sixième et neuvième Commandemens. Impureté. *Le dix-neuvième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 284
Le quatorzième Dimanche après la Pentecôte, 2 *réflexions*, Tome IV. 218
Le jour de S. Jean l'Evangéliste, Tome V. 26
Septième et dixième Commandemens. *Le vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 320
Le vingt-unième Dimanche après la Pentecôte, Tome II. 309
Huitième Commandement. Mensonge et duplicité. *Le septième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 130
Médisance et calomnie. *Le onzième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 77
Jugemens téméraires. *Le premier Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 29
Conversation. *Le onzième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 177

COMMANDEMENS DE L'EGLISE.

Premier Commandement. Sanctification des Fêtes. *Le dix-huitième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 271
Les Apports. *Le Dimanche avant S. Hilaire*, Tome V. 42

Second Commandement. Messe paroissiale. *Le quatrième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. Page 96
Dispositions pour la sainte Messe, et fautes qu'on y commet. *Les quinzième et seizième Dim. après la Pentecôte*, T. IV. 231 *et* 243
Troisième Commandement. Confession annuelle. *Le quatrième Dimanche de Carême*, Tome III. 299
Quatrième Commandement. Devoir pascal. *Le saint jour de Pâques*, Tome III. 356
Cinquième et sixième Commandemens. *Le Dimanche avant les Quatre-Temps*, T. V. 436
Jeûne du Carême. *Le premier Dimanche de Carême*, Tome I. 254
Le premier Dimanche de Carême, T. III. 261

III. SUR LE PÉCHÉ.

Péché mortel. *Le second Dimanche de Carême*, Tome I. 267
Le troisième Dimanche de l'Avent, T. III. 32
Péché véniel. *Pour la seconde Communion*, 1 *réflexion*, Tome II. 417
Rechute. *Le premier Dimanche après Pâques*, Tome I. 371
Eloignement de Dieu, et retour à Dieu. *Le jour de S. Lazare*, Tome V. 201
Endurcissement du pécheur. *Le neuvième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 156
Miséricorde de Dieu envers le pécheur. *Le quatrième Dimanche de l'Avent*, Tome III. 43
Bonté de Jésus-Christ envers le pécheur qui revient à lui. *Le second Dimanche après Pâques*, Tome III. 396

PÉCHÉS CAPITAUX.

Orgueil. Humilité. *Le dixième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 168

Le jour de l'Annonciation, Tome V. Page 108
Le jour de Noël, 1 *réflexion*, Tome I. 72
Avarice. Attache aux biens de la terre. *Le sixième Dim. après la Pentecôte*, Tome VI. 118
Le jour de Noël, 2 *réflexions*, Tome I. 72
Luxure. *Voyez les sixième et neuvième Commandemens*, Tome II. 243
Le jour de S. Jean l'Evangéliste, Tome V. 26
Le premier Dimanche de l'année, 2 *réflexions*, Tome I. 110
Colère. *Le cinquième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 110
Moyens d'avoir la paix. *Le premier Dimanche après Pâques*, Tome III. 382
Gourmandise. Ivrognerie. Cabarets. *Le vingt-troisième Dim. après la Pentecôte*, Tome II. 235
Paresse. Tiédeur. *Le vingt-troisième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 334
Pour la seconde Communion, 1 *réflexion*, T. II. 417
Nécessité du travail. *Le huitième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 140

IV. SUR LE SALUT.

Nécessité de travailler à son salut. *Le Dim. de la Septuagésime*, Tome I. 205
Ennemis de notre salut. *Le quatrième Dim. après l'Epiphanie*, Tome I. 171
Moyens pour les vaincre. *Le cinquième Dim. après l'Epiphanie*, Tome I. 181
Moyens de salut. *Le Dimanche après Noël*, 3 *réflexions*, Tome III. 71
Obstacles au salut. *Le quatorzième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 218
Nécessité de la conversion. *L'ouverture du Jubilé*, Tome II. 466
Ne point différer sa conversion. *Le second Dimanche de l'Avent*, Tome III. 16

V. SUR LA GRACE.

Le jour de la Conception, Tome V. Page 2
Manière de se comporter chrétiennement. *Le premier Dimanche de l'année*, Tome I. 110

VI. SUR LES SACREMENS.

Les Sacremens en général. Leurs effets. *Le troisième Dimanche de l'Avent*, Tome I. 43
La distribution des saintes huiles, Tome II. 456
Sacrement de Baptême. *La Rénovation des vœux du Baptême*, Tome IV. 417 et 445
Ce que c'est que le Chrétien. *Le troisième Dimanche de l'Avent*, Tome I. 43
Sacrement de Confirmation. Dispositions pour recevoir le Saint-Esprit. *Le Dimanche avant la Pentecôte*, Tome I. 449
Ses effets, Tome II. 419
Ses cérémonies, et les obligations qu'il impose, Tome II. 442
Les dons et les fruits du Saint-Esprit. *Le Lundi de la Pentecôte*, Tome IV. 15
Respect humain. *Le second Dimanche de l'Avent*, Tome I. 31
Sacrement d'Eucharistie. Institution de ce Sacrement. *Le Jeudi-Saint*, Tome I. 340
Sur la Confrérie du S. Sacrement, T. II. 44
Dispositions à la Communion. *Le Dimanche des Rameaux*, Tome III. 318
Avant la première Communion, Tome II. 322
Tome IV. 330
Actions de grâces après la Communion. *Après la Communion des enfans*, Tome II. 376
Tome IV. 438
Communion indigne. *Le Dimanche de la Passion*, Tome III. 314

Communion fréquente. *Le Dimanche après la Féte-Dieu*, Tome II. Page 30
Dispositions à la Communion fréquente. *Le second Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 70
Moyens de conserver les fruits de la Communion. *Seconde Communion des enfans*, Tome II. 417
Effets de la Communion avant la première Communion, Tome IV. 427
Saint Viatique. *Le quatrième Dimanche après Pâques*, Tome I. 410
Saint Sacrifice de la Messe. *Le Quinzième et le seizième Dim. après la Pentecôte*, T. IV. 231
Explications des Prières et des Cérémonies du saint Sacrifice, Tome V.
Ornemens sacerdotaux. Préparation. 301
La Prière. 314
L'Instruction. 326
L'Offrande. 353
La Consécration. 365
La Communion. 398
La Communion spirituelle. 412
L'action de grâces. 423
Visites au saint Sacrement. *Le Dimanche après la Féte-Dieu*, Tome IV. 67
Vertus de Jésus-Christ dans le saint Sacrement. *La Féte-Dieu*, Tome IV. 56
Bénédictions du saint Sacrement. *La Féte-Dieu*, ibid.
Procession du saint Sacrement. *La Féte-Dieu*, Tome II. 57
Amour du Cœur de Jésus dans le saint Sacrement. *La fête du Sacré Cœur*, T. IV. 79
Ingratitude des hommes envers le Sacré Cœur de Jésus. *La fête du Sacré Cœur*, Tome II. 84
Sacrement de Pénitence. Sa nécessité. *Le Dimanche de la Septuagésime*, Tome III. 210

Examen de conscience. *Le Dimanche de la Septuagésime*, Tome III. Page 210
Contrition. *Le Dimanche de la Sexagésime*, Tome III. 223
Confession. *Le Dimanche de la Quinquagésime*, Tome III. 238
Motifs de contrition. *La Confession des enfans*, Tome IV. 382
Satisfaction. *Le second Dimanche de Carême*, Tome III. 274
Pénitence publique, usitée autrefois. *Le Mercredi des Cendres*. Tome III. 252
Divers moyens de satisfaire à la justice de Dieu. Jeûne. *Le premier Dimanche de Carême*, Tome I. 254, et Tome III. 261
Le Dimanche de la Quinquagésime, Tome I. 233
Aumône. *Le treizième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 205
Œuvres corporelles de miséricorde *Le jour de S. Lazare*, Tome V. 189
Bon usage des maladies. *Le dix-huitième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 267
Le troisième Dimanche après Pâques, Tome I. 397
Bonnes œuvres. *Le septième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 133
Afflictions. *Le Dimanche après l'Ascension*, Tome III. 454
Indulgences. *Le troisième Dimanche de Carême*, Tome III. 288
Pour le Jubilé, Tome IV. 466
Absolution. *Le second Dimanche de Carême*, 2 *réflexions*, Tome III. 274
Défauts dans la Confession. *Le quatrième Dimanche de Carême*, Tome III. 299
Pénitence. *Le Dimanche de la Passion*, Tome I. 310
Ingratitude des hommes, par rapport au Sacrement de Pénitence. *Le Dimanche des Rameaux*, Tome I. 327

Sacrement de l'Extrême-Onction. *Le troisième Dimanche après Pâques, 2 réflexions*, Tome I. Page 397
Le quatrième Dimanche après Pâques, T. I. 410
Distribution des saintes Huiles, Tome IV. 456
Sacrement de l'Ordre. Caractère et autorité des Pasteurs. *Le second Dimanche après Pâques*, Tome I. 384
Le quatrième Dimanche après la Pentecôte, Tome IV. 92
Obligations réciproques du Pasteur et des Paroissiens. *Pour le jour de l'entrée dans la Paroisse*, Tome I. 1
Peines d'un Pasteur. *Le troisième Dimanche après Pâques*, Tome III. 410
Respect dû aux Pasteurs. *Le vingt-deuxième Dimanche après la Pentecôte, 2 réflexions*, Tome IV. 330
Sacrement de Mariage. Dispositions à ce Sacrement. *Le second Dimanche après l'Epiphanie*, Tome I. 147
Etat du Mariage. *Le second Dimanche après l'Epiphanie*, Tome III. 141

VII. SUR LA PRIÈRE.

Nécessité, qualités, efficacité de la Prière. *Le cinquième Dimanche après Pâques*, Tome III. 433
Le cinquième Dimanche après l'Epiphanie, 3 *réflexions*, Tome I. 181
Le Dimanche après Noël, 2 réflexions, Tome III. 71
Défauts dans la Prière, et Oraison Dominicale. *Le cinquième Dimanche après Pâques*, Tome I. 181

VIII. SUR LA PAROLE DE DIEU.

Dispositions pour l'entendre. Ses effets. *Le Dimanche de la Sexagésime*, Tome I. Page 218
Peu de fruit qu'on en retire. *Le vingt-quatrième Dimanche après la Pentecôte*, Tome IV. 357
Accomplissement de la Parole de Dieu. *Le vingt-quatrième Dimanche après la Pentecôte*, Tome II. 348

IX.

Cérémonie des Cendres. *Le Mercredi des Cendres*, Tome I. 245
Cérémonies de la Semaine Sainte. *Avis pour le Dimanche des Rameaux*, Tome I. 324
Rogations. *Le Dimanche avant les Rogations*, Tome V. 449
Procession du saint Sacrement. *Le jour de la Fête-Dieu*, Tome II. 57
Processions de saint Marc, et autres Processions. *Le Dimanche avant S. Marc*, T. V. 449
Eau bénite, Tome V. *Quatrième Instruction sur le saint Sacrifice.* 340
Pain bénit, Tome V. *Troisième Instruction sur le saint Sacrifice.* 353
Encensemens, Tome V. *Quatrième Instruction sur le saint Sacrifice.* 340
Usage de la Croix. *Le jour de l'Invention de la sainte Croix*, Tome V. 130
Dédicace des Eglises. *La Fête de la Dédicace*, Tome II. 368
Débauches du Carnaval. *Le Dimanche de la Quinquagésime*, 1 *réflexion*, Tome I. 233
Veillées. Paroles déshonnêtes. *Le premier Dimanche de l'année*, 2 *réflexions*, Tome I. 110

Le commencement de l'année. Manière pour bien l'employer. T. I. 96 *et* 110. T. III. 87
Fin de l'année. *Le Dimanche après Noël*, Tome III. 71
Souhaits du Pasteur pour la nouvelle année. *L'exorde des trois Instructions pour le jour de l'an*, Tome I. 96. Tome III. 87 *et* 98
Visite de la Paroisse. *Le jour de l'an, dernière réflexion*, Tome I. 96
Fruits de la Visite. *Le jour de S. Hilaire, dernière réflexion*, Tome V. 50

Fin de la Table générale.

598690
SBN